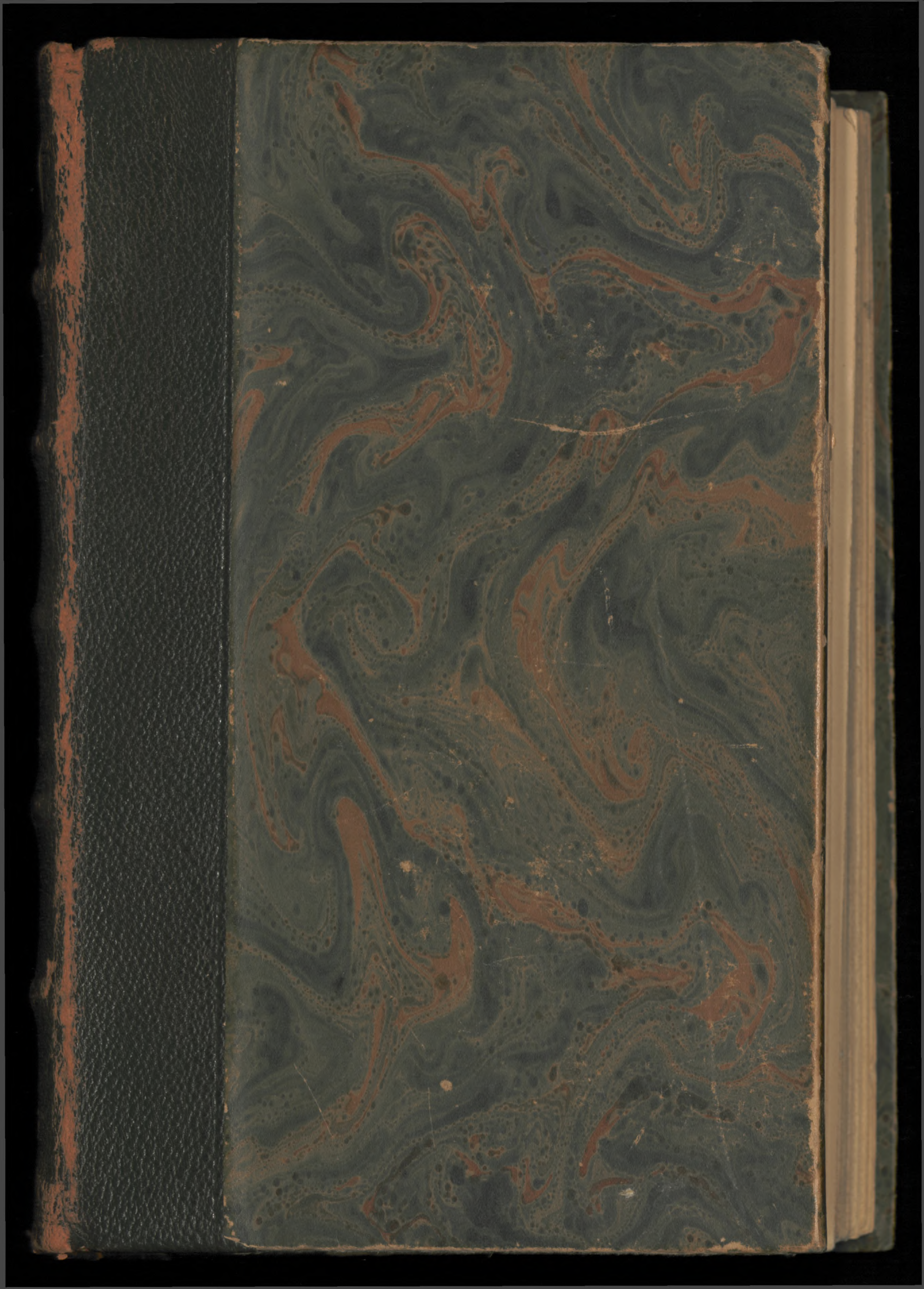
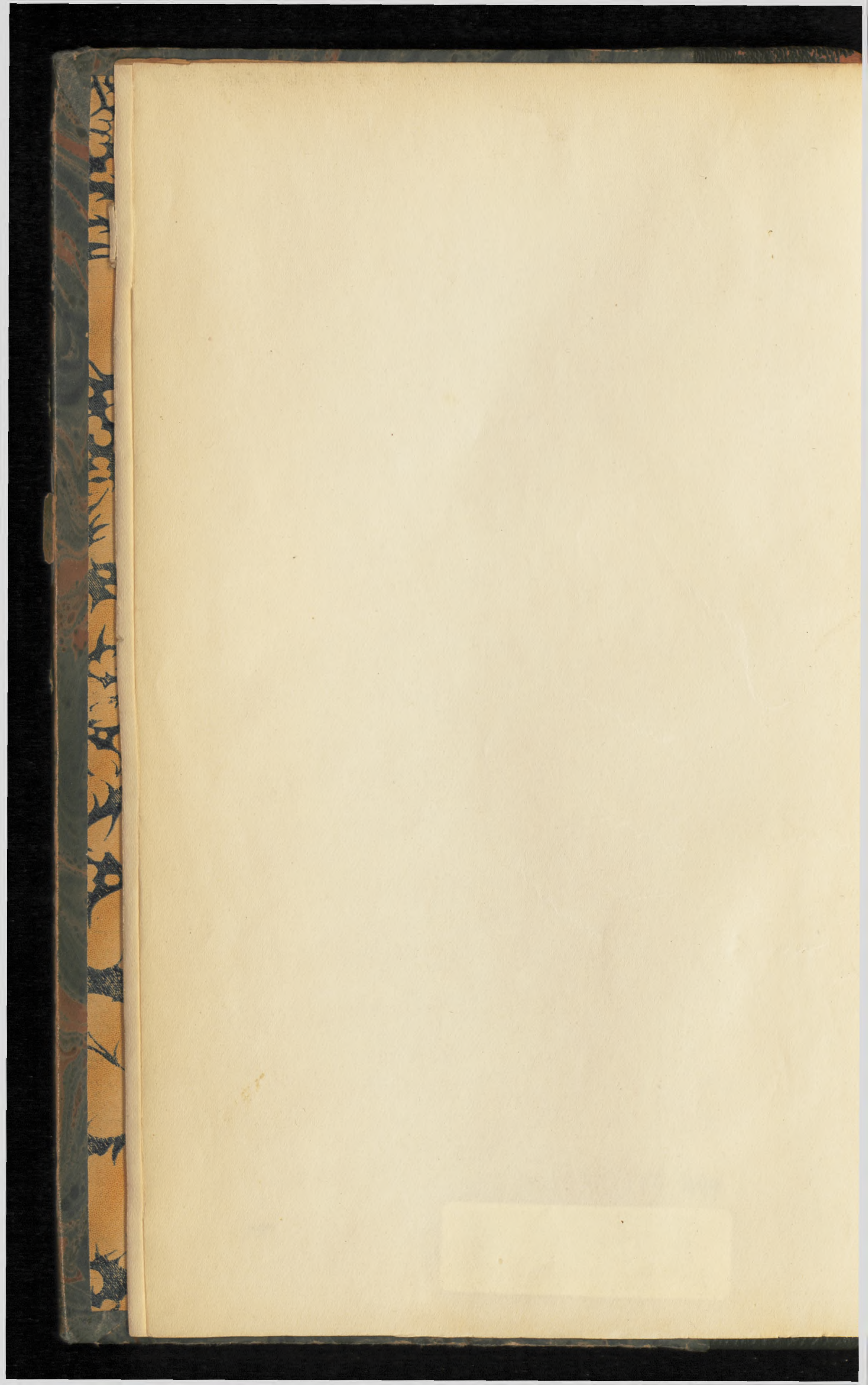

Scand
25421
Supp
TOME
6











HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR

P. G. LA CHESNAIS

TOME SIXIÈME

ŒUVRES DE KRISTIANIA

SECOND SÉJOUR (SUITE)

La Comédie de l'Amour

Les Prétendants à la Couronne



PARIS

LIBRAIRIE PLON

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

HENRIK IBSEN : Œuvres complètes. Tome I. ŒUVRES DE GRIMSTAD (1847-1850). *Poèmes. Le Prisonnier d'Ahershus. Catilina.*

Tome II. ŒUVRES DE KRISTIANIA (Avril 1850-Octobre 1851). *Poèmes. Proses. Norma. Le Tertre du Guerrier.*

Tome III. ŒUVRES DE BERGEN (Octobre 1851-Août 1857). *Poèmes. Proses. La Nuit de la Saint-Jean. Madame Inger d'Ostraat.*

Tome IV. ŒUVRES DE BERGEN *(suite).* (Octobre 1855-Août 1857). *La Fête à Solhaug. Olaf Liljekrans. Les Guerriers de Helgeland.*

Tome V. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour. (1857-1864). *Poèmes et Proses.*

AUTRES OUVRAGES DU TRADUCTEUR :

Johan Bojer, sa vie et son œuvre (CALMANN LÉVY).

La Représentation proportionnelle et les partis politiques (RIEDER).

Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre (ARMAND COLIN).

Les Peuples de Transcaucasie pendant la guerre et devant la paix (ÉDITIONS BOSSARD).

La Révolution rouge en Finlande (ÉDITIONS BOSSARD).

Le Brand d'Ibsen (MELLOTTÉE).

TRADUCTIONS :

WILLIAM MORRIS : Nouvelles de nulle part (RIEDER).

GORKY : Les Déchus. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : L'Angoisse. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : Varenka Olessova. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

J.-F. WILLUMSEN : La Jeunesse de Greco, tome II (G. CRÈS).

Mémorial pour le centenaire de la naissance de N. H. Abel (en dépôt chez GAUTHIER-VILLARS).

JOHAN BOJER	: Sous le Ciel vide	(CALMANN LÉVY).
—	: Les Nuits claires	(—).
—	: La Grande Faim	(—).
—	: Le Dernier Viking	(—).
—	: Dyrendal	(—).
—	: Les Émigrants	(—).
—	: Le Prisonnier qui chantait	(—).
—	: Le Nouveau Temple	(—).
—	: Gens de la côte	(—).
—	: Oiseaux blancs	(—).
PETER EGGE	: Hansine Solstad (STOCK).	
FR. VINSNES	: Le Carrefour (STOCK).	

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1934.

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR P.-G. LA CHESNAIS

TOME SIXIÈME

ŒUVRES DE KRISTIANIA

SECOND SÉJOUR *(suite)*

La Comédie de l'Amour
Les Prétendants à la Couronne





PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

ŒUVRES DE KRISTIANIA

SECOND SÉJOUR

Suite

LA COMÉDIE DE L'AMOUR

NOTICE

I

« AU MUSÉE »

En 1854, après avoir vu tomber à plat les deux premières pièces qu'il avait présentées au théâtre de Bergen, et sentant que cet échec n'était dû à aucune malveillance, Ibsen fut très découragé : c'était donc lui-même qui n'avait pas su donner à ses idées le « vêtement poétique » approprié. Il s'était cru doué d'un talent dramatique, et ce n'était là, décidément, qu'une illusion.

C'était la seconde fois que pareille mésaventure lui arrivait. La première fois, malgré le succès honorable du *Tertre du Guerrier* à Kristiania en septembre 1850, lorsque cet acte avait été joué sous sa première forme, il avait, — juge plus sévère que le public, — condamné son œuvre [1]. D'où ce double effet : d'une part le renoncement à une pièce déjà commencée [2], d'autre part la série des sombres poèmes adressés à Clara Ebbell, où « il s'affaisse, faible et las, » et semble — à vingt-

[1] V. t. II, pp. 59-61.
[2] *La Gelinotte du Justedal*, t. IV, p. 147.

deux ans — n'avoir plus de réconfort que dans le souvenir [1].

La seconde crise de désespoir fut naturellement plus aiguë. Elle n'interrompit pas sa production dramatique, parce qu'il s'estimait obligé à fournir une pièce chaque année comme « poète du théâtre », mais il composa un nouveau cycle de poèmes qui est comme une lamentation sur la découverte de son absence de talent. C'est le cycle « Au musée » [2], où Ibsen, se souvenant sans doute d'une médiocre copieuse qu'il avait vue au musée de Dresde en 1852, lui suppose une carrière artistique telle que la sienne lui apparaît en 1854, et un pareil deuil de ses illusions. Il lui fait raconter la vie de son âme :

En sa jeunesse, elle a été repoussée par son milieu, sa famille, en sorte que le rêve a été pour elle un recours (poème XIII). Enfant, elle avait peur de la nuit, maintenant c'est le jour, c'est le bruit de la vie qui l'effraie, tandis que dans la solitude de la nuit s'éveille en elle la même « audace d'aigle » qu'autrefois (poème XIV). Elle est alors pleine d'aspirations un peu vagues, qui tendent surtout à la sortir de « la chambre » et du présent, — il s'agit, en somme, de fuir le monde réel (poème XV). Enfin, la voilà peintre, elle trouve la paix, car cet art « est devenu sa vocation » (poème XVI). Mais cette paix n'a pas duré, car la « main d'artiste » lui manquait, en sorte qu'il lui reste seulement la consolation du souvenir et la contemplation de ses idéals illusoires (poème XVII).

On voit combien la copieuse de Dresde ressemble à Ibsen. Toutefois, pour celui-ci, le rêve, la crainte du bruit de la vie, n'ont pas été la conséquence d'un milieu peu bienveillant :

[1] V. t. II, pp. 161-177.

[2] V. t. III, p. 127. La date du cycle n'est connue par aucun document positif. Mais je crois avoir établi, aussi sûrement que cela est possible en l'absence d'un tel document, que ce long poème a été composé en 1854, probablement au commencement de l'année. (*Edda*, 1933, p. 192). Le poème, conformément à cet article, aurait dû être reculé, dans le tome III, après les deux suivants, comme il est indiqué dans la table, indication qui n'a pas été observée dans le corps du volume.

c'est lui-même, au contraire, qui, dès l'enfance, s'est mis à l'écart et a étrangement recherché la solitude, et cette crainte innée, ou du moins très primitive, du « bruit de la vie » a développé en lui à la fois une timidité ridicule et une disposition rêveuse que ne semblait pas comporter d'abord la forme concrète et maligne de sa vive imagination. Et la vocation de peintre ou de poète n'a pas été pour lui la découverte tardive d'un moyen d'échapper au monde réel, il l'avait manifestée dès Skien, c'est-à-dire avant quatorze ans, et même, au moins en ce qui concerne la vocation de peintre, en avait pris déjà pleinement conscience. A part ces détails, et le fait que sa « mission de poète » lui a procuré, dans les bons moments, plutôt un enthousiasme sacré que « la paix », on voit que c'est bien sa propre histoire qu'Ibsen a prêtée à la copieuse de Murillo. Mais si la « main d'artiste » a manqué à celle-ci, le défaut des pièces d'Ibsen n'est pas le même, bien qu'il produise les mêmes effets, comme on le voit par la fin du cycle, où le poète parle en son propre nom : il s'y lamente (poème XX) sur ses strophes bien polies où « la beauté de la forme peut mal dissimuler la maigreur du sujet ». (Sujet est pris ici dans le sens de l'idée, non de la fable.) C'est pourquoi ses poèmes sont « morts sitôt que conçus », bien que la « main d'artiste » ne lui manque pas.

Ceci renferme une théorie esthétique, et c'est surtout la doctrine esthétique d'Ibsen que l'on a généralement recherchée dans le cycle de 1854. Faute de l'avoir daté avec précision, l'on a vu dans le découragement qu'il exprime la marque d'une tendance naturelle et permanente au doute, alors qu'il était purement occasionnel. Ibsen n'était nullement porté à douter de lui-même, et il subit avec une douleur d'autant plus profonde le doute que les circonstances lui imposent. Même alors, d'ailleurs, il conserve la foi en son talent de forme, et il suffira que sa pièce suivante, *Madame Inger d'Ostraat,* sans vraiment plaire au public, trouve grâce à ses propres yeux, pour que son désespoir de 1854 se mue en vague inquiétude. Mais la secousse

a été forte, et il n'est pas de ceux qui oublient. C'est seulement au bout de onze ans qu'il retrouvera l'orgueilleuse foi en lui-même qu'il avait connue jusqu'en 1850.

Une partie du cycle est consacrée à l'énoncé de principes esthétiques. Après les trois premiers poèmes où il se dit hanté par « un elfe noir », Ibsen entre au musée où il va rencontrer la copieuse, et il en prend d'abord prétexte pour énoncer quelques idées sur l'art. Il arrive de bonne heure, et dans les salles à peu près vides il trouve un silence plus imposant que celui de l'église (poème IV). Là, l'idée de la beauté chasse le démon du doute, « et je sens la présence, ici, de Dieu en moi » (poème V). L'art est donc sa vraie religion, alors qu'il se soucie peu de celle des prêtres. Mais qu'y cherche-t-il? Ce n'est pas uniquement la beauté, car si « la Nuit » du Corrège le retient longtemps, c'est, il semble, surtout parce que « le si beau mythe est devenu la vérité » (poème VI). Puis, il admire ensemble la Vierge de Raphaël et un Jan van Mieris (VII), ce qui l'amène à dire qu'en art ce n'est pas le « quoi », mais le « comment » qui importe (VIII), en sorte que le poète, au lieu de rechercher les « notes exaltées » fait aussi bien de choisir des natures mortes dans la vie ordinaire (IX). Cependant la matinée s'avance, le public plus nombreux dérange Ibsen (X), qui écoute le bavardage ridicule des amateurs et des critiques (XI). Il va se réfugier dans la salle moins fréquentée des Espagnols, où il voit la copieuse (XII).

Je crois qu'il n'y a pas lieu de s'attarder à cette Esthétique un peu sommaire, qui est un hors-d'œuvre, transition pour amener la partie centrale du cycle, la plainte de l'artiste manquée. Tout cela est fort peu original et indique un disciple encore peu émancipé de J. L. Heiberg, comme il est naturel à la date où le cycle a été écrit.

Un accent plus personnel souligne seulement l'émotion quasi religieuse causée par l'art (IV-V) et l'idée que la beauté doit s'accorder avec la « vérité », — principes, d'ailleurs, également conformes à ceux de Heiberg. C'est une application

du second de ces principes que fait Ibsen à la fin du cycle, lorsqu'il condamne ses propres œuvres parce que, malgré la beauté de leur forme, les vérités qu'elles expriment sont d'un intérêt trop médiocre. Il n'est pas un adepte de « l'art pour l'art ». Nous le savions. Il aurait été, en Norvège, le premier, et il était trop poète-penseur à la manière de Vigny ou de Paludan-Müller pour éprouver le besoin de réagir contre une conception traditionnelle non contestée, qui attribuait à la grande poésie un rôle hautement éducateur.

Cependant l'exposé de sa doctrine n'est donné ici qu'en passant, car il n'est pas l'objet du cycle. Ibsen n'aurait pas écrit ce long poème pour répéter la leçon apprise chez Heiberg. C'est son désespoir qu'il exprime sous trois formes différentes. D'abord dans les trois premiers sonnets, où son elfe noir lui dit qu'il ne croit plus à rien, et que son idéal est illusoire. Ensuite dans les paroles de la copieuse, dont la carrière artistique ressemble tant à la sienne, telle qu'il se la représente à ce moment-là. Enfin, dans les réflexions par lesquelles il termine, et où, — fait pour lui bien rare, — il parle en son nom. Il ose dire que son cas est le même, qu'il est épuisé (XVIII). Comment n'a-t-il pas senti sa médiocrité avant son essai d'envolée? Il n'est bon qu'à patauger parmi les canards (XIX). Ces lamentations sur son impuissance lyrique sont, d'ailleurs, ridicules (XX). Vide du noble et dangereux ferment lyrique, il n'a plus qu'à mener une petite vie bien sage (XXI). Il s'est habitué à son elfe noir, qui entretient encore en lui une angoisse, vaine hésitation entre le doute et la foi (XXII). Mais c'est l'automne, plus de fleurs, plus de chant d'oiseau, il ne lui reste que le souvenir (XXIII).

Dans toutes les œuvres d'Ibsen il n'existe pas d'autre confession aussi directe. Il l'a évidemment écrite pour lui-même. On y voit combien les images-symboles sont la forme même de sa pensée, en sorte que, le cycle une fois décidément condamné dans son ensemble, il n'aura qu'à y puiser pour trouver le

« vêtement poétique » de dix idées de poèmes. Et cette forme est très souple, car il est habile à donner de ses images-symboles des interprétations variées, même parfois contradictoires. Lorsque, vers la fin de 1859, il aura relu son cycle de 1854 à propos de la publication [1], il sera dans une disposition d'esprit fort complexe, mais nullement déprimée, d'où sortira *Svanhild*, premier état de *La Comédie de l'Amour*, et le cycle désespéré fournira ses images. Mais Falk verra, par exemple, avec une superbe indifférence, les fleurs de pommier dispersées par l'orage. Et l'oiseau « qui chantait pour moi seul » sur ses branches sera l'un des thèmes essentiels qui mettront la pièce en mouvement. Et l'idée de la femme qui se sent une vocation de peintre, mais à qui manque la « main d'artiste » reparaîtra non dans *Svanhild*, en 1860, mais dans *La Comédie de l'Amour* en 1862.

On voit toutefois que s'il y a quelques rapprochements à faire dans le détail entre le cycle et la comédie, les deux œuvres n'ont pas entre elles de véritable lien. Elles sont écrites sous des impressions tout à fait différentes, et même opposées. Et si elles touchent toutes deux à des questions d'esthétique, elles ne les envisagent pas sous le même aspect, et il convenait de réserver pour cette place l'étude du poème de 1854 précisément pour mieux marquer la différence.

Dans « Au Musée » certains principes d'esthétique pure sont formulés presque dogmatiquement par un élève docile de Heiberg. La comédie ne parle pas de ces principes.

Au commencement de la pièce, lorsque Falk en est à ce qu'on peut appeler son premier stade, il a, selon la formule de la

[1] Francis Bull *(Fra « Hærmændene » over « Vidderne » til « Kjærlighedens Komedie »*, p. 17) pense qu'Ibsen a remanié ce cycle en 1859 et ne l'aurait pas fait imprimer alors si le poème n'avait pas été à peu près conforme à ses idées sur l'art à cette date. Cette conformité, en ce qui concerne l'esthétique proprement dite, existait sans remaniement. Quant aux parties plus personnelles du poème, elles exprimaient un état d'esprit passé, et les lecteurs en étaient dûment avertis par une note de Botten Hansen.

plupart des commentateurs, une « conception esthétique de la vie ». Cela signifie qu'il est hédoniste, et l'expression trompe, en ce qu'elle suggère que la comédie traite de l'esthétique proprement dite. Il est vrai que l'hédonisme de Falk est celui d'un artiste. Il comporte évidemment une application possible à l'art. Mais Falk n'indique pas quelle application il en fait. A ce moment, l'esthétique proprement dite n'est pas le sujet de la pièce.

On pourrait ainsi prendre successivement Falk au second et au troisième acte, et l'on se rendrait compte qu'il n'est pas question des principes formulés dans « Au Musée », bien que Falk soit poète. Si l'esthétique y apparaît, c'est surtout par l'idée très générale, qui n'existe pas dans le poème, et à laquelle Falk parvient finalement :

car tout homme est poète
. . . .
qui vise l'idéal par delà son action.

Mais par là est clairement exprimé qu'il ne s'agit pas de la technique de l'art, mais de quelque principe esthétique supérieur, applicable au poète seulement à titre d'exemple. Trois ans après avoir achevé *La Comédie de l'Amour*, Ibsen a terminé *Brand*, et comme les critiques y voyaient un sujet religieux, parce que Brand est prêtre, il dit que cela était sans importance et qu'il aurait pu développer « le même syllogisme » aussi bien avec un artiste ou un savant [1]. Les vers cités sont comme écrits pour prévenir, dans la comédie même, contre une pareille erreur. Falk pourrait aussi bien être pasteur ou homme politique. L'esthétique — ou du moins la partie de l'esthétique traitée dans les poèmes IV-XI de « Au Musée » — n'est pas plus le sujet de la comédie du poète Falk que la religion ne sera le sujet du drame du pasteur Brand. Ces deux pièces ont d'ail-

[1] *Breve*, I, p. 188.

leurs un lien étroit. Ibsen a écrit que *La Comédie de l'Amour* était « un précurseur » de *Brand* [1], ce qui signifie sans doute que l'on a, dans les deux pièces, affaire au même syllogisme, ou à des problèmes très voisins.

Toutefois, ceci s'applique peut-être seulement à *La Comédie de l'Amour* achevée en 1862. Il est fort possible qu'en 1858, lorsque Ibsen en a eu l'idée, elle ait été conçue de façon assez différente. Et comme lui-même était poète, il est naturel que, dans une pièce dont le personnage principal était un confrère, il ait introduit, même dans l'œuvre définitive, maint détail où des réflexions sur la technique et la critique peuvent rappeler le poème de 1854. Mais le vrai sujet de la comédie n'a pas de rapport avec lui.

II

« VIE PRINTANIÈRE »
ET « SUR LES HAUTEURS DÉSERTES »

On ne possède aucune ébauche de la pièce conçue en 1858, et qui est devenue *La Comédie de l'Amour*. Aucune note prise à cette date, aucun propos tenu plus tard, ne dit expressément ce qu'elle devait être primitivement. Mais on peut préciser le moment et les circonstances où Ibsen en a eu l'idée. On sait en effet qu'il a fourni lui-même une foule de renseignements à J.-B. Halvorsen, et celui-ci ne peut venir que de lui [2] :

> Le plan de cette première pièce à sujet tiré de la vie contemporaine commença à l'occuper en 1858, et alors supplanta *Les Prétendants à la Couronne*, achevé plus tard. Mais la difficulté de l'élaboration formelle ralentit le travail, qui fut d'abord commencé en prose, mais ensuite, cette forme ne l'ayant pas satisfait, récrit, — « par endroits presque réplique par réplique, ailleurs plus librement » — en vers ïambiques rimés, et sous cette forme la pièce fut achevée pendant l'été de 1862...

[1] *Breve*, p. 136.
[2] *Norsk Forfatter-Lexikon*, III, 42.

Halvorsen ne faisait d'ailleurs que répéter ce qu'Ibsen avait déjà dit à Henrik Jæger [1], et, à le lire, on croirait que la comédie a été composée en deux temps, 1858 et 1862. Mais on a une ébauche en prose de 1860. C'est donc trois temps qu'il faut compter. Ibsen a confondu dans son souvenir les deux premiers, ou bien il a jugé inutile de parler du second, parce que ce qui importait pour lui, c'était l'époque où l'idée de sa comédie avait supplanté le drame historique. Il est possible qu'en 1858 il ait seulement médité le plan de sa nouvelle pièce, sans aborder la rédaction.

Quant aux *Prétendants à la Couronne*, Halvorsen dit que « les premières études ont été faites et le premier plan tracé [2] » en été 1858. Ces études préparatoires ont dû être assez longues, car Ibsen devait s'assimiler le gros volume de P. A. Munch, qui venait de paraître au commencement de l'année [3], et il a presque certainement lu aussi la saga de Haakon Haakonssön. Au cours de la saison théâtrale, jusqu'en juin, aggravée de sa polémique au sujet des *Guerriers*, il n'a évidemment pas eu le temps, ni la liberté d'esprit nécessaires pour en faire plus qu'une lecture superficielle. Puis, il s'est marié le 18 juin à Bergen et s'est dépêché de rentrer à Kristiania. Il se met alors au travail pour se pénétrer de l'atmosphère du treizième siècle norvégien, et analyser le caractère de Skule, — évidemment le personnage qui l'avait attiré. Puis, il essaye de construire un plan. Mais cela aussi dut être long, car il s'agissait de condenser en cinq actes 17 années d'histoire, et ce genre de composition dramatique était tout à fait contraire à ses tendances naturelles et à ses habitudes. Tout cela, mené de front avec la préparation de sa seconde saison directoriale, qu'il voulait chargée d'un grand nombre de nouveautés, lui a pris certainement plusieurs mois, en sorte que la saison était déjà bien entamée lorsque

[1] Henrik Jæger : *Henrik Ibsen* 1828-1888, pp. 142-143.
[2] *Op. cit.*, p. 43.
[3] *Det norske folks historie*, 3e partie (4e vol.), 1070 pages.

son scénario fut plus ou moins esquissé, pour être bientôt « supplanté » par une idée de pièce d'un genre tout différent.

Sans présumer comment il avait conçu son drame, il est clair que ce devait être une suite de sa production antérieure, un drame historique tel que *Madame Inger*. Et les trois pièces intermédiaires étaient aussi des drames historiques, sinon par les faits, du moins par la peinture d'époques diverses. Ibsen se spécialisait. De plus, il avait écrit toutes ces pièces parce que leurs sujets l'avaient tenté, comme propres à être mis à la scène. Si l'on y rencontre des idées, si certains problèmes y sont traités, de façon très évidente dans *Madame Inger*, moins apparente dans les autres, c'est là un surplus ajouté par l'auteur à ce qui était son intention essentielle : tout simplement, écrire des pièces, ainsi qu'il y était moralement obligé par son engagement au théâtre de Bergen. Ibsen écrira plus tard :

Tout ce que j'ai produit a eu son origine dans une impression et une situation vécue ; je n'ai jamais rien écrit parce que j'avais, comme on dit, « trouvé un bon sujet »[1].

En réalité cette affirmation s'applique assez mal à ses œuvres de Bergen, où l'élément subjectif d'idées et sentiments personnels s'est introduit surtout après coup, parce qu'elles ont été écrites surtout pour « faire de la littérature ». Au contraire, *La Comédie de l'Amour* est la première pièce d'Ibsen, — depuis le lointain *Catilina*, — qu'il ait écrite parce qu'il lui tenait réellement à cœur de se débarrasser de ce sujet-là, ainsi qu'il l'a dit dans une lettre : « ...Si jamais auteur a eu besoin de se débarrasser d'une impression et d'un sujet, ce fut le cas lorsque je me suis mis à cet ouvrage[2]. » C'est là ce qui donne son importance à cette pièce, que l'on peut dire la première vraiment « ibsénienne ». Et il a dit aussi quel fait avait provoqué ce besoin :

C'est seulement lorsque je fus marié que ma vie acquit un contenu de plus de poids. De ceci le premier fruit fut un long poème, « Sur les

[1] Lettre à Peter Hansen, du 28 octobre 1870 (*Breve*, I, 212-213).
[2] Lettre à Cl. Petersen du 10 août 1863, dans *Samtiden*, XIX, p. 89.

hauteurs désertes ». Toutefois, le besoin de libération dont ce poème est empreint n'a trouvé son expression complète que dans *La Comédie de l'Amour*[1].

Mais il ne précise pas davantage, et n'indique même pas que la première idée de *La Comédie de l'Amour* lui est venue dès 1858, tandis que « Sur les hauteurs désertes » est de la fin de 1859. Si nous cherchons quel a été son état d'esprit lorsque cette idée lui est venue, trois faits peuvent nous guider. D'abord, le mariage : c'est le point de départ. C'est, d'après lui-même, ce qui lui fait envisager la vie avec plus de gravité. Ensuite, l'abandon des *Prétendants à la Couronne*, qui est évidemment une conséquence de cette évolution. Les idées ne doivent plus, désormais, être un surplus ajouté après coup. Elles doivent être la raison d'être des pièces d'Ibsen. Il est déjà devenu un homme d'action pour combattre le danisme au théâtre. Il sera aussi un homme d'action par ses poèmes et ses pièces, et le poète romantique qu'il a été jusqu'alors va disparaître pour faire place à un poète réaliste et préoccupé du présent. La gravité acquise par Ibsen entraîne un changement dans son orientation littéraire. Sa pièce nouvelle va décrire un pareil changement dans l'esprit d'un jeune poète.

Le troisième fait montre l'humeur singulière qui était la sienne vers le moment où il élaborait le plan de sa comédie. C'est l'ébauche assez médiocre du poème, ou du groupe de poèmes inachevé, qui est intitulé « Vie printanière »[2]. J'ai montré[3] qu'il se rattache au grand succès obtenu, le 24 novembre, par la première des *Guerriers à Helgeland*, car c'est un chant de triomphe, et toute l'œuvre d'Ibsen ne présente pas d'autre exemple d'un tel enthousiasme joyeux, — qui déborde malgré le sentiment d'un risque[4]. Le poème se rattache égale-

[1] Lettre à Peter Hansen du 28 octobre 1870, *Breve*, I, p. 213.
[2] T. V, p. 233.
[3] *Ibid.*, pp. 74-75.
[4] Il est curieux d'observer ici à quel point Ibsen vit par l'imagination. Sou-

ment à *La Comédie de l'Amour*, où les vers sur le risque seront repris. Ce sentiment de mener une vie dangereuse était ancien chez Ibsen. C'était le sujet même de la suite de sonnets qu'il avait écrite en 1851, et qui était comme le programme de sa vie, tel qu'il se le traçait à se moment-là. Il y opposait la vie des « prosaïques » dont la barque ne quitte pas les rives connues, et ceux dont la barque « glisse rapide vers les pays de lumière » [1]. Sa conception était, en somme, une sorte d'hédonisme raffiné, qui recherche la jouissance intellectuelle. Il faut se choisir « un idéal spirituel », et ensuite, « hardiment quitter la grand'-route et se frayer des chemins par des solitudes ». Un tel programme était naturellement à réviser, après le mariage, qui avait donné une force nouvelle à la notion, ancienne chez Ibsen, d'une littérature qui vaudrait comme action. Certes, le mariage ne lui fera pas rejoindre les « prosaïques », et même, « Vie printanière » montre qu'il n'abandonnera pas la vie dangereuse. Le danger devient autre, il réside dans l'action, qui peut réussir ou échouer.

Tel est son état d'esprit en automne 1858, et il imagine un jeune poète, non pas nouveau marié, mais qui va se fiancer, et qui, sous l'influence à la fois de l'élue et du changement par là produit dans sa vie, va passer de la conception de l'art exprimée dans « Rêves de jeunesse » à celle que l'on entrevoit dans « Vie printanière ». La jeune fille emprunte naturellement des traits à Susannah Ibsen, et c'est pourquoi elle s'appellera Svanhild, car Susannah était passionnée pour la saga, et avait déjà servi partiellement de modèle pour Hjördis. Svanhild, après Brynhild-Hjördis, était le seul personnage féminin de

vent on a dit que le souvenir, pour lui, vaut plus que la réalité. C'est ici le même phénomène, sauf que le souvenir est remplacé par l'espoir, le passé par le futur. Ce n'est qu'une autre forme d'évasion hors de la réalité présente. C'est pourquoi il est fort possible que « Vie printanière » soit d'avant le 24 novembre, lorsque le succès des *Guerriers* n'était encore qu'escompté, — mais d'ailleurs prévu par tout le monde, depuis que la pièce était publiée.

[1] T. II, p. 165.

la saga des Völsungs qui pouvait convenir, et Ibsen a écrit lui-même (sans nommer sa femme) : « J'ai écrit *Les Guerriers* à Helgeland étant fiancé. Pour Hjördis je me suis servi du même modèle que plus tard pour Svanhild dans *La Comédie de l'Amour* [1]. »

Et les réflexions d'Ibsen vont leur train. Il est à un de ces moments où l'homme repasse sa vie dans son souvenir. Sans doute il se rappelle les vers de sa demande en mariage, où il proposait à Susannah de devenir son inspiratrice :

Alors de belles poésies
prendraient essor de ma poitrine [2],

mais cela lui paraissait un peu ridicule, car ce n'avait été que l'effet d'une exaltation passagère, il concevait, au contraire, le poète comme un être à part, qui n'a pas de place dans la vie normale, et déjà, un an après, il avait écrit :

Un ménétrier n'a foyer ni demeure ;
l'âme errante il va, n'a jamais de repos [3]...

Le motif du poète en quête d'une inspiration figurera dans la comédie, et Svanhild se moquera de lui.

Et Ibsen se rappelle aussi Clara Ebbell, et les « Souvenirs de bal », écrits à la nouvelle de ses fiançailles : « Sort ! Enlève-moi cet excès de bonheur,... ne permets pas que ce moment soit profané par la prolongation ;... je l'ai trouvée,... que voudrais-je de plus? [4]... » Ceci a fourni le dénouement.

Il avait, d'avance, beaucoup réfléchi sur le mariage, mais ce que l'on connaît de ses réflexions à ce sujet est toujours ironique, soit lorsqu'il causait avec ses camarades à Grimstad [5], soit lorsqu'il faisait dire au « poétique » Paulsen : « Les fiançailles et le mariage, voyez-vous, ce sont là des situations

[1] *Breve*, I, p. 213.
[2] T. III, p. 160.
[3] Thorgjerd dans *Olaf Liljekrans*, t. IV, p. 352.
[4] T. I, p. 140.
[5] Chr. Due : *Erindringer fra Henrik Ibsens ungdomsaar*, p. 22.

de fait,... et dans l'ordre pratique, on sait bien que les théories ne suffisent pas toujours [1]. » Toute la partie caricaturale de sa comédie était ainsi depuis longtemps en germe dans son esprit.

Il avait écrit à un ami au commencement de l'année :

Croyez-moi, ce n'est pas agréable de voir le monde sous l'aspect d'octobre, et pourtant il fut un temps, c'est plutôt ridicule, où je ne souhaitais rien de mieux. J'ai ardemment aspiré à une grande douleur, qui pourrait vraiment remplir l'existence, donner à la vie un contenu, j'ai presque *prié* pour l'avoir. C'était absurde, j'ai lutté et suis sorti de ce stade, mais il en reste toujours une trace [2].

Il attribuera le même désir au jeune poète de sa comédie.

Et, bien entendu, il songe à l'art. Non pas à la technique ni à la classification des genres qu'il avait apprise de Heiberg, et à laquelle il ne croyait plus guère. Pas davantage à la théorie du beau qui était le sujet, en cet automne, de douze conféreuces de Monrad auxquelles il n'a rien emprunté. Il est hanté par des idées plus personnelles, et anciennes. Dès ses premiers poèmes de Grimstad, il avait envisagé la possibilité d'une nature d'artiste sans don d'exécution, ce qu'il avait précisé avec la copieuse de Murillo dans le poème « Au Musée ». Puis, le problème de la vocation était, depuis *Catilina,* son thème le plus fréquent. Et enfin, dans de nombreux poèmes, il avait parlé du rôle du poète et de son action. Tout cela devait trouver place dans la pièce en gestation et surtout ce dernier point, puisqu'il en était, au point de départ, la raison d'être.

On voit à quel point l'œuvre entrevue était personnelle. C'était lui-même, et sa femme, et son programme d'écrivain, qu'il voulait représenter, — tout son passé et son avenir. Comme contraste, les usages de la société cultivée devaient être présentés aussi bien sous leur aspect comique que sous

[1] Dans *Le Soir de la Saint-Jean,* t. III, p. 362.

[2] Lettre à Carl Anker du 30 janvier 1858, *Breve,* I, p. 73. Je croirais volontiers que le souvenir auquel Ibsen fait allusion dans cette lettre remonte aux derniers temps de Grimstad.

leur aspect respectable. Il était plein de souvenirs et d'idées multiples, contradictoires. On ne sait dans quelle mesure il est parvenu, en 1858, à débrouiller ce chaos. J'incline à croire qu'il n'est pas arrivé à construire un plan. Occupé comme il l'était pas son travail de directeur, particulièrement chargé cette année-là, il n'a sans doute guère pu faire plus qu'entrevoir un assez vague dessin. Pendant les mois d'octobre et de novembre, il paraît avoir quelque peu négligé ses fonctions [1]. Il a instruit alors *Les Guerriers*, qu'il ne négligeait certainement pas, et c'est à peu près en même temps qu'il a médité son nouveau sujet. Ensuite, il s'est absorbé dans son métier de directeur, c'est-à-dire qu'il a reconnu l'impossibilité de mener de front la composition d'une œuvre de longue haleine et sa besogne quotidienne. Force lui fut donc de laisser sa comédie lentement mûrir dans son esprit, c'est ce qui valait le mieux pour elle, et peut-être en a-t-il eu lui-même le sentiment.

Un changement de programme, c'est important. Ibsen continue à y penser, et un an après, en automne 1859, à défaut de sa comédie dont le plan n'est pas encore prêt et qu'il n'aurait pas le temps d'écrire, il compose son grand poème « Sur les hauteurs désertes ». J'ai cité la lettre où il dit y avoir exprimé le même besoin de « libération » qui fut plus complètement satisfait, trois ans après, par *La Comédie de l'Amour*. De quoi voulait-il se libérer? Il dira plus tard :

> ...J'ai expulsé de moi-même la conception esthétique ainsi isolée, et prétendant valoir par elle même, telle qu'elle me dominait précédemment. L'esthétique dans ce sens-là me paraît aujourd'hui être une malédiction pour la poésie, aussi grande que l'est la théologie pour la religion. Tu n'as jamais eu à te débattre avec l'esthétique ainsi comprise, tu n'as jamais regardé les choses à travers le creux de ta main [2].

C'est à propos de *Brand* qu'il a écrit cela, mais l'expression « regarder à travers le creux de la main » ne permet pas de douter

[1] V. la notice biographique, t. V. pp. 81-82.
[2] Lettre à Björnson, du 12 septembre 1865 (*Breve*, I, 98).

qu'il l'a écrit en pensant à « Sur les hauteurs désertes ». Ce poème, et *La Comédie de l'Amour*, et *Brand* sont étroitement liés. Ibsen a d'ailleurs dit lui-même que *La Comédie de l'Amour* est « un avant-coureur de *Brand* »[1]. Et le lien entre ces trois œuvres si différentes consiste précisément dans l'abandon de l'esthétique « valant par elle-même », telle qu'il en avait exprimé le principe dans le poème « Au Musée », où

> c'est la forme qui compte, elle seule et rien d'autre.
> . . . .
> Ce qu'a pensé l'artiste ne signifie rien[2].

Il veut désormais un contenu. L'idée devient même l'essentiel, où le deviendra (car de 1858 à 1865 il progressera dans cette voie). Certes, il n'oublie pas que

> la forme est ce qui fait de mes vers des poèmes[3].

mais si l'on s'abandonne à la seule jouissance esthétique, on se dessèche.

Ibsen, pour « se débarrasser » d'une impression, ne connaissait pas de meilleur moyen que de pousser à l'outrance l'idée qui l'obsédait, et d'en manifester l'absurdité dans ses plus extrêmes conséquences. C'est pourquoi il a inventé cette « expérience de pensée » de « Sur les hauteurs désertes », où il a su très clairement exprimer son intention, lorsqu'il fait dire à son héros, vers la fin :

> plus de débordements au torrent de mes veines,
> et il me semble, en ma poitrine, à bien des signes,
> sentir que ça se pétrifie[4].

[1] Lettre à Fr. Hegel, du 22 août 1866. Et la même expression est répétée dans la lettre à Edmund Gosse du 30 avril 1872 (*Breve*, I, 136 et 254).

[2] T. III, p. 132. On comprend qu'Ibsen, en laissant publier ce poème au moment même où il composait « Sur les hauteurs désertes », ait tenu à prévenir le public, dans une note, que ce cycle appartenait à une période antérieure de son « évolution poétique ».

[3] *Ibid.*

[4] T. V, p. 284.

Cependant on s'y est généralement trompé. Avec ce poème, on aborde la série des œuvres d'Ibsen les plus discutées, et souvent mal interprétées. Il faudrait un volume rien que pour résumer les critiques de « Sur les hauteurs désertes ». Tantôt on a cru y voir une autobiographie allégorique et un chant en l'honneur de l'hédonisme [1]. Tantôt, tenant compte des vers que je viens de rappeler, on admettait que l'hédonisme y était condamné, mais on prétendait qu'Ibsen le condamnait comme à regret, et conservait pour lui une sympathie manifestée dans la dernière strophe, en sorte que le poème demeurait obscur, et, au fond, exprimait surtout la contradiction qui existait dans l'esprit du poète, et qui le portait à voir en tout des aspects opposés, sans pouvoir ni les concilier ni choisir [2].

Or, Ibsen n'était nullement hédoniste. Le souvenir était pour lui, dès ses poèmes de Grimstad, d'une importance bien trop grande pour qu'il pût songer, comme Falk au commencement de *La Comédie de l'Amour*, à « vivre dans l'instant ». Et il avait aussi pour cela un trop vif souci de l'avenir. Pour la sensualité, en particulier, il éprouvait même une sorte de dégoût au moins théorique depuis son aventure, à Grimstad, avec la bonne de son patron. Et son personnage du poème, d'ailleurs, n'est pas hédoniste non plus. Si, par un entraînement naturel, il séduit sa fiancée, il ne l'a pas voulu, et il le regrette ensuite. Il veut se marier le plus tôt possible, car

> vie prise entre faute et remords
> est à fouler aux pieds.

Ce n'est pas dans la vie du paysan chasseur, avant qu'il monte sur les plateaux, qu'il faut chercher une interprétation.

[1] V. Paul Pry, *Henrik Ibsen, en biografisk skizze*, Copenhague, 1871, pp. 24-26.

[2] Ainsi A. Schack, *Om udviklingsgangen i Ibsens digtning*, pp. 38-39. Mais Shack estime aussi qu'Ibsen a « évidemment connu par expérience personnelle » la tentation qu'il décrit dans « Sur les hauteurs désertes », et la théorie qu'il développe dans son livre est précisément qu'Ibsen a fini par succomber, beaucoup plus tard, à la tentation du « chasseur étranger », en sorte que le poème de 1859 est comme une « prophétie » (p. 202).

Ibsen a vite raconté l'épisode du départ en quelques strophes, car ce n'est pas cela qui compte pour lui, c'est seulement la fable qui doit servir ensuite à son « expérience de pensée ». L'erreur des critiques provient de ce qu'ils ont cru presque tous qu'il s'agissait pour le poète de la « vie esthétique » telle que la conçoit Kierkegaard, alors qu'il s'agissait seulement d'esthétique proprement dite. La vie esthétique, c'est l'hédonisme, dont il ne peut être ici question. L'esthétique proprement dite a été depuis toujours l'objet des réflexions d'Ibsen, et depuis l'automne de 1858, c'est surtout le principe de l'art « valant pour lui-même » qui occupe son esprit, car ses idées sont en train de se modifier sur ce point. Qu'on relise le poème en le prenant ainsi, et il paraîtra parfaitement clair.

J'ai évité d'employer l'expression « l'art pour l'art », qui ferait trop penser aux écrivains français ses contemporains, qu'il ne connaissait pas, et dont les conceptions étaient bien différentes de celles qu'il combattait, car souvent la formule ne leur convenait pas plus qu'à lui. *Madame Bovary*, par exemple, qui venait de paraître, était de la littérature « à idées » autant qu'il le souhaitait. Malgré des termes en apparence opposés, sa pensée n'est pas aussi éloignée qu'il le semble de celle d'un Flaubert. Seulement, tandis que celui-ci est avant tout préoccupé d'écarter la littérature de propagande, Ibsen combat un excès tout différent. La tendance littéraire qu'il repoussait, il l'a définie dans son poème même. Elle consiste à regarder la vie de haut, — des hauteurs désertes, — et à s'en écarter sans presque chercher à la comprendre, pour en tirer une jouissance purement « esthétique », en un sens où ce mot lui paraît être la caricature de ce qu'il exprime d'habitude. Il a précisé cette tendance dans la lettre à Björnson que j'ai déjà citée :

Un esthéticien danois a dit un jour, lorsque j'étais là-bas : « Le Christ est vraiment, tout de même, le phénomène le plus intéressant de l'histoire universelle » — l'esthéticien goûtait le Christ comme le gourmet se réjouit à la vue d'une huître. J'ai toujours été trop fort pour devenir

un pareil mollusque, mais je ne sais ce que des ânes spirituels de toute sorte auraient pu faire de moi s'ils m'avaient chambré à leur aise, et ce qui les a dérangés, mon cher Björnson, c'est bien toi.

Ibsen parle ici avec le souvenir d'impressions qui datent de la fin de 1863 [1], et qu'il exagère par un désir d'être aimable pour Björnson, ou qu'il se rappelle, au moment où il écrit, avec un certain grossissement. Mais il exprime bien le genre d'esthétisme qui, dès 1859, lui paraissait méprisable. Ni lui, ni ses amis les « Hollandais » ne le cultivaient, et il ne s'est aperçu que vers la fin de son second séjour à Kristiania, que le goût de la conversation brillante, souvent sarcastique et paradoxale, semblait parfois les en rapprocher.

Il a, d'ailleurs, indiqué lui-même d'où venait cet esthétisme. Le « chasseur étranger » vient de loin, au sud, par delà les mers. C'est dire qu'Ibsen n'avait pas songé aux « Hollandais ». Il n'avait trouvé une telle doctrine ni en Norvège ni en Danemark ou en Suède. C'était donc en Allemagne, car, en dehors de Shakespeare et d'une partie de la littérature dramatique française, où elle n'était pas marquée, il ne connaissait guère que les auteurs allemands. Il vise donc presque sûrement les idées du romantisme allemand de Tieck et Fr. Schlegel, à qui peut-être il convient d'ajouter Heine [2].

On a employé souvent l'épithète « négatif » pour caractériser l'esprit d'Ibsen. C'est, au contraire, son profond réalisme qui l'écartait de l'esthétisme du dilettante. La jouissance esthé-

[1] V. t. V, pp. 183-184.

[2] Chr. Collin est de cet avis dans un article dont il sera question plus loin. Les romantiques allemands, et, plus tard, la « Jeune Allemagne » ont, il est vrai, défendu la « vie esthétique » aussi bien que « l'esthétique valant pour elle-même », et Ibsen avait certainement lu cette phrase de Botten Hansen sur les écrivains de la « Jeune Allemagne » : « Ils ne voulaient rien savoir du mariage, cette barrière sociale si nette contre le droit absolu de l'amour » (*Andhrimner*, 3e trimestre, col. 20). Mais ce n'est pas cet aspect de leur doctrine qu'Ibsen a envisagé.

tique n'est pas pour lui au premier plan. Son souci est avant tout de comprendre, et de pénétrer, comme dans « le Mineur »[1],

jusqu'au cœur de tout secret.

Par réaction contre le pur dilettantisme, il devient même tout à fait positif, il veut une littérature expressive d'idées, et son programme se rapproche en 1862 de celui qu'il prête à Falk (p. 195) :

mes vers seront vécus sous sapin et putier,
et ma guerre menée en plein centre actuel...

On voit aussi que le *tvesyn*, c'est-à-dire la disposition à considérer, avec un regard amusé, les aspects opposés de tout, n'a pas de place dans les observations précédentes. Je ne prétendrai pas que, si l'on faisait une analyse de la nature intellectuelle d'Ibsen, une certaine tendance au *tvesyn* n'y apparaîtrait pas. Mais ce n'est pas, évidemment, dans un poème destiné à combattre nettement une conception déterminée qu'elle doit être cherchée. On l'y a trouvée pourtant, parce que « pour une grande part Ibsen jette ici un regard critique-ironique en arrière sur sa vie de garçon, — *mais non sans un certain regret*[2]. » Ibsen aurait ainsi fait l'éloge de l'esthétisme absolu, tout en le critiquant par la menace de pétrification. Voilà bien le *tvesyn!* Et cela repose sur l'idée d'un Ibsen qui aurait mené, comme garçon, une vie conforme à un tel esthétisme, ce qui est contraire aux faits connus. Une telle interprétation montre chez l'auteur un inconscient parti pris, qui venait de sa hantise du *tvesyn* ibsénien.

[1] T. V, p. 351.

[2] Chr. Collin, dans *Edda*, XXVIII, p. 42. C'est un article inachevé, trouvé dans les papiers de Chr. Collin, et que l'on a bien fait de publier, car il est plein d'aperçus sinon justes, du moins suggestifs et très caractéristiques de l'auteur, homme sincère et consciencieux, d'un savoir étendu, qui avait pour Ibsen et son œuvre une sorte de répulsion instinctive, et s'était laborieusement efforcé de le comprendre, avec ce résultat, de sa part véritablement touchant, qu'il était parvenu à une vive admiration, mais toujours un peu dénigrante.

Il est vrai qu'Ibsen, à son insu, a peut-être contribué à suggérer l'idée d'une hésitation, de sa part, entre deux conclusions contradictoires. Lorsqu'il a écrit son poème, en été et automne 1859, il revenait de Skien, où il avait demandé à son demi-oncle Paus de rétablir ses finances déjà obérées. Il ne pouvait se plaindre de l'accueil qu'il avait reçu. Mais sa profession de poète et directeur de théâtre n'était pas considérée comme un métier sérieux, et l'oncle lui avait proposé une place dans sa boutique [1], et il avait refusé une fois de plus de monter dans la barque des « prosaïques ». Il savait fort bien que la vie de poète, qu'il avait choisie une fois pour toutes, était difficile et dangereuse. Il l'avait dit dans ses sonnets de 1850. Après ses fiançailles, Thorgeir avait dit combien elle est solitaire. C'était une vie de renoncement et d'austérité qui contrastait avec l'existence des gens dont le souci est de « gagner ». Or, ce contraste peut fort bien être exprimé par l'opposition entre la solitude sur les cimes et la vie médiocre des gens du bas pays. Ibsen n'a certainement pas pensé à une assimilation entre ses deux chasseurs de « Sur les hauteurs désertes » et Thorgjerd ou lui-même : car la différence est trop grande entre ceux-ci et ceux-là. Les deux chasseurs n'ont rien de l'esprit de sacrifice et de dévouement à leur œuvre des deux autres. C'est pourquoi la dernière strophe s'accorde parfaitement avec le sens de tout le poème, à condition de la comprendre dans un sens ironique. C'est le chasseur au cerveau pétrifié qui s'admire et traite avec un mépris, tout à fait ridicule de sa part, l'humble vie des « autres ». Si pourtant on isole ces derniers vers, et si on les prend comme la véritable expression des sentiments du poète lui-même, on peut imaginer un autre poème, dont le symbolisme ne viserait plus le dessèchement d'âme causé par l'esthétisme absolu, mais exalterait le noble isolement du poète qui se sacrifie à son art, et dont cette strophe

[1] Oskar Mosfjeld, « *Ibsen og Skien* », *Edda*, XXX, p. 70.

exprimerait la conclusion. Une telle interprétation doit être exclue parce qu'elle ne s'accorde pas avec le poème tel qu'il est. Il n'est toutefois pas impossible qu'elle ait vaguement flotté dans l'esprit d'Ibsen parce qu'il était fort déprimé par sa récente et pénible expérience de « la vie en terre basse », et se trouvait ainsi rapproché de son chasseur, au moins par le mépris des « autres ».

III

SVANHILD

Le grand poème de 1859 précise bien en quoi consistait le changement de programme provoqué, l'année précédente, par le mariage et le « contenu sérieux » qu'il a introduit dans la vie d'Ibsen. C'était seulement, tout d'abord, l'abandon d'une pièce historique dont la raison d'être était surtout d'écrire un drame de plus. Ibsen voulait désormais des œuvres plus significatives. Mais ceci n'était qu'une accentuation d'une tendance chez lui fort ancienne. Toujours, il avait écrit des poèmes « à idées », il avait suggéré des problèmes dans toutes ses pièces, et cela, très consciemment [1], et il avait maintes fois parlé de poésie composée pour le peuple et inspirée par le peuple. Cette intention, jusqu'alors un peu vague, s'affirme et se précise vers la fin de 1858. Ce changement, si important soit-il pour Ibsen lui-même, n'offre pas, toutefois, un thème suffisant pour la conversion de Falk. Sa conception primitive de l'art doit s'opposer plus nettement à sa tendance finale. C'est pourquoi il sera d'abord un pur dilettante. Ibsen ne l'avait pas été. Il avait eu seulement, par moments, quelques velléités de le devenir. Il

[1] Dès 1850, remaniant sa pièce *Les Normands (Le Tertre du Guerrier)*, il écrit à Schulerud que « sous sa nouvelle forme, elle se présentera comme vêtement d'une idée plus large que celle à laquelle, primitivement, elle était destinée ». (*Breve*, I, p. 59).

en arrive à éprouver pour un tel art hédoniste une forte réprobation, qu'il a exprimée dans « Sur les hauteurs désertes ».

Ensuite, il profite, en 1860, des vacances qui doivent être plus longues que d'habitude, à cause de la réfection du théâtre, pour travailler sérieusement à sa comédie, et il parvient à en écrire, en prose, l'ébauche de la plus grande partie du premier acte. La pièce, à ce moment, s'appelle *Svanhild*, et l'on trouvera ce fragment p. 67. Ibsen ne paraît pas en avoir écrit davantage [1], et, même s'il l'a fait, une telle première ébauche, dont la forme est, la plupart du temps, assez grossière, paraît indiquer que son projet, en 1858, n'avait pas dépassé le stade des réflexions, et l'esquisse encore incertaine d'un plan. Évidemment, l'œuvre apparaissait difficile, et Ibsen dut être d'autant plus irrité, lorsque les membres du Comité de direction de son théâtre se plaignaient de ne pas le voir présent aux séances. Cela n'était pas pour lui faciliter son travail. Mais comme il a disposé d'environ quatre mois [2], on voit qu'il ne travaillait pas avec sa facilité habituelle. Et il écrivait sans que son plan fût solidement établi, car il l'a modifié deux fois par la suite.

D'après ce qu'il a raconté à son biographe [3], le motif de la difficulté qu'il éprouvait, et la raison qui l'aurait fait renoncer à sa comédie en 1860, provenaient de ce qu'il s'était trop habitué, avec *Les Guerriers*, à écrire une « langue de saga », en sorte qu'il ne pouvait écrire la langue de conversation ordinaire qui, « bien entendu », devait être celle d'une comédie du temps présent. Et ce motif, bien qu'il ne l'ajoute pas, a dû jouer d'autant plus que la pièce comportait des parties lyriques. Mais il néglige les difficultés de composition, qui résultaient de la nouveauté du sujet.

[1] Comme le manuscrit s'arrête au bas de la dernière page, on ne peut savoir s'il n'y avait pas une suite qui serait perdue. Mais il semble bien qu'Ibsen n'a pu, en 1860, aller beaucoup plus loin.

[2] Le théâtre a fait relâche du 1er juin au 10 octobre.

[3] Henrik Jæger, *Henrik Ibsen, et literært livsbillede*, p. 143.

La donnée, c'est le passage de Falk du dilettantisme littéraire à un désir d'action idéale, sous l'influence de son amour pour Svanhild. Ibsen avait beaucoup réfléchi à la question « amour et mariage ». A Grimstad, déjà, il énonçait des paradoxes à ce propos [1]. Ses expériences avec Clara Ebbell et Rikke Holst avaient été très différentes entre elles, et très différentes de ses fiançailles. Mais dans la littérature, en dehors de ce qu'il connaissait du théâtre français, qu'il appréciait peu, et qui s'appliquait mal à la société bourgeoise norvégienne, il ne trouvait guère d'œuvres où la question fût traitée. Dans *Les Inséparables*, vaudeville de J. L. Heiberg, les longues fiançailles en usage dans les pays du Nord sont tournées en ridicule de façon amusante, et un personnage d'Ibsen aura un ou deux traits communs avec le Klister danois, mais ce seront des traits pour ainsi dire obligatoires dans une pareille satire. Beaucoup plus important a été pour le dramaturge le roman *Les Filles du Préfet*, de Camilla Collett, la sœur de Henrik Wergeland.

Cet ouvrage avait fait sensation lorsqu'il avait paru, anonyme, en 1855. Car il était le premier de ce genre dans la littérature norvégienne, il était fort bien écrit, et il inaugurait l'ère des œuvres littéraires « à tendance ». On peut dire, en effet, que le féminisme norvégien en est sorti. De plus, on ne tarda pas à savoir qui était l'auteur, et l'on ne pouvait manquer de rattacher, malgré les grandes différences, la fable qu'elle avait inventée à sa propre histoire. Il était, en effet, de notoriété publique, bien qu'on ignorât les détails, que, jeune fille, elle avait été fort éprise de Welhaven, le rival littéraire de son frère, honni dans sa famille. Welhaven, de son côté, flatté d'être ainsi distingué par une femme belle, très instruite, et d'une intelligence supérieure, aurait certes épousé Camilla sans la double difficulté de sa situation alors misérable et des rapports impossibles avec Nikolai et Henrik Wergeland. Il avait fait traîner

[1] Chr. Due, *Erindringer fra Henrik Ibsens ungdomsaar*, p. 22.

les choses en longueur, donnant ainsi quelque espoir à Camilla, et rompu finalement. Un amoureux patient, adroit et fin réussit à conquérir l'amitié de la pauvre fille désabusée, et lorsqu'il se déclara, elle lui remit le dossier complet, journal et correspondances [1], de sa triste aventure, afin qu'il en prît connaissance et le détruisît. Mais il déclara qu'il fallait le conserver, et le ménage fut heureux, bien qu'elle gardât de Welhaven un souvenir obsédant. P. J. Collett l'encouragea ensuite à écrire. C'est ainsi que, du vivant de son mari, elle composa la première partie de son roman, mais il mourut en 1851. Elle avait cette idée, que la femme a l'instinct le plus sûr, et que c'est elle qui devrait choisir son conjoint.

Ibsen était certainement fort curieux de mieux connaître l'histoire amoureuse de Camilla, et il a dû chercher à imaginer ce qui s'était passé, d'après le peu qu'il en connaissait. Certains poèmes de Welhaven l'ont sans doute fait penser que l'amour était réciproque, et il méditait sur cet exemple de deux jeunes gens qui se séparent en plein amour. Ses réflexions à ce sujet ont évidemment contribué à l'invention du scenario de sa comédie, — beaucoup plus que la lecture même du roman.

En effet, dans le roman, les mariages sont décrits comme généralement faits sans amour véritable, par les parents, surtout par les mères, habiles à circonvenir leurs filles pour leur faire accepter le gendre qu'elles ont choisi par des raisons de convenances. L'ouvrage est un plaidoyer pour le mariage d'inclination dans lequel le choix de la jeune fille serait le plus décisif. On peut dire que la pièce d'Ibsen, dans sa critique des usages d'alors en matière de mariage, est le contre-pied de la peinture et de la thèse de Camilla Collett. Tous les couples qu'il ridiculise, nouveaux fiancés, vieux fiancés, mariés en exercice, se sont unis par amour. Et il semble conclure en faveur

[1] Ce curieux dossier, complété par tout ce qui concerne les fiançailles de Camilla Wergeland avec P. J. Collett, est en cours de publication par les soins de Leiv Amundsen.

du mariage de raison. Les deux œuvres sont à deux pôles opposés. Pourtant, deux ressemblances existent entre elles.

La grande scène où Falk développe sa comparaison entre l'amour et le thé lui a été suggérée par ce passage du roman :

Un auteur, qui d'ailleurs s'élève contre la guerre d'émancipation qui s'est élevée en France, dit : les femmes n'ont qu'une source d'expérience ; leur amour est leur intelligence, leur foi, leur inspiration, leur *émancipation*. Très bien, nous ne demandons rien de mieux. Mais alors il faut que d'abord cet amour soit émancipé, c'est-à-dire sauvé de la barbarie et de l'esclavage. Protège donc, ô Humanité, cette première fleur de notre vie ; car c'est d'elle qu'ensuite sortira toute bénédiction ! Veille sur sa croissance et son fruit... Ne trouble pas à la légère les petites feuilles de son cœur dans la stupide croyance que les grands pétales sont bien assez bons... non, ils ne sont pas assez bons. La différence entre les unes et les autres est aussi grande qu'entre le thé dont nous nous accommodons, nous autres mortels ordinaires, et que nous appelons le thé, et celui que l'empereur du Céleste empire est seul à boire, et qui est le *vrai* thé ; celui-ci est cueilli le premier, et il est si tendre qu'il faut le récolter avec des gants, après s'être lavé quarante fois, je crois [1].

La suggestion est évidente, mais n'a eu aucune influence sur la fable et la conception de la comédie. Aussi l'autre rapprochement est-il plus important. La jeune héroïne du roman, après sa déception d'amour, se décide à épouser un homme trop âgé pour elle, qui l'aime, et pour qui elle éprouve une sincère affection. C'est un mariage de raison, présenté comme un triste pis-aller, mais tout de même comme promettant plus de bonheur relatif que tous les autres exemples de mariages. Il est possible qu'un tel dénouement, qui n'est pas plus une conclusion dans la pièce que dans le roman, ait fourni à Ibsen non pas l'idée de sa comédie, mais un élément de son scenario.

Mais la satire des mariages d'amour et le mariage de raison final, après la séparation de Falk et de Svanhild, c'étaient là les parties faciles de la future comédie. Poser Falk en poète

[1] *Camilla Collett's Skrifter*, III, p. 208

dilettante, et en train de s'éprendre de Svanhild, au début, était simple aussi. La difficulté n'existait que pour la partie centrale, c'est-à-dire pour décrire l'évolution de Falk et motiver la séparation. C'est là qu'Ibsen a hésité. Il a dû s'y reprendre à trois fois. On ne peut savoir quel plan il avait bâti en 1860, puisque le manuscrit de *Svanhild* ne va même pas jusqu'à la fin du premier acte, mais on voit combien il était différent des deux scenarios de 1862, à ce fait que Svanhild y est une toute jeune fille, la « petite mademoiselle Svanhild », que Falk traite en enfant, alors qu'elle deviendra une fille beaucoup plus mûre, avec qui Falk ne pourrait se permettre le même ton. La suite de la comédie était simplement impossible avec la grande fillette naïve du fragment de 1860. Elle n'aurait pas eu l'autorité nécessaire pour résister, ni pour céder à Falk autrement que par un instinct trop puéril. Ibsen avait besoin d'une personne plus avertie, ayant déjà quelque expérience de la vie, et c'est pourquoi la Svanhild définitive a cherché un métier dans la peinture, a même songé à devenir actrice, et ses tantes ont voulu lui trouver une place de gouvernante. Pourquoi, cependant, a-t-il voulu d'abord faire son héroïne trop jeune, et, par suite, trop purement instinctive? On peut imaginer que cela vient de ce que son modèle était Mme Ibsen. Il a écrit en effet :

> Elle est un caractère, tel précisément qu'il me le faut, — illogique, mais avec un fort instinct poétique, avec une grande largeur de vues et une haine presque violente à l'égard de toutes considérations mesquines [1].

Il a pu supposer que cette puissance de l'instinct suffirait, et elle était plus naturelle chez un personnage très jeune. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il lui fallait une Svanhild capable de tenir tête à Falk autrement. Ayant buté contre cette difficulté, il put abandonner sa pièce avec moins de regrets, et se consacrer à son métier

[1] Lettre du 28 octobre 1870 à Peter Hansen, *Breve*, I, p. 213.

de directeur, qu'il avait commencé à négliger depuis quelques mois.

IV

LA COMÉDIE DE L'AMOUR

Deux ans se passent, et Ibsen, libéré de ses fonctions directoriales par la faillite de son théâtre, peut enfin se consacrer entièrement à son œuvre. Il y travailla exclusivement [1] du commencement de mai au 21 juin, puis, après une interruption pour son excursion en Gudbrandsdal et en Sönnmöre, continua tout en publiant quelques articles et poèmes, et acheva sa pièce très juste à temps pour qu'elle pût paraître le 1er janvier. En mai et juin, il a mis à peu près six semaines à écrire les deux premiers actes en vers pentamètres ïambiques richement rimés. Cela suppose un plan établi d'avance dans le détail. Ibsen avait eu le temps d'y réfléchir depuis 1860. Svanhild devenait supérieure à Falk non par le caractère seulement, mais aussi par la maturité d'esprit. Elle comprend mieux que lui ce qu'est la vie, tandis qu'il n'a encore vécu que dans un rêve romantique.

Mais l'idée de la pièce s'était bien modifiée depuis 1858. Au point de départ, l'essentiel était le passage de l'esthétisme « valant par lui-même » à la conception d'un art qui prend part à la vie. La fable, introduisant Svanhild, sous l'influence de qui s'opère ce passage, a pris une telle importance que l'idée primitive semble être devenue secondaire. Le sujet nouveau est même seul exprimé dans le titre définitif : *La Comédie de l'Amour*. Quand s'est accomplie cette transformation? Le titre de *Svanhild*, adopté en 1860, indique bien que la jeune fille y jouait déjà un rôle décisif. Mais à la fin de 1859, l'idée première

[1] V. t. V, pp. 150 *sqq*.

apparaît seule dans « Sur les hauteurs désertes ». En fait, la comédie est devenue, en 1862, une critique de la conception alors courante et surtout romantique de la toute-puissance de l'amour, — critique double, ou à deux degrés.

Il y a d'abord celle des usages. Elle vise les compromis auxquels on est amené pour concilier une idée fausse avec la réalité. On continue à croire que l'amour fonde le bonheur... et qu'il est éternel, ou du moins on continue à l'affirmer. En même temps, on organise la vie pratique sans trop tenir compte d'un tel absolu, qui serait gênant. Il en résulte une contradiction perpétuelle entre les principes dont on prétend se réclamer, et la conduite que l'on tient effectivement. La vie repose sur un mensonge universellement admis. Ceci peut donner lieu à des effets comiques. Cela peut aussi provoquer l'indignation et une ironie cinglante. Cela peut enfin être l'objet d'un examen plus calme, plus objectif, et avoir des raisons que l'on ne découvre pas sans émotion et sympathie. Ces trois aspects de la critique des mœurs du temps se trouvent dans *La Comédie de l'Amour*. La partie satirique existe au premier acte et au commencement du second. La réprobation est exprimée par Falk dans ses conversations avec Svanhild d'un bout à l'autre de la pièce, et surtout dans son grand « discours au thé » du second acte. La partie plus analytique remplit presque le troisième acte.

Falk est celui qui dévoile le mensonge. Il est, par là, une antithèse vivante. Et il a pleinement raison — non dans la forme, mais au fond — dans ses sarcasmes. Parler de l'amour comme d'un absolu, alors que le seul absolu auquel on se soumet réellement est le conformisme bourgeois, est assurément grotesque. Falk triomphe donc à bon droit, quand il se refuse au mensonge. Mais où est la vérité? Est-elle dans l'amour ignorant les règles sociales, ou dans le conformisme bourgeois délibérément accepté sans illusion? Falk reste un croyant de l'amour romantique. L'amour est sa foi, non pas affectée, comme chez

les autres, mais sincère. Il est, bien entendu, un croyant norvégien. Il ne propose pas à Svanhild l'union libre. Il veut seulement que leur mariage légal soit affranchi de tous les usages, et c'est là un incroyable scandale dans la Norvège de 1860. Il lui a bien proposé d'abord une sorte de pacte temporaire que certains lecteurs pourraient être tentés d'interpréter comme une offre d'union libre. Mais Ibsen n'en a pas eu l'idée, non parce que cela aurait paru intolérable au public norvégien d'alors, mais parce que c'eût été prendre une liberté trop grande avec la réalité du milieu qu'il voulait peindre, car la pièce, malgré toute la fantaisie et tout le lyrisme qu'il y a introduits, devait être réaliste, et l'est, en somme, restée, même après qu'il a résolu de l'écrire en vers. Toutefois, il a fort bien senti que le conformisme essentiel du mariage légal affaiblissait beaucoup la position théorique de Falk, il a fait tout son possible pour rapprocher son héros des amoureux romantiques moins corrects, et Falk s'excuse presque, lorsqu'il offre à Svanhild l'anneau traditionnel :

Ma route d'avenir traverse la coutume,
où les liens de mille égards gênent la marche...,
j'y étends un tapis, ainsi que tous les autres,
et je passe la bague au doigt de mon aimée !

Falk est donc, au premier et au second acte, un amoureux romantique, c'est-à-dire qui croit à la vertu durable et absolue de l'amour, et Ibsen ne craint pas de le placer haut au-dessus de presque tous les autres personnages, tout comme s'il était l'interprète des idées mêmes de l'auteur. Il l'est, en effet, lorsqu'il fustige les autres. La conception de l'amour souverain, qui est commune à eux et à lui, est, en effet, défigurée dans la pratique par tout le monde. Falk a pleinement raison lorsqu'il souligne la contradiction entre les actes et la doctrine. Celle-ci n'est pas atteinte par le ridicule jeté sur les fiançailles et les mariages habituels. Elle semble sortir plus pure et plus noble du renoncement aux essais de conciliation avec les usages de-

la vie courante. Jusque-là, Falk, malgré ses défauts juvéniles, fait figure de héros.

Et pourtant, Ibsen se réserve de le conduire finalement à un échec dont il est seul responsable, et qui constitue, pour tous ceux qu'il a bafoués, une sorte de revanche. C'est alors, à ce second degré, qu'intervient la véritable critique ibsénienne, infiniment plus profonde. Falk, jeune homme sans expérience, séduit par des idées d'un sublime trop facile, va être obligé de confronter sa pensée avec les réalités de la vie.

Svanhild en a plus que lui l'expérience. C'est pourquoi, si bien disposée qu'elle soit en sa faveur, elle discerne la puérilité de certains de ses arguments, et dans la discussion a plus d'une fois le dessus. Sa notion de la vie est toutefois assez superficielle, et notamment elle partage avec Falk la croyance à l'amour souverain. Elle vit — avec un médiocre espoir — dans l'attente du grand amour, et lorsque Falk a montré le courage de rompre en visière à tous en expr mant ce qu'elle pense elle-même, elle est prête à l'accueillir comme un libérateur. Mais les deux ont ces répliques :

— Et si nous tombions? — Non, Svanhild, dans vos yeux
je vois une lueur, présage de victoire !

Svanhild n'est donc pas très rassurée. D'autre part, Falk est bien toujours le même. Il veut une victoire, dont le gage n'est pas en lui-même, et c'était là, précisément, ce que Svanhild lui avait reproché au premier acte, en le comparant au cerf-volant. Elle ne s'aperçoit pas de cette persistance dans l'erreur, au troisième acte, parce qu'elle est en admiration devant son courage. Et c'est alors que Guldstad, surtout par l'exemple du ménage Straamand, fait sentir à tous deux que l'amour est chose périssable, sur quoi l'on ne peut rien fonder :

elle était bien créée pour être son amante,
mais nullement créée pour lui être une épouse.

La crise n'est pas longue. Elle tient dans les quatre pages du dernier dialogue entre Falk et Svanhild. Certes, ils ne peuvent perdre ni l'un ni l'autre leur foi dans l'amour souverain, mais le doute s'est introduit dans leur âme au sujet de sa conciliation avec la vie réelle, et la « certitude de victoire » leur était une illusion indispensable. Falk, pourtant, ne peut se résoudre à perdre Svanhild. Il supplie. Mais des supplications répondent mal aux terribles arguments de la jeune femme. Ils sont amoureux tous les deux, mais ils s'aperçoivent que leur mariage projeté n'est pas compatible avec l'amour tel qu'ils l'ont conçu. C'est elle qui voit clairement la première qu'ils doivent se séparer. Pour eux, dont l'amour est précisément fondé sur leur commune réprobation du mensonge, il n'y a pas d'autre solution. Mieux vaut le faire tout de suite, quand leur amour est au zénith ! Généreusement, d'ailleurs, elle se donne les torts, et s'attribue, en d'autres termes, les mêmes qualités et défauts que Guldstad attribuait à Mme Straamand. Falk est d'abord épouvanté. Il résiste assez longuement. Mais il comprend bien que la partie est perdue pour lui. Et c'est pourquoi il se laisse peu à peu gagner par l'enthousiasme de Svanhild et lui dit de jeter l'anneau. Certes, c'est une scène étrange, où l'on voit deux amoureux, au plus fort de la passion, renoncer l'un à l'autre, et se quitter au cri de : Vive l'amour ! Mais elle est pleinement conforme à la logique de la situation et des caractères. Ils n'ont rien à se reprocher l'un à l'autre, puisqu'ils ont reconnu en même temps leur commune erreur, qui rend désormais impossible leur belle union, telle qu'ils l'avaient voulue. Et leur amour s'exalte d'être si exigeant et si pur.

Falk ne voyait rien de mieux que de « vivre dans l'instant ». Il est transformé. Des velléités d'action, suggérées dès le premier acte par Svanhild, mais vaguement exprimées jusqu'alors, se précisent, et deviennent une doctrine : la vie est « lutte et renoncement ». Voilà ce que lui a enseigné sa propre histoire. Il condamne non seulement la vie « dans l'instant »,

mais aussi la paresse du cerf-volant, qui attend le secours du vent pour s'élever en l'air. Il va donc se mettre au travail, et il sait que « l'œuvre de toute sa vie sera ennoblie ».

Que Svanhild était bien faite pour être épouse en même temps qu'amante d'un homme supérieurement doué, on en a eu l'impression depuis le début de la comédie, et cela est confirmé par la lucidité d'esprit ainsi que la générosité dont elle fait preuve dans la scène de la séparation. Falk, malgré des qualités brillantes, est, au contraire, assez inquiétant. Sa jeunesse permet seule d'espérer qu'il se formera. On s'est parfois demandé s'il faut considérer Falk comme un poète de talent. J'imagine qu'Ibsen s'est amusé à se le demander, et n'a pas répondu à la question. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'Ibsen a voulu lui donner une forte et noble personnalité, qui apparaît justement surtout lorsqu'il dit à Svanhild de jeter l'anneau. Après cette scène, Falk mûri aurait pu épouser Svanhild en lui offrant autant de sécurité morale que Guldstad, en outre de son amour juvénile. Un auteur ordinaire en aurait certainement profité pour amener le mariage, en apparence justifié par l'heureuse évolution des idées du héros devenu rassurant. Ils auraient pu ainsi fonder une union durable, embellie par le souvenir de l'amour qui en aurait été l'origine. Mais cela n'aurait pas du tout fait l'affaire d'Ibsen, désireux de pousser les choses à leurs dernières conséquences. Et d'ailleurs ce n'eût pas été psychologiquement admissible, car Falk et Svanhild ne peuvent ainsi tout de suite faire confiance à leurs idées nouvelles fondées sur la seule réflexion. Les deux jeunes gens sont grandis et mûris par la reconnaissance de leur erreur, et la crise leur permettra de reprendre une confiance en eux-mêmes justifiée. Mais sur le moment ils ne peuvent avoir conscience de leur progrès et adapter à la situation de fait leurs idées trop nouvellement acquises. Ce n'est que la séparation qui peut donner force à ces idées, parce qu'elle est leur première expérience de la vie.

Ce n'est pas là une interprétation transcendante de « l'idée », de la comédie. C'est, modestement, une analyse psychologique. J'y ai suivi, surtout pour cette dernière scène, l'auteur d'une des premières études d'ensemble des œuvres d'Ibsen, le Finlandais Valfrid Vasenius [1]. Sa justesse me paraît assez évidente, et d'ailleurs Ibsen a donné sa chaleureuse approbation, non pas, il est vrai, à ce que dit Vasenius de *La Comédie de l'Amour* en particulier, mais à son livre en général :

Tout ce que vous dites de mes intentions, de la pensée dirigeante en mes divers ouvrages, des personnages et de leur situation réciproque, cela, et beaucoup, beaucoup d'autres choses, sont précisément ce que je souhaitais voir exposé et démontré au public. C'est pourquoi je vous adresse mon remerciement le plus cordial ; vous m'avez vraiment rendu un service inestimable [2].

Et quant à la tendance de la pièce, Vasenius fait observer que Falk et Svanhild n'ont pas commis, comme Mme Inger, par exemple, de faute morale qui justifie leur défaite. Qu'ils soient punis, alors que les représentants des idées courantes continuent à se sentir heureux, semble une énigme qui ferait croire qu'Ibsen nie l'existence du véritable amour. Mais c'est une faute psychologique seulement qu'ils ont commise, en croyant que le rêve suffit pour comprendre ce qu'exige la vie. L'idée abstraite ne rend personne heureux ; c'est par l'exercice de la vie que l'homme doit s'efforcer d'atteindre le bonheur. « C'est là toute la tendance que renferme réellement *La Comédie de l'Amour* [3]. »

Je n'affirmerai pas, malgré l'approbation générale d'Ibsen, que par là soit épuisé tout ce que l'on peut dire des idées qu'il a exprimées sur l'amour et le mariage dans sa pièce. Je crois, du moins, qu'Ibsen, fort habile aux réticences dans les compliments, n'aurait pas écrit d'une façon aussi catégorique, si

[1] D'après la seconde édition de son ouvrage : *Henrik Ibsen, ett skalde portratt*, 1882.

[2] Lettre du 30 mars 1880, *Breve*, II, p. 77.

[3] Vasenius, *op. cit.*, p. 148.

l'interprétation de Vasenius sur une œuvre aussi importante, avait été contraire à sa propre idée. Mais je n'en dirai pas plus sur ce point. Ibsen entendait laisser lui-même une certaine latitude d'interprétation à ses lecteurs et spectateurs. Il a même dit qu'un auteur doit se garder de trop expliquer son œuvre, et doit « laisser à chacun le soin de commenter suivant sa tendance personnelle » [1].

Il faut signaler pourtant que Vasenius néglige une partie de la « tendance » de la pièce, comme cela est naturel, puisqu'il ne connaissait pas la date et les circonstances de sa conception. Dès 1858, Ibsen possédait une expérience de la vie infiniment supérieure à celle de Falk, mais son mariage a donné une gravité nouvelle à des réflexions qui lui étaient familières sur sa vocation de poète. C'est alors sans doute que lui est venu le sentiment de la responsabilité qu'elle entraîne. Cela lui est venu peu à peu. Il n'y en a pas trace dans « Vie printanière », et pourtant l'abandon, au même moment, du drame historique sur le duc Skule pour une pièce moderne plus significative montre qu'il est en train d'adopter un nouveau programme. L'année suivante, « Sur les hauteurs désertes » marque la rupture définitive avec l'esthétisme romantique. En même temps qu'il achève ce poème, naît son fils Sigurd. C'est peut-être surtout alors que l'idée de responsabilité prit toute son importance. Que l'on se rappelle Terje Vigen rentrant chez lui après une croisière, et voyant par la fenêtre que sa femme a près d'elle un bébé dans un berceau.

On disait que l'humeur de Terje tout soudain
se fit grave dès cet instant.

Le passage de Falk de la poésie romantique à une littérature expressive d'idées était déjà sans doute un élément du vague

[1] T. V, p. 381. V. aussi la même idée exprimée à l'usage des acteurs, *ibid.*, p. 388.

projet de 1858, mais était devenu un élément essentiel de la comédie en 1860 et 1862. L'idée du renoncement a fait de constants progrès dans l'esprit d'Ibsen de 1858 à 1862, jusqu'au moment où il la formule avec un éclat que l'on trouve ridicule dans l'article du 31 août 1862, où il reproche aux acteurs du « Théâtre de Christiania » de n'avoir pas « la bénédiction du renoncement » [1]. A cette date, il a eu le temps d'opérer les remaniements de son premier acte, auxquels l'ont conduit ses réflexions au cours de son voyage au Gudbrandsdal et en Sönnmöre, et il est en train d'écrire son troisième acte, dont la conclusion, pour Falk, est précisément qu'il faut lutter et renoncer. La disproportion entre l'incident assez mince de la vie théâtrale et l'exaltation d'Ibsen dans sa sortie contre les acteurs provient évidemment de ce que la nécessité du renoncement et du sacrifice est, à ce moment, l'idée qui le domine et l'obsède.

Mais quel est l'intérêt supérieur qui fait une obligation du sacrifice? Ibsen sent très vivement ses devoirs envers sa famille. C'est son mariage qui a provoqué son changement de programme, et « Terje Vigen » montre qu'il ne prenait pas légèrement sa paternité. Pourtant, sa vie entière a été de dévouement à son œuvre, et il ne l'oublie pas à ce moment où les préoccupations familiales sembleraient devoir l'emporter. C'est bien le dévouement à l'art qu'il exige des acteurs dans son article. Pour tout autre que lui, l'œuvre serait le moyen qui devrait lui permettre de remplir ses devoirs de père de famille. Pour lui, les deux raisons de dévouement sont distinctes, et se cumulent. Avec angoisse, trois ans plus tard, c'est à son œuvre qu'Ibsen se consacrera tout entier, avec le sentiment que par là il sacrifie l'avenir de sa famille. En 1862, il se partageait également entre les deux.

La Comédie de l'Amour reflète cet état d'esprit. Le sujet en est esthétique en même temps qu'éthique, et ces deux aspects

[1] T. V, p. 506.

distincts se complètent et se renforcent. Falk, tout brillant qu'il soit, et plus « averti », à beaucoup d'égards, qu'on ne l'est habituellement à son âge, est pourtant fort ignorant de la vie. Cela tient à ce qu'il est poète, c'est-à-dire un rêveur qui veut l'imaginer plutôt que la comprendre, et par là se rend incapable aussi bien de faire œuvre qui vaille que de diriger sa barque. Il s'en rend compte d'ailleurs, car il est l'auteur de la chanson [1] :

Et si je fais sombrer mon esquif,
il est délicieux de naviguer ainsi.

C'est même une des indications qui le montrent capable d'en venir à d'autres idées. Ainsi, une conception fausse frappe Falk d'une double inaptitude, — en tant qu'homme et en tant que poète. Son histoire amoureuse est l'expérience d'où il sortira transformé, — à la fois comme homme et comme poète. C'est l'amant, bien entendu, qui attire le plus l'attention, parce que, dans une pièce, la fable est toujours ce qui ressort le plus. Mais le poète a une place presque aussi importante, surtout dans les conversations avec Svanhild. Elle réfute les conceptions de Falk avec la même vigueur intuitive qui caractérisait Mme Ibsen, son modèle. Parfois elle est même très ironique. Elle veut œuvre sérieuse, où le poète mette sa personnalité comme enjeu. Sans prendre à son compte aucune théorie, elle combat le dilettantisme de Falk et suggère le programme ibsénien qu'il adoptera finalement. Et dans leur dernière scène, elle estime avoir accompli son devoir parce qu'elle a rempli son âme de lumière et de poésie. Lui-même ne sait plus s'il sera poète, car il réprouve désormais ce qu'il entendait par ce mot, mais il va se mettre au travail et sera poète dans le sens supérieur où l'est tout homme

qui vise l'idéal par delà son action.

Ainsi le double aspect de la pièce, à la fois expérience éthique et problème esthétique, est sensible d'un bout à l'autre. De

[1] Indiqué dans le premier manuscrit de 1862, p. 279.

même que l'union d'Ibsen avec Susannah paraît bien avoir été conclue comme un pacte de commun dévouement à son œuvre, de même la séparation aboutit, par un accord des deux jeunes gens, à faire de Falk le vrai poète qu'il n'était pas encore.

Quant à préciser davantage ce que sera l'idéal de son Falk renové, ce n'est pas le souci d'Ibsen : il lui suffit qu'on en vise un, quel qu'il soit. Falk dit, il est vrai, à ses camarades d'excursion, qu'ils rapporteront un jour le pollen des fleurs du pays à

la reine de la ruche, à notre grande mère,

c'est-à-dire qu'ils seront patriotes, mais c'est là une indication assez vague (p. 247). Tout au plus peut-on croire qu'Ibsen a voulu indiquer par là le sentiment nouveau de solidarité sociale que sa crise a inspiré à Falk. Et quant à savoir si le jeune poète a un talent réel, cela est inutile. C'est l'effort qui est nécessaire, et non le succès. Lui-même s'en rend assez compte pour dire simplement qu'il va « vers les possibilités d'un avenir ».

La Comédie de l'Amour est la première pièce réaliste moderne d'Ibsen. La seule pièce à personnages modernes qu'il eût écrite jusqu'alors, *Le Soir de la Saint-Jean*, était dans la tradition romantique, et imitée de Heiberg, tandis que sa comédie était d'un genre tout nouveau, dont il n'y avait pas d'exemple en Danemark, pas plus qu'en Norvège. On y trouve bien quelques traits qui rappellent le vaudeville de J. L. Heiberg, *Les Inséparables*, et Falk, à certains moments, peut faire songer aux étudiants des comédies de Hostrup [1], mais de ce mélange de comédie de mœurs satiriques, de comédie de caractères, et de drame « à idées », je ne vois pas d'exemple, — non plus

[1] Simplement parce que *La Comédie de l'Amour* est, pour une part, une « comédie d'étudiants ». Car je ne pense pas que Sofus Brink, poète raté qui espère que l'amour « l'élèvera vers le ciel bleu » ait contribué à la création de Falk (*Mester og Lærling*, dans *Samlede Komedier*, II, p. 9).

que d'un tel mélange de réalisme et de lyrisme. Je ne vois non plus rien d'analogue dans ce qu'Ibsen connaissait des théâtres non scandinaves. Quant aux idées, on n'a jamais prétendu les rencontrer ailleurs sous la forme dramatique.

Ibsen avait d'abord voulu écrire sa comédie en prose de conversation courante, et c'est ainsi qu'il a écrit *Svanhild* en 1860. Il pensait donc en faire, pour la première fois, une pièce avant tout réaliste. Mais, dit-il, trop entraîné par *Les Guerriers* à écrire en « style de saga », il dut renoncer à la prose [1]. Le fait est que celle de *Svanhild* n'a pas de rapport avec la langue des *Guerriers*, mais est plutôt sèche et lourde. On ne sait quand il a résolu de composer sa comédie en vers. Mais le manuscrit de 1862 paraît bien être le premier brouillon. Il ne contient ni listes de personnages, ni indications scéniques, ni la chanson de Falk du début, évidemment parce que tout cela devait être conservé tel que dans *Svanhild* [2], et il commence, après deux pages blanches, par la première réplique de Falk après sa chanson. *La Comédie de l'Amour* est ainsi, après *Catilina*, la première pièce d'Ibsen dont on possède le manuscrit.

Elle est en vers ïambiques pentamètres rimés, dont les rimes sont fort capricieuses. Elles sont distribuées arbitrairement, parfois trois vers riment ensemble, elles sont tantôt assez ordinaires, tantôt très riches, et portent alors volontiers sur trois et quatre syllabes de mots différents, ce qui produit des effets comiques. Le style n'est pas moins varié. Il oscille entre le ton de la conversation naturelle et diverses formes de lyrisme. Chaque personnage a d'ailleurs son style particulier, et Ibsen s'est appliqué ici pour la première fois à faire parler chacun selon les habitudes de sa profession.

De même que, dans ses pièces historiques, un de ses grands

[1] Henrik Jæger, *op. cit.*, p. 143. Inversement, *Les Guerriers* avait été commencé en vers.

[2] *Hundreaarsutgave*, IV, pp. 273-276, et Joh. B. Landmark, *Ibsens arbeidsmanuskript til Kjærlighedens Komedie*, dans *Edda*, XXVIII, pp. 3-4.

soucis était de créer l'atmosphère de l'époque représentée, de même il a tenu à donner ici un tableau fidèle de la vie de son propre temps. A la suite de la liste des personnages, dans *Svanhild*, il a même précisé : « L'époque est un jour d'été de cette année » — donc de 1860. Dans *La Comédie de l'Amour*, c'est naturellement devenu un jour d'été de 1862, mais Ibsen ne l'a plus spécifié [1]. Mais toute la pièce est pleine d'allusions à des faits d'actualité.

L'action se passe dans une villa sur la route de Drammen, qui est aujourd'hui la plus longue rue à l'ouest d'Oslo. Vers 1860 on commençait seulement à y construire quelques villas. Celle de Mme Halm a un assez grand jardin qui va jusqu'au fjord. Ce détail situe son emplacement à environ une demi-heure à pied des bâtiments nouveaux de l'Université, qui avaient détourné le public des remparts d'Akershus. On commençait alors à fréquenter la nouvelle rue Carl Johan, que l'on appelait « Kurland », c'est-à-dire l'endroit où l'on flirte. Mme Halm, veuve d'un « fonctionnaire », c'est-à-dire d'un homme ayant achevé ses études universitaires, appartient à la « bonne société ». Elle paraît vivre assez largement, car sa maison est tenue par une gouvernante [2]. Elle ne tient pas pension, mais elle a deux pensionnaires, ce qui était alors très fréquent. « La plupart des familles logeaient un ou deux étudiants, beaucoup même trois ou quatre [3]. » Cet usage s'était répandu récemment, et n'avait pas encore fait disparaître les « brosseurs » qui partageaient leur temps entre plusieurs étudiants autrement

[1] Le manuscrit de *Svanhild* est daté de 1860 sur la page de titre. Il est donc singulier que Straamand vienne à Kristiania « un peu d'avance » pour la réunion du Storting, qui siégeait depuis octobre 1859, et ne se réunissait que tous les trois ans. Ibsen, en réalité, a placé *Svanhild* en 1859. Lorsqu'il a écrit *La Comédie de l'Amour*, Straamand est venu pour le nouveau Storting de 1862, qui fut ouvert le 1er octobre. On voit qu'il était fort en avance.

[2] Dans le texte définitif. Mais dans le brouillon, c'est Mme Halm elle-même qui offre une seconde tasse de café (p. 154, l. 19). V. *Ébauches et Var.*, p. 281.

[3] Edv. Mörch, *Kristiania minder*, p. 84.

logés. Ibsen et Schulerud en avaient eu un à leur service en 1850-1851, et Falk, pour son déménagement au commencement du troisième acte, recourt à un tel brosseur, qui a leur familiarité habituelle envers leurs jeunes patrons.

Les hôtes de Mme Halm sont surtout des fonctionnaires, auxquels s'ajoute Guldstad, riche négociant. Son nom signifie « ville d'or ». Halm signifie paille, Falk, faucon, Straamand, homme de paille[1]. Ces noms sonnent d'ailleurs assez bien, comme noms de famille norvégiens. Plus inattendus sont Fladland, « pays plat », devenu Lind (tilleul) dès le commencement de *La Comédie de l'Amour*, et Pasop. Celui-ci, dans *Svanhild*, est rédacteur en chef d'un journal, et anxieux d'obtenir l'abonnement de Straamand, ce qui est assez naturel, mais on s'étonne de le voir y attacher une telle importance. Son nom veut dire : « Attention ! » En janvier 1862 parut sous ce titre un petit journal satirique. C'est peut-être pourquoi le Pasop de *Svanhild* devint employé de ministère, tout en conservant son nom. Ibsen ne pouvait plus appeler ainsi un directeur de journal. Au bout de quelques pages de son brouillon, d'ailleurs, il changea aussi le nom, et l'employé devint Styver (billon). Sa fiancée, Mlle Lærke (alouette) est appelée Skjære (pie) dès la première page du brouillon de 1862 : son babil est, en effet, volontiers commérage.

Le personnage de Pasop a beaucoup gagné à se transformer en fonctionnaire, en même temps que son anxiété est mieux justifiée. Il est le type de l'employé qui s'encroûte. Ibsen connaissait bien les usages des bureaux, où la table était réservée aux employés, tandis que le haut pupitre servait aux commis qui n'avaient pas le titre de « fonctionnaire » (p. 93). On y employait du papier plié en deux pour les brouillons (p. 93), et c'était souvent du papier estampillé, mais inutilisable autre-

[1] Il est question d'un ministre appelé Straamand dans *Testamentet fra Amerika* de Harro Harring, p. 89.

ment par suite de quelque tache (p. 94). Johan Herman Thoresen, beau-frère d'Ibsen, était employé au ministère de la Justice, et a fourni un trait essentiel à Styver : sa propension à ne voir aucune question que sous l'aspect juridique, — déformation professionnelle de l'esprit, d'où résulte une déformation correspondante de la langue.

La grande préoccupation des employés des ministères, au moment même où Ibsen écrivait sa comédie, était l'augmentation de traitement pour laquelle ils adressèrent en septembre 1862 une pétition pourvue d'un grand nombre de signatures, et dont ils étaient très fiers, parce que ce document, avec ses longues phrases solennelles, leur paraissait un modèle de style bureaucratique. Ibsen l'avait peut-être lu, en tout cas il l'avait entendu discuter par les « Hollandais », dont un bon nombre étaient fonctionnaires et l'avaient signé, notamment Birkeland, Botten Hansen s'était abstenu [1]. Styver, naturellement, l'admire et l'a dans sa poche (p. 207). Un autre souci de Styver, accru par la crainte de donner prise au moindre blâme en ce moment où les bureaux viennent de lancer leur pétition, est d'être un employé correct, et en particulier de ne pas enfreindre la règle du secret, qui était rigoureusement imposée (p. 215). Ibsen avait récemment connu l'histoire d'une indiscrétion de fonctionnaire, à propos de laquelle il s'était trouvé en désaccord avec Botten Hansen [2].

Avec Straamand, Ibsen nous fait pénétrer dans un autre monde. Les revenus de la plupart des pasteurs de paroisses rurales étaient constitués principalement par l'usufruit de propriétés, ce qui faisait d'eux des gérants de domaines agricoles, à quoi s'ajoutaient les offrandes volontaires qu'ils rece-

[1] Hroar Olsen : « *Kjærlighedens Komedie* » *og* « *departementets bönskrift* », dans *Tidens Tegn*, 13 janvier 1923.

[2] V. t. V, p. 187. Fr. Ording, dans son petit volume plein d'indications utiles, *Henrik Ibsen. Kærlighedens Komedie*, pp. 31-32, croit voir dans les répliques indiquées de Styver une allusion à certaines démissions politiques du moment, qui ne semblent pas avoir de rapport avec la question.

vaient de leurs ouailles, devant l'autel, à certains jours de fête. Pour Straamand, chargé de famille, et dénué de toute ardeur apostolique, la gestion de sa ferme est son travail le plus important. Il était audacieux de mettre sur la scène un prêtre contemporain, et surtout une pareille caricature. Pourtant, il faut croire que cela n'a pas trop choqué, puisque la critique n'a pas protesté [1]. La pièce, il est vrai, n'a pas été jouée.

Le pasteur Straamand paraît être, dans la pièce définitive, exactement le même qu'il devait être dans l'ébauche. Que, dans celle-ci, Svanhild ait passé deux ans chez lui, c'est un détail qui ne se trouve plus dans la comédie de 1862, mais qui ne modifie pas le personnage, et concerne, au fond, seulement Svanhild. Ibsen a souvent imaginé ainsi maint fait du passé de ses héros, qu'il n'a pas utilisé, mais qu'il gardait présent à l'esprit. Mais je crois qu'en ce cas il s'agit d'un fait qu'il a réellement supprimé de la vie de Svanhild.

Straamand est, de plus, député : c'est pour cela qu'il est venu à Kristiania. Il ne parle guère de politique, mais on en parle à propos de lui. On est en plein dans la crise des relations entre la Suède et la Norvège, ouverte à la fin de 1859 par le vote en faveur de la suppression de l'article constitutionnel relatif au poste de gouverneur. Il n'est question que de « révision » (de l'acte d'union entre les deux pays). Straamand craint surtout les attaques possibles de la presse contre lui (p. 209). Le journal où « les gens du ministère ont acquis grand pouvoir », et que, par suite, il redoute, est naturellement le *Morgenbladet* de Friele, qu'Ibsen rencontrait « en Hollande ».

Toute la pièce est ainsi pleine d'allusions aux faits du jour — importants ou anecdotiques, — et on les trouvera expliquées

[1] La caricature d'un prêtre qui avait une nombreuse famille paraît avoir indisposé Riddervold, chef du ministère de « l'Église », qui aimait les pasteurs prolifiques. La « subvention de poète » dépendait de lui, et M. Birkeland pensait qu'il a été hostile à Ibsen, à cause de *La Comédie de l'Amour*, en 1863 et en 1866 (V. Fr. Ording, *op. cit.*, pp. 33-38).

dans les notes à la fin de ce volume. Je rappellerai seulement ici que la révolte des Taï-pings venait d'amener les expéditions de Chine en 1859 et 1860, et la Chine était, depuis quelques années, fort à la mode. Ibsen avait même dû entendre, à Bergen, en 1856, une conférence sur la littérature chinoise faite par P. Blytt à « l'association du 22 décembre ». Le discours de Falk sur le parallèle entre l'amour et le thé, suggéré par un passage des *Filles du Préfet*, est en outre une sorte d'actualité. Sur la culture et le commerce du thé, Ibsen s'est documenté dans une revue toute récente [1].

Mais quelle est l'impression d'ensemble, qui se dégage de ce tableau de la bourgeoisie du temps? La pureté des mœurs et la probité y semblent remarquables, et l'étaient en effet. Mais quelle médiocrité ! La vie paraît consister uniquement en commérages et soucis matériels, avec un vague regret de ne pouvoir y faire place à « l'idée ». Je pourrais citer bien des pages de Björnson, de Camilla Collett, et d'autres confirmant la vue d'Ibsen. L'époque était très matérialiste, comme il était naturel en une période de dépression économique succédant à un essor exceptionnel. M. Halvdan Koht [2] observe avec raison que pourtant le niveau de l'instruction était très satisfaisant, et que la production était abondante dans l'ordre intellectuel. Mais ceci n'est pas incompatible avec un esprit terre à terre. Les étudiants étaient généralement travailleurs, mais uniquement occupés d'entrer en carrière le plus tôt possible [3]. Or, ce n'était pas la somme de savoir spécial qu'ils pouvaient acquérir qui intéressait Ibsen, et *La Comédie de l'Amour*, avant *Brand*, a été déjà une protestation contre le matérialisme du temps.

Cette critique sociale n'est pas toutefois le but et la raison d'être de la comédie. Elle est venue par surcroît. L'objet d'Ibsen était de mettre en évidence les conditions qui peuvent

[1] *Skillings magazinet*, 1862, nos 5 et 6.
[2] *Gro-tid*, I, pp. LIV, *sqq.*
[3] [Georg Fasting], *Studier over studenterlivet i Christiania.*

rendre l'homme apte à la fois à un mariage par amour et à une vie d'action idéale On voit dans quel sens il entendait faire désormais de la littérature « à idées ». Il était très loin de ce que l'on comprend généralement par le terme « pièce à thèse », par quoi est visée quelque réforme précise. L'essentiel est pour lui une analyse psychologique, à laquelle s'ajoute une formule plus ou moins philosophique, — ici l'idée que lutte et renoncement constituent la préparation nécessaire à une vie qui vaut la peine d'être vécue.

Cette conception de l'œuvre littéraire supérieure, qui doit être expressive d'idées, était celle de J. L. Heiberg, conformément à l'esthétique hégélienne, qui voit dans l'art une expression de l'idée. Ibsen, lorsqu'il a fait sienne cette conception en 1858, ne l'a nullement adoptée sous l'influence de ce philosophe dramaturge, qu'il admirait. Il n'avait pas une nature de disciple, et abandonnait définitivement, dans ses articles de critique, la classification esthétique à la Heiberg, qu'il avait suivie autrefois. Son changement de programme n'était pas déterminé par une influence, qui n'avait aucune raison de se produire à cette date, mais par un ensemble de circonstances toutes personnelles. Il est même assez probable qu'Ibsen ne s'est pas aperçu tout de suite de la concordance de ce programme avec l'idéalisme de Heiberg, car il ne se l'exprimait pas à lui-même en termes de théorie abstraite, et les œuvres qu'il voulait écrire étaient fort différentes de celles que l'esthéticien danois avait composées selon sa doctrine. Le théâtre de Heiberg, en effet, outre ses vaudevilles, comprend une série de pièces philosophiques destinées surtout à montrer que l'idée est supérieure à la réalité, ou plutôt qu'elle est la seule réalité, et cela au moyen de personnages le plus souvent moyenâgeux et de fables dans lesquelles le fantastique intervient. C'est une dramatisation romantique de Hegel. Ibsen ne visait pas des idées aussi transcendantes, et, tout en réprouvant ce qui a été appelé plus tard naturalisme, voulait être

avant tout réaliste dans l'analyse psychologique. Si différents que soient les drames de l'un et de l'autre, ils procèdent pourtant du principe, commun à tous deux, que la vraie poésie doit être significative. Si, en 1858, Ibsen n'a eu qu'un souvenir inconscient de la doctrine de Heiberg sur ce point, il a dû constater plus tard son accord avec lui, au moins en 1860, à l'occasion de sa mort [1], ce qui n'a pu que ranimer l'admiration qu'il n'a cessé de professer pour lui.

Les réminiscences littéraires sont assez nombreuses dans *La Comédie de l'Amour.* J'ai déjà mentionné le « discours au thé » suggéré par un passage des *Filles du Préfet,* et l'analogie des rôles de Guldstad et du pasteur Rein dans les dénouements des deux œuvres. Camilla Collett est le seul auteur qui ait un peu compté dans l'invention même de la fable d'Ibsen. On a cru voir dans *Le Journal du Séducteur* de Kierkegaard un modèle dont Ibsen se serait servi, parce qu'il s'y trouve une rupture de fiançailles en plein amour, mais les conditions dans lesquelles ce fait se produit n'ont aucun rapport avec la comédie. L'analogie qui existe entre la pensée d'Ibsen et celle de Kierkegaard réside ailleurs, et seulement en ceci, que tous deux distinguent l'amour, qui est spontané, du mariage, qui est l'effet d'une décision réfléchie [2]. Mais Kierkegaard voit là une contradiction, qu'il résout par la religion [3], tandis qu'Ibsen ne voit d'autre difficulté au mariage de Falk que son manque de maturité :

nous prétendions gagner la victoire sans lutte.

[1] L'un des rares emprunts d'Ibsen à la bibliothèque de l'Université (quatre en tout, de 1857 à 1864) a été *Köbenhavns flyvende Post* de 1827. C'était le journal où Heiberg écrivait constamment. L'emprunt est du 1er août 1860, quelques semaines avant la mort de Heiberg (25 août), et l'année empruntée est celle où la collaboration du critique a été le plus active, mais, en dehors de sa grande étude sur *Les Varingiens à Miklagaard,* d'Oehlenschlæger, elle renferme surtout une poussière de menus articles.

[2] Sören Kierkegaard, *Samlede Værker,* VI, p. 99.

[3] *Ibid.,* p. 106, p. 154 et *passim.*

Pour voir en Kierkegaard l'inspirateur de *La Comédie de l'Amour*, il faut admettre que la séparation de Falk et Svanhild provient de ce que, éclairés par Guldstad, ils ont fini par reconnaître que « l'idée de l'amour est absolument incommensurable avec les fiançailles et le mariage ». Leur séparation serait l'effet de leur adhésion à cette règle :

> Un bonheur, pour vivre en sa beauté idéale, doit, humainement parlant, être sacrifié et mourir ; c'est dans le souvenir — non dans la vie — que sa valeur d'éternité peut subsister. Il s'agit là d'un inexorable dilemme : ou l'amour, ou le mariage ; ou la poésie ou la prose ; ou l'idée ou le monde.
>
> C'est donc la conséquence la plus paradoxale de l'esthétisme qui est décisive pour les relations de Falk et de Svanhild. Et il est certain qu'Ibsen n'a jamais été aussi manifestement sous l'influence des esthéticiens de Kierkegaard que dans cette conclusion [1].

Or, d'accord avec Vasenius qu'Ibsen approuvait, j'ai montré qu'une telle conclusion est absente dans les motifs qui amènent la séparation. Falk parle du souvenir seulement après qu'elle est décidée. Il s'y résigne. Ce n'est pour lui qu'une douloureuse compensation qu'il saisit, il est vrai, avec enthousiasme, parce qu'il a l'exaltation facile, et qu'il y est naturellement porté à ce moment. Si l'argumentation de Vasenius est juste, toute l'argumentation, à la fois ardente et habilement présentée, dont je viens de citer les dernières phrases, tombe. Où est donc le défaut qui explique l'erreur de Valborg Erichsen? Il tient à ce qu'elle a trop lu Ibsen comme un théoricien qui aurait trouvé commode d'exposer ses idées sous forme dramatique, de même que Kierkegaard s'est parfois plu à développer les siennes sous forme de roman. Dans toute phrase d'Ibsen elle a

[1] Valborg Erichsen, Sören Kierkegaards betydning for norsk aandsliv, dans *Edda*, XIX, p. 334. Dans mon étude « Ibsen disciple de Kierkegaard? » j'ai évité le plus possible de me fonder sur l'interprétation des œuvres d'Ibsen. C'est pourquoi l'argument ici présenté ne pouvait trouver place dans cet article déjà trop long, auquel je renvoie le lecteur.

trop recherché une logique spéculative alors que l'enchaînement psychologique est ce qui importe avant tout. Car Ibsen était et voulait être auteur dramatique. Certes, il écrivait, et voulait écrire des pièces « à idées ». Mais elles devaient être avant tout du théâtre, et c'est pourquoi il dira souvent, plus tard, qu'il faut les lire tout simplement comme des histoires. Il aurait été sans doute fort vexé, si l'on n'y avait vu rien de plus. Mais on risque de s'égarer, à parler des idées de ses drames en perdant de vue le mouvement psychologique. La valeur de chaque phrase, même si elle peut suggérer quelque pensée plus ou moins philosophique, est fonction de la disposition d'esprit momentanée du personnage qui la prononce [1].

Ibsen, d'ailleurs, n'ignorait pas Kierkegaard, bien entendu, et *La Comédie de l'Amour* contient au moins deux réminiscences très probables. L'une [2] est le vers où Straamand s'embrouille, et bafouille :

> Voyez les lis dans l'air... les oiseaux dans les champs.

Les lis des champs et les oiseaux sous le ciel figurent dans le titre de deux « discours édifiants » de Kierkegaard [3]. Ibsen avait sans doute lu le titre de l'un de ces discours, et vraisemblablement n'a pas été plus loin.

L'autre est le mot de Falk (p. 247) :

> Je ne veux rien me rappeler,... mais tout garder
> dans mon souvenir.

[1] Je ne peux pas développer ici le sujet de l'influence prétendue qu'aurait eue Kierkegaard sur la pensée d'Ibsen à propos d'une seule de ses pièces. Ce serait à la fois trop long et incomplet. Je me permets donc de renvoyer le lecteur à mon article : « Ibsen disciple de Kierkegaard? » qui doit paraître cette année dans *Edda*. Je ferai seulement observer ici que lorsque *La Comédie de l'Amour* a paru, en un temps où Kierkegaard occupait dans les pensées une très grande place, personne n'a soupçonné une telle influence. Tout au contraire, deux critiques ont nommé le philosophe danois, mais pour marquer à quel point les idées d'Ibsen étaient éloignées des siennes. Et ces deux critiques, Monrad et Clemens Petersen, avaient tous deux une sérieuse culture philosophique.

[2] Signalée par Harald Beyer, *Edda*, XIX, p. 67.

[3] *Samlede Værker*, VIII, p. 245, et XI, p. 7.

L'opposition entre se rappeler (les faits matériels) et se souvenir (d'une impression) est le sujet des premières pages de *In vino veritas* [1]. Ibsen s'en était déjà servi à Bergen en 1857 [2], et bien qu'Ibsen eût eu, dès Grimstad, le culte du souvenir, il paraît difficile de croire qu'il aurait spontanément inventé la même opposition verbale assez singulière que Kierkegaard [3]. Elle est même si singulière qu'elle a dû être remarquée, — et citée — par d'autres, en sorte qu'Ibsen a fort bien pu la tenir de Kierkegaard, même sans avoir lu *In vino veritas.*

Une œuvre norvégienne qu'Ibsen a eu certainement présente à l'esprit en écrivant *La Comédie de l'Amour* est le conte dramatique *Les Noces de la Houldre* de son ami Botten Hansen. On sait qu'il aimait beaucoup ce poème [4], et il en a fait citer par Falk ces deux vers :

> car l'amour fait des Pétrarques,
> comme paresse et troupeaux des patriarches [5].

On a dit que le personnage du juriste Karlsen a bien pu suggérer l'employé Styver. Il dit lui-même qu'il est « fait pour le bureau [6] ». Et le lichen, qui figure parmi les fleurs proposées, comme symbole de l'amour, est sans doute pris parmi les personnages qui prennent la parole dans l' « Intermède dans la libre nature [7] » — à moins qu'il provienne d'un souvenir pharmaceutique. Ibsen a pu trouver chez maître Rapide (le Méphisto de Botten Hansen) le ton qu'il a donné à Falk dans les deux premiers actes, et même l'esthétisme du

[1] *Samlede Værker*, VI. Traduit en français par P.-H. Tisseau sous le titre : *le Banquet.*
[2] T. III, p. 209.
[3] Erik Kihlman, *Ibsen-dramatikens idéhistoria*, p. 213.
[4] *Breve*, I, p. 66.
[5] *Andhrimner*, 3e trimestre, col. 89.
[6] *Ibid.*, col. 62.
[7] *Ibid.*, col. 152.

jeune poète au début de la comédie. Maître Rapide dit en effet :

Il faut avoir bien dans l'esprit
qu'amour ne vit que dans l'instant,

et il est possible que la doctrine de ce Méphisto norvégien ait été inspirée par les esthéticiens de Kierkegaard [1], qui auraient eu ainsi tout de même une influence, bien que très restreinte et indirecte, sur la pièce d'Ibsen.

On sait que Holberg était l'auteur favori d'Ibsen. C'est chez lui qu'il a pris le « thé de bœuf », qui est, paraît-il, un thé vert [2]. Et lorsque Falk, à la fin de la comédie, écarte les compliments que l'on veut lui présenter pour ses fiançailles supposées, il renie les idées qu'il a exprimées dans son discours de l'après-midi d'une manière ironique et à double entente, en se comparant à Erasmus Montanus qui s'écrie, contre sa conviction. dans sa dernière réplique de la comédie de Holberg : « La terre est plate comme une galette. Êtes-vous content maintenant? » Et Falk laisse dire ensuite qu'il a « reçu un panier », ce qui est la locution courante pour dire qu'une demande en mariage a été rejetée. Enfin, la foule des détails précis d'actualité ou de couleur locale que l'on rencontre dans *La Comédie de l'Amour* est bien dans la manière flamande de Holberg.

Parmi les fleurs nommées au second acte figure le pissenlit

qui pousse d'autant mieux qu'il est plus piétiné,

ce qui est une image familière à Wergeland. Bien qu'Ibsen l'attribue au « poète Pedersen », le public savait bien que c'était de Wergeland qu'il s'agissait.

[1] Valborg Erichsen, *loc. cit.*, pp. 249-251. Mais l'auteur ne parle que de Maître Rapide, et ne tient aucun compte, dans son analyse, du héros de Botten Hansen, Sagnius, à qui ce Méphisto inspire une constante répugnance.

[2] *La Chambre de l'Accouchée*, acte IV, scène IV. V. sur cet emprunt, l'article de H. Logeman, *Sproglige berörings-punkter mellem Holberg og Ibsen*, dans *Edda*, XXIII, p. 116.

A la recherche des réminiscences, on peut en trouver encore d'autres qui sont possibles. Ainsi, l'idée de Nemesis, qui se trouve chez maint poète de l'époque, et l'énumération dont chaque terme se termine par le mot « faillite » (p. 230), qui peut provenir de Paludan-Müller [1]. Mais il faut se méfier de tels rapprochements. Falk dit, par exemple (p. 99) :

> Vous pouvez recouvrir le miroir de mes yeux
> avec la moisissure de la cécité,
> et mes vers chanteront alors l'éclat du ciel.

Et Jean-Jacques Rousseau a écrit : « Si je veux peindre le printemps, il faut que je sois en hiver ; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans des murs ; etc. [2]. » Faut-il en conclure qu'Ibsen a lu Rousseau? Bien qu'il ait certainement lu beaucoup plus qu'on ne l'a généralement supposé, cela reste très peu probable.

Et ces réminiscences ne concernent guère que des détails. Si l'on veut voir l'origine même des idées exprimées par Ibsen dans sa comédie, c'est dans sa vie et ses œuvres antérieures qu'on les trouvera. On a vu combien l'invention de *La Comédie de l'Amour* se rattache étroitement à sa situation personnelle en automne 1858, et combien les réminiscences de ses propres poèmes y sont nombreuses. On pourrait en indiquer encore d'autres, et il y a surtout une pièce dont on peut dire qu'elle a été « l'avant-coureur » de la comédie, comme lui-même a dit que celle-ci a été l'avant-coureur de *Brand* : c'est *Olaf Liljekrans*, qu'il a écrit au lendemain de ses fiançailles, de même que l'idée de *La Comédie de l'Amour* lui est venue au lendemain de son mariage. On trouve déjà, en effet, dans *Olaf Liljekrans*, le romantisme traité avec la même ironie que par Svanhild, l'opposition entre l'idéal et la réalité présentée notamment

[1] *Dandrerinden*, premier chant.
[2] *Les Confessions*, livre IV (p. 226, éd. de 1782).

dans la scène IV du troisième acte, de la même façon que dans la comédie, et la même importance attribuée à la douleur pour le développement de l'homme, et bien d'autres points de ressemblance essentiels [1]. C'est bien avant tout dans son propre fonds que puise Ibsen, et sa pensée continue creuse, à la façon de son mineur, le même filon.

Quant à la facture dramatique de la comédie, elle est éminemment classique. Les trois unités y sont respectées. On peut même dire qu'elle est conforme à l'esprit du dix-septième siècle français en un sens plus profond, parce qu'elle constitue, dans son ensemble, un raisonnement. Falk pose un principe, dès le début, Protestations. Il n'a pas de peine à démontrer que ses adversaires ont tort et se contredisent, car en fait ils sacrifient l'amour qu'ils prétendent tout-puissant à leur conception triviale du mariage. Lui-même va se marier sans compromis entre l'amour et la réalité. Mais lui aussi s'est trompé. S'il a eu raison de blâmer les autres, chez qui l'amour s'efface devant la préoccupation de l'avenir, lui, vit trop dans l'instant, et la durée est ce qui importe pour le mariage. C'est ainsi qu'il est amené à reconnaître sa défaite logique, et la conclusion, c'est-à-dire la conciliation entre l'amour et le mariage, est seulement indiquée.

Même dans le détail des scènes on rencontre beaucoup de longues répliques qui sont des raisonnements un peu à la façon de nos tragiques classiques. Falk et Svanhild, surtout, argumentent sur leurs propres sentiments, et Falk au second acte, Guldstad au troisième, prononcent de véritables discours, l'un volontairement pompeux, l'autre plus familier. On ne sait malheureusement pas dans quelle mesure Ibsen connaissait le théâtre français classique. Les seules indications positives sont qu'il a fait jouer *Les Fourberies de Scapin*, et qu'il a parlé du *Tartufe* en homme qui l'avait lu [2]. Je crois qu'on peut lui sup-

[1] V. tome IV, p. 138, et Valfrd Varsanius, *op. cit.*, p. 92.
[2] T. V, p. 434. De plus, il est très probable qu'il a vu au « Théâtre de Chris-

poser une sérieuse connaissance de Molière, mais il serait arbitraire d'aller au delà. S'il s'est rapproché souvent des classiques français, — et même, en ce qui concerne la règle des trois unités, presque constamment, — ce n'a été ni par imitation, ni par principe, mais simplement parce que son instinct artistique, et surtout, peut-être, sa nature intellectuelle, l'y incitaient [1].

Sa comédie, d'ailleurs, n'a pas du tout une allure archaïque. Il a l'expérience de la scène, et il sait faire manœuvrer ses nombreux personnages. Au souci de la construction logique s'allie à la fois son réalisme psychologique et le soin tout concret du décor, des jeux de lumière et de la mimique minutieusement précisés.

Lorsque, en 1862, Ibsen a repris le manuscrit de *Svanhild* pour le récrire en vers « presque réplique par réplique », et pourtant le développer et surtout le rendre plus vivant, il n'y a introduit qu'un changement important : de la « petite demoiselle Svanhild » que l'on traite en enfant, qui ne comprend pas Falk et le trouve tellement au-dessus d'elle, et à qui Falk prend son mouchoir pour lui essuyer les yeux, il a fait une jeune fille qui paraît avoir au moins vingt-deux ans, qui a songé à organiser sa vie sans le mariage, qu'elle désire, pourtant, et qui ne répond plus à Falk par un « non » réfléchi à la muette, mais par une discussion serrée, parfois ironique, bien que toujours amicale. L'enfant énergique et purement instinctive n'a rien perdu de son énergie, mais est devenue raisonneuse. Il en résulte que la grande scène entre Falk et Svanhild, qui tenait quatre pages et demie dans l'ébauche, où elle était la scène la plus

tiania » *Don Juan* en 1858, *l'École des Femmes* en 1859, et *le Médecin malgré lui* en 1860.

[1] Dans mon article de la *Revue de littérature comparée* sur « les Maîtres d'Ibsen au théâtre », les faits indiqués m'avaient échappé (1928, nº 2, p. 298). Une étude plus approfondie m'a d'ailleurs montré, depuis, qu'Ibsen, au moins jusqu'en 1864, a lu beaucoup plus qu'on ne l'a généralement supposé.

amplement développée, a douze pages en mai-juin 1862 (exactement 352 vers). Évidemment, Ibsen s'était emballé. Ce long dialogue avait en outre l'inconvénient de venir tout au commencement de la comédie, lorsque l'on n'a eu encore qu'un trop faible aperçu de la médiocrité des trois couples Lind-Anna, Styver-Mlle Skære, Straamand-Maren, et c'était là une objection grave contre toute la scène, parce que le sentiment de Falk et de Svanhild d'être isolés par leur contraste avec les autres n'était pas encore suffisamment justifié. De là le seul remaniement important qu'ait subi le manuscrit de 1862. Ibsen a coupé en deux le dialogue excessif, une première partie, courte, restée à la même place, montrant Falk en train de s'éprendre de Svanhild, tandis que la seconde, située après l'entrée du ménage Straamand, fonde plus nettement l'accord des deux jeunes gens sur leur sentiment de n'être pas comme les autres.

Quand Ibsen a-t-il fait ce remaniement? On sait seulement que ce fut avant la rédaction du troisième acte, où il a systématiquement appliqué sa nouvelle orthographe. C'est probablement au cours de son excursion en Sönnmöre qu'il a médité son plan nouveau, et au retour qu'il a écrit le texte définitif.

Dans son brouillon de mai-juin, il avait suivi presque exactement le texte de 1860 : Lind nomme Anna (ou Sofie) comme sa fiancée, et Falk tue l'oiseau simplement parce qu'il est de mauvaise humeur, — en se donnant pour prétexte que l'oiseau n'a plus de raison de vivre après avoir chanté tout ce qu'il sait. Que cet acte soit de la veille ou ait lieu sur la scène est évidemment secondaire. Dans la version définitive, Lind ne nomme pas Anna, et un truc verbal de théâtre fait croire à Falk qu'il s'agit de Svanhild, à qui, l'instant d'après, il reproche d'avoir accepté un mariage si banal. Il la considérait évidemment jusqu'alors comme une agréable camarade, et il est irrité contre elle. Lors-

[1] On le trouvera dans les « Ebauches et Variantes », pp. 200-212.

qu'elle dit le plaisir que lui procure le chant de l'oiseau, Falk se venge en le tuant. Ce meurtre est ainsi d'une moins froide cruauté, en même temps qu'il provoque les répliques suivantes, où Falk commence à prendre conscience du sentiment plus profond que lui inspire Svanhild [1].

Par le mouvement scénique des nombreux personnages, par le passage constant du comique au sévère, par le souci du décor et le réalisme, la comédie est remarquablement moderne. Ibsen est déjà en avance sur son temps comme technicien. Il a encore des monologues, mais l'aparté n'existe plus. Il introduit dans un art instinctivement classique des éléments nouveaux. Ce qui est ici exclu, c'est le romantisme. Il avait été romantique jusqu'alors par le choix de ses sujets historiques ou inspirés par des légendes. Il l'avait été aussi nécessairement par la facture, car il était de son temps, et le romantisme régnait encore dans les littératures danoise et norvégienne. Ce romantisme avait nui à ses premières œuvres parce que son instinct n'était pas en harmonie avec cette forme d'art. *La Comédie de l'Amour* est son adieu au romantisme. Elle l'est à la fois en théorie et en pratique. L'idée de l'écrire vient de l'adoption d'un programme opposé. Le sujet en est à la fois ce changement de programme lui-même et une critique de la conception romantique de l'amour. Et par la facture, c'est, malgré les vers, la première pièce qui fait présager la série des drames modernes. C'est là qu'Ibsen, pour la première fois, est vraiment lui-même.

Si l'on veut rechercher les influences littéraires qui ont contribué à la naissance de cette pièce, — et des drames qu'elle annonce, — on la trouvera beaucoup moins dans les œuvres de J. L. Heiberg, de Hostrup, de Botten Hansen, de Kierkegaard,

[1] V. Joh. D. Landmark, *Ibsens arbeidsmanuskript til Kjærlighedens komedie*, dans *Edda*, XXVIII, où les variantes, particulièrement celles qui sont relatives à l'épisode de l'oiseau, sont amplement étudiées. Mais l'auteur, n'ayant guère en vue que les brouillons de 1862, n'a pas tenu compte du changement survenu depuis 1860 dans l'âge et le caractère de Svanhild.

et même de Camilla Collett, que j'ai citées, et qui ont fourni quelque détail précis, que dans la connaissance générale, acquise par Ibsen comme directeur de théâtre, des tendances plus réalistes du théâtre étranger moderne, surtout français, à quoi je crois qu'il faut ajouter son goût pour Holberg et sa connaissance de Molière. Mais on a vu, dans ses pièces romantiques mêmes, à quel point de telles tendances étaient spontanées chez Ibsen, et on a vu aussi combien, en 1858, son changement de programme a été déterminé par des faits d'ordre personnel [1].

***

Rien d'étonnant si critique et public furent déconcertés par une œuvre d'un genre si nouveau. J'ai déjà dit quel froid accueil fut fait en Norvège à *La Comédie de l'Amour* [2]. L'in-

[1] Francis Bull (*Fra « Hærmændene » over « Vidderne » til « Kjærlighedens Komedie*, p. 20) pense que le critique danois Clemens Petersen a eu aussi une grande part dans le changement de programme de 1858, car Petersen tenait avant tout à ce que l'œuvre littéraire soit expressive d'idées éthiques auxquelles l'auteur est fermement attaché (Paul V. Rubow, *Dansk litterær Kritik*, pp. 233 *sqq.*) Il est presque certain que l'attention d'Ibsen a été attirée dès l'automne 1857 sur Cl. Petersen par Björnson qui venait de lier avec lui une étroite amitié et lui témoignait une admiration qui lui a paru à lui-même ridicule quelques années plus tard. Mais c'est précisément en ce même automne que Petersen est devenu le critique attitré du *Fædrelandet* danois, et il développait peu ses théories esthétiques dans ses articles. Ces théories n'avaient d'ailleurs qu'un lien apparent, ou très ténu, avec les idées d'Ibsen, et je ne crois pas qu'elles aient contribué, en 1858, au changement d'orientation marqué par l'abandon des *Prétendants à la Couronne*. Si, en 1863, lorsque la doctrine de Petersen avait eu le temps de s'affirmer, Ibsen, en remerciant le critique de son compte rendu, pourtant peu flatteur, de *La Comédie de l'Amour*, lui a écrit : « ...je peux vous assurer que si ce fut jamais une nécessité pour un auteur de se débarrasser d'une impression et d'un sujet, ce fut le cas lorsque j'ai entrepris cet ouvrage », la phrase est bien, comme l'a indiqué Francis Bull, une flatterie discrète, parce qu'il montre à Petersen qu'il l'a lu, et qu'il a (sur un point défini et restreint) agi conformément à ses idées, mais elle n'implique ni un accord plus large, ni que cet accord restreint soit l'effet d'une adhésion. Plus tard, à propos d'une autre idée que Petersen l'aura aidé à comprendre, il le remerciera expressément.

[2] T. V, p. 161.

compréhension complète s'aggravait de malveillance, car on ne pouvait imaginer que l'auteur ne fût pas immoral, comme son œuvre. En Danemark, la critique fut presque aussi sévère. La médiocrité des réflexions de C. Rosenberg [1] ressort d'autant plus qu'il a réuni dans un même article les comptes rendus de la comédie et des *Prétendants à la Couronne*, où il signale des défauts, mais qu'il trouve, dans l'ensemble, « une œuvre grandiose ». Plus intéressant est l'article de Clemens Petersen, devenu le grand critique danois depuis la mort de J. L. Heiberg. Visiblement il veut être aimable, et il loue tout ce qu'il peut louer, mais il n'a pas compris, et, sans s'en douter, il explique pourquoi :

> ...Si le nom de Henrik Ibsen n'était pas sur la couverture, personne n'imaginerait que la pièce est de lui, car il a montré dans ses pièces précédentes qu'il a même un sens exceptionnellement délicat et vif du traitement technique d'un sujet, et la technique dramatique de *La Comédie de l'Amour* est si terne et défectueuse qu'elle indiquerait plutôt un faible débutant.

Ce qui gêne Cl. Petersen, c'est qu'il y a presque constamment des scènes à plusieurs personnages, c'est-à-dire dont les personnages, au lieu de représenter une thèse et une antithèse, ont chacun une nuance d'opinion, d'où, désarroi. Le critique expose là ingénument le mécanisme de sa propre incompréhension, et aussi d'un grand nombre des erreurs qui ont été commises dans l'interprétation des œuvres d'Ibsen. Il a lu avec le souci dominant de rechercher l'idée. Cette méthode n'est pas, je crois, la meilleure, même pour lire la « littérature à tendance » de Paludan-Müller ou de J. L. Heiberg, mais elle peut se défendre. Elle devient la pire méthode avec le réalisme psychologique d'Ibsen. Ses « nuances » sont trop diverses et ne peuvent que dérouter.

[1] *Dansk Maanedskrift*, 1864, p 109.
[2] *Fædrelandet*, 18 juillet 1863.

La pièce immorale ne fut naturellement pas jouée. Il en fut d'abord question, mais le projet fut vite abandonné. Dès le 10 janvier, un journal satirique concluait un assez long article en ces termes : « Pauvres acteurs, qui la monteront ! Pauvre public, qui la verra ! Et pauvre auteur, qui l'a écrite [1] ! » Elle se vendit pourtant assez bien. Jonas Lie avait acquis le droit d'imprimer, outre les exemplaires distribués comme « cadeau de jour de l'an » aux abonnés de l'*Illustreret Nyhedsblad*, un surplus destiné à la vente, et l'édition totale paraît avoir été de 2 000 et quelques centaines d'exemplaires [2], dont il ne restait que 50 environ en 1866. C'était convenable, mais peu brillant.

La Comédie de l'Amour était de tous les ouvrages d'Ibsen celui auquel il tenait le plus, et le 22 août 1866, aussitôt après que le succès de *Brand* se fut affirmé, il s'empressa de proposer à son nouvel éditeur Frederik Hegel de publier une seconde édition de sa comédie [3].

> Le livre peut être considéré comme un avant-coureur de *Brand*, et c'est en Danemark qu'il trouvera son public. Il faudrait purifier la langue, faire pas mal de corrections, etc., en même temps que la nouvelle édition devrait être accompagnée de quelques mots de préface.

Les corrections ne furent pas très nombreuses et consistèrent surtout, par égard pour le public danois, à supprimer des mots trop spécifiquement norvégiens. On trouvera les corrections principales p. 296.

Mais le plus gros travail d'Ibsen fut la préface (p. 65). Il l'annonce le 5 octobre pour « dans quelques jours » ; le 2 novembre, il dit la peine qu'il éprouve à l'écrire, parce qu'elle

[1] *Vikingen*, 10 janvier 1863.
[2] Arthur Thuesen, *Om försteutgaven av Ibsens « Kjærlighedens Komedie »*, p. 15.
[3] *Breve*, I, p. 136.

« ne doit contenir ni trop, ni trop peu » ; enfin il l'envoie le 5 janvier 1867 [1] :

Ces quelques lignes m'ont causé plus de cassement de tête que la pièce entière, je les ai récrites d'innombrables fois, et j'en suis finalement resté à la première rédaction.

Et il propose à Hegel de supprimer cette préface, s'il le préfère, à condition que ce qu'elle dit soit publié dans un article de journal, pour orienter le public danois. La préface parut dans la première réédition de Hegel, mais ne figura plus dans les suivantes, tandis que les deux autres préfaces d'Ibsen (aux rééditions de *La Fête à Solhaug* et de *Catilina)* ont été maintenues. Ce petit incident est caractéristique du désir d'Ibsen, parfois intense, d'exprimer ce qui le touchait le plus personnellement, et d'expliquer ses idées et ses intentions, — et de son impuissance à le faire. Car le public danois n'a pu trouver dans la préface l'orientation qu'il voulait lui donner.

Mais toujours pas de représentation. Björnson, devenu directeur du « Théâtre de Christiania » en 1865, et très bien disposé pour Ibsen, eut l'idée de faire jouer la comédie, mais écrivit bientôt à son ami :

J'ai essayé de faire mettre *La Comédie de l'Amour* en train, mais, sincèrement, je n'ai pu y tenir. Si c'est là de l'idéalisme, comme le prêche Dietrichson, Dieu ait pitié de nous ! Cet ami-là te fait du tort [2].

Enfin la pièce fut jouée au « Théâtre de Christiania » en novembre 1873, grâce au nouveau directeur suédois, Ludwig Josephson, actif et entreprenant, avec une distribution superbe, bien que lui-même ne trouvât pas Gundersen et Mme Gundersen (ex-Mlle Svendsen) faits pour les rôles de Falk et de Svanhild. Ce fut un succès, que la presse fut obligée de constater, tout en faisant des réserves sur l'œuvre elle-même [3], et Josephson

[1] *Breve*, pp. 140-141, 146 et 147.
[2] Lettre du 4 octobre 1865, *Gro-tid*, II, p. 172.
[3] *Aftenbladet*, 25 novembre 1873.

dit que la pièce « atteignit une telle popularité qu'Ibsen lui-même n'avait peut-être jamais rêvé qu'elle pût l'obtenir ». Magdelene Thoresen, qui avait peu goûté jusqu'alors les pièces de son gendre, écrivit plus tard à Josephson que la représentation l'avait « prise complètement, et lui avait mieux fait comprendre toute la comédie [1].

Une reprise eut lieu en 1893, pour les débuts de Mlle Mejlænder, qui furent très remarqués, dans le rôle de Svanhild. De 1873 à la fin du « Théâtre de Christiania » en 1899, la comédie a été jouée soixante-dix-sept fois. Trois pièces d'Ibsen seulement ont eu sur ce théâtre un nombre de représentations supérieur (*l'Union des Jeunes*, 122; les *Guerriers à Helgoland*, 100; *Peer Gynt*, 87) [2].

Mais à l'étranger la comédie s'est peu répandue, et tard. La première traduction (en suédois) est de 1888, suivie d'une traduction allemande en 1889. La première représentation étrangère eut lieu au théâtre suédois de Helsingfors. En 1893 Mlle Mejlænder joua d'abord Svanhild en suédois à Stockholm. En France, *La Comédie de l'Amour* a été jouée le 23 juin 1897 au théâtre de l'Œuvre dans la traduction Zepelin et de Colleville parue l'année précédente.

[1] Ludvig Josephson, *Ett och annat om Henrik Ibsen och Kristiania Teater*, p. 136 et p. 137.
[2] T. Blanc, *Henrik Ibsen og Christiania Theater*, p. 73.

PRÉFACE A LA SECONDE ÉDITION

Le présent poème fut écrit dans l'été de 1862, et la première édition parut en hiver, la même année.

Mais je commis la faute de publier le livre en Norvège. La date et le lieu étaient tous deux mal choisis.

Le poème souleva une tempête de colère, plus violente et plus générale que la plupart des livres ne peuvent s'en flatter dans une société où la grande majorité des gens estiment d'ordinaire que les affaires de la littérature ne les concernent guère.

Cet accueil ne me surprit d'ailleurs pas. « Le réalisme sain » que nous autres Norvégiens nous nous attribuons à bon droit, du moins pour ce qui est du réalisme, sinon de sa qualité saine, nous conduit tout naturellement à voir dans le fait la justification, à voir dans le dénouement de la tâche son idée. Cette façon de voir procure un intime bien-être, mais pas précisément autant de clarté.

Or, comme dans ma comédie j'avais fouaillé de mon mieux les amours et les mariages, il était dans l'ordre que la foule criât au nom de l'amour et du mariage. La majorité de notre public qui lit et juge les livres n'a subi qu'incomplètement la discipline et le dressage de la pensée qu'il faut pour comprendre l'erreur. Mais ce n'est pas mon affaire de faire un cours. Une préface n'est pas un A B C.

En Danemark il ne parvint guère d'autres exemplaires du poème que ceux qui furent adressés aux journaux de Copenhague pour compte rendu.

J'ai, en somme, toute raison d'être reconnaissant de la critique qui, là, fut réservée à mon livre. Mainte observation a été profitable, et si, malgré cela, en dehors de quelques corrections linguistiques, je fais paraître cette nouvelle édition sans changements, cela tient à ce que le développement, dans l'intervalle, m'a trop éloigné du poème pour que je puisse espérer, par quelques changements çà et là, pouvoir procurer une amélioration organique de ce qui, en définitive, est et doit être le noyau de l'œuvre.

Quelques allusions locales seront peut-être incompréhensibles aux lecteurs danois; mais elles sont peu nombreuses, et n'ont, de plus, rien d'essentiel à la compréhension de la marche et de la pensée du poème.

Rome, janvier 1867.

SVANHILD

COMÉDIE EN TROIS ACTES

par Henr. Ibsen 1860.

PERSONNAGES

MADAME HALM, *veuve d'un fonctionnaire.*
SOFIE, | *ses filles.*
SVANHILD, |
JOHAN, *son fils, étudiant.*
FALK, *jeune écrivain.*
GULDSTAD, *négociant.*
FLADLAND, *étudiant.*
STRAAMAND, *prêtre et député.*
MADAME STRAAMAND, *sa femme.*
PASOP, *directeur de journal.*
MADEMOISELLE LÆRKE, *sa fiancée.*
HÔTES ET FAMILLES, *venus féliciter.*

(L'action se passe à la villa de Mme Halm, route de Drammen. L'époque est un jour d'été de cette année.)

PREMIER ACTE

(La scène représente un joli jardin planté de façon irrégulière, mais avec goût ; au fond il descend vers la mer que l'on aperçoit ainsi que les îles. A gauche par rapport aux spectateurs et légèrement en retrait sur la scène, on voit un peu du bâtiment principal, avec une véranda ; à droite au premier plan, un pavillon ouvert, avec table et chaises de jardin).

SCÈNE PREMIÈRE

Lorsque le rideau se lève, MADAME HALM, SOFIE ET MADEMOISELLE LÆRKE *sont assises dans la véranda, les deux premières avec un ouvrage de dames, celle-ci avec un livre. Dans le pavillon, l'on voit* FALK, JOHAN, FLADLAND, GULDSTAD ET PASOP *autour de la table où sont posés un bol de punch et des verres.* SVANHILD *est assise au fond au bord de l'eau.*

FALK, *se lève le verre en main et chante.*

I

Jour de soleil au jardin abrité,
tu fus créé pour le jeu et la joie ;
ne te dis pas que l'automne souvent
trahit ce que le printemps a promis.
Les fleurs jolies et blanches du pommier
font une tente au-dessus de ta tête ;

laisse le vent d'orage, un prochain soir,
les parsemer sur toutes les collines !

CHŒUR DES MESSIEURS

Laisse le vent d'orage, etc.

FALK

II

Pourquoi vouloir s'inquiéter du fruit,
Lorsque l'arbre est en pleine floraison ;
pourquoi souffrir, pourquoi se désoler,
tout hébété de fatigue et travail?
Pourquoi laisser claquer sur son bâton
l'épouvantail à oiseaux jour et nuit !
Gais compagnons, la chanson des oiseaux
est cependant un bruit plus agréable.

CHŒUR DES MESSIEURS

Gais compagnons, etc.

FALK

III

Pourquoi veux-tu renvoyer le moineau
de cette branche si chargée de fleurs?
Laisse-lui prendre, en guise de salaire,
tout ton espoir, un bouton après l'autre.
C'est un échange où tu gagnes, crois-moi,
troc de chansons contre des fruits tardifs ;
rappelle-toi que le temps passe vite ;
bientôt ton bois de plein air sera clos.

CHŒUR DES MESSIEURS

Rappelle-toi que le temps, etc.

FALK

IV

Oui, je veux vivre, et veux vivre en chantant
jusqu'à la mort des dernières verdures ;
puis, on pourra tout balayer en tas,
chasser bien loin cette splendeur flétrie !
Ouvrez les haies ! Que goulûment se gavent
à qui mieux mieux les brebis et génisses ;
moi, j'ai joui de la fleur ; peu m'importe
de savoir qui aura le reste mort !

CHŒUR DES HOMMES

Moi, j'ai joui de la fleur, etc.

FALK, *à Mme Halm.*

C'est la chanson de jardin que vous m'avez demandée hier.

MADEMOISELLE LÆRKE

Excusez-moi, monsieur Falk,... mais il me semble que vous n'avez pas mis suffisamment de poésie dans la dernière strophe.

PASOP

Oui, et il t'aurait été pourtant si facile d'en mettre davantage.

GULDSTAD

Oh, il peut en être comme on voudra ; mais il règne une mauvaise morale dans l'ensemble. Quelle sorte de système est-ce là, de permettre aux moineaux de manger les fruits quand ils sont encore verts? Et de laisser le bétail pâturer dans les massifs de fleurs ! Eh bien, ce serait beau, ici, au printemps prochain !

FALK, *boit de nouveau.*

Au printemps prochain ! Si l'on aime pleinement le printemps, mon cher, on ne veut pas d'autre printemps que celui dans lequel on vit.

SOFIE, *avec un regard rayonnant vers Fladland.*

Oh, comme je comprends bien cela !

FLADLAND, *trinque avec Falk.*

Moi aussi ; buvons au printemps dont on est tout rempli !

PASOP, *d'un ton explicatif à Guldstad.*

Oui, quand on y donne un sens allégorique, c'est tout à fait juste. Vois-tu...

(Il continue son explication en chuchotant.)

MADEMOISELLE LÆRKE, *à Falk.*

D'ailleurs nous verrons sans doute bientôt quelque œuvre de vous plus importante, car vous devez écrire assidûment ici.

MADAME HALM, *souriant.*

Je ne crois pas que l'on puisse en accuser M. Falk.

FALK

Sur quoi pourrais-je écrire ici, où je ne manque de rien?

MADEMOISELLE LÆRKE

Oui, justement, c'est le mieux.

FALK

Que je perde la vue, et j'écrirai des vers sur le ciel bleu. Je pourrais être tenté de demander à Notre-Seigneur une grande douleur,... si je l'avais, je ne perdrais plus mon temps.

MADAME HALM

Oh, fi !

MADEMOISELLE LÆRKE

Mon Dieu, comment pouvez-vous dire des choses pareilles !

GULDSTAD

Non, je ne comprends pas cela ; car c'est comme si je demandais à Notre-Seigneur des traites protestées pour être plus zélé à mon bureau.

PASOP

Mais si, c'est très juste, je n'écris jamais de meilleurs articles que lorsque j'ai quelque chose qui me contrarie. *(A Guldstad.)* Je vais t'expliquer ça...

(Il continue en chuchotant.)

FLADLAND

Falk plaisante seulement. Non, vive le bonheur... la joie du cœur !

FALK, *prend son verre.*

Ou la douleur ! *(A voix basse.)* Je ne sais fichtre pas de quoi j'ai le plus besoin.

SVANHILD, *qui pendant ce temps s'est approchée.*

Pour vous punir, je demanderai à Notre-Seigneur une grande douleur pour vous, parce que vous dites des paroles si vilaines.

FALK

Tiens, tiens, ma petite demoiselle Svanhild, vous voilà. Il me semblait que vous étiez assise tout à l'heure en bas, au bord de l'eau, avec vos ancêtres.

SVANHILD

Quels ancêtres?

FALK

Les vikings, naturellement. Les vieux Volsungs. La fille de Sigurd et de Gudrun s'appelait aussi Svanhild ; c'est en souvenir d'elle qu'on vous a donné votre nom.

SVANHILD

Oh, vous vous moquez toujours...

(Elle s'éloigne.)

MADAME HALM

Il ne peut jamais laisser la pauvre enfant tranquille.

SOFIE

Et elle ne lui fait pourtant jamais de mal.

FALK

J'ai entendu dire, il est vrai, que vous avez eu un grand-père qui s'appelait Svend et une grand'mère qui s'appelait Helle, et que c'est pour cela qu'on vous a nommée Svanhild, mais je ne peux pas le croire.

SVANHILD

Ça n'a d'ailleurs pas d'importance.

JOHAN

Non, ne la taquine plus.

MADAME HALM, *se lève.*

Mais je pense qu'il va être bientôt temps de voir si nos étrangers arrivent.

FALK

Des étrangers vont venir?

JOHAN

Oui, ne le sais-tu pas? Le prêtre Straamand et sa femme viennent par le bateau ; tu te rappelles qu'il est élu au Storting, et ils viennent quelques mois d'avance pour se distraire un peu. C'est chez lui que Svanhild a été pendant deux ans, et c'est pourquoi ils descendent ici.

FALK

C'est parfait ! Il doit être un homme très doué ; je me rappelle qu'il a écrit quelques nouvelles superbes, il y a quatorze ou seize ans.

PASOP

Oui, j'en ai fait le compte-rendu dans le journal. Ce fut mon premier début.

FALK

Et ce que tu as jamais écrit de mieux.

PASOP

Je ne dirai pas tout à fait ça ; la vraie maturité n'est venue qu'ensuite. Mais c'était une époque où les gens pouvaient écrire, elle était autrement féconde, et plus poétique que les années qui ont suivi ; pardieu, je me le rappelle bien, c'est le temps où j'ai commencé à être amoureux de celle qui est maintenant ma fiancée.

FALK

Maintenant? As-tu donc auparavant?......

PASOP

Mais non, pas du tout ; je veux dire celle qui est maintenant devenue ma fiancée. Non, je peux me dire sans faute à cet égard ; je n'ai jamais été ni amoureux ni fiancé que cette unique fois.

GULDSTAD

Straamand a eu aussi une histoire ici. Oui, du temps où il n'était que licencié.

PASOP

Oui, c'est vrai, parbleu. Sa femme...

GULDSTAD

Elle est fille d'une grosse maison, commerce de bois, qui ne voulait rien savoir des fiançailles ; mais eux deux ont tenu bon, bien qu'il n'y eût pas d'espérances. Puis la maison a fait faillite et ils se sont mariés.

FLADLAND

Voilà qui est exposé un peu platement. Il y a eu vraiment une belle et profonde inclination entre eux, on peut d'ailleurs le voir par ce qu'il a écrit dans ce temps-là. C'est singulier qu'il n'écrive plus rien.

FALK

Oui, un de nos poètes pleins d'expérience a bien dit :

« L'amour fait des Pétrarques,
comme la paresse et le bétail, des patriarches ; »

mais je crois qu'il y a un fond plus solide chez Straamand, et il paraît que sa femme est une dame supérieure, qui le soutiendra.

(Les dames, pendant ce temps, ont mis chapeaux et mantilles.)

MADAME HALM

Eh bien, si ces messieurs sont prêts...

FLADLAND, *bas à Sofie.*

Je viens tout de suite.

(Tous vont vers le fond, sauf Falk et Fladland; Svanhild est restée dans la maison.)

SCÈNE II

FALK ET FLADLAND

FALK

Écoute un peu!

FLADLAND

Qu'est-ce qu'il y a?

FALK

Pardieu, quel est ce changement qui s'est produit chez toi?

FLADLAND, *souriant.*

Trouves-tu que je suis tellement changé?

FALK

Oui, ces derniers jours; je te reconnais à peine. Tu es gai, joyeux, du matin au soir. As-tu rompu avec la théologie?

FLADLAND

Non, au contraire. Jamais je n'ai été meilleur théologien que maintenant, mais ce n'est pas aux livres que je puise;... oh, Falk, Falk, mon ami, je suis si content, si heureux! Je suis fiancé!

FALK

A Sofie?

FLADLAND

Oui, bien entendu ! Voilà trois jours de ça, mais personne n'en sait rien. Oh, si tu pouvais t'imaginer quel bonheur... ! Je suis tout à fait comme un autre homme ; il m'est venu des pensées, des idées, dont je ne m'étais jamais douté. Je suis devenu meilleur, je suis plus intimement dévoué à Dieu et au monde ; si je vois un insecte sur mon chemin, je m'écarte pour ne pas lui faire de mal.

FALK

Mais madame Halm?

FLADLAND

Oh, ça ira ; je n'ai peur de rien.

FALK

Et l'avenir?

FLADLAND

Je n'y pense pas ! Je ne vis que pour le jour délicieux qui luit autour de moi. C'est pourquoi j'aimais tant ta chanson. Une chanson superbe ! Merci pour elle et à ta santé.

FALK

A la tienne, et je te félicite. Voici Svanhild ; elle ne sait rien, naturellement?

FLADLAND

Non, bien entendu.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III

FALK, SVANHILD, *sortant de la maison.*

FALK, *le suit des yeux.*

Il n'a besoin d'aucune douleur pour donner plénitude à sa vie. Lui s'en tire avec des fiançailles. Il est devenu si chaleureux

et si joyeux, si dispos et en train ;... et moi ! Oh, je suis un imbécile ! Je suis un exalté, un malade, un cerveau brûlé ! Espèce de pédant, qu'est-ce que tu t'imagines ; où y a-t-il en toi si grande capacité qu'il s'agit de remplir, quelle est cette mission que tu as reçue, puisque tu réclames de Notre-Seigneur qu'il se mette spécialement en frais à cause de toi.

SVANHILD

De quoi est-ce que vous parlez là?

FALK, *allume un cigare.*

Oh, je m'adresse à moi-même de menus compliments.

SVANHILD

C'est une amabilité que vous n'avez jamais envers moi.

FALK

Non, mais vous ne la méritez pas non plus autant que moi.

SVANHILD

C'est bien possible, mais...

FALK

Si, si, vous la méritez ; ou plutôt, vous méritez quelque chose qui vaut mille fois mieux.

SVANHILD

Dites-moi, pourquoi êtes-vous toujours autrement avec moi quand nous sommes seuls que lorsque nous sommes avec d'autres?

FALK

Je suis autrement?

SVANHILD

Oui, toujours.

FALK

Je ne le serai pas désormais ; donnez-moi la main et soyons amis.

SVANHILD

Non, je ne veux pas, car je vous en veux pour un fait d'hier.

FALK

D'hier? Qui pense à ce qui est d'hier.

SVANHILD

C'est une chose vilaine que vous avez commise. Vous avez tué un sansonnet dans le putier.

FALK

Et vous l'avez vu?

SVANHILD

Oui, de la fenêtre, là-haut. Il était dans l'arbre et chantait. Vous l'écoutiez, et lorsqu'il a cessé vous avez attendu un instant, puis vous avez pris une pierre, et...

FALK

C'est parfaitement exact. Dieu sait d'où est venu ce sansonnet de si bonne heure cette année; il venait tous les jours, car c'était toujours le même, je le reconnaissais à une plume blanche dans sa queue.

SVANHILD

Et vous avez pu être assez inhumain...

FALK

Oh, bah. Il avait chanté tout ce qu'il savait, et ce qu'il chantait s'est transformé chez moi en poème; ce poème, je l'écrirai ce soir, il se répandra parmi la foule; peut-être va-t-il rendre un cœur joyeux et libre pour un instant; et s'il en est ainsi, quelle raison de vivre encore peut avoir un tel sansonnet tout à fait ordinaire. C'est plus qu'il n'est accordé à la plupart de ses pareils; et celui-là, par-dessus le marché, avait un défaut.

SVANHILD

Un défaut?

FALK

Oui, la plume blanche dans la queue.

SVANHILD

Je crois qu'au fond vous êtes méchant.

FALK

Oh, comment pouvez-vous dire ça ! Ne pensez plus à cette histoire. Tenez, j'ai quelque chose pour vous.

SVANHILD

Un livre !

FALK

Vos chroniques familiales... Non, non... c'est la Volsungasaga. Vous pourrez y lire l'histoire de la vraie Svanhild ; vous en aviez grande envie, avez-vous dit hier. Elle était fille de roi et une femme superbe ; mais il y avait quelque chose de pourri dans les conditions sociales du pays ; peuh..., cela existe ailleurs aussi ; on s'organise de manière si absurde de génération en génération qu'il faut de temps en temps que Némésis intervienne et remette un peu d'équilibre. Vous me comprenez?

SVANHILD

Non.

FALK

Voyez-vous, lorsque l'ordre humain a été ainsi déréglé pendant longtemps, lorsqu'il résulte ainsi de la situation que l'on conclut des mariages sans amour, et que l'amour ne peut plus s'entretenir que par des crimes, il faut que parfois une victime soit sacrifiée pour apaiser les dieux irrités. Et comme victime la race doit offrir ce qu'elle a de mieux. C'est ce qui eut lieu pour la vraie Svanhild ; il s'était passé de vilaines choses dans sa famille ; ceux qui les avaient commises en sont sortis sans dommage ; elle était innocente et fut écartelée par quatre chevaux. C'est à peu près ce qu'on appelle la fatalité.

SVANHILD

Écartelée...

FALK

Comprenez-vous maintenant pourquoi je trouve ridicule que vous ayez reçu ce nom qui comporte l'idée de sacrifice pour le crime de l'époque... Et pourtant, et c'est là le pis,... il est possible que vous en veniez à porter votre nom à bon droit.

SVANHILD

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

FALK

Que n'y a-t-il pas en vous qu'il faut supprimer jusqu'à la racine avant que le monde puisse vous prendre à son usage. Il faut que les quatre chevaux viennent tôt ou tard remplir leur office ; il faut que Svanhild, telle qu'elle est aujourd'hui, soit foulée aux pieds, écrasée sous leurs sabots, et lorsque le monde alors la tiendra comme une masse d'argile informe, il pourra jouer son rôle d'artiste ; oh, alors, il saisira son ébauchoir, il va la créer à son image comme l'a fait Notre-Seigneur, il placera dessous un beau piédestal, et veillera bien à ladécoration, au costume, dans la salle de bal, dans le mariage, dans la vie quotidienne et partout !

SVANHILD

Falk, Falk ! Qu'est-ce que c'est que ça ! Vous me faites peur !

FALK

Oh, si seulement j'avais une forte faculté dans mon âme ; une unique faculté, qui me manque, je le sais, alors, par le Dieu vivant, vous ne succomberiez pas. Dites-moi, Svanhild, auriez-vous le courage de vous sacrifier entièrement pour moi, au lieu de vous sacrifier au monde... osez-vous... oh, je suis fou de vous dire tout cela...

SVANHILD

Me sacrifier, mon Dieu, à quoi pourriez-vous m'employer?

FALK

Vous !

SVANHILD

Oui,... vous qui êtes tellement au-dessus de moi.

FALK

Ne pensons plus à cela. Prenez votre saga et lisez. *Commune naufragium*... enfin !... La saga vaut le meilleur roman ; oui, ce ne sera pas, il est vrai, votre avis, dans quelques années.

SVANHILD

Vous croyez que je changerai tellement?

FALK

Vous entendez-vous aux éditions?

SVANHILD

Aux éditions?

FALK

C'est la traduction de Rafn que je vous ai apportée, mais peut-être préférez-vous avoir l'original?

SVANHILD

Vous voilà encore bien singulier, presque amer.

FALK

C'est le ton qui me convient le mieux.

SVANHILD

Pas à moi. Falk, il y a quelque chose en vous qui cloche ; ne puis-je y remédier? Si seulement vous me disiez...

FALK

Hé, je vous l'ai dit,... cela m'a échappé.

SVANHILD

Mais je ne vous ai pas compris.

FALK

Vous pourriez prendre le rôle du sansonnet ; chanter pour moi... non pas à la maison, pas au piano ; non, n'importe où vous êtes,... un chant que je serais seul à entendre ; pas en musique, mais en paroles, en pensées, en action, en silence,... je rendrais poème pour poème si nous deux nous allions de concert...

SVANHILD

Et quand, alors, vous me sauriez par cœur?

FALK, *hausse les épaules.*

Oui, vous vous rappelez ce qu'il en a été pour l'autre.

(Svanhild se taît et pleure en silence près du pavillon.)

FALK

Vous pleurez, Svanhild ! Oh, ne pleurez pas. *(Il lui prend son mouchoir et essuie ses larmes.)* Voyons, voyons,... ne vous désolez pas ; Dieu sait que je ne veux pas vous faire de mal. Voilà les autres qui arrivent. Répondez-moi, avez-vous le courage de vivre cette vie avec moi, magnifique mais brève, un été seulement?

(Svanhild se tait.)

FALK

Oui, réfléchissez bien, car cela ne peut pas être refait. Vous agirez librement, vous vous donnerez vous-même à moi, autrement je ne peux pas vous employer.

(Svanhild se tait de même.)

FALK

Ce dont il s'agit, c'est un sacrifice pour moi, sacrifice complet de votre part ; comme le sansonnet il s'agit de chanter tout ce qu'il y a de chant en vous et de m'en remplir, et quand vous serez vide, quand je vous saurai,... tout est fini,... pas d'hiver ensuite... nous nous séparerons... Svanhild... répondez-moi devant Dieu, avez-vous ce courage?

SVANHILD, *après un moment de silence.*

Non !

FALK

Eh bien, n'en parlons plus ; que le monde vous prenne.

SCÈNE IV

Les précédents, MADAME HALM, GULDSTAD, PASOP, MADEMOISELLE LÆRKE, JOHAN, FLADLAND et SOFIE *arrivent du fond.*

MADAME HALM

Le vapeur est déjà dans le port ; nous pouvons attendre le pasteur et sa femme d'un moment à l'autre.

PASOP, *à Falk.*

Sais-tu si Straamand appartient à l'opposition?

FALK

Je ne le crois pas ; cela n'est pas conforme à l'époque.

PASOP

Mais il n'est pas dit qu'il suive le mouvement.

FALK

Bon, dans ce cas-là, il ne peut pas non plus appartenir à l'opposition.

MADEMOISELLE LÆRKE, *bas à Pasop, qui se recule.*

Et alors il est...?

PASOP

Je ne sais pas ; mais il va s'abonner tout de même.

(Ils se dirigent vers la maison)

FLADLAND, *bas à Falk, en s'approchant avec Sofie.*

Je te présente...

FALK

Je ne sais pas ce que tu veux dire.

FLADLAND

Oh, tu n'as pas besoin de feindre; c'est avec la permission de Sofie que je...

FALK

Et tu peux faire cela sans aucune nécessité?

FLADLAND

Quoi?

FALK

Introduire un tiers dans ce que vous devriez posséder, vous deux, à vous tout seuls.

FLADLAND

Voyons, tu es mon ami, et je ne peux pas enfermer ma joie en moi seul. D'ailleurs, nous avons pensé, Sofie et moi, parler à sa mère dès demain.

FALK

Non, non; ne fais pas cela! Vous le regretterez. N'est-ce pas parfait tel que c'est?

SOFIE

Oui, c'est ce que je dis aussi; mais Fladland...

FLADLAND

Oui, je ne peux supporter toutes les difficultés que j'éprouve à parler avec Sofie, et même simplement à la voir...

FALK

Oh! mon ami,... tu ne te rends pas compte...

FLADLAND

De plus, je ne peux pas tolérer que ce négociant soit constamment auprès d'elle... Dieu sait quelles peuvent être au juste ses intentions...

FALK

Guldstad? Crois-tu qu'il...?

SOFIE

Oh ! ce n'est qu'une imagination...

FLADLAND

Non, ce n'est pas du tout une imagination. Rien que tout à l'heure en bas du jardin ! Lorsque j'y suis descendu, il s'empressait près de toi avec toutes sortes de compliments. Et il a été aussi très empressé auprès de ta mère, ces derniers temps.

FALK

Bon, bon ; qu'il en soit ce qu'il voudra ; mais promettez-moi tous les deux, dans votre intérêt... d'attendre jusqu'à nouvel ordre... il ne faut pas maintenant tout de suite...

FLADLAND

Enfin, soit, jusqu'à nouvel ordre, mais pas longtemps... ma bonne Sofie bénie... hum... Mlle Lærke nous regarde...

(Ils se dispersent.)

FALK

Le premier acte achevé en trois jours... ! Voilà un auteur fécond... ou bien, c'est sans doute plutôt parce que la matière est déjà épuisée... comment ces deux-là vont-ils remplir le reste de la longue pièce?

GULDSTAD, *le tape sur l'épaule.*

Eh bien, monsieur l'écrivain, on médite un nouveau poème?

LA COMÉDIE DE L'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

MADAME HALM, *veuve d'un fonctionnaire.*
SVANHILD, | *ses filles.*
ANNA, |
FALK, *jeune écrivain.*
LIND, *étudiant en théologie.*
GULDSTAD, *négociant.*
STYVER, *employé de ministère.*
MADEMOISELLE SKÆRE, *sa fiancée.*
STRAAMAND, *prêtre de la campagne.*
MADAME STRAAMAND, *sa femme.*
ÉTUDIANTS, INVITÉS, FAMILLES ET COUPLES DE FIANCÉS.
LES HUIT FILLETTES DU MÉNAGE STRAAMAND.
QUATRE TANTES, UNE FEMME DE CHARGE, UN DOMESTIQUE, BONNES.

(L'action se passe à la villa de Mme Halm, route de Drammen.)

PREMIER ACTE

(La scène représente un joli jardin planté de façon irrégulière, mais avec goût ; on aperçoit dans le fond le fjord et les îles. A gauche par rapport aux spectateurs, le bâtiment principal, avec une véranda, et au-dessus de celle-ci une fenêtre mansardée ouverte ; à droite au premier plan, un pavillon ouvert, avec une table et des bancs. Le paysage est fortement coloré par l'éclairage du soir. On est au commencement de l'été ; les arbres fruitiers sont en fleur.)

Lorsque le rideau se lève, MADAME HALM, ANNA ET MADEMOISELLE SKÆRE *sont assises dans la véranda, les deux premières avec un ouvrage de dames, celle-ci avec un livre. Dans le pavillon, l'on voit* FALK, LIND, GULDSTAD ET STYVER ; *il y a sur la table un pot de punch et des verres.* SVANHILD *est assise seule au fond au bord de l'eau.*

FALK, *se lève, le verre en main, et chante.*

Jour de soleil au jardin abrité
pour ton plaisir et ta joie fut créé ;
ne te dis pas que l'automne souvent
trahit ce que le printemps a promis.
Les fleurs jolies et blanches du pommier
font une tente au-dessus de ta tête,...
laisse le vent d'orage, un prochain soir,
les parsemer sur toutes les collines !

CHŒUR DES MESSIEURS

Laisse le vent d'orage, etc.

FALK

Pourquoi vouloir s'inquiéter du fruit
lorsque l'arbre est en pleine floraison?
Pourquoi souffrir, pourquoi se désoler,
tout hébétés de fatigue et travail?
Pourquoi laisser claquer sur son bâton
l'épouvantail à oiseaux jour et nuit?
Gais compagnons, la chanson des oiseaux
est cependant un bruit plus agréable.

LES MESSIEURS

Gais compagnons, etc.

FALK

Pourquoi veux-tu renvoyer le moineau
de cette branche si chargée de fleurs?
Laisse-lui prendre, en guise de salaire,
tout ton espoir, un bouton après l'autre.
C'est un échange où tu gagnes, crois-moi,
troquant son chant contre des fruits tardifs ;
rappelle-toi que le temps passe vite ;
bientôt ton bois de plein air sera clos.

LES MESSIEURS

Rappelle-toi, etc.

FALK

Oui, je veux vivre, et veux vivre en chantant
jusqu'à la mort des dernières verdures ;
on peut alors tout balayer en tas,
chasser bien loin cette splendeur flétrie.

Haut la barrière ; aux brebis et génisses
de se gaver chacune tout son saoul ;
la fleur cueillie, je ne me soucie pas
de savoir qui prendra le reste mort !

LES MESSIEURS

La fleur cueillie, etc.

(Ils trinquent et vident les verres.)

FALK, *aux dames.*

Vous m'aviez demandé une chanson ; voilà...
prenez-la comme elle est, car j'ai la tête vide.

GULDSTAD

Oh, qu'importe, pourvu que la chanson résonne?

MADEMOISELLE SKÆRE, *regardant autour d'elle.*

Mais Svanhild? Elle qui avait surtout envie...?
quand Falk a commencé, elle s'est envolée ;
elle a disparu.

ANNA, *indiquant le fond.*

Non, elle est assise là.

MADAME HALM, *avec un soupir.*

Ah, cette enfant, Dieu sait si j'en viendrai à bout !

MADEMOISELLE SKÆRE

Mais dites, monsieur Falk, la chanson m'a semblé
moins riche, à la fin, de... de cette poésie
qui se rencontre, çà et là, dans tout le reste.

STYVER

Oui, alors qu'il était certainement facile
d'introduire à la fin quelque chose de plus.

FALK, *trinque avec lui.*

Comme un mastic bourré dans les trous d'une planche,
qu'on engraisse et qu'on fait aussi polie qu'un marbre.

STYVER, *sans broncher.*

Mais oui, ça va tout seul ; je m'en souviens si bien
par moi-même.

GULDSTAD

Hein? Vous avez chevauché Pegase?

MADEMOISELLE SKÆRE

Mon fiancé? Oui, certe !

STYVER

Oh, si peu seulement.

MADEMOISELLE SKÆRE, *aux dames.*

C'est qu'il est romantique.

MADAME HALM

Oui, nous le savons bien !

STYVER

Plus maintenant ; c'est là un temps bien éloigné.

FALK

Romantisme et vernis s'écaillent peu à peu.
Mais alors, autrefois...?

STYVER

Oui, c'était dans le temps
où j'étais amoureux.

FALK

Serait-il donc passé?
Faut-il croire cuvée ton ivresse d'amour !

STYVER

Mais je suis maintenant officiellement
fiancé, ce qui est plus qu'amoureux, je pense !

FALK

Parfait, mon vieil ami, je suis de ton avis !
C'est un avancement, tu as franchi le pas
si dur ; la promotion d'amant à fiancé.

STYVER, *avec un sourire d'agréable souvenir.*

C'est bien curieux ! C'est un souvenir, aujourd'hui,
dont je dénierais presque l'authenticité.

(Il se tourne vers Falk.)

C'est il y a sept ans,... oui, croirais-tu ça, toi?
Je faisais en cachette, à mon bureau, des vers.

FALK

Tu faisais des... à ton pupitre?

STYVER

Hé non, à table.

GULDSTAD, *frappe son verre.*

Silence, la parole est au commis !

STYVER

C'était
surtout lorsque venait le soir, quand j'étais libre,
je rédigeais des poésies à pleins cahiers,
et longues,... à remplir deux ou trois feuilles doubles.
Ça marchait !

FALK

Tu n'avais qu'à talonner ta muse,
elle ne demandait qu'à courir...

STYVER

Et papier
estampillé ou non, c'était tout un pour elle.

FALK

La poésie était tout aussi débordante?
Dis-moi, comment as-tu forcé l'entrée du temple?

STYVER

A l'aide du levier de l'amour, cher ami !
Autrement dit, ce fut mademoiselle Skære,
ma fiancée, ainsi qu'elle l'est devenue,
car alors...

FALK

elle était simplement ta chérie.

STYVER, *continuant.*

C'était un curieux temps ; mon droit, je l'oubliais ;
ma plume était non plus taillée, mais accordée,
et quand elle griffait le papier à minutes,
j'entendais comme un air composé pour mon texte ;
et je finis par adresser une missive
à celle... qui...

FALK

dont tu devins le fiancé.

STYVER

Pense, au courrier suivant me parvint la réponse ;
la demande accueillie,... l'affaire était réglée !

FALK

Alors tu t'es senti plus grand à ton pupitre ;
ton amour, désormais, était mené au sec !

STYVER

Évidemment.

FALK

Et tu n'as plus écrit de vers?

STYVER

Non, je n'en ai senti plus jamais le besoin ;
on aurait dit la veine épuisée tout soudain ;
et lorsque par hasard je m'essaye aujourd'hui
à composer de simples vers de jour de l'an,
tout vient, rime et mesure, à tort et à travers,
et,... je ne comprends pas à quoi ça peut tenir,...
mais ça devient du droit, au lieu de poésie.

GULDSTAD, *trinque avec lui.*

Et vous valez, parbleu, tout autant pour cela !

(A Falk.)

Vous croyez que le bac sur les eaux du bonheur
existe seulement pour votre traversée ;
mais faites attention, si vous vous y risquez.
Pour ce qui est de votre chant, je ne sais pas
s'il est bien poétique en toutes ses parties ;
mais de quelque façon qu'on le tourne et retourne,
je dis qu'il a une morale déplorable.
Que dira-t-on d'un tel système économique ;
laisser tous les oiseaux se nourrir du fruit vert
avant qu'il ait dûment pris le temps de mûrir ;

et laisser paître librement moutons et vaches
ici, dans la saison de l'été qui s'avance?
Vous auriez, l'an prochain, un beau jardin, madame !

FALK, *se lève.*

Ah oui, prochain, prochain ! Comme elle est écœurante,
la pensée que ce mot renferme, « le prochain » :
quiconque est riche en joie, par elle est ruiné !
Si je pouvais, sultan de la langue, régner
rien qu'une heure, ce mot recevrait le cordon
de soie, et sans pitié disparaîtrait du monde,
tels *b* et *g* de la grammaire de Knudsen.

STYVER

Qu'as-tu donc contre un mot qui exprime l'espoir?

FALK

J'ai qu'il nous assombrit le beau monde de Dieu.
« Notre prochain amour », « notre prochaine femme »,
« notre prochain repas », et « notre vie prochaine »,
voyez combien cela comporte de prudence,
qui fait un mendiant de tout fils de la joie.
Voyez partout comme elle enlaidit notre temps,
elle vous tue la jouissance de l'instant ;
on n'a pas de repos qu'on ait, à grand effort,
godillé son bateau vers le « prochain » rivage ;
mais, sitôt arrivé,... va-t-on se reposer?
Non, il faut se hâter vers un autre « prochain ».
Et ainsi en va-t-il... toujours... toute la vie,...
Dieu sait si par-delà il existe un arrêt.

MADAME HALM

Fi, monsieur Falk, comment pouvez-vous dire ça !

ANNA, *songeuse.*

Oh, ce qu'il a dit là, je peux bien le comprendre ;
quelque chose de vrai doit être au fond, quand même.

MADEMOISELLE SKÆRE, *inquiète.*

De tels propos ne sont pas pour mon fiancé,
il est assez excentrique déjà... Écoute,
mon cher, viens un instant ici.

STYVER, *occupé à nettoyer le bout de sa pipe.*

Je vais venir.

GULDSTAD, *à Falk.*

Bien, une chose au moins m'apparaît clairement :
que vous devez montrer un peu plus de respect
pour la prudence ;... car, imaginez ceci,
que vous ayez écrit un poème aujourd'hui,
où vous auriez tout mis des précieuses réserves
de poésie que vous avez en magasin,
et que vous trouviez que rien ne vous en reste,
quand vous composerez demain, votre prochain ;...
la critique pourrait vous tirer les cheveux.

FALK

Je doute fort qu'elle verrait mon dénuement ;
et la critique et moi, bras dessus, bras dessous,
irions flâner gaiement par les mêmes chemins.

(S'interrompant et sans transition.)

Mais, voyons, dis-moi, Lind, qu'est-ce donc que tu as?
Tu restes tout le temps assis là sans rien dire ;
est-ce pour étudier l'architecture?

LIND, *se ressaisit.*

Moi?
D'où te vient cette idée?

FALK

Mais oui, certainement ;
tes yeux ne quittent pas la terrasse, là-bas.
Est-ce les larges arcs du style véranda
que si profondément tu contemples? Ou bien
les pentures si bien découpées de la porte,
et les volets, avec barreaux taillés de même?
Car quelque chose, certe, enchaîne ta pensée.

LIND, *avec une expression rayonnante.*

Non, tu te trompes, Falk ; je suis là, et je vis.
Enivré du présent, je ne demande rien.
J'ai comme un sentiment que toute la richesse
du monde est répandue ruisselante à mes pieds !
Merci pour ta chanson sur la joie du printemps ;
elle semblait puisée au dedans de moi-même !

(Il lève son verre en échangeant un regard avec Anna, sans que les autres puissent s'en rendre compte.)

Je veux boire à la fleur, parce qu'elle sent bon,
sans penser un instant, qu'elle deviendra fruit !

(Il boit jusqu'au fond.)

FALK, *le regarde, surpris et ému, mais se contraint à prendre un ton léger.*

Hé, mesdames, voyez ; nous avons du nouveau !
Voici que sans effort j'ai fait un prosélyte.
Hier il circulait, le psautier dans sa poche,
il bat aujourd'hui, fier, le tambour poétique.

On prétend, il est vrai, que nous naissons poètes ;
mais il arrive au prosateur de se bourrer
si implacablement, comme une oie de Strasbourg,
de fadaises rimées et d'inepties métriques,
que tout son intérieur, foie et âme et gésier,
quand on veut le vider, se trouve tout rempli
de graisse rhétorique et d'axonge lyrique.

(A Lind.)

Merci, d'ailleurs, pour ton avis si bienveillant ;
nous jouerons de la harpe ensemble désormais.

MADEMOISELLE SKÆRE

Oui, maintenant, vous devez être en plein travail?
Dans ce calme champêtre ...où vous pouvez ici,
au milieu des rameaux fleuris, vous isoler...

MADAME HALM, *souriant.*

Non, il est paresseux abominablement.

MADEMOISELLE SKÆRE

J'aurais cru, en tant que pensionnaire ici,
que vous auriez poétisé avec ardeur.

(Elle montre du doigt vers la droite.)

Le petit pavillon que cache le feuillage
est si heureusement situé pour un poète ;
vous devriez y être, il me semble, tout prêt...

FALK, *marche vers la véranda et s'appuie avec les bras sur la balustrade.*

Vous pouvez recouvrir le miroir de mes yeux
avec la moisissure de la cécité,
et mes vers chanteront alors l'éclat du ciel.

Procurez-moi, fût-ce à crédit, et pour un mois,
une douleur cuisante, un tourment qui accable,
alors je chanterai une vie d'allégresse.
Ou mieux, mademoiselle, offrez-moi une femme
qui pour moi serait tout, lumière, soleil, Dieu.
J'ai invoqué à ce sujet Notre-Seigneur,
mais il s'est jusqu'ici montré sourd, par malheur.

MADEMOISELLE SKÆRE

Fi, ce sont là propos légers !

MADAME HALM

Oui, c'est vilain !

FALK

Oh, n'allez pas imaginer que je voudrais
m'en aller avec elle à mon bras en « Courlande » ;
non, en pleine chasse ardente au bonheur enthousiaste,
elle devrait monter aux déserts éternels.
J'ai un besoin de gymnastique spirituelle,
que je ferais ainsi peut-être plus à fond.

SVANHILD, *s'est approchée pendant ce qui précède; elle est en ce moment tout près de Falk, et dit avec une expression nette, mais enjouée :*

Bien, je prierai pour vous qu'un tel sort vous échoie ;
mais, le moment venu,... supportez-le en homme.

FALK, *s'est retourné, surpris.*

Oh, mademoiselle Svanhild !... Bon, je m'armerai.
Mais croyez-vous vraiment que je puisse compter
sur l'efficacité sûre de vos prières?
Avec le ciel, il faut s'insinuer, voyez-vous.

Vous voulez me ravir ma sérénité d'âme,
et vous avez, je sais, la volonté qu'il faut ;
mais avez-vous aussi la foi qui conviendrait,
c'est le point.

SVANHILD, *entre la moquerie et le sérieux.*

Attendez que vienne la douleur,
jaunissant l'été vert de la vie lumineuse,...
attendez qu'elle ronge en action et en rêve,
et vous pourrez juger la force de ma foi.

(Elle se dirige vers les dames.)

MADAME HALM, *à mi-voix.*

Mais ne serez-vous donc jamais en paix, tous deux?
Tu as mis monsieur Falk pour de bon en colère.

(Elle continue à parler à voix basse, sermonnant. Mlle Skære se mêle à la conversation. Svanhild reste froide et muette.)

FALK, *après être demeuré un moment immobile et songeur, rejoint le pavillon, et se dit à lui-même.*

Dans son regard brillait comme une certitude.
Irai-je croire, ainsi qu'elle croit sûrement,
que le ciel veut...

GULDSTAD

Oh non, Dieu ne veut pas cela !
Car il faudrait qu'il fût, sauf respect, plutôt fou,
s'il se mêlait d'exécuter de pareils ordres.
Non, voyez-vous, l'homme d'esprit,... ce qu'il vous faut,
c'est mouvoir votre corps, et vos bras, et vos jambes.
Ne restez pas les yeux perdus dans le feuillage
au long du jour ; coupez du bois, faute de mieux.

Et ce serait vraiment une malédiction,
si vous n'étiez, par ce moyen, pas délivré
en quinze jours de vos absurdes fantaisies.

FALK

Tel l'âne tourmenté par l'embarras du choix,
j'ai la chair à ma gauche, à ma droite l'esprit ;
lequel est-il plus sage de choisir d'abord.

GULDSTAD, *en remplissant les verres.*

D'abord le punch ; on y éteint colère et soif.

MADAME HALM, *regarde sa montre.*

C'est huit heures bientôt ; c'est le moment, je crois,
où l'on peut à peu près s'attendre à voir le prêtre.

(Elle se lève et met en ordre la véranda.)

FALK

Comment? Il va venir des prêtres?

MADEMOISELLE SKÆRE

Dieu, bien sûr !

MADAME HALM

Mais oui, c'est ce que j'ai raconté tout à l'heure...

ANNA

Non, mère, monsieur Falk ne se trouvait pas là.

MADAME HALM

Hé non, c'est juste. Mais ne vous désolez pas ;
Vous n'aurez, croyez-moi, que joie à sa visite.

FALK

Mais, dites-moi, qui est ce semeur de la joie?

MADAME HALM

Oh mon Dieu, vous savez, c'est le prêtre Straamand.

FALK

Vraiment. J'ai entendu déjà son nom, je crois,
et même lu qu'il est député au Storting,
et aura part active aux débats politiques.

STYVER

Oui, il est orateur.

GULDSTAD

Bien qu'il graillonne un peu.

MADEMOISELLE SKÆRE

Il vient avec sa femme...

MADAME HALM

et tous ses héritiers...

FALK

Il veut, en attendant, les amuser un peu,
ces petits,... car bientôt il ne va plus connaître
que la question suédoise et les chocs politiques.
Je comprends bien.

MADAME HALM

Oh, c'est un homme, monsieur Falk !

GULDSTAD

Ho, ho, en sa jeunesse il ne valait pas cher.

MADEMOISELLE SKÆRE, *blessée.*

Vraiment, monsieur Guldstad ! Pourtant, dès mon enfance,
j'ai entendu parler avec un grand respect,...

et cela, par des gens dont la parole compte,...
du prêtre Straamand et du roman de sa vie.

GULDSTAD, *riant.*

Roman?

MADEMOISELLE SKÆRE

Roman. J'appelle ainsi ce qui ne peut
être bien apprécié par les gens ordinaires.

FALK

Ma curiosité devient prodigieuse.

MADEMOISELLE SKÆRE, *continuant.*

Mais Dieu sait qu'il y a toujours certaines gens
qui sont portés, devant toute histoire émouvante,
à la raillerie ! Oui, le fait est bien connu,
qu'un homme, qui n'était qu'un simple étudiant,
fut assez insolent, infâme, misérable.
pour aller critiquer jusqu'à « William Russell ».

FALK

Mais dites-moi, ce prêtre est-il donc un poème,
ou un drame chrétien, ou quoi de tel encore?

MADEMOISELLE SKÆRE, *émue jusqu'aux larmes.*

Non, Falk,... c'est un homme qui a beaucoup de cœur.
Mais quand on voit des faits pour ainsi dire morts
provoquer des éclats de telle malveillance
et susciter autant de vilains sentiments
de telle profondeur...

FALK, *prenant part.*

et de telle longueur...

MADEMOISELLE SKÆRE

...vous ne serez pas long, vous qui savez juger,
à comprendre que...

FALK

Oui, c'est parfaitement clair.
Mais ce que jusqu'ici je vois moins nettement,
c'est le contenu et le genre du roman.
Je peux bien deviner qu'il doit être charmant ;
mais si cela pouvait se dire en quelques mots...

STYVER

Je vais, parmi les faits de la cause, exposer
les plus importants.

MADEMOISELLE SKÆRE

Non, je me rappelle mieux ;
je peux vous raconter...

MADAME HALM

Je le peux bien aussi !

MADEMOISELLE SKÆRE

Oh non, madame Halm, je suis déjà en train.
Oui, monsieur Falk,... étudiant, il passait
pour l'une des meilleures têtes de la ville,
connaisseur en critique et en modes nouvelles...

MADAME HALM

Et il jouait la comédie dans les salons.

MADEMOISELLE SKÆRE

Attendez ! Il peignait, faisait de la musique,...

MADAME HALM

Et comme il racontait joliment des histoires !

MADEMOISELLE SKÆRE

Oui, donnez-moi le temps ; je sais tout en détail.
Il écrivit des vers et composa lui-même
la musique, et... un éditeur la publia ;
oui... « Sept sonnets à ma Maren » était le titre.
Oh qu'il les chantait bien, mon Dieu, sur la guitare !

MADAME HALM

Oh oui, c'est bien certain qu'il était génial !

GULDSTAD, *à mi-voix.*

Hum, bien des gens étaient d'avis qu'il était fou.

FALK

Un vieux malin, qui n'a pas tiré sa sagesse
uniquement des parchemins moisis, a dit
que l'amour fait aussi aisément des Pétrarques
que la paresse et le bétail, des patriarches.
Mais qui était Maren?

MADEMOISELLE SKÆRE

Maren? Hé, c'était elle,
l'aimée dont vous allez faire la connaissance.
Elle était la fille d'une société...

GULDSTAD

Commerce de bois.

MADEMOISELLE SKÆRE, *sèche.*

Oui, monsieur doit le savoir.

GULDSTAD

Car ils faisaient les chargements pour la Hollande.

MADEMOISELLE SKÆRE

Mais ceci appartient au côté trivial.

FALK

Une société?

MADEMOISELLE SKÆRE, *continuant.*

...qui était cousue d'or.
Vous pensez bien la cour assidue qu'on faisait ;
des prétendants des plus huppés se présentaient.

MADAME HALM

Il y eut même parmi eux un chambellan.

MADEMOISELLE SKÆRE

Maren tint hardiment pour le droit de la femme.
Elle avait rencontré Straamand au « Dramatique » :
là, de le voir et de l'aimer, ce fut tout un...

FALK

Et le troupeau des prétendants fut planté là?

MADAME HALM

Oui, pouvez-vous imaginer ce romantisme !

MADEMOISELLE SKÆRE

Ajoutez à cela un vieux père cruel
qui n'avait d'autre idée que de les séparer ;
il y avait aussi, je crois bien, un tuteur,
pour rendre encor leur situation plus douloureuse.
Mais elle lui resta fidèle, et lui à elle ;

leur rêve fut une maison au toit de chaume,
pour les nourrir tous deux un mouton blanc de neige...

MADAME HALM

Oui, avec, tout au plus, une petite vache,...

MADEMOISELLE SKÆRE

Bref, ainsi qu'ils me l'ont si souvent déclaré,
une hutte, un ruisseau, et leurs cœurs l'un à l'autre.

FALK

Heu-heu ! Ensuite?...

MADEMOISELLE SKÆRE

Elle rompit avec les siens.

FALK

Elle rompit...?

MADAME HALM

Parfaitement.

FALK

C'était hardi.

MADEMOISELLE SKÆRE

Et s'en fut vivre avec Straamand dans sa mansarde.

FALK

Elle s'en fut vivre... Hum. Sans... sans bénédiction?

MADEMOISELLE SKÆRE

Oh, fi !

MADAME HALM

Fi donc ! Feu mon mari sur le registre
est parmi les témoins !...

STYVER, *à Mlle Skære.*

Tu n'as pas mentionné
le fait, et c'est de là qu'est venue son erreur,
car dans un exposé il est très important
de bien ordonner tout chronologiquement.
Mais ce que j'ai du mal à m'entrer dans la tête,
c'est qu'ils se soient tirés...

FALK

... car on doit supposer
qu'ils n'ont pas eu vache et mouton dans la mansarde.

MADEMOISELLE SKÆRE, *à Styver.*

Oh, tu dois bien considérer ceci, mon cher :
on n'a pas de besoins, là où règne l'amour ;
deux cœurs tendres sauront se contenter de peu.

(A Falk.)

Sur la guitare il lui exprimait son amour,
et elle, elle donnait des leçons de piano...

MADAME HALM

...et puis, bien entendu, ils prirent à crédit...

GULDSTAD

...un an, et la maison du père fit faillite.

MADAME HALM

Mais Straamand eut alors un poste dans le nord.

MADEMOISELLE SKÆRE

Et il jurait, dans une lettre que j'ai vue,
qu'il vivait seulement par devoir et pour elle.

FALK, *complétant.*

Et ainsi s'acheva le roman de sa vie.

MADAME HALM, *se lève.*

Oh, nous pouvons descendre au jardin maintenant ; de là nous allons voir si leur famille arrive.

MADEMOISELLE SKÆRE, *en mettant sa mantille.*

Il fait déjà frais.

MADAME HALM

Oui, Svanhild, va me chercher mon châle de laine.

LIND, *à Anna, sans être remarqué des autres.*

Va devant !

MADAME HALM

Vous venez?

(Svanhild entre dans la maison; les autres, sauf Falk, vont vers le fond et sortent à gauche. Lind, qui les accompagnait, s'arrête et revient.)

LIND

Mon ami !

FALK

Je t'en dis autant !

LIND

Donne ta main !
Je me sens si heureux ;... je crois que ma poitrine va éclater si je ne dis pas...

FALK

Pas si vite ;
il faut subir d'abord ton interrogatoire,
le jugement viendra, et tu seras pendu.
Quelle est cette conduite? Me cacher, à moi,
ton ami, le trésor que tu as découvert ;...
car avoue que la supposition est fondée :
tu as tiré un lot à la roue du bonheur !

LIND

Oui, oui, le bel oiseau du bonheur, je l'ai pris !

FALK

Ah? Et vivant,... sans l'étouffer dans le lacet?

LIND

Écoute un peu ; d'ailleurs, ce n'est pas long à dire.
Je... je suis fiancé ! Hein !...

FALK, *vite.*

Fiancé !

LIND

Oui !
d'aujourd'hui,... et Dieu sait où j'ai pris ce courage !
J'ai dit,... oh, mais on ne peut pas raconter ça ;
mais songe,... elle, la jeune fille si jolie,
est devenue très rouge,... et pas du tout fâchée !
Tu peux t'imaginer, Falk, ce que j'ai osé !
Elle m'a écouté,... je crois qu'elle pleurait ;
ce sont là de bons signes?

FALK

Certes ; continue.

LIND

Et n'est-ce pas,... alors, nous sommes fiancés?

FALK

Je dois le supposer ; mais pour être bien sûr,
tu n'as qu'à consulter mademoiselle Skære.

LIND

Non, je sais, je le sens de toute certitude !
Je me sens si tranquille, et sûr de moi, sans crainte.

(Rayonnant et d'un air mystérieux.)

Pense, elle m'a laissé la tenir par la main
pendant qu'elle enlevait le café de la table !

FALK, *lève son verre et le vide.*

Bien,... les fleurs du printemps, alors, dans votre union !

LIND, *fait de même.*

Et je ferai serment solennel et sacré
de l'aimer ardemment jusqu'à ma mort, autant
que maintenant ;... ah oui, car elle est si charmante !

FALK

Fiancé ! Ah, c'est donc pour cela, tout à l'heure,
que tu jetais à bas la loi et les prophètes.

LIND, *riant.*

Dire que tu croyais que c'était ta chanson !...

FALK

Les poètes, mon cher, ont souvent tant de foi.

LIND, *avec gravité.*

Ne crois pas, d'ailleurs, Falk, que le théologien
soit chassé à partir du temps de mon bonheur.
Il n'y a changement qu'en ceci : comme échelle
de Jacob vers mon Dieu ne suffit plus le livre.
Je dois chercher mon Dieu désormais dans la vie ;
mon cœur est devenu bien meilleur, je le sens,
j'aime l'herbe, et le ver qui rampe devant moi,
ils doivent, eux aussi, avoir part au bonheur.

FALK

Mais dis-moi maintenant...

LIND

Maintenant j'ai tout dit,...
mon beau secret, qui restera entre nous trois.

FALK

Oui, mais as-tu pensé un peu à l'avenir?

LIND

Moi, penser? Et penser à l'avenir? Non pas ;
non, je vis désormais dans l'instant printanier.
Je tourne les yeux vers mon bonheur, mon foyer ;
là, nous tenons les guides du sort, elle et moi.
Ni toi, ni Guldstad,... ni même madame Halm,
ne pouvez dire à ma fleur de vie : « fane-toi » !
Car j'ai la volonté, elle a des yeux ardents,
ainsi doit sûrement s'épanouir la fleur !

FALK

Très bien, frère, je vois que le bonheur t'appelle !

LIND

Mon courage est hardi comme un chant enflammé ;
je me sens fort ; si à mes pieds il y avait
un gouffre,... si béant fût-il,... je sauterais !

FALK

Cela veut dire, en bonne prose toute simple :
l'amour a fait de toi un renne.

LIND

Oh, si je pars
dans la course emportée des rennes, je sais bien
vers qui l'oiseau de mon désir prendra son vol !

FALK

Eh bien, il pourra donc s'envoler dès demain ;
tu viens dans la montagne avec notre quatuor.
Tu n'auras pas besoin de fourrure, je crois...

LIND

Le quatuor ! Baste,... ils pourront bien grimper tout seuls !
L'air des fjelds est pour moi au fond de la vallée ;
ici, j'ai les fleurs et les horizons du fjord,
le chant de la ramée, les oiseaux qui gazouillent,
la houldre du bonheur..., oui, puisqu'*elle* est ici !

FALK

La houldre du bonheur, dans Akersdal, est rare,
hélas, comme un élan ; tiens-la bien par la queue.

(Avec un coup d'œil vers la maison.)

Chut,... c'est Svanhild...

LIND, *lui serre la main.*

Bien ; je m'en vais,... que nul ne sache
ce qui doit demeurer entre toi et moi, et *elle*.
Merci de m'avoir pris mon secret ! Que ton cœur
le garde avec chaleur, comme je l'ai livré.

(Il sort au fond pour rejoindre les autres.)

(Falk le regarde un instant, monte et descend dans le jardin une ou deux fois, en faisant un visible effort pour dominer l'émotion qui le possède. Peu après, Svanhild sort de la maison, un châle sur le bras, et se dirige vers le fond. Falk se rapproche un peu et la regarde fixement. Svanhild s'arrête.)

SVANHILD, *après un court silence.*

Quel regard vous fixez?

FALK, *à moitié pour lui-même.*

Hé, oui, voilà le signe ;
son ombre, dans la mer des yeux, voile le fond,
il joue à cache-cache avec l'elfe moqueur
des lèvres, le voilà.

SVANHILD

Quoi? Vous m'effrayez presque.

FALK

Votre nom est Svanhild?

SVANHILD

Oui, vous le savez bien.

FALK

Mais savez-vous combien ce nom est ridicule?
Faites-moi ce plaisir : rejetez-le ce soir !

SVANHILD

Fi,... ce serait arbitraire et peu filial...

FALK, *rit.*

« Svanhild »... « Svanhild »...

(Soudain sérieux.)

Comment a-t-on pu vous donner
un *memento mori* pareil dès votre enfance?

SVANHILD

Le nom est- il donc laid?

FALK

Non, beau comme un poème,
mais trop grand et puissant et âpre pour l'époque.
Une demoiselle d'aujourd'hui pourrait-elle
remplir l'idée incluse en ce nom de « Svanhild »?
Non, non, rejetez-le comme un atour vieilli.

SVANHILD

Oui, ...vous pensez à la Svanhild de la saga...

FALK

L'innocente écrasée sous les pas du cheval.

SVANHILD

Cela est interdit dans nos lois d'aujourd'hui.
Non, en selle ! Rêvant, dans ma pensée tranquille,
je me suis vue souvent portée par ce cheval,
je m'élançais au loin par le monde, hardie
et sans crainte, tandis que le vent hérissait
sa crinière comme un drapeau de liberté !

FALK

Oui, cela est ancien. Dans la « pensée tranquille »,
nul de nous n'a égard aux bornes et barrières,
et personne n'a peur de piquer l'éperon ;...
mais dans l'action, nous nous tenons bien terre à terre ;
car la vie est, au fond, chère à tous et chacun,
et personne n'est là, qui ose un saut mortel.

SVANHILD, *vivement.*

Si, montrez-moi le but, et je m'élancerai !
Mais il faut que le but, alors, vaille le saut.
Une Californie par delà le désert,...
sinon, autant rester où l'on est, au pays.

FALK, *ironique.*

Ah bien, je vous comprends ; c'est la faute du temps.

SVANHILD, *avec chaleur.*

Oui, justement du temps ; pourquoi mettre la voile,
s'il n'y a nulle brise qui plisse le fjord?

FALK, *moqueur.*

Oui, pourquoi se servir de fouet ou d'éperon,
si nul enjeu doré n'offre sa récompense
à celui qui s'arrache à sa table et son banc,
et part en chasse au loin, porté haut sur la selle?
Agir ainsi pour l'acte même est un fait noble,
Et l'acte noble, en notre temps, est dit fadaise.
C'était bien là votre pensée?

SVANHILD

Oui, tout à fait,
regardez le poirier qui est près de la haie,...

vous le voyez stérile et sans fleurs, cette année.
Vous auriez dû le voir, superbe, l'an dernier,
toutes branches courbées sous le poids de leurs fruits.

FALK, *un peu incertain.*

Fort bien, et je vous crois ; mais qu'en concluez-vous?

SVANHILD, *finement.*

Oh, ceci, notamment, qu'un Zakharias de notre
temps est presque effronté s'il exige la poire.
A l'arbre qui a trop fleuri l'année dernière,
on ne peut demander même effort cette année.

FALK

Je vous savais habile à retrouver la piste
jusque dans le passé... dans les temps romantiques.

SVANHILD

Oui... la vertu de notre temps est d'autre sorte.
Qui s'arme à notre époque pour la vérité?
Quel enjeu met, si vous voulez, l'individu?
Où est-il, le héros?

FALK, *la regarde fixement.*

Et où, la Valkyrie?

SVANHILD, *branle la tête.*

La Valkyrie est sans usage en ce pays !
Pour la foi menacée en Syrie l'an dernier,
y êtes-vous parti la croix sur la poitrine?
Non, vous avez été ardent comme écrivain,
et avez envoyé au journal un daler.

(Silence. Falk paraît vouloir répondre, mais se retient, et remonte dans le jardin.)

SVANHILD, *le regarde un instant, s'approche, et demande avec douceur.*

Falk, êtes-vous fâché?

FALK

Du tout ; je marche et boude...
voilà tout...

SVANHILD, *songeuse, avec sympathie.*

On dirait deux natures en vous,...
qui ne s'accordent pas...

FALK

Hé oui, je le sais bien.

SVANHILD, *vivement.*

Mais la raison?

FALK, *avec éclat.*

Pourquoi? Parce que je déteste
circuler l'âme impudemment décolletée,
comme l'amour des bonnes gens partout en ville,...
circuler en montrant mon cœur à découvert,
ainsi que vont les jeunes femmes les bras nus !
Vous étiez la seule à... oui, vous, Svanhild,... du moins
je le croyais,... enfin, cette histoire est finie...

(Il se tourne vers elle, au moment où elle va vers le pavillon et regarde dehors.)

Vous écoutez...?

SVANHILD

Une autre voix qui parle, chut !
Entendez-vous? Le soir, quand le soleil descend,
un petit oiseau prend son vol et vient ici,...
voyez,... il a quitté son abri de feuillage...
oh, je crois fermement... savez-vous quoi? A qui
fut refusé le don du chant sur cette terre,

Dieu, comme ami, a donné un petit oiseau,
créé pour elle seule et pour son seul jardin.

FALK, *ramasse une pierre par terre.*

Il faut que la personne et l'oiseau se rencontrent,
sans quoi le chant se perd dans le jardin d'autrui.

SVANHILD

Oui, c'est bien vrai ; mais moi, j'ai rencontré le mien.
Je n'ai reçu le don de chant ni de parole ;
mais si l'oiseau gazouille en sa cachette verte,
je me sens l'âme envahie comme d'un poème...
poème peu durable, il est vrai... qui s'envole...

(Falk lance violemment la pierre; Svanhild pousse un cri.)

Oh, vous l'avez atteint ! Dieu, qu'avez-vous fait là !

(Elle se précipite à droite et ne tarde pas à revenir.)

Oh, c'est criminel, criminel !

FALK, *avec une émotion douloureuse.*

Non... œil pour œil,
Svanhild, et dent pour dent,... rien de plus que cela !
Vous ne recevrez plus le salut des hauteurs,
ni du pays du chant le cadeau coutumier.
C'est ma vengeance pour ce que vous avez fait !

SVANHILD

Ce que j'ai fait?

FALK

Oui, vous ! Jusqu'ici s'ébattait
en mon sein un oiseau chanteur fort et hardi.
Mais... le glas maintenant peut sonner pour tous deux,...
vous l'avez tué.

SVANHILD

Moi?

FALK

Oui, lorsque vous avez
abattu ma foi jeune et gaie dans la victoire...

(Avec mépris.)

quand vous vous êtes fiancée !

SVANHILD

Mais dites-moi !...

FALK

Hé oui, c'est une affaire on ne peut mieux dans l'ordre ;
il passe l'examen, a tout de suite un poste,...
puisqu'il s'en va comme pasteur en Amérique...

SVANHILD, *sur le même ton.*

Et il héritera d'un fort joli denier ;...
car c'est bien Lind dont vous parlez?

FALK

Qui mieux que vous
pourrait savoir...

SVANHILD, *avec un sourire discret.*

Oui, comme sœur de la future,
je dois certes...

FALK

Dieu ! ce n'est pas vous !...

SVANHILD

...qui recueille
cet excès de bonheur? Non, malheureusement !

FALK, *avec une joie presque puérile.*

Ce n'est pas vous ! Ce n'est pas vous ! Oh, Dieu soit loué !
Oh, Dieu est bon et charitable, tout de même !
Je ne vous verrai pas la fiancée d'un autre ;...
il ne voulait que m'éclairer par la douleur...

(Il veut saisir la main de Svanhild.)

Écoutez-moi, Svanhild... écoutez- moi...

SVANHILD, *du doigt, indique rapidement le fond.*

Voyez !

(Elle se dirige vers la maison. Du fond arrivent en même temps Mme Halm, Anna, Mlle Skære, Guldstad, Styver et Lind. Pendant la scène précédente le soleil s'est couché, le paysage est dans le crépuscule.)

MADAME HALM

Le prêtre et sa famille arrivent à l'instant.
Qu'es-tu donc devenue?

MADEMOISELLE SKÆRE, *après un coup d'œil sur Falk.*

Tu as un air tout chose.

SVANHILD

Ça va bientôt passer : un peu de mal de tête.

MADAME HALM

Et tu restes quand même ici la tête nue?
Tiens le thé prêt ; et puis, mets de l'ordre au salon ;
il faut que ce soit bien, car je connais la dame.

(Svanhild entre dans la maison.)

STYVER, *à Falk.*

Sais-tu les opinions politiques du prêtre?

FALK

Je crois qu'il n'est pas pour les crédits de vie chère.

STYVER

Et si on lui donnait quelque léger avis
des vers cachés dans le tiroir de mon bureau?

FALK

Ça pourrait aider.

STYVER

Oh, plût à Dieu,... car, crois-moi,
On est gênés, et nous allons nous établir.
Ah, les soucis d'amour, ils ne sont pas légers.

FALK

Parbleu, qu'allais-tu faire dans cette galère !

STYVER

L'amour, une galère?

FALK

Non, le mariage,
avec liens, vie de serf, perte de liberté.

STYVER, *voyant que Mlle Skære s'approche.*

Tu n'imagines pas quel capital réside
dans les pensées et la parole de la femme.

MADEMOISELLE SKÆRE, *à voix basse.*

Le négociant, crois-tu qu'il voudra endosser?

STYVER, *maussade.*

Je ne suis pas très sûr encore ; j'essaierai.

(Ils s'éloignent en causant.)

LIND, *bas à Falk, en s'approchant avec Anna.*

Je ne peux me tenir plus longtemps ; sans tarder,
je vais présenter...

FALK

Tu aurais dû te taire,
et ne tenir aucun étranger au courant
de ce qui est à vous...

LIND

Ce serait singulier ; —
j'aurais dû te cacher mon bonheur, quand nous sommes
pensionnaires ici, dans la maison, ensemble !
Non maintenant que j'ai déjà les cheveux blonds,...

FALK

Ça ne te suffit pas, tu veux qu'ils soient bouclés?
Eh bien, mon cher ami, si c'est là ta pensée,
hâte-toi donc de déclarer l'association !

LIND

J'y ai aussi pensé pour diverses raisons,
et parmi elles, une est surtout importante ;
suppose, par exemple, qu'il se trouve ici
un courtiseur qui rôderait, cachant son jeu ;
et que soudain il se découvre et se déclare
prétendant ; ce serait assez désagréable.

FALK

Oui, c'est juste, j'avais tout à fait oublié
que tu es destiné à dignité plus haute.

Tu n'es qu'en attendant prêtre libre d'amour ;
tu auras tôt ou tard un juste avancement ;
mais il se trouve que la coutume et l'usage
défendent que tu sois ordonné tout de suite.

LIND

Si seulement le négociant ne...

FALK

Lui? Quoi donc?

ANNA, *confuse.*

Oh, ce n'est qu'un soupçon que Lind s'est mis en tête.

LIND

Non, ne dis pas cela ; je sens bien qu'il prétend
me ravir mon bonheur où et quand il pourra.
Cet homme vient ici en hôte quotidien,
il est riche et garçon, il vous conduit partout ;
bref, ma chérie, j'aperçois là mille détails
dont je ne peux rien présager que de mauvais.

ANNA, *avec un soupir.*

Oh, c'est dommage ; il faisait si bon aujourd'hui.

FALK, *à Lind, avec sympathie.*

Non, ne va pas laisser échapper le bonheur
pour une idée en l'air ; attends le plus longtemps
que tu pourras avant de hisser le drapeau.

ANNA

Mademoiselle Skære nous regarde ; chut !

(Elle et Lind s'éloignent de côtés différents.)

FALK, *suit Lind des yeux.*

Voilà qu'il se prépare à perdre sa jeunesse.

GULDSTAD, *qui pendant ce temps a eu sur l'escalier une conversation avec Mme Halm et Mlle Skære, s'approche et le frappe sur l'épaule.*

Eh bien, on est en train de méditer des vers?

FALK

Pas du tout, c'est d'un drame qu'il s'agit.

GULDSTAD

Ah, diable ;...
je ne vous croyais pas adonné à ce genre.

FALK

Non, en effet, mais c'est d'ailleurs l'œuvre d'un autre,
c'est d'un ami à moi, et même de nous deux ;...
oh, vous pouvez m'en croire, il va vite en besogne.
Pensez donc, du dîner jusqu'à ce temps du soir,
il a mené une idylle jusqu'à sa fin !

GULDSTAD, *malin.*

Et la conclusion est bonne?

FALK

Oh, vous savez
que d'abord le rideau tombe... sur *lui* et *elle*.
Mais ce n'est pas encor toute la trilogie ;
ensuite vient le grand tourment de l'écrivain,
qui doit, numéro deux, écrire cinq longs actes
pour composer la comédie des fiançailles,
et de là sort le fil qui formera la trame
du drame du mariage, numéro trois.

GULDSTAD, *souriant.*

On dirait que le goût d'écrire est contagieux.

FALK

Vraiment? Comment cela?

GULDSTAD

Je veux dire, en ce sens,
que, moi aussi, je vais méditant un poème,...

(Mystérieusement.)

un poème réel,... parmi d'autres défauts.

FALK

Et quel est le héros, si l'on peut le savoir?

GULDSTAD

C'est ce que je dirai demain,... mais pas avant.

FALK

C'est vous-même !

GULDSTAD

Me croyez-vous propre à ce rôle?

FALK

Vraiment, on ne saurait trouver meilleur héros.
Mais l'héroïne? Il faut, certes, la prendre au calme
de la campagne, et non dans le bruit de la ville.

GULSDTAD, *le menace du doigt.*

Chut,... c'est le nœud, et c'est pourquoi il faut attendre !...

(Il passe brusquement à un autre ton.)

Dites, que pensez-vous de mademoiselle Halm?

FALK

Oh, vous la connaissez sûrement mieux que moi ;
mon jugement ne peut lui faire bien ni mal...

(Souriant.)

Mais vous devez veiller à ce que ce poème
dont vous avez parlé n'aille pas tourner mal.
Supposez qu'abusant de votre confiance,
je remanie l'intrigue avec le dénouement.

GULDSTAD, *avec bonhomie.*

Oh, je n'aurais alors qu'à dire mon *Amen.*

FALK

C'est entendu?

GULDSTAD

Vous êtes homme du métier ;
il serait sot de refuser votre concours,
lorsqu'on n'est rien de plus qu'un simple bousilleur.

(Il remonte vers le fond.)

FALK, *en passant, à Lind.*

Oui, tu avais raison ; le négociant nourrit
des projets meurtriers contre votre union.

(Il s'éloigne.)

LIND, *bas à Anna.*

Ma crainte n'était donc pas vaine, tu le vois ;
il faut que nous allions nous déclarer sur l'heure.

(Ils se dirigent vers Mme Halm, qui est près de la maison avec Mlle Skære.)

GULDSTAD, *causant avec Styver.*

Un temps délicieux, ce soir.

STYVER

Certainement,
quand on est bien en train...

GULSTAD, *plaisantant.*

Quelque chose qui cloche
dans votre amour?

STYVER

Pas dans l'amour précisément...

FALK, *qui est survenu.*

Peut-être dans les fiançailles?

STYVER

Ça se peut.

FALK

Bravo ; je vois que tu n'es pas tout uniment
pour la menue monnaie de la poésie, toi !

STYVER, *piqué.*

Je n'imagine pas ce que la poésie
aurait à faire avec moi et mes fiançailles.

FALK

Il ne faut pas l'imaginer ; lorsque l'amour
vient à scruter sa propre essence, il est perdu.

GULDSTAD, *à Styver.*

Mais si l'on peut y apporter quelque remède,
dites-le, simplement.

STYVER

Oui, toute la journée
j'ai réfléchi à l'exposé de cette affaire,
mais ne peux parvenir à une conclusion.

FALK

Je viens à ton secours et ne serai pas long :
Depuis l'instant où tu fus promu fiancé,
tu t'es senti, pour ainsi dire, embarrassé...

STYVER

Oui, bien péniblement, à de certains moments.

FALK, *continuant.*

Tu t'es senti pressé par des engagements
que tu enverrais bien au diable, si possible ;
voilà.

STYVER

Que signifient ces accusations !
Non, j'ai renouvelé, en homme ponctuel ;

(Tourné vers Guldstad.)

mais il va s'ajouter ceci, le mois prochain :
lorsque l'on se marie, on a donc une femme...

FALK, *enchanté.*

Voilà que rebleuit le ciel de ta jeunesse,
c'est un écho des airs de ton temps de chansons !
C'est ce qu'il faut ; j'avais bien compris tout de suite ;
tu n'avais que besoin d'ailes et de ciseaux !

STYVER

Des ciseaux?

FALK

Oui, les ciseaux de la volonté,
pour couper tout lien, afin de t'échapper
et t'envoler...

STYVER, *en colère.*

Non, maintenant, tu vas trop loin !
M'accuser d'attenter à la loi de l'État !
J'aurais eu l'intention même de m'esquiver !
C'est commettre envers moi une vraie calomnie,...
une diffamation !

FALK

Voyons, tu n'es pas fou !
Mais quelle est ton idée, alors? Parle donc... parle !

GULDSTAD, *riant, à Styver.*

Oui, venez-en donc à vous expliquer vous-même !
Il s'agit...?

STYVER, *se remet.*

D'un emprunt à la caisse d'épargne.

FALK

Un emprunt !

STYVER, *rapidement à Guldstad.*

...ou plutôt d'un effet endossé
de cent dalers ou à peu près, que je devrai...

MADEMOISELLE SKÆRE, *qui est restée pendant ce temps avec Mme Halm, Lind et Anna.*

Non, tous mes compliments ! Dieu, comme c'est gentil !

GULDSTAD

Qu'y a-t-il maintenant?

(Il se dirige vers les dames.)

Voilà qui est fâcheux.

FALK, *passe le bras avec transport autour du cou de Styver.*

Bravo ; le son de la trompette avec douceur
proclame qu'il t'est né un frère en amour ! Viens !

(Il l'entraîne vers les autres.)

MADEMOISELLE SKÆRE, *n'en pouvant plus, aux messieurs.*

Pensez, Lind et Anna,... pensez donc, il l'a eue !
Les voilà fiancés !

MADAME HALM, *avec des larmes d'émotion, pendant que l'on félicite le couple.*

Mon Dieu, c'est la huitième
qui sortira pourvue de cette maison-ci ;...

(Tournée vers Falk.)

Sept filles,... et toutes avec des pensionnaires !

(Elle est trop émue et tient son mouchoir sur ses yeux.)

MADEMOISELLE SKÆRE, *à Anna.*

Que de gens vont venir faire leurs compliments.

(Elle la caresse avec émotion.)

LIND, *prend les mains de Falk.*

Mon cher, je vis dans une ivresse si heureuse !

FALK

Chut ;... comme fiancé tu es devenu membre
de la société du bonheur tempéré,
dont tu dois observer la règle : ...pas d'orgie !

(Se tourne vers Guldstad avec une pointe de compassion malicieuse.)

Monsieur le négociant !

GULDSTAD, *tout réjoui.*

Autant que je prévois,
ceci présage du bonheur pour tous les deux.

FALK, *le regarde, ébaubi.*

Vous souffrez ce chagrin d'un calme méritoire.
J'en suis heureux.

GULDSTAD

Vous voulez dire, cher monsieur?

FALK

Tout simplement, je dis qu'après avoir nourri
pour vous-même l'espoir...

GULDSTAD

Vraiment? Je l'ai nourri?

FALK

Oui, vous étiez, du moins, sur le point d'y venir ;
vous-même avez nommé mademoiselle Halm ;
vous demandiez...

GULDSTAD *souriant.*

Oui, mais... n'y en a-t-il pas deux?

FALK

C'est... à l'autre, à la sœur, que vous avez pensé !

GULDSTAD

Oui, à l'autre, à la sœur,... justement celle-là.
Cette sœur, apprenez à la connaître mieux,
et vous-même verrez si elle n'est pas digne
d'être appréciée avec un peu plus d'attention
qu'on ne le fait dans la maison pour le moment.

FALK, *froidement.*

Elle a certainement toutes les qualités.

GULDSTAD

Non, pas précisément ; elle n'a pas saisi
le ton de bonne compagnie ; là, elle perd...

FALK

Oui, c'est fâcheux.

GULDSTAD

Mais que madame Halm y consacre
seulement un hiver, je parie que personne
ne la dépassera.

FALK

Non, c'est bien évident.

GULDSTAD, *riant.*

Oui, comme c'est curieux avec les jeunes filles !

FALK, *enjoué.*

Elles sont comme le grain du seigle d'hiver,
qui germe inaperçu sous le givre et la neige.

GULDSTAD

Elles passent leur temps au bal après Noël...

FALK

Elles y sont nourries de cancans et scandales...

GULDSTAD

Et lorsque le printemps apporte sa chaleur...

FALK

On voit pousser de très petites dames vertes!

LIND, *s'avance et prend les mains de Falk.*

Oh, comme j'ai bien fait ; tu n'en as pas idée...
je me sens tellement heureux et rassuré!

GULDSTAD

Hé, voilà le futur ; racontez-nous comment
on se comporte comme nouveau fiancé!

LIND, *désagréablement touché.*

On n'aime pas s'en expliquer avec un tiers.

GULDSTAD, *plaisantant.*

Mauvaise humeur! Je vais me plaindre auprès d'Anna.

(Il se rapproche des dames.)

LIND, *le suivant des yeux.*

Ah, quel individu, il est insupportable!

FALK

Tu t'es d'ailleurs trompé sur son compte...

LIND

Vraiment?

FALK

Ce n'était pas Anna qui lui trottait en tête.

LIND

Comment ! Était-ce donc Svanhild?

FALK

Je n'en sais rien.

(Avec une expression malicieuse.)

Pardonne-moi, martyr d'une cause étrangère !

LIND

Que signifie...?

FALK

Dis-moi, as-tu lu le journal
aujourd'hui?

LIND

Non.

FALK

Je vais t'envoyer cette feuille ;
on y voit un homme à qui, par un coup du sort,
une molaire saine a été arrachée,
parce que son cousin souffrait du mal de dents.

MADEMOISELLE SKÆRE, *regarde à gauche.*

C'est le prêtre qui vient !

MADAME HALM

Voyez s'ils sont nombreux !

STYVER

Cinq, six, sept, huit enfants !

FALK

C'est de l'incontinence !

MADEMOISELLE SKÆRE

Oh là ! c'est indécent, pourrait-on presque dire !

(On a entendu une voiture s'arrêter dehors à gauche. Le prêtre, sa femme et huit fillettes, tous en costumes de voyage, entrent à la queue-leu-leu.)

MADAME HALM, *se hâte d'aller au-devant des arrivants.*

Soyez cordialement les bienvenus !

STRAAMAND

Merci !

MADAME STRAAMAND

Mais il y a ici réception...

MADAME HALM

Peut-on dire !

MADAME STRAAMAND, *confuse comme une femme de la campagne.*

Car si nous dérangeons,...

MADAME HALM

Non, pas le moins du monde ;
vous arrivez on ne peut pas plus à propos ;
ma fille Anna vient juste de se fiancer.

STRAAMAND, *secoue la main d'Anna avec onction.*

Bien, j'en témoignerai ;... l'amour,... ou l'affection...
est un trésor que la vermine ni la rouille
ne rongent pas,... s'il a en soi quelque vertu.

MADAME HALM

Comme c'est bien d'avoir amené les petites
à la ville avec vous.

STRAAMAND

En plus de celles-ci
quatre bambines sont restées chez nous.

MADAME HALM

Vraiment?

STRAAMAND

Trois d'entre elles sont encore trop petites
pour ressentir l'absence d'un père chéri
occupé au Storting.

MADEMOISELLE SKÆRE, *à Mme Halm, prenant congé.*

Maintenant, je vous quitte.

MADAME HALM

Oh, pourquoi voulez-vous partir de si bonne heure?

MADEMOISELLE SKÆRE

Il faut que j'aille en ville et dise la nouvelle ;
chez les Jensen, je sais qu'on se couche fort tard ;
oh, les tantes vont être enchantées, pensez donc !
Chère Anna, maintenant, plus de timidité ;...
c'est demain dimanche, et de partout il viendra
des gens faire pleuvoir sur toi les compliments !

MADAME HALM

Eh bien, bonsoir, alors !

(Aux autres.)

Une goutte de thé,

vous voulez bien? Entrez donc, madame Straamand.

(Mme Halm, Straamand, sa femme et les huit enfants, ainsi que Guldstad, Lind et Anna, entrent dans la maison.)

MADEMOISELLE SKÆRE, *en prenant le bras de son fiancé.*

Maintenant, nous allons flirter ! Styver, vois-tu
comme la lune siège en nageant sur son trône !
Mais tu ne le vois pas, non !

STYVER, *morose.*

Si, je le vois bien ;
seulement je pensais à mon obligation.

(Ils sortent à gauche. Falk, qui, pendant la scène précédente, a obstinément observé Straamand et sa femme, reste seul dans le jardin. La nuit est venue; les lumières sont allumées dans la maison.)

FALK

Tout est en cendres, mort ;... détresse irréparable... !
C'est ainsi que l'on va, deux par deux, par le monde ;
tous ils sont là comme les troncs noircis que laisse
l'incendie d'un bois sur la lande dévastée ;...
rien n'est qu'aridité partout,... n'est-il personne
qui apporte le frais feuillage de la vie !

(Svanhild sort sur la véranda avec un rosier en fleur, qu'elle pose sur la balustrade.)

Si, une... une !

SVANHILD

Falk, vous restez là dans l'ombre?

FALK

Et je n'ai pas peur? Non, c'est l'ombre qui est belle.

Mais n'avez-vous pas peur, dites-moi, là dedans,
où la lampe luit sur ces cadavres livides...

SVANHILD

Oh, fi !

FALK

Jadis, il fut si riche de courage ;
il luttait contre tous pour une femme aimée ;
il menait à l'assaut contre les convenances,
son amour éclatait en joyeuses chansons !
Voyez-le maintenant ! En longue redingote,...
c'est le drame vivant de sa chute profonde !
et cette femme, avec son cotillon fané,
ses souliers éculés claquant sous les talons,
elle est la vierge ailée qui devait l'amener
à communier avec les âmes de beauté.
Ce feu, qu'en reste-t-il? Pas même la fumée !
Sic transit gloria amoris, voyez-vous !

SVANHILD

Oui, tout cela est lamentable, et je ne vois
personne, dont je voudrais partager le sort.

FALK, *résolu.*

Eh bien, révoltons-nous, tous les deux, contre un ordre
qui est factice et non conforme à la nature.

SVANHILD, *branle la tête.*

Alors serait perdue notre cause commune,
croyez-moi, aussi sûr que nous sommes sur terre.

FALK

Non, la victoire est là, quand on est deux d'accord.

Nous abandonnerons l'église du banal,
et la paroisse qui a nom vulgarité !
Le but que se propose l'action personnelle
est bien de se tenir indépendant, vrai, libre.
Cela ne fait défaut ni à vous, ni à moi.
Une vie d'âme en vous palpite dans vos veines,
vous exprimez avec chaleur des pensées fortes,
vous n'admettrez pas que le corset de la forme
comprime votre cœur, qui doit librement battre ;
votre voix convient mal à faire sa partie
au chœur réglé selon le rythme des usages.

SVANHILD

Et ne croyez-vous pas que la douleur, souvent,
a serré ma poitrine et assombri ma vue?
J'aurais voulu m'ouvrir moi-même mon chemin.

FALK

Oui, dans votre pensée tranquille?

SVANHILD

Non, en fait.
Mais les tantes, alors, ont donné des conseils,...
il fallait réfléchir, chercher, peser la chose...

(Se rapprochant.)

Vous dites : la pensée tranquille ; non, j'ai fait
hardiment un essai... je voulais être peintre.

FALK

Eh bien?

SVANHILD

Je fus déçue, le talent me manquait ;
mais le besoin de liberté tenait toujours ;
après le chevalet, je songeai au théâtre...

FALK

Projet qui fut sans doute aisément détourné?

SVANHILD

Sur la proposition de la plus vieille tante,
qui préférait pour moi l'emploi de gouvernante...

FALK

Mais personne jamais ne m'avait dit cela !

SVANHILD

Non, naturellement, on s'en est bien gardé.

(Avec un sourire.)

On craignait que « mon avenir » pût en souffrir,
les jeunes gens ne devaient pas savoir cela.

FALK, *la regarde un moment avec une compassion méditative.*

J'ai eu longtemps l'idée qu'un tel sort était vôtre...
Je me souviens très bien, quand je vous vis d'abord,
combien peu vous m'avez paru semblable aux autres,
et je voyais que nul ne savait vous comprendre.
L'élégante assemblée était assise à table,
où le thé s'exhalait,... le babil bourdonnait,
les filles rougissaient, les messieurs roucoulaient,
comme pigeons apprivoisés quand il fait lourd.
Des filles mûres, des matrones, défendaient
la religion et la morale gravement,
de jeunes femmes exaltaient l'économie,
et vous, restiez à part, comme oiseau sur le toit,
Et lorsqu'enfin le bavardage fut monté
à une orgie de prose et bacchanale au thé,...

vous avez eu l'éclat de l'argent bien frappé
au milieu de ce cuivre et papier estampés.
Vous étiez la monnaie d'un pays étranger,
on vous comptait ici d'après un autre cours,
vous ne pouviez passer dans un rapide échange
de propos sur les vers, le beurre, et l'art, et tout.
Alors... comme parlait mademoiselle Skære...

SVANHILD, *d'un air de gravité.*

Et son futur, debout derrière, en preux hardi,
tenait comme un écu son chapeau à son bras...

FALK

...votre mère, à travers la table, vous fit signe :
« Bois donc, Svanhild, avant que le thé refroidisse. »
Vous avez bu le thé fade et tiède d'un trait,
cette boisson qu'avaient savourée vieux et jeunes.
C'est à ce même instant que le nom me frappa.
La saga des Volsungs, rude, avec son horreur,
et sa longue série de lignées qui succombent,
me parut s'allonger jusque dans notre temps ;
je vis en vous une Svanhild numéro deux,
mais transformée, accommodée à notre époque.
Trop long, sous le drapeau mensonger de la règle,
a été le combat, on veut paix et entente ;
mais la loi qu'a honnie le crime du temps veut,
pour le péché de tous, qu'une innocente saigne.

SVANHILD, *avec une légère ironie.*

Je n'imaginais pas des fantaisies pareilles,
si sanglantes, naissant dans les vapeurs du thé ;
mais c'est évidemment votre art le plus modeste
d'entendre les esprits, lorsque l'esprit se tait.

FALK, *ému.*

Ne riez pas, Svanhild ; derrière l'ironie
ce sont des pleurs qui brillent ;... oh, je le vois bien.
Je vois plus ; si vous êtes foulée dans la boue,
et pétrie en argile de forme oubliée,
tous les gâcheurs viendront avec leur ébauchoir
faire leur lourd et bête et grossier bousillage.
Ce que Dieu a créé, le monde le plagie,
et il vous recréera... mais à sa propre image ;
il va changer, ôter, ajouter, augmenter,
et quand il vous mettra telle sur piédestal,
il sera enchanté. La voilà donc normale !
quelle sérénité ! une froideur de marbre !
Éclairée par la lampe et le lustre, elle cadre
parfaitement avec l'effet décoratif !

(Il saisit passionnément sa main.)

S'il faut que votre esprit meure, vivez d'abord !
Soyez à moi, Svanhild, dans le printemps de Dieu ;
Vous viendrez assez tôt dans la cage dorée
où la dame fleurit, mais la femme languit,
et c'est la femme seulement que j'aime en vous.
D'autres vous mèneront dans le foyer nouveau ;
mais c'est ici, ici que le premier printemps
de ma vie a jailli,... c'est ici qu'ont poussé
les tout premiers bourgeons de mon arbre de chant ;
ici j'ai pris essor ;... si vous ne faiblissez,
ici, Svanhild, ici je deviendrai poète !

SVANHILD, *avec un doux reproche, en retirant sa main.*

Oh pourquoi maintenant me dites-vous cela?
Se rencontrer en liberté, c'était si bien.

Vous auriez dû vous taire ; pour ne pas se perdre,
faut-il que le bonheur s'appuie d'une promesse?
Maintenant vous avez parlé, tout est fini.

FALK

Non, je vous ai montré le but, élancez-vous,
ma fière Svanhild,... si vous osez le saut.
Montrez que vous avez l'audace d'être libre !

SVANHILD

D'être libre?

FALK

Oui, précisément, c'est être libre
que de complètement accomplir sa mission ;
or, vous êtes élue par le ciel, je le sais,
pour m'aider à ne pas faillir à la beauté.
Je dois, comme l'oiseau dont je porte le nom,
monter contre le vent pour atteindre au plus haut ;
vous êtes l'air léger où je peux me bercer ;
seulement grâce à vous mes ailes prendront force.
Soyez à moi, en attendant que d'être au monde,...
quand tombe la feuillée, nos chemins se séparent.
Pénétrez-moi du chant de votre âme si riche,
et je vous renverrai poème pour poème ;
puis vous pourrez vieillir à la lueur de la lampe,
comme l'arbre jaunit, sans plainte et sans souffrance.

SVANHILD, *avec une amertume qu'elle réprime.*

Je ne peux remercier pour cette bienveillance,
si clairs qu'y apparaissent vos bons sentiments.
Vous me considérez comme l'enfant un saule,
où il peut, pour un jour, se tailler une flûte.

FALK

Eh bien, c'est mieux que de rester au marécage,
pour être suffoqué par les brouillards d'automne.

(Avec véhémence.)

Vous devez ! Il le faut ! Oui, c'est votre devoir
de m'offrir ce que Dieu vous a tant prodigué,...
vos rêves qui, en moi, vont devenir poèmes !
Regardez là, l'oiseau,... sottement je l'ai tué ;
c'était pour vous le livre des livres de chant.
Ne m'abandonnez pas ; chantez-moi comme lui,...
et ma vie vous rendra poème pour chanson !

SVANHILD

Et quand vous saurez tout et que je serai vide,
ayant chanté mon dernier chant sur le rameau,...
et après?

FALK, *la regarde.*

Après? Oui,... eh bien, rappelez-vous.

(Il montre du doigt le jardin.)

SVANHILD, *bas.*

Oh oui, je sais que vous pouvez jeter la pierre.

FALK, *rit d'un rire méprisant.*

Voilà l'esprit de liberté que vous vantiez,...
résolu à oser, dès que le but est là !

(Avec force.)

Le but, je l'ai montré ; donnez une réponse
qui soit définitive.

SVANHILD

Vous la connaissez :
Jamais je ne pourrai sur vos voies vous atteindre.

FALK, *rompant froidement.*

Assez donc là-dessus ; que le monde vous prenne.

(Svanhild s'est détournée de lui en silence. Elle appuie sur la balustrade de la véranda ses mains, sur lesquelles elle pose la tête.)

FALK, *fait quelques pas de-ci, de-là, prend un cigare, s'arrête près d'elle et dit après un silence.*

Vous trouvez sûrement que c'est bien ridicule,
tout ce dont je vous ai entretenue ce soir?

(Il s'arrête comme pour attendre une réponse. Svanhild se tait.)

Je me suis emballé, oui, je le comprends bien ;
vous ne pouvez sentir que comme sœur et fille ;...
je mettrai désormais des gants pour vous parler,
c'est ainsi que nous deux nous comprendrons le mieux.

(Il attend un peu; mais comme Svanhild ne fait pas un mouvement, il se retourne et se dirige à droite.)

SVANHILD, *lève la tête après un court silence, le regarde avec fermeté, puis s'approche.*

J'ai deux mots sérieux à vous dire, en merci
pour la main de sauveur que vous vouliez me tendre.
Une image employée par vous m'a fait comprendre
ce que vous entendez par « fuite hors du monde ».
Vous vous compariez au faucon, qui doit cingler
contre le vent, s'il veut atteindre les hauteurs ;
j'étais la brise qui vous portait vers le bleu,...
et sans moi vous étiez impuissant et sans force...

Quelle pitié ! Que c'est mesquin, risible même
ainsi que vous avez fini par le sentir !
Mais l'image est tombée dans un terrain fertile ;
car à mes yeux elle en a fait surgir une autre,
et qui n'est pas boiteuse ainsi qu'était la vôtre.
Je vous ai vu non pas faucon, mais cerf-volant,
cerf-volant de poète, en papier, simplement,
dont le corps même est seulement un accessoire,
tandis que la ficelle en est le principal.
Le vaste cœur était comme bourré de traites
sur l'avenir, inscrites en or poétique ;
et les ailes étaient des paquets d'épigrammes
qui frappent au hasard et ne touchent personne ;
la longue queue était un poème actuel
qui voulait fouailler les tares de l'époque,
mais n'allait pas plus loin qu'à chuchoter un peu
sur ceci et cela qui n'est pas comme il doit.
Tel vous gisiez inerte devant moi, priant :
« Soulevez-moi, que je m'envole à l'est ou l'ouest !
Oh, faites que dans l'air je monte avec mes chants,
dût cela vous coûter blâme de mère et sœur ! »

FALK, *serre les poings avec une forte émotion intérieure.*

Par le dieu du ciel... !

SVANHILD

Non, croyez ce que j'en dis,
je suis trop grande pour un pareil jeu d'enfants :
et vous, qui êtes né pour l'action spirituelle,...
suffit-il de voler vers les bords des nuages,
accrochant votre vie de poète à un fil
que je pourrais couper où et quand il me plaît !

FALK, *vivement.*

Quel jour est-ce aujourd'hui?

SVANHILD, *avec plus de douceur.*

Ah, voilà qui est bien ;
que ce jour soit un jour mémorable pour vous ;
vous prendrez votre essor avec vos propres ailes,
et l'on verra si elles peuvent vous porter.
Les couplets sur papier sont bons pour le pupitre,
la vie seule produit la poésie vivante,
qui a, vers les hauteurs, seule droit de passage ;
vous choisirez des deux celle que vous voudrez.

(Plus près de lui.)

Et maintenant, j'ai fait ce que vous demandiez,
et j'ai chanté mon dernier chant sur le rameau ;
je n'en avais pas d'autre ; à présent je suis vide,
et maintenant, si vous voulez, jetez la pierre !

(Elle entre dans la maison; Falk reste immobile et la suit des yeux; on aperçoit au loin une barque, d'où l'on entend en sourdine ce qui suit.)

CHŒUR

Voiles tendues, mes ailes d'aigle bruissent
sur le miroir de la mer de la vie ;
la troupe des mouettes nous suit.
Par-dessus bord le lest de la raison !
Je vais couler peut-être mon esquif ;
mais qu'il fait bon voguer ainsi !

FALK, *distrait, se réveillant de ses pensées.*

Quoi? un chant? Ah,... c'est le quatuor de Lind, sans doute, qui s'exerce à la joie ; ah oui, c'est bien cela !

(A Guldstad, qui sort, un cache-poussière sur le bras.)

Eh bien, monsieur le négociant, on se défile?

GULDSTAD

Oui. Mais d'abord, laissez-moi mettre mon manteau ;
nous, gens de prose, nous craignons les courants d'air,
chez nous, le vent du soir s'en prend à notre cou.
Bonsoir.

FALK

Monsieur,... un mot, avant que vous partiez !
Indiquez-moi une œuvre à faire, mais très grande... !
J'y joue ma vie !...

GULDSTAD, *avec une emphase ironique.*

Eh bien, en lutte avec la vie,
Vous allez voir qu'il faut mettre la vie en jeu.

FALK, *le regarde, songeur, et dit lentement.*

Voilà en peu de mots le programme énoncé.

(Il s'écrie joyeusement.)

Me voici réveillé de cette torpeur vide,
maintenant j'ai jeté le grand dé de la vie,
et vous allez bien voir,... oui, le diable m'emporte...

GULDSTAD

Non, jurer ne fait peur pas même à une mouche.

FALK

Non, pas de mots, mais des actes, rien que des actes !
Je renverse le plan de travail du Seigneur !
J'ai gaspillé six jours ouvrables à bâiller ;
mon œuvre n'est encore ici-bas que néant ;...
mais demain c'est dimanche... enfin, je vais créer !

GULDSTAD, *riant.*

Bon, vous vous y mettrez avec entrain, j'espère ;
mais rentrez donc, d'abord, et couchez-vous, bonsoir.

(Il sort à gauche. On voit Svanhild dans la chambre au-dessus de la véranda. Elle ferme la fenêtre et baisse le store.)

FALK

Maintenant, à l'action ; j'ai trop longtemps dormi.

(Il lève les yeux vers la fenêtre de Svanhild, et s'écrie, comme pris d'une forte résolution.

Bonsoir, bonsoir ! Aie de beaux rêves cette nuit ;
demain, Svanhild, nous deux, nous serons fiancés.

(Il sort vivement à droite; du fjord parvient de nouveau le chant.)

LE CHŒUR

tu vas couler peut-être ton esquif ;
mais qu'il fait bon voguer ainsi !

(La barque s'éloigne en glissant lentement pendant que le rideau tombe.)

ACTE II

(Dimanche après midi. Des dames et des messieurs en toilette boivent le café dans la véranda. Par les portes vitrées ouvertes on voit d'autres visiteurs dans le salon ; c'est de là qu'on entend ce qui suit :)

CHŒUR

Bienvenus parmi nous, ligue des fiancés !
Vous pourrez désormais aimer à porte ouverte,
vous pourrez vous tenir embrassés tout le jour,
vous pourrez vous donner des baisers à plaisir ;...
ne craignez pas qu'on vous épie.

Vous pouvez, tous les deux, flirter bien à votre aise ;
cela vous est permis tant dehors que chez vous.
Librement, désormais, que votre amour s'installe ;
donnez-lui tous vos soins, arrosez-le, qu'il pousse ;
montrez que vous savez y faire !

MADEMOISELLE SKÆRE, *dans le salon.*

Non, dire que je ne m'en suis pas douté, Lind ;
je vous aurais bien taquiné !

UNE DAME, *dans le salon.*

Oui, c'est vexant !

UNE AUTRE DAME, *à la porte.*

Anna, il a *écrit*, hein?

UNE TANTE

Non.

MADEMOISELLE SKÆRE

Le mien l'a fait.

UNE DAME, *sur la véranda.*

Anna, combien de temps est-ce resté secret?

(Elle court au salon.)

MADEMOISELLE SKÆRE

Tu dois sortir demain pour acheter l'anneau.

PLUSIEURS DAMES, *empressées.*

Oh, nous allons le mesurer !

MADEMOISELLE SKÆRE

Non, laissez donc ;
elle le fera bien.

MADAME STRAAMAND, *sur la véranda, à une dame qui coud.*

C'est fait à contrepoint?

LA FEMME DE CHARGE, *dans la porte, avec un plateau.*

Une seconde tasse?

UNE DAME

Une goutte, merci.

MADEMOISELLE SKÆRE

C'est heureux que tu aies la semaine prochaine
ton manteau neuf, quand vous irez partout en ville.

UNE DAME MURE, *dans le salon, près de la fenêtre.*

Quand iras-tu chez Ollendorff et chez Balchen?

PLUSIEURS EN CHŒUR

Regardez donc comme elle rougit, la friponne !

UN MONSIEUR, *à quelques dames sur la véranda.*

Voyez donc monsieur Lind avec le gant d'Anna.

QUELQUES-UNES DES DAMES, *avec une joie bruyante.*

Mon Dieu, il a baisé le gant !

D'AUTRES, *de même, sautant debout.*

Non ! — c'est bien vrai?

LIND, *apparaît à la porte, rouge et confus.*

C'est absurde, voyons !

(Il s'éloigne.)

MADEMOISELLE SKÆRE

Mais si, je l'ai bien vu !

STYVER, *à la porte, avec une tasse de café d'une main et un biscuit de l'autre.*

Il ne faut pas ainsi défigurer les faits ;
je me porte garant que les témoins se trompent.

MADEMOISELLE SKÆRE, *à l'intérieur et sans être vue.*

Arrive, Anna, et place-toi devant la glace.

QUELQUES DAMES, *criant.*

Vous aussi, Lind !

MADEMOISELLE SKÆRE

Dos contre dos ! Un peu plus près !

LES DAMES SUR LA VÉRANDA

Allons voir de combien il est plus grand qu'Anna.

(Toutes accourent au salon; on y entend quelque temps des rires et un bruyant bavardage.)

FALK, *qui, pendant la scène précédente, a circulé dans le jardin, arrive sur le devant de la scène, s'arrête, et regarde, jusqu'à ce que le bruit se soit un peu apaisé.*

Voilà comme ils tuent la poésie d'un amour...
Le tueur maladroit qui donne mal son coup,
si bien que l'animal souffre inutilement,
est condamné au pain et à l'eau pour dix jours ;
mais ceux-ci... ces gens-là... restent en liberté.

(Il serre les poings.)

Oh, je serais tenté... ; chut, la parole est vaine ;
désormais seulement l'action, je l'ai juré.

LIND, *vivement et avec précaution sort du salon.*

Dieu merci, les voilà qui parlent de la mode,
et je peux m'échapper...

FALK

Hé, te voilà heureux
et sûr ; l'essaim des vœux, dense comme moustiques,
a bourdonné sans cesse et toute la journée.

LIND

Ils ont si bonnes intentions, tous, tant qu'ils sont ;
mais j'avoue qu'un peu moins serait bien suffisant.
C'est presque fatigant, la sympathie qu'ils montrent ;
ce sera un repos de s'enfuir un moment.

(Il va pour sortir à droite.)

FALK

Où iras-tu?

LIND

Dans la cambuse, j'ai pensé.
Frappe, si tu trouvais la porte verrouillée.

FALK

Ne veux-tu pas que j'aille te chercher Anna?

LIND

Non... s'il le faut, elle saura me prévenir.
Hier soir, nous avons causé jusque très tard ;
je lui ai dit alors à peu près l'essentiel ;
il me semble, d'ailleurs, que c'est agir au mieux
que d'être ménager du trésor de bonheur.

FALK

Tu as raison, il n'y faut pas fouiller par trop
au jour le jour...

LIND

Allons, laisse-moi m'en aller.
Et je vais maintenant m'offrir une vraie pipe ;
ça fait trois jours entiers que je n'ai pas fumé ;
j'avais le sang tellement en révolution ;
car je tremblais de peur de me voir rebuté...

FALK

Oui, tu dois désirer te délasser un peu.

LIND

Oh, comme le tabac va me paraître bon.

(Il sort à droite. Mlle Skære et quelques autres dames arrivent du salon.)

MADEMOISELLE SKÆRE, *à Falk.*

C'est lui qui est parti là?

FALK

Oui, c'est le gibier.

QUELQUES DAMES

Nous échapper ainsi !

D'AUTRES

Oh fi, c'est une honte !

FALK

Il est sauvage encor, mais s'apprivoisera
quand il aura porté le collier quelques jours.

MADEMOISELLE SKÆRE, *regarde autour d'elle.*

Où est-il?

FALK

Maintenant il est dans le grenier
du pavillon, là-bas, dans notre nid commun ;

(D'un ton de prière.)

mais n'allez pas le relancer jusque là-bas ;
qu'il puisse un peu souffler !

MADEMOISELLE SKÆRE

C'est bien ; mais le délai
ne sera pas long.

FALK

Oh ! donnez-lui un quart d'heure,...
et vous pourrez alors recommencer le jeu.
Il est pour le moment dans un sermon anglais...

MADEMOISELLE SKÆRE

Anglais...?

LES DAMES

Vous vous moquez de nous ! Vous plaisantez?

FALK

C'est très sérieux. Il est fermement résolu
à prendre un pastorat parmi les émigrants,
et c'est pourquoi...

MADEMOISELLE SKÆRE, *effrayée.*

Mon Dieu, il avait en secret
cette idée folle?

(Aux dames.)

Oh, appelez toutes les tantes !
Allez chercher Anna et madame Straamand
et madame Halm !

QUELQUES DAMES, *agitées.*

Oui, il faut empêcher ça !

D'AUTRES

Il faut que nous fassions du bruit !

MADEMOISELLE SKÆRE

Ah, les voici
qui viennent, Dieu merci !

(A Anna, qui arrive du salon avec le prêtre, sa femme et ses enfants, Styver, Guldstad, Mme Halm et les autres hôtes.)

Sais-tu bien à quoi Lind,
sans en rien dire, s'est fermement résolu?
A partir comme prêtre au loin...

ANNA

Oui, je le sais.

MADAME HALM

Et tu lui as promis... !

ANNA, *confuse.*

De partir avec lui.

MADEMOISELLE SKÆRE, *révoltee.*

Il t'a entortillée, alors !

LES DAMES, *joignant les mains.*

Non,... quel sournois !

FALK

Mais rappelez-vous donc ses aspirations... !

MADEMOISELLE SKÆRE

Oui, mon Dieu, on les suit, lorsque rien ne vous lie ;
un *fiancé* n'a plus qu'à suivre sa future...
Non, chère Anna, réfléchis bien quand il est temps ;
tu es bien née ici, n'est-ce pas, dans la ville...?

FALK

Il est doux, cependant, de souffrir pour l'idée !

MADEMOISELLE SKÆRE

Va-t-on souffrir pour les idées de son futur?
Non, mon Dieu, on n'est pas obligée à cela !

(Aux dames.)

Venez toutes, allons !

(Elle prend le bras d'Anna.)

Attends, tu vas bien voir ;...
et on lui apprendra ce qu'il lui reste à faire.

(Elles remontent au fond et sortent à droite en conversation animée avec plusieurs des dames: les

autres hôtes se dispersent en divers groupes dans le jardin. Falk arrête Straamand, dont la femme et les enfants restent constamment près de lui. Guldstad marche, pendant le dialogue suivant, et tantôt s'éloigne et tantôt se rapproche.)

FALK

Oh, monsieur le pasteur, à ce jeune champion
de la foi, prêtez votre appui, avant qu'on ait
disposé contre lui mademoiselle Anna.

STRAAMAND, *d'un ton de prêche.*

La femme doit, c'est vrai, s'accommoder à l'homme ;...
mais si, à déjeuner, je l'ai bien entendu,
sa mission n'a pas une base très sûre,
et l'offrande apportée est assez incertaine...

FALK

Non, monsieur le pasteur, n'en jugez pas si vite.
J'ose vous assurer par la main et la bouche
qu'il a une mission grande et indiscutable...

STRAAMAND, *enchanté.*

Bon, s'il peut compter sur quelque chose de sûr
pour son année,... alors c'est tout une autre affaire.

FALK, *impatient.*

Vous mettez en avant ce que je mets derrière ;
je parle de mission,... vocation,... non de gages !

STRAAMAND, *avec un sourire convaincu.*

Sans gages, nul ne peut répandre la parole
en Amérique, ou en Europe, ou en Asie,...

nulle part. Oui, mon jeune ami, s'il était libre,...
s'il était seul et sans liens,... oui, ça irait ;
mais pour Lind, lui qui est fiancé déclaré,...
une telle fonction n'est pas ce qui convient.
Réfléchissez vous-même ; il est fort, vigoureux.
il peut avec le temps fonder une famille ;...
je suppose qu'il a très bonne volonté ;...
mais les moyens, mon cher...? « Ne bâtis pas sur sable »,
dit l'Écriture. Ah, ce serait une autre affaire,
si l'offrande...

FALK

Mais oui, elle n'est pas médiocre,
je vous assure.

STRAAMAND

Alors,... c'est une aide, cela !
Quand on est disposé à donner son offrande,
et largement...

FALK

Il y est prêt comme peu d'autres !

STRAAMAND

Lui? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.
Conformément à sa fonction il *prend* l'offrande,
il ne la donne pas...

MADAME STRAAMAND, *regarde au fond.*

Les voilà qui reviennent.

FALK, *le regarde un instant, étonné, le comprend soudain, et éclate de rire.*

Oh, bravo pour l'offrande ;... oui, celle que l'on donne
aux jours de fête,... enveloppée dans du papier !

STRAAMAND

Car si toute l'année on se sent à l'étroit,
on a ça à Noël et à la Pentecôte.

FALK, *amusé.*

Et la « mission » sera, si elle est suffisante,
bien remplie même avec des charges de famille !

STRAAMAND

Évidemment ; si l'on est sûr d'amples subsides,
on peut même prêcher pour les Cafres Zoulous.

(A mi-voix.)

Et maintenant, je la prendrai par la douceur.

(A l'une des fillettes.)

Mette, va me chercher ma tête, ma petite.
Il s'agit, mon enfant, de ma tête de pipe,
tu comprends.

(Il tâte la poche de sa redingote.)

Non, attends un peu ;... je l'ai sur moi.

(Il remonte en bourrant sa pipe, suivi de sa femme et de ses enfants.)

GULDSTAD, *se rapproche.*

Vous jouez un peu ici le rôle du serpent,
il me semble, dans le paradis de l'amour !

FALK

Oh, l'arbre de la science a des fruits par trop verts ;
ils ne tentent personne.

(A Lind, qui arrive de droite.)

Eh, comment,... te voilà?

LIND

Mais, bonté divine, en quel état j'ai trouvé
notre chambre ; la lampe est par terre, cassée,
le store déchiré, notre plume d'acier
brisée, et l'encre coule sur le garde-feu !

FALK, *lui tape sur l'épaule.*

Ces dégâts sont l'essor du printemps de ma vie.
Trop longtemps, je suis resté derrière des stores
à écrire des vers sous le feu de la lampe ;
j'en ai fini avec la poésie en chambre ;...
j'entre avec le soleil de Dieu dans la clarté ;...
mon printemps est venu, mon âme transmuée ;
je ne suis désormais poète qu'en action.

LIND

Tu peux être poète en ce que tu voudras ;
mais pour ces stores peints, crois-moi, ma belle-mère
n'en verra pas la perte avec tranquillité.

FALK

Comment, elle, si prête à tout sacrifier
à ses pensionnaires, même nièces et filles,...
elle prendrait des airs pincés pour ce détail !

LIND, *en colère.*

C'est un acte grossier, et très inconvenant,
et qui nous compromet, en outre, tous les deux !
Enfin,... arrangez-vous ensemble ; mais la lampe,
ainsi que le verre et le globe, était mon bien...

FALK

Oh, quant à ça, je ne m'en fais aucun scrupule ;
tu as l'été clair et lumineux du Seigneur,...
qu'as-tu besoin de lampe?

LIND

Hé, tu es étonnant !
tu oublies tout à fait que l'été dure peu.
Justement, si je veux en finir à Noël,
je crois qu'il n'y a pas de temps à gaspiller.

FALK, *avec de grands yeux.*

Tu penses donc à l'avenir?

LIND

J'y pense, certes ;
l'examen, il me semble, est assez important...

FALK

Souviens-toi d'hier soir ! Tu es là et tu vis.
Enivré du présent, tu ne demandes rien,...
pas même d'obtenir un passable à Noël ;...
non, car le bel oiseau du bonheur, tu l'as pris ;
tu as le sentiment que toute la richesse
du monde est répandue ruisselante à tes pieds !

LIND

Oui, j'ai bien dit cela ; mais naturellement
c'est *cum grano salis* qu'il faut l'entendre.

FALK

Ah, bien !

LIND

Je compte, le matin, jouir de mon bonheur,
j'y suis très résolu.

FALK

Voilà qui est hardi !

LIND

Il faut que j'aille voir ma nouvelle famille,
en sorte que ce temps serait perdu quand même ;
mais il pourrait être fâcheux de modifier
mon horaire au delà de ce que je dis là.

FALK

Et pourtant tu voulais, la semaine dernière,
t'en aller par le vaste monde avec ton chant.

LIND

Oui, mais j'ai bien compris que ce serait trop long ;
je peux employer mieux ces quinze journées-là.

FALK

Non, tu restais chez toi pour une autre raison ;
tu disais que pour toi le fond de la vallée
a l'air des fjelds et le gazouillis des oiseaux.

LIND

Eh oui, certainement,... l'air est très sain ici ;
mais on en peut jouir tout en restant assis
à travailler assidûment avec son livre.

FALK

Mais justement le livre était insuffisant
pour servir d'échelle...

LIND

Oh, ce que tu es têtu ;
oui, on dit ça quand on est libre et sans lien...

FALK, *le regarde et joint les mains dans une surprise muette.*

Toi aussi, Brutus !

LIND, *avec une nuance de confusion et de dépit.*

Oh, rappelle-toi, voyons,
que j'ai, moi, des devoirs que tu n'as pas du tout.
J'ai une fiancée. Regarde tous les autres
fiancés, même ceux qui ont longue expérience,
que tu ne voudras pas censurer, je l'espère,
ils affirment tous que, si l'on doit traverser
la vie à deux, il faut...

FALK

Passe ton commentaire.
Qui te l'a fourni?

LIND

Oh, par exemple Styver,
et c'est un homme, évidemment, qui ne ment pas.
Mademoiselle Skære, aussi, est bien au fait,
et elle dit...

FALK

Bien, mais le prêtre et sa Maren?

LIND

Oui, c'est bien singulier, le cas de ces deux-là ;
dans leur humeur il règne une sérénité...
elle ne peut se rappeler ses fiançailles,
crois-tu? et ne sait plus ce que c'est que d'aimer.

FALK

Oui, c'est le résultat, quand on dort trop longtemps,....
l'oiseau du souvenir en devient très rebelle.

(Il pose la main sur l'épaule de Lind, et le regarde ironiquement.)

Toi, cher Lind, tu as dû bien dormir cette nuit?

LIND

Jusque tard dans le jour ; j'étais si épuisé
en me couchant, et si ému en même temps ;
car presque je craignais d'être devenu fou.

FALK

Oui, tu subissais comme un ensorcellement.

LIND

Mais, Dieu merci, à mon réveil, j'étais normal.

(Pendant la scène précédente, Straamand s'est montré de temps en temps au fond, se promenant et causant avec animation avec Anna; Mme Straamand et les enfants derrière eux. Mlle Skære se montre maintenant aussi; avec elle Mme Halm et quelques autres dames.)

MADEMOISELLE SKÆRE, *avant d'entrer en scène.*

Monsieur Lind !

LIND, *à Falk.*

Les voilà de nouveau après moi !
Viens, partons.

MADEMOISELLE SKÆRE

Non, restez ; où voulez-vous aller?
Finissons-en bien vite avec le désaccord
survenu entre vous et votre fiancée.

LIND

Un désaccord?

MADEMOISELLE SKÆRE, *montre Anna, qui est plus loin dans le jardin.*

Mais oui, vous-même jugez-en
par ces yeux éplorés. C'est de votre paroisse
d'Amérique, là-bas, qu'il s'agit.

LIND

Mais, mon Dieu,
elle était disposée...

MADEMOISELLE SKÆRE, *moqueuse.*

Ah oui, ça en a l'air !
Non, mon cher, vous allez en juger autrement
quand nous aurons pesé la question plus au calme.

LIND

Mais cette lutte pour la foi, elle est mon rêve
d'avenir le plus beau !

MADEMOISELLE SKÆRE

Baste, qui voudra croire
à des rêves, en notre temps civilisé?
Voyez Styver, il a rêvé tout récemment
qu'une lettre arrivait, bizarrement pliée...

MADAME STRAAMAND

Cette sorte de rêve annonce une fortune.

MADEMOISELLE SKÆRE, *avec un signe de tête.*

Bon,... le lendemain, saisie,... pour les contributions.

(Les dames entourent Lind et remontent dans le jardin en causant avec lui.)

STRAAMAND, *continuant avec Anna, qui cherche presque à lui échapper.*

Pour toutes ces raisons, ma chère jeune enfant,
pour toutes ces raisons, puisées dans le bon sens,
dans la morale aussi, et un peu les saints livres,
vous voyez bien qu'un changement d'avis pareil
doit passer tout à fait pour inconsidéré.

ANNA, *presque pleurant.*

Mon Dieu, je suis encor tellement ignorante...

STRAAMAND

Et il est naturel qu'intempestivement
on soit pris de la peur des dangers et des pièges ;
mais ne vous laissez pas envahir par le doute,...
soyez brave, regardez-nous, moi et Maren !

MADAME STRAAMAND

Oui, j'entendais à l'instant votre mère dire
que j'étais tout aussi découragée que vous,
quand Straamand eut la cure.

STRAAMAND

Oh, c'était parce qu'elle
devait quitter tous les agréments de la ville ;...
mais quand nous eûmes amassé quelques skillings,
et lorsque nos premiers jumeaux furent venus,
alors, cela s'est dissipé.

FALK, *bas à Straamand.*

Bravo, vous êtes
un grand orateur !

STRAAMAND, *lui fait un signe de tête et se retourne vers Anna.*

Donc, tenez votre parole.
Faut-il, cet homme, qu'il renonce? Falk assure
que le poste, d'ailleurs, n'est pas sans importance ;...
oui, c'était bien cela?

FALK

Non, pasteur...

STRAAMAND

Si, par Dieu... !

(A Anna.)

On peut donc en tirer quelque chose de sûr.
Et s'il en est ainsi, pourquoi y renoncer?
Voyez autour de vous dans les temps reculés !
Songez à Ève, Adam, aux animaux dans l'arche...
voyez les lis dans l'air... les oiseaux dans les champs...
petits oiseaux... petits oiseaux... et les poissons...

(Il continue à voix basse, en s'éloignant avec Anna.)

FALK, *voyant Mlle Skære et les tantes arriver avec Lind.*

Bravo ! Voici qu'arrivent des troupes d'élite
toutes fraîches ; la vieille garde entière en armes !

MADEMOISELLE SKÆRE

Enfin, heureusement nous la trouvons ici.

(A voix basse.)

Oui, nous le tenons, Falk... à l'autre, maintenant.

(Elle s'approche d'Anna.)

STRAAMAND, *avec un mouvement comme pour écarter.*

Elle n'a pas besoin de motifs temporels ;
lorsque l'esprit a fait son œuvre, il est oiseux
que le monde aille...

(Modeste.)

et si j'ai produit quelque effet,
c'est que j'ai eu la force... !

MADAME HALM

Allons, et sans tarder,
qu'on se réconcilie !

LES TANTES, *émues.*

Dieu, comme c'est gentil !

STRAAMAND

Oui, un cœur peut-il être assez sourd et fermé
pour n'être pas ému par une telle scène?
il est si excitant, il est si stimulant,
il est si ranimant de voir un sacrifice
qu'accomplit une enfant toute jeune, à regret,
mais volontairement, sur l'autel du devoir.

MADAME HALM

Oui, mais sa famille est aussi intervenue.

MADEMOISELLE SKÆRE

Oui, les tantes et moi,... j'en sais bien quelque chose !
Vous, Lind, vous possédez la clef du cœur d'Anna ;
mais nous autres, amies, nous avons un crochet
qui peut ouvrir lorsque la clef ne suffit pas ;...

(Elle lui serre la main.)

et s'il en est besoin dans les années futures,
venez à nous,... notre amitié n'est pas un leurre.

MADAME HALM

Oui, nous vous entourons, où que vous alliez...

MADEMOISELLE SKÆRE

Et nous vous garderons du serpent des querelles.

STRAAMAND

Oh, quelle réunion ! Amour et amitié !
Moment joyeux, bien qu'il répande un tel émoi !

(Il se tourne vers Lind.)

Mais il faut terminer cette affaire, jeune homme ;

(Il lui amène Anna.)

Voilà ta fiancée,... donne-lui un baiser !

LIND, *tend la main à Anna.*

Je resterai !

ANNA, *en même temps.*

Je partirai !

ANNA, *étonnée.*

Tu vas rester?

LIND, *de même.*

Tu pars là-bas?

ANNA, *avec un regard découragé sur les assistants.*

Mais, mon Dieu, nous serons quand même séparés?

LIND

Oui, qu'y a-t -il?

LES DAMES

Quoi donc?

MADEMOISELLE SKÆRE

Voyons, il y a là quelque malentendu...

STRAAMAND

Elle a promis, fidèle, de partir.

MADEMOISELLE SKÆRE

Et Lind a bien juré de rester !

FALK, *riant.*

Ils ont cédé tous deux ; alors, qu'est-ce qui manque?

STRAAMAND

Tout cela est pour moi beaucoup trop compliqué !

(Il remonte vers le fond.)

LES TANTES, *parlant entre elles.*

Mais, seigneur Dieu, de qui est venue la querelle?

MADAME HALM, *à Guldstad et Styver, qui se sont promenés dans le jardin et qui s'approchent.*

On est ici en désaccord de tous côtés.

(Elle leur parle à voix basse.)

MADAME STRAAMAND, *à Mlle Skære, voyant que l'on prépare la table de jardin.*

Nous allons avoir le thé.

MADEMOISELLE SKÆRE, *d'un ton bref.*

Dieu merci !

FALK

Bravo
pour l'amitié, le thé, les tantes et l'amour !

STYVER

Eh bien, si c'est ainsi que la question se pose,
on peut conclure à la satisfaction de tous.
L'article sur lequel le différend se fonde
à toute femme enjoint de suivre son mari.
Le texte en est très clair, nul ne peut le nier...

MADEMOISELLE SKÆRE

Oui-dà ; mais que devient alors l'arrangement?

STRAAMAND

Elle doit écouter la loi qui vient d'en haut...

STYVER

Mais Lind peut tout de même échapper à la loi ;...

(Tourné vers Lind.)

Retardez le voyage, et ne bougez de place.

LES TANTES, *joyeuses.*

Oui, ça va !

MADAME HALM

C'est parfait !

MADEMOISELLE SKÆRE

Et le débat est clos.

(Svanhild et les bonnes, pendant ce temps, ont préparé la table de thé en bas de l'escalier de la véranda. Sur l'invitation de Mme Halm, les dames s'asseyent à table. Le reste de la société prend place partie sur la véranda et dans le pavillon, partie çà et là dans le jardin. Falk est assis dans la véranda. Pendant la scène suivante on boit le thé.)

MADAME HALM, *souriant.*

Et voilà le petit orage dissipé.
Ça fait du bien, ces pluies d'été, quand c'est passé ;
le soleil brille d'autant mieux, et il promet
un bel après-midi libéré de nuages.

MADEMOISELLE SKÆRE

Oui, la fleur de l'amour a besoin de petites
et de grandes ondées pour garder sa fraîcheur.

FALK

Elle meurt aussitôt qu'on l'a menée au sec ;
elle ressemble, sur ce point, à un poisson.

SVANHILD

Mais non, c'est de plein air que l'amour a besoin...

MADEMOISELLE SKÆRE

Et en plein air, le poisson doit mourir...

FALK

Très juste.

MADEMOISELLE SKÆRE

Vous voyez bien, nous vous avons fermé la bouche !

MADAME STRAAMAND

Il est très bon, ce thé, on en juge à l'odeur.

FALK

Bon, restons-en donc à l'image de la fleur.
L'amour est une fleur, car s'il n'est pas béni
par les ondées du ciel, il est presque perdu.

(Il s'arrête.)

MADEMOISELLE SKÆRE

Après?

FALK, *avec un élégant salut.*

Viennent les tantes avec l'arrosoir...
mais la comparaison a servi aux poètes,
les bonnes gens s'en sont repus pendant des siècles,...
elle reste pourtant, pour bien des gens, confuse ;
car la foule des fleurs est grande et bigarrée.
Dites quelle fleur est spécialement l'amour?
Nommez celle qui est le plus pareille à lui.

MADEMOISELLE SKÆRE

Voyons, c'est bien connu, c'est la rose, mon Dieu ;...
chacun sait que l'amour fait voir la vie en rose.

UNE JEUNE DAME

C'est l'anémone blanche, elle croît sous la neige ;
elle n'est pas visible avant d'être épanouie.

UNE TANTE

C'est la dent-de-lion, qui prospère le mieux
quand elle est piétinée par l'homme ou le cheval,
et qui même repousse après être foulée,
comme a si bien écrit Pedersen, le poète.

LIND

C'est le perce-neige, qui sonne la pentecôte
de la vie, et pénètre l'âme de sa joie.

MADAME HALM

Non, ce sont les plantes vertes, qui ne jaunissent
en décembre pas plus qu'au milieu de juillet.

GULDSTAD

C'est le lichen d'Islande, cueilli par beau temps :
il guérit la poitrine des filles malades.

UN MONSIEUR

La fleur du marronnier,... arbre recommandable
pour faire du feu, mais le fruit est immangeable.

SVANHILD

Non, un camélia, il remplace le muguet,
aujourd'hui, dans les bals, sur la tête des dames.

MADAME STRAAMAND

Non, il ressemble à une fleur qui est bien belle ;...
attendez... oui, elle est grise... non, violette ;...

comment s'appelle-t-elle?... oui... elle est comme celles...
c'est vraiment singulier, j'ai si peu de mémoire.

STYVER

Non, ces comparaisons avec les fleurs sont toutes
boiteuses, et l'amour est comme un pot de fleurs,
où il n'y a d'abord place que pour un seul,
mais où l'on trouve peu à peu place pour huit.

STRAAMAND, *au milieu de ses enfants.*

Non, l'amour, voyez-vous, ressemble à un poirier ;
au printemps on le voit tout blanc comme la neige ;
lorsque l'année s'avance un peu, ces fleurs se forment
en fruits verts de plus en plus nombreux et plus gros ;...
avec l'aide de Dieu ils deviendront tous poires.

FALK

Voyez, autant d'avis qu'il y a de personnes !
Non, tous vont tâtonnant par de mauvais chemins.
Chaque comparaison cloche ; écoutez la mienne ;...
vous pourrez la tourner et tirer en tous sens.

(Il se lève en position d'orateur.)

Dans l'orient lointain, il existe une plante
dont le terrain par excellence est le jardin
du cousin du soleil...

LES DAMES

Oh, c'est le thé !

FALK

Mais oui.

MADAME STRAAMAND

Ah, il a une voix, comme Straamand, quand il...

STRAAMAND

Non, ne le trouble pas.

FALK

Son domaine s'étend
aux vallées des pays fabuleux, des milliers
de milles par delà de stériles déserts ;...
remplis la tasse, Lind. Merci. Je vais porter
à l'amour et au thé un toast avec ce thé.

(Les hôtes se rapprochent.)

Son vrai domaine est le pays de la légende ;
l'amour aussi, hélas, a bien là son domaine.
Seuls les fils du soleil, autant que nous sachions,
ont su soigner la plante, et la bien cultiver.
Il en est tout à fait de même de l'amour.
Dans les veines doit battre une goutte de sang
du soleil, si l'amour y doit prendre racine,
verdir, pousser et s'épanouir en floraison.

MADEMOISELLE SKÆRE

Mais la Chine, il me semble, est un pays très vieux,
on peut juger par là quel est l'âge du thé...

STRAAMAND

Il existait avant Tyr et Jérusalem.

FALK

Oui, il était connu quand feu Mathusalem,
posé sur un coussin, feuilletait les images...

MADEMOISELLE SKÆRE, *triomphante.*

Et l'amour, au contraire, est jeune par essence !
Là, il est malaisé de les trouver pareils.

FALK

Mais non, l'amour aussi est extrêmement vieux ;
Nous acceptons cette doctrine et y croyons
tout autant que les gens du Cap et de Rio ;...
depuis Naples, même, et jusqu'au nord de Brevig,
il n'en manque pas qui l'affirment éternel ;...
c'est là une opinion sans doute exagérée,...
mais, certes, il est vieux, plus que l'on ne peut dire.

MADEMOISELLE SKÆRE

Mais l'amour est toujours à lui-même pareil ;
du thé, il y en a du bon et du mauvais.

MADAME STRAAMAND

Oui, on en a de qualités très différentes.

ANNA

Les pousses vertes du printemps en premier lieu...

SVANHILD

Celui-là n'est que pour les filles du soleil.

UNE JEUNE DAME

Il en est d'enivrant, dit-on, comme l'éther...

UNE AUTRE

A l'odeur de lotus et doux comme l'amande.

GULDSTAD

On ne le trouve pas ici dans le commerce.

FALK, *qui est descendu de la véranda.*

Ah, mesdames, chacun, au fond de sa nature,
a aussi un petit « céleste empire » à soi.

Mille petits boutons pareils y ont poussé
derrière le pudique mur de Chine en ruine.
Mais les petits pantins chinois de l'illusion,
qui soupirent, assis à l'abri de leur kiosque,
rêvant au loin,... si loin..., un voile autour des reins,
avec des fleurs dorées de tulipes aux mains,...
oui, c'est bien pour ceux-là que vous avez cueilli
les fins boutons de la première floraison ;
ce qu'on récolterait après vous souciait peu.
C'est pourquoi nous parvient, mêlé de pédoncules
et gravier, un regain qui est à ces bourgeons
comme chanvre à la soie,... et c'est une récolte
que l'on tire de l'arbre en le tapant du pied.

GULDSTAD

Ça, c'est le thé noir.

FALK, *avec un signe de tête.*

Oui, qui remplit le marché.

UN MONSIEUR

Et Holberg parle aussi d'un certain thé de bœuf...

MADEMOISELLE SKÆRE, *pincée.*

Il est bien inconnu des palais d'aujourd'hui.

FALK

Oh, il existe aussi certain amour de bœuf ;
l'homme en est assommé du coup... dans les romans,
de temps en temps on le rencontre dans l'armée
des pantoufles, sous le drapeau du mariage.
Bref, jusqu'en des détails où on l'attend le moins,
la ressemblance est là. Ainsi, l'on dit toujours

que le thé dégénère, et qu'il perd quelque chose
de cet arome qui réside dans la plante,
si c'est par voie de mer qu'il nous est amené.
Il lui faut traverser le désert, les montagnes,...
payer la douane chez les Russes et Cosaques.
Avec leur estampille il peut aller plus loin,
et passe alors chez nous pour bonne marchandise.
Eh bien, l'amour ne suit-il pas la même voie?
A travers le désert de la vie? Car pensez
quels cris, et quel verdict, si vous, moi, nous chargions
sur les vagues de la liberté notre amour !
« Il a perdu le condiment de la morale ! »
« L'arome de légalité s'est dissipé ! »

STRAAMAND, *se lève.*

Oui... et Dieu en soit loué... dans les pays moraux
pareille marchandise est encor contrebande !

FALK

Oui, pour qu'en ce pays il ait librement cours,
il faut qu'il passe par la Sibérie des règles,
où aucun air marin ne peut l'endommager ;...
ensuite, il doit montrer le sceau, et noir sur blanc,
du marguillier, de l'organiste et du sonneur,
de relations, famille, amis et tous les diables,
et beaucoup d'autres braves gens, le tout, en plus
du passeport qu'il a obtenu de Dieu même...
Et voici le dernier grand point de ressemblance ;
la civilisation a mis sa lourde main
sur le « céleste empire » en l'Orient lointain ;
sa muraille s'effondre et son pouvoir s'éteint,

le dernier mandarin véritable est pendu,
les profanes déjà vaquent à la récolte.
L'empire ne sera bientôt qu'une saga,
un simple conte auquel personne ne croit plus ;
le monde entier devient un vaste gris sur gris ;...
car il a enterré le pays des merveilles.
Mais s'il a fait cela,... où est alors l'amour?
Hélas, c'est donc que, lui aussi, a succombé !

(Il lève sa tasse en l'air.)

Périsse donc ce que le temps ne peut porter ;...
je bois ce thé pour célébrer l'Amour défunt !

(Il boit la tasse; vifs mécontentement et émotion dans l'assemblée.)

MADEMOISELLE SKÆRE

Ce discours est étrange !

LES DAMES

Et l'amour serait mort... !

STRAAMAND

Vous le voyez ici bien portant, frais et rose
sous des aspects divers autour de cette table.
La veuve siège là dans sa toilette noire...

MADEMOISELLE SKÆRE

Un couple très uni...

STYVER

dont le pacte d'amour
peut présenter des gages nombreux et solides.

GULDSTAD

Et ensuite l'on voit... cavalerie légère
de l'amour... les divers genres de fiancés.

STRAAMAND

D'abord les vétérans, dont l'union a osé
défier la dent du temps...

MADEMOISELLE SKÆRE, *l'interrompant.*

et les jeunes élèves
de la première classe, à peine unis d'hier.

STRAAMAND

Bref, c'est l'été, l'hiver, l'automne et le printemps ;
c'est une vérité que vous pouvez toucher
des mains, et voir des yeux, entendre des oreilles...

FALK

Eh bien?

MADEMOISELLE SKÆRE

Et cependant vous lui montrez la porte !

FALK

Oh, vous m'avez bien mal compris, mademoiselle.
Quand donc ai-je nié que ces choses existent?
Mais il faut bien vous rappeler que la fumée
n'est pas précisément toujours preuve du feu.
Je sais parfaitement qu'il est des épousailles,
que des familles sont fondées, et cætera ;
vous ne m'entendrez pas nier, bien entendu,
qu'il existe ici-bas corbeilles et anneaux,
que l'on écrit sur papier rose des billets,
clos par un couple de pigeons, qui... se querellent,
qu'on voit des fiancés aller dans chaque rue,
que lorsqu'on félicite on a du chocolat,
et que l'usage a établi une ordonnance
de règles convenues pour quiconque est « forliebt » ;...

mais, Seigneur, nous avons aussi des officiers,
un arsenal avec un vaste matériel,
avec des éperons, rapières et trompettes,...
fort bien, mais tout cela, qu'est-ce que cela prouve?
Que nous avons des gens l'épée au ceinturon,
mais nullement que nous possédons des héros.
Quand bien même le camp serait rempli de tentes,...
est-il dit pour cela qu'il soit plein d'héroïsme?

STRAAMAND

Non, en tout il faut être équitable ; à vrai dire,
il n'est pas toujours bon pour la vérité même
que l'on peigne toujours l'amour des jeunes gens
si fortement et si,... comme s'il était seul.
Sur celui-là, on ne peut pas toujours compter ;
non, c'est dans l'agrément de la vie de ménage
seulement, que l'amour a trouvé un rocher
qui est base solide où l'on ne peut glisser.

MADEMOISELLE SKÆRE

Là je suis d'un avis tout à fait différent.
La libre union des cœurs, qui dure des années,
bien qu'on puisse la rompre aujourd'hui, me paraît
ce qui prouve le mieux que l'amour est réel.

ANNA, *avec chaleur.*

Oh non,... une affection, dans sa jeune fraîcheur,
a pourtant une sève plus riche et plus lourde.

LIND, *songeur.*

Qui sait, l'idée n'a son parfum que sous la neige,
peut-être, ainsi que l'anémone de la madame.

FALK, *s'écriant soudain, douloureusement ému.*

Oh, quel Adam déchu ! Voilà la nostalgie
qui recherchait l'Eden derrière la clôture !

LIND

Pfuh !

MADAME HALM, *blessée, à Falk, en se levant.*

Ce n'est pas précisément un trait d'ami,
de chercher noise, quand nous avons fait la paix ;
ne craignez pas pour votre ami et son bonheur...

QUELQUES DAMES

Non, il est assuré !

D'AUTRES

Nous en sommes certaines.

MADAME HALM

Elle n'a pas appris la cuisine à l'école,
mais elle va l'apprendre à l'automne qui vient.

MADEMOISELLE SKÆRE

Et va broder sa robe de noce elle-même.

UNE TANTE, *caressant la tête d'Anna.*

Elle va se montrer raisonnable à souhait.

FALK, *riant très fort.*

O parodie de la raison, qui tue avec
un air de danse fou sur des lèvres amies !
Ce qu'il voulait, était-ce donc votre raison?
Était-ce un professeur de cuisine bourgeoise?
Il est venu en gai compagnon du printemps,
il a élu la jeune églantine au jardin.

Vous l'avez cultivée pour lui ;... et il revient ;...
c'est un cynérodon qu'il trouve !

MADEMOISELLE SKÆRE, *choquée.*

Vous lancez
des brocards?

FALK

Fruit utile au ménage,... oui, pardieu !
mais qui n'est pas la fiancée de son printemps.

MADAME HALM

Oh, si Lind a cherché une reine de bal,
c'est bien fâcheux ; ici, ça ne se trouve pas.

FALK

Hé oui,... je sais qu'on met de la coquetterie
à exalter l'idée des talents domestiques ;
ce n'est là qu'un surgeon du prodigieux mensonge,
et qui pousse en hauteur comme un pied de houblon.
Je salue la « reine de bal » avec respect,
madame, car elle est une enfant de beauté,...
et l'idéal, dans les salons, tend des filets
dorés, mais guère dans la chambre de nourrice.

MADAME HALM, *réprimant son amertume.*

On comprend, monsieur Falk, d'où vient votre attitude.
L'homme est perdu pour ses amis, s'il se fiance ;
ce doit être le fond de toute cette affaire ;
je suis instruite sur ce point.

FALK

Évidemment ;...
Sept filles mariées...

MADAME HALM

Et dont les mariages
sont heureux !

FALK, *avec vigueur.*

Oui, est-ce bien sûr?

GULDSTAD

Et quoi encore !

MADEMOISELLE SKÆRE

Monsieur Falk !

LIND

Est-ce ton intention de semer
la désunion?

FALK, *avec éclat.*

Oui, guerre et discorde et conflit !

STYVER

Toi qui, dans la partie, est profane... un garçon !

FALK

N'importe ; je déploie quand même le drapeau !
Oui, c'est la guerre que je veux, et à outrance,
guerre contre le mensonge aux fortes racines,
ce mensonge par vous cultivé, arrosé,
si bien qu'il fait le fier et a l'air d'être vrai !

STYVER

Je fais protestation contre tout imprévu,
et veux me réserver recours contre...

MADEMOISELLE SKÆRE

Tais-toi !

FALK

Et voilà donc la source fraîche de l'amour,
dont le murmure dit ce qu'a perdu la veuve,...
cet amour grâce auquel, par les jours de bonheur,
les mots « plainte » et « regret » sont rayés de la langue !
Et voilà donc le flot victorieux de l'amour
qui roule bouillonnant dans les veines du couple,...
cet amour si hardi, dressé sur le bastion,
qui a foulé aux pieds l'usage et la coutume,
et ri de tous les sots intelligents du monde !
Et voilà donc la flamme idéale d'amour
qui peut prolonger des fiançailles pendant
de longues années ! Oui, vraiment ! C'est bien la même
qui échauffait au chant même un fils du bureau !
Et voilà donc le bonheur jeune de l'amour
qui ne se risque pas sur les flots de la mer,
qui veut un sacrifice, alors qu'il brillerait
d'un éclat de joyau... *se sacrifiant lui-même!...*
Oh non, vous, les banals prophètes du mensonge,
donnez donc à la chose une fois son vrai nom ;
et l'état de la veuve, appelez-le *regret*,
celui de mariage *habitude*, et c'est juste !

STRAAMAND

Non, jeune homme, c'est trop... une telle impudence !
Chacune de vos paroles est un blasphème !

(Il s'avance près de Falk et le regarde dans les yeux.)

J'amène maintenant ma vieille peau, en lutte
pour la foi héritée contre un savoir nouveau.

FALK

La fête du combat est pour moi une joie.

STRAAMAND

C'est bien ! Vous me verrez défier la pluie des balles !...

(Plus près.)

Un couple consacré est saint autant qu'un prêtre...

STYVER, *de l'autre côté de Falk.*

Et des fiancés...

FALK

à demi, comme un bedeau.

STRAAMAND

Voyez-moi ces enfants ;... vous voyez cette troupe?
Par avance elle peut me chanter la victoire !
Comment se pourrait-il... comment pourrait-on faire...
oh non, la vérité est forte, inexorable ;...
Voyez,... ces enfants sont tous enfants de l'amour... !

(Il s'arrête déconcerté.)

oui, c'est-à-dire, enfin... non, naturellement !

MADEMOISELLE SKÆRE, *s'évente avec son mouchoir.*

Ouf, voilà un discours bien incompréhensible.

FALK

Hé, vous me fournissez une preuve vous-même ;
une preuve excellente, et vraie, et nationale.
vous distinguez entre les gages du mariage
et de l'amour ;... en quoi vous avez bien raison ;
ils sont fort différents, autant que cru et cuit,
ou que les fleurs des champs et les plantes en pots.

Bientôt l'amour, chez nous va devenir science ;
depuis longtemps il a cessé d'être passion .
L'amour, chez nous, est comme une corporation ;
il a sa confrérie et son drapeau à lui ;
c'est un état de fiancés et de maris,...
ils remplissent leur charge et en sont très capables ;
car on se tient serrés comme varech en mer.
Il ne manque à ce corps guère qu'une chorale...

GULDSTAD

Et un journal !

FALK

Très bien ! Vous aurez le journal !
C'est une bonne idée ; il y a des journaux
pour dames, pour enfants, pour croyants et chasseurs.
On ne regardera pas au prix, je l'espère.
Là, comme à la parade, on verra proclamer
tous les liens noués par Per et Povl en ville ;
on y insérera toutes les lettres roses
écrites par Vilhelm à sa tendre Laura ;
on y imprimera parmi les faits divers, —
comme ailleurs meurtre et incendie de crinoline, —
toute rupture déclarée dans la semaine ;
on pourra voir sous la rubrique Achat et Vente,
où l'on a les anneaux usagés le moins cher ;
on dira les jumeaux et les triples portées,...
le corps entier, en cas de noce, à son de trompes
sera convoqué à la représentation ;...
et s'il y a refus, le fait figurera
aussi dans le journal, parmi d'autres nouvelles,

à peu près en ces mots : « Le diable de l'amour
a encore exigé ici une victime ! »
Mais oui, vous allez voir ; ça marchera ; car lorsque
approchera le temps où les abonnés mordent,
je saurai me servir d'un bon appât ;... j'égorgerai
quelque célibataire à la façon des grands journaux.
Oui, vous me verrez donc, en fier lutteur pour votre corps
m'acharner sur ma proie comme un tigre, ou... un directeur..

GULDSTAD

Et le titre?

FALK

« Journal norvégien des chasseurs d'amour ! »

STYVER, *s'approche.*

Tout de même, voyons, ce n'est pas sérieux, hein?
Tu ne vas pas risquer ainsi ton bon renom !

FALK

C'est tout à fait sérieux. On affirme souvent
que personne, jamais, ne peut vivre d'amour ;
je montrerai que cette assertion n'est pas vraie ;
car je vais certe en vivre en prince, surtout si
mademoiselle Skære, et j'y compte, me donne
le « roman de la vie » du cher monsieur Straamand
à distiller, goutte par goutte, en feuilleton.

STRAAMAND, *épouvanté.*

Dieu m'assiste ! En voilà, un projet ! Le roman
de ma vie? Quand ma vie fut-elle romanesque?

MADEMOISELLE SKÆRE

Je ne l'ai jamais dit !

STYVER

C'est un malentendu !

STRAAMAND

J'aurais commis une infraction à la coutume
et à l'usage ! Ça, c'est un mensonge immense !

FALK

Bien.

(Il frappe Styver sur l'épaule.)

Voici un ami qui me sera fidèle.
J'ouvre la feuille avec les vers de l'employé.

STYVER, *après un regard effrayé sur le prêtre.*

Tu es fou ! Non, je dois réclamer la parole !...
Tu oses m'accuser de vers que...

MADEMOISELLE SKÆRE

Non, mon Dieu !...

FALK

Le bruit en est sorti cependant du bureau.

STYVER, *très en colère.*

Non, de notre bureau il ne sort jamais rien !

FALK

Eh bien, lâche-moi donc, toi aussi ; j'ai encore
un ami loyal qui ne se dédira pas.
« La Saga d'un cœur » est ce que j'attends de Lind,
dont l'amour délicat craignant les vents de mer,
sacrifie les âmes de ses compatriotes,...
ainsi le sentiment se montre en sa splendeur !

MADAME HALM

Monsieur Falk, ma patience est à bout maintenant.
Nous ne pouvons pas vivre sous le même toit ;...
j'espère que vous partirez dès aujourd'hui...

FALK, *avec un salut, pendant que Mme Halm et la société rentrent.*

Je m'étais attendu à cette conclusion.

STRAAMAND

Désormais c'est la guerre entre nous, guerre à mort ;
vous avez outragé moi, et ma femme aussi,
et même mes enfants, de Ane jusqu'à Trine ;...
chantez donc, monsieur Falk,... comme coq de l'idée...

(Il entre avec femme et enfants.)

FALK

Et vous, continuez dans la voie de l'apôtre,
vous qui n'attendez pas que le coq ait chanté
une troisième fois, pour renier votre amour !

MADEMOISELLE SKÆRE, *se trouve mal.*

Viens avec moi, Styver, m'aider à dégrafer
mon corset ;... par ici... viens donc, dépêche-toi.

STYVER, *à Falk, en s'en allant avec Mlle Skære à son bras.*

Je résilie notre amitié !

LIND

Et moi aussi.

FALK, *sérieux.*

Toi aussi, Lind !

LIND

Adieu.

FALK

Tu m'étais le plus proche...

LIND

Ça ne fait rien ; ma fiancée l'a désiré.

(Il entre; Svanhild est restée debout près de l'escalier de la véranda.)

FALK

Voilà ; j'ai place, maintenant, de tous côtés,...
j'ai défriché autour de moi !

SVANHILD

Oh, Falk, un mot !

FALK, *montre courtoisement la maison.*

Par là, mademoiselle ;... où votre mère a fui
avec tous les amis, avec toutes les tantes.

SVANHILD, *se rapproche.*

Qu'ils s'en aillent, c'est bien ; ma voie n'est pas la leur ;
je n'ajouterai pas au nombre du troupeau.

FALK

Vous restez?

SVANHILD

Oui. Si vous combattez le mensonge,
je serai l'écuyer fidèle à vos côtés.

FALK

Vous, Svanhild ; vous qui...

SVANHILD

Moi, qui seulement hier...?
Oh, mais vous-même, alors, Falk, étiez-vous le même?
Vous m'offriez, comme un bonheur, le sort du saule...

FALK

Et le saule sifflait jusqu'à me faire honte !
Non, vous avez raison ; c'était enfantillage ;
mais à meilleure action vous m'avez éveillé ;...
c'est au milieu des gens qu'est le grand temple d'où
la voix de vérité doit tonner forte et pure.
Il ne s'agit pas là de contempler de haut,
ainsi que l'Asynie, le violent combat ;...
Non, porter dans son cœur l'insigne de beauté,
ainsi que Saint Olaf sa croix sur sa cuirasse,...
étendre au loin la vue sur le champ de bataille,
bien qu'engagé à fond dans la mêlée confuse,...
voir derrière la brume un rayon de soleil,
oui, voilà ce qu'il faut, l'exigence vitale !

SVANHILD

Et vous y répondrez lorsque vous serez libre
et serez seul.

FALK

Serais-je alors dans la mêlée?
Et c'est là ce qu'il faut. Non, c'en est fait du pacte
entre moi et le ciel pour mon isolement.
Finie, la poésie écrite entre les murs ;
mes vers seront vécus sous sapin et putier,
et ma guerre menée en plein centre actuel ;...
ou moi ou le mensonge... un des deux doit plier !

SVANHILD

Alors, allez béni du poème à l'action !
Je vous ai méconnu ; vous avez le cœur chaud ;
pardonnez-moi,... et quittons-nous sans pique.

FALK

Non,
elle a place pour deux, ma barque d'avenir.
Pas de séparation. Svanhild, si vous l'osez,
nous poursuivrons la lutte ensemble pas à pas !

SVANHILD

Ensemble?

FALK

Me voici abandonné de tous,
sans amis, et en guerre avec qui je connais,
le fer de lance aigu de la haine me vise ;...
oserez-vous rester et tomber avec moi?
ma route d'avenir va par les voies d'usage
où le pied s'embarrasse aux liens de mille égards ;
j'y étends un tapis comme font tous les autres,
et je mettrai la bague au doigt de mon aimée !

(Il tire un anneau de sa main et le tient en l'air.)

SVANHILD, *toute saisie et haletante.*

Vous voulez cela?

FALK

Oui, nous montrerons au monde
qu'il y a dans l'amour une force éternelle
qui le porte impollu dans toute sa splendeur
à travers le bourbier de la vie quotidienne.
Hier, je vous montrais la flamme de l'idée
brûlant comme un fanal sur la cime du fjeld ;...
et vous avez eu peur, car femme vous étiez ;
je montre maintenant le vrai but de la femme !
Une âme comme la vôtre tient sa promesse ;
le gouffre est devant vous,... Svanhild, élancez-vous !

SVANHILD, *d'une voix à peine perceptible.*

Si nous tombions !...

FALK, *enthousiaste.*

Oh non, je vois une clarté
dans vos yeux, qui est un présage de victoire !

SVANHILD

Prends-moi donc tout entière, telle que je suis !
Les feuilles vont s'ouvrir et mon printemps commence !

(Elle se jette hardiment dans ses bras pendant que le rideau tombe.)

ACTE III

(Le soir, clair de lune lumineux. Çà et là dans les arbres brûlent des lampes de couleur. Au fond des tables couvertes de bouteilles de vin, verres, gâteaux, etc. De la maison, où toutes les fenêtres sont éclairées, on entend le bruit assourdi du piano et de chants pendant les scènes qui suivent. Svanhild se tient près de la véranda. Falk arrive de droite avec quelques livres et un buvard sous le bras. Le domestique le suit avec une malle et une valise.)

FALK

Et c'est bien tout le reste?

LE DOMESTIQUE

Oui, je crois maintenant
qu'il ne reste plus rien qu'un petit havresac
et le manteau d'été.

FALK

C'est bien ; je les prendrai
avec moi en partant. Bon, tu peux t'en aller ;...
tiens, voici le buvard.

LE DOMESTIQUE

Il a une serrure.

FALK

Mais oui, Sivert, il est fermé.

LE DOMESTIQUE

Bien.

FALK

Je te prie
de le brûler.

LE DOMESTIQUE

Brûler?

FALK

Oui, réduis-le en cendres
tout de suite...

(Souriant.)

avec ses traites d'or poétique.
Quant aux livres,... tu peux les garder pour toi-même.

LE DOMESTIQUE

Oh non, je ne veux pas vous causer tant de frais.
Mais puisque monsieur Falk peut concéder ses livres,
c'est donc qu'il a fini tout à fait ses études?

FALK

Tout ce qu'enseignent les livres, je l'ai appris...
et plus encore.

LE DOMESTIQUE

Plus encore? Ça, c'est fort.

FALK

Mais vite... les porteurs attendent à la porte ;...
et tu les aideras à charger la brouette.

(Le domestique sort à gauche. Falk s'approche de Svanhild, qui vient à sa rencontre.)

Nous avons donc une heure à être seuls, Svanhild,
sous les feux des étoiles de la nuit d'été.

Vois-les luire à travers la voûte du feuillage,
comme fruits sur la branche de l'arbre du monde.
J'ai brisé maintenant mon dernier lien d'esclave,
et le fouet m'a frappé pour la dernière fois ;
tel le fils de Jacob, le bâton à la main,
prêt à partir, je suis devant l'agneau pascal.
O gens obtus, qui ne savez, par de là le brouillard
des sables du désert, voir la terre promise,
serfs laborieux du temps, qu'on arme chevaliers,
maçonnez le tombeau royal en pyramide,...
je veux marcher vers la liberté à travers
le désert du présent, car il y a pour moi
une issue jusque dans le reflux de la mer,
où la force ennemie, le dogme du mensonge,
trouvera sa profonde et sombre nécropole !

(Court silence; il la regarde et lui prend la main.)

Svanhild, comme tu es tranquille !

SVANHILD

Et si contente !
Oh, laisse-moi rêver, tranquillement rêver.
Parle pour moi ; tu fais s'ouvrir l'un après l'autre
tous les boutons de ma pensée, nés pour le chant,
comme les lis mûris s'ouvrent sur l'eau du lac.

FALK

Non, dis encore, avec l'accent de vérité,
pur, et qui ne trahit pas, que tu es à moi !
Oh, dis-le, Svanhild, dis...

SVANHIL D, *se jette à son cou.*

Oui, oui, je suis à toi !

FALK

Oiseau chanteur, par Dieu envoyé pour moi seul !

SVANHILD

Chez ma mère, j'étais comme une sans asile,
j'étais une isolée au dedans de moi-même,
un hôte non prié dans l'éclat de la joie,...
je n'y comptais pour rien... moins encore, parfois.
Et puis tu es venu ! Pour la première fois,
j'ai trouvé ma pensée aux paroles d'un autre ;
mon rêve trop confus, tu savais l'ordonner,
toi, jeune et fier parmi les vieillards de la vie !
Tu me choquais un peu par ta raison aiguë,
puis m'attirais avec un éclat de soleil,
ainsi la mer tend vers le rivage touffu,
tandis que les écueils font reculer les vagues.
Mais maintenant j'ai vu ton âme jusqu'au fond,
et maintenant tu me possèdes tout entière ;
tu es l'arbre au-dessus des vagues qui se jouent,
et l'élan de mon cœur n'a jamais de reflux !

FALK

Et remercié soit Dieu pour avoir baptisé
mon amour dans le bain de la douleur. A peine
je savais quel besoin me poussait, quand j'ai vu,
avec souffrance, en toi, quel trésor je perdrais.
Oui, Dieu soit loué, qui a, au livre de ma vie,
ennobli mon amour par le sceau du chagrin,

lui qui nous a donné libre droit de passage
pour notre marche triomphale, et invités
à parcourir les bois pour gagner nos foyers,
en selle, couple élu, sur le cheval ailé !

SVANHILD, *montre la maison.*

Toutes les pièces sont en fête, là dedans,
pour les deux jeunes gens les lampes y éclairent,
chants et discours d'amis joyeux y retentissent.
Quiconque passe sur la route devrait croire
que là est le bonheur... parmi ces voix joyeuses.

(Compatissante.)

Oh, enfant du bonheur du monde... pauvre sœur !

FALK

Tu dis pauvre sœur?

SVANHILD

N'a-t-elle pas partagé
entre lui et tous les parents l'or de son âme,
distribué son capital entre cent mains,
en sorte que nul ne lui doit la somme entière?
D'aucun d'entre eux elle ne peut *tout* exiger,
Pour aucun elle n'a entièrement à vivre.
Oh, certes, je suis bien dix fois plus riche qu'elle,
puisque je n'ai qu'un seul au monde uniquement.
Vide était mon cœur, lorsque avec mille chansons
et drapeaux victorieux, tu y as pénétré ;
tu y règnes sur tous les plis de la pensée ;
mon être est comme plein d'un parfum de printemps.
Oui, je dois à présent dire merci à Dieu
de cette solitude avant de te trouver,...

de ce que j'étais morte, quand j'ai entendu
le carillon sonner, qui, des futilités
de la vie, m'appelait enfin à la lumière.

FALK

Oui, nous deux, sans amis dans le monde, nous sommes
les riches ; nous avons le trésor du bonheur,
nous qui restons dehors, et, à travers la vitre,
regardons dans la nuit calme, le mouvement ;
laissons lumières luire et musique chanter,
et les gens qui sont là danser et pivoter ;...
regarde en l'air, Svanhild,... tout là-haut dans le bleu ;...
là-haut brillent aussi mille petites lampes...

SVANHILD

Écoute, chut, aimé,... dans la fraîcheur du soir
une musique joue aux branches du tilleul...

FALK

C'est pour nous qu'elles luisent en haut dans l'espace...

SVANHILD

C'est pour nous que murmure un chant dans la vallée !

FALK

Je me sens comme l'enfant prodigue de Dieu ;
je l'ai quitté, allant dans les filets du monde.
Et puis il m'a fait signe avec des mains très douces
et voici que j'arrive, il allume sa lampe,
prépare pour le fils retrouvé une fête,
et m'offre le présent de son meilleur ouvrage.
Je jure, désormais, de ne pas déserter,...
de rester, garde armée, dans le camp de lumière.

Nous marchons ensemble, et notre vie chantera
un cantique sur la victoire de l'amour !

SVANHILD

Et vois combien à deux le succès est facile,
s'il est vraiment homme...

FALK

Et elle pleinement femme ;...
il ne se pourrait pas que tombent deux pareils !

SVANHILD

Eh bien, contre regrets et tristesse, au combat ;

(Elle montre l'anneau de Falk, qu'elle porte à son doigt.)

Je vais, à l'instant même, tout leur raconter !

FALK, *vite.*

Non, Svanhild, pas encore ; attends jusqu'à demain !
Cueillons ce soir les roses rouges du bonheur ;
Travailler à présent, ce serait sacrilège.

(La porte du salon s'ouvre.)

Ta mère... ! Cache-toi ! Comme ma fiancée,
il ne faut pas, ce soir, que personne te voie !

(Ils sortent parmi les arbres près du pavillon. Mme Halm et Guldstad sortent sur la véranda.)

MADAME HALM

C'est qu'il s'en va réellement !

GULDSTAD

Ça en a l'air.

STYVER, *arrivant.*

Et alors, il s'en va, madame !

MADAME HALM

Hé oui, bon Dieu,...
nous le savons bien !

STYVER

Oh, c'est un fait très fâcheux.
Il tient parole ; il est têtu, je le connais.
Nous serons tous dans le journal, tant que nous sommes ;
ma fiancée sera imprimée toute vive
au milieu des refus, des jumeaux, des ruptures.
Écoutez, savez-vous, si ce n'était la honte,
je serais pour un compromis, un armistice...

MADAME HALM

Et vous croyez qu'il s'y prêterait?

STYVER

Oui, je crois.
Il y a quelques signes et certains indices
qui tendent à prouver que lorsque, tout à l'heure,
son verbe était si haut, il était un peu gris.
Un témoignage, même... oh, n'est pas décisif,
mais pourtant parle haut contre le *de cujus;*
on rapporte qu'après le repas, se trouvant
dans le logis qui est commun à lui et Lind,
il a montré une conduite incohérente,
brisé la...

GULDSTAD, *entrevoit Falk et Svanhild, qui se séparent, Falk remontant vers le fond; Svanhild reste debout, cachée par le pavillon.*

Attendez, nous sommes sur la trace !
Un instant, madame Halm ! Falk ne partira pas,
ou s'il s'en va, il le fera comme un ami.

STYVER

Ah, vous aussi...?

MADAME HALM

Où donc voulez-vous en venir?

GULDSTAD

Madame, pas plus loin qu'il ne sera utile ;
j'arrangerai l'affaire au mieux pour vous et moi.
Seulement quelques mots en tête à tête...

MADAME HALM

Allons !

(Ils vont ensemble dans le jardin; pendant ce qui suit on les voit de temps en temps au fond en conversation animée.)

STYVER, *descend au jardin, et aperçoit Falk, debout, qui regarde le fjord.*

Les poètes sont gens de haine et de vengeance ;
mais nous, gens de bureau, sommes bons diplomates ;
je m'en vais travailler pour moi-même...

(Il voit le prêtre qui sort du salon.)

Hé, voyez !

STRAAMAND, *sur la véranda.*

Et il s'en va vraiment !

(Il descend vers Styver.)

Oh, mon cher, allez donc...

allez dans le salon rien qu'un petit moment
garder ma femme...

STYVER

Non, je garderais madame !

STRAAMAND

Lui tenir compagnie, je veux dire. Nous sommes,
les petites et nous, si habitués à être
ensemble...

(Mme Straamand et les enfants se montrent à la porte.)

Oh, les voilà qui arrivent déjà !

MADAME STRAAMAND

Où es-tu donc, Straamand?

STRAAMAND, *bas à Styver.*

Dites-leur quelque chose
qui peut fixer leur attention,... qui les amuse !

STYVER, *monte à la véranda, à Mme Halm.*

Avez-vous lu la pétition au ministère?
C'est un modèle pour la perfection du style ;...

(Il sort un livre de sa poche.)

Tenez, je vais vous rendre compte *in extenso*...

(Il les oblige poliment à entrer dans le salon, où il les suit. Falk, dans le jardin, s'avance; lui et Straamand se rencontrent; ils se regardent un moment.)

STRAAMAND

Eh bien?

FALK

Eh bien?

STRAAMAND

Monsieur Falk !

FALK

Monsieur le pasteur !

STRAAMAND

Êtes-vous devenu maintenant plus traitable?

FALK

Non, je poursuis ma route inébranlablement...

STRAAMAND

Même en foulant aux pieds le bonheur du prochain?

FALK

J'entends semer le vrai en place du bonheur.

(Souriant.)

Sans doute vous pensez, d'ailleurs, à ce journal
pour amoureux?

STRAAMAND

C'était pour plaisanter peut-être?

FALK

Rassurez-vous, cette œuvre s'en va en fumée ;
je romps la glace, mais en fait, non sur papier.

STRAAMAND

Et si vous m'épargnez, je suis sûr que quelqu'un
ne me laissera pas échapper aisément ;
il me tient, l'employé, il en profitera,...
et ça, c'est votre faute, et cela est fâcheux
que vous ayez touché à ces vieux enthousiasmes,

et vous pouvez jurer qu'il ne se taira pas
là-dessus, si je souffle seulement un mot
contre la prétention qu'ils proclament en chœur.
Ceux du gouvernement ont beaucoup de puissance
à présent dans la presse, à ce que l'on m'a dit.
L'article d'un grimaud affamé peut me perdre,
pour peu qu'il soit imprimé dans le grand journal
qui frappe avec la force et l'arme de Samson,
et procède par ruse autant qu'à coups de pied,
particulièrement à la fin des trimestres...

FALK, *conciliant.*

Oui... si votre saga était un vrai scandale...

STRAAMAND, *découragé.*

Quand même. Ce journal a beaucoup de colonnes ;
on va m'immoler sur l'autel de la vengeance.

FALK, *avec malice.*

Du châtiment, vous voulez dire,... à juste titre.
La Némésis nous suit tout au long de la vie ;
elle frappe à coup sûr, bien qu'elle frappe tard,...
fuir et lui échapper n'est donné à personne.
Si, par malheur, on a péché contre l'idée,
la presse, qui en est l'attentif gardien, vient,
et l'on n'a qu'à subir les suites douloureuses.

STRAAMAND

Mais, Seigneur Dieu, quand ai-je donc jamais conclu
un pacte avec « l'idée » dont on a plein la bouche !
Non, moi, je suis mari, et père de famille,...
j'ai douze enfants mineurs, rappelez-vous-le bien ;...
et je suis pris par ma besogne quotidienne,

j'ai des annexes et une ferme étendue,
un très nombreux cheptel, des brebis spirituelles,...
il faut s'en occuper, les soigner, nourrir, tondre ;
il faut battre le grain et mettre de l'engrais ;
on m'appelle à l'étable, et puis au pâturage ;...
quand aurais-je le temps de vivre pour l'idée?

FALK

Alors, rentrez chez vous, le plus tôt est le mieux ;
rampez, avant l'hiver, sous votre toit de tourbe.
Voyez-vous, l'aube point dans la jeune Norvège,
le jeune bataillon compte mille lutteurs,
et le vent du matin souffle et tend le drapeau.

STRAAMAND

Si je rentrais chez moi, jeune homme, avec les miens,
eux qui formaient hier, tous, mon petit royaume,...
aujourd'hui n'a-t-il pas modifié bien des choses?
Partirais-je aussi riche que je suis venu...

(Comme Falk veut répondre.)

Attendez... écoutez ce que j'ai à vous dire.

(Il se rapproche.)

Il fut un temps où j'étais jeune, comme vous,
et je n'étais pas moins ardent et intrépide.
J'ai travaillé pour vivre et les ans ont passé ;
cela n'aguerrit pas l'esprit, comme la main.
J'allai au nord,... mon foyer calme au pied du fjeld,...
et l'horizon, pour moi, fut borné à la cure...
Mon foyer... savez-vous ce que c'est qu'un foyer?

FALK, *bref.*

Je ne l'ai jamais su.

STRAAMAND

Je le crois volontiers.
Un foyer, c'est où l'on se trouve à l'aise à cinq,
alors qu'entre ennemis deux seraient à l'étroit.
Un foyer, c'est où les pensées peuvent jouer
librement, comme enfants sur les genoux du père,
où votre voix frappant à la porte du cœur
obtient toujours un chant similaire en réponse.
Un foyer, c'est où vos cheveux peuvent blanchir,
sans que nul s'aperçoive que vous vieillissez,
où les chers souvenirs s'estompent et bleuissent,
comme un coteau bleuit derrière la forêt.

FALK, *se forçant à railler.*

Quelle chaleur...

STRAAMAND

Hé oui, pour ce dont vous riez !
Si différents Notre-Seigneur nous a créés.
Il me manque ce dont vous avez eu le plus ;
et pourtant j'ai gagné, où vous avez perdu.
Tel grain de vérité, sur le bord de la route,
vu du haut du nuage a un air dérisoire ;
vous visez haut, je monte à peine jusqu'au toit,...
Tel oiseau fut créé aigle...

FALK

Et tel autre poule.

STRAAMAND

Oui, riez tant que vous voudrez, et admettons.
Je suis donc une poule ;... soit ; mais sous mon aile
j'ai mes nombreux poussins, et vous n'avez personne !

Et de la poule j'ai le cœur et le courage,
et je donne des coups, lorsqu'il s'agit des miens.
Oh, je suppose bien que vous me trouvez bête,
peut-être portez-vous, même, un jugement pire,
et me tenez pour convoiteux des biens du monde ;...
soit, pas de discussion entre nous là-dessus !

(Il prend le bras de Falk, et ajoute à voix basse, mais avec une force croissante).

Oui, je suis âpre au gain, et bête, et veule, aussi ;
mais je suis âpre pour ceux que Dieu m'a donnés,
je me suis abêti à combattre la gêne,
et aveuli dans une mer de solitude.
Pourtant, comme sombrait, une voile après l'autre,
dans la honte sans fin, mon esquif de jeunesse,
sur le miroir des flots montait une autre nef
qui gagnait terre et qui rémunérait la vie.
Pour chaque rêve anéanti par le labeur,
pour chaque plume d'aile au passage brisée,
j'eus en cadeau de Dieu un beau petit prodige,
et j'ai pris le cadeau avec joie et merci.
Pour eux j'ai combattu, pour eux j'ai amassé,
pour eux j'ai expliqué les livres saints moi-même ;...
tous ces enfants, c'était mon parterre de fleurs ;...
et vous l'avez souillé d'un poison d'ironie !
Vous avez démontré, en esthète et auteur,
que mon bonheur n'était qu'une foi d'insensé,
que ce que je jugeais sérieux était risible ;...
et alors, je le veux, rendez-moi mon repos,
mais il faut me le rendre intact et sans fêlure...

FALK

Je devrais juger la qualité du bonheur?...

STRAAMAND

Oui, vous avez jeté des pavés sur ma route,
pavés du doute, que vous seul pouvez lever.
Supprimez cet obstacle entre moi et les miens,
bâti par vous, ôtez le licou qui me gêne.

FALK

Croyez-vous donc que j'ai de la glu de mensonge
pour recoller le vase fêlé du bonheur?

STRAAMAND

La foi que vous avez renversée par des mots,
je crois que vous pouvez la rétablir de même ;
je crois que vous pouvez souder le lien brisé ;...
réfléchissez,... parlez en toute vérité,
reprenez... que je puisse arborer le drapeau...

FALK, *fièrement.*

Je ne bats pas comme or le laiton du bonheur.

STRAAMAND, *le regarde fixement.*

Alors rappelez-vous le mot dit tout à l'heure
par un chasseur habile à éventer les traces
du lièvre tremblant devant la vérité :

(Avec le doigt levé.)

La Némésis nous suit tout au long de la vie ;
fuir et lui échapper n'est donné à personne !

(Il va vers la maison.)

STYVER, *sort avec ses lunettes, son livre ouvert à la main.*

Oh, monsieur le pasteur, il faut vous dépêcher !
Les petites pleurent...

LES ENFANTS, *à la porte.*

Père !

STYVER

Et votre femme attend !

(Straamand entre dans la maison.)

Cette dame n'a pas le goût de la logique.

(Il met le livre et les lunettes dans sa poche, et s'avance.)

Falk !

FALK

Oui !

STYVER

J'espère que tu as changé d'avis.

FALK

Moi? Et pourquoi donc?

STYVER

Oh, c'est facile à saisir ;
Tu as très bien compris qu'il est inexcusable
de faire usage ainsi de communications
confidentielles ;... on ne raconte pas ça.

FALK

Non, il m'a été dit que c'était dangereux.

STYVER

Oui, parbleu.

FALK

Oui, du moins pour des gens d'importance.

STYVER, *avec feu.*

Cela est dangereux pour tous gens de bureau.
Tu peux imaginer combien cela réduit
tout espoir d'avenir pour moi, si mon chef croit
que j'ai un pégase hennissant et piaffant
aux heures de travail dans un pareil bureau.
Car depuis « l'Intérieur » jusqu'aux « Cultes », tu sais,
les façons du cheval ailé sont peu goûtées.
Mais ce serait bien pis, si l'on vient à savoir
que j'ai violé le premier commandement,
et révélé des faits secrets et importants.

FALK

Ah, pareille imprudence est passible de peines?

STYVER, *mystérieusement.*

Elle peut obliger un employé d'État
à demander incontinent sa démission.
C'est l'ordre de la loi, pour nous, gens de l'État,
de rester, même chez ses amis, bouche close.

FALK

Il faut qu'un maître soit bien tyrannique pour
museler la bouche à... l'employé qui s'éreinte.

STYVER, *hausse les épaules.*

C'est légal ; on n'a qu'à obéir sans broncher.
De plus, en un moment comme celui qui vient,
quand on va réviser bientôt les traitements,
il convient mal de fournir des renseignements
sur le temps de travail et l'emploi qu'on en fait.

Et c'est pourquoi je te demande de te taire ;...
Un mot peut m'enlever...

FALK

Ton cahier de brouillons?

STYVER

Le nom officiel est « le livre des minutes ».
Ce registre est réellement comme la broche,
sur le sein du bureau, qui ferme le corsage ;
et farfouiller par là est préjudiciable.

FALK

C'est toi qui m'as prié cependant de parler,
et de faire allusion au trésor du pupitre.

STYVER

Est-ce que je savais que le prêtre pourrait
s'enfoncer dans la boue aussi profondément,
lui qui a de la chance, avec un bon emploi,
lui qui a une femme, et qui a des enfants,
et, pour parer les chocs de la vie, de l'argent?
Et s'il peut devenir un pareil philistin,
que dira-t-on, alors, de nous, les employés,
de moi, qui n'ai pas eu beaucoup d'avancement,
et qui suis fiancé, me marierai bientôt,
devrai pourvoir à l'entretien d'une famille,
et cætera!

(Plus vivement.)

Oh, si j'étais un homme riche,
j'attacherais sur mon épaule une cuirasse,
et mon défi provoquerait le monde entier.

Et si j'étais célibataire, comme toi,
oh ! crois-moi, à travers la neige de la prose,
je saurais bien frayer le chemin pour l'idée !

FALK

Eh bien, libére-toi !

STYVER

Quoi?

FALK

Il est temps encore !
Dédaigne ces malins hiboux jugeurs du monde :
la liberté mue la chenille en papillon !

STYVER, *recule.*

Tu veux dire que je devrais rompre...?

FALK

Mais oui ;...
Quand la perle est partie, qu'importe son écaille?

STYVER

On peut le proposer à l'étudiant nouveau,
non à un homme qui est qualifié en droit !
Je ne prendrai pas garde à ce que Christian cinq
a jadis ordonné touchant les fiançailles,...
car le Code pénal de l'an quarante-deux
n'a pas envisagé les liens de cette sorte ;
l'acte ne serait pas, par suite, criminel,
et il n'y aurait pas d'infraction à la loi...

FALK

Et alors, tu vois bien !

STYVER

Oui, oui, mais tout de même,...
il n'est jamais question d'une telle exception.

On s'est fidèlement soutenus dans la gêne ;
les plaisirs de la vie, elle en exige peu,
et je suis frugal, j'ai, depuis longtemps, flairé
que je suis fait pour le foyer et le bureau.
D'autres prennent l'essor avec l'envol des cygnes ;
la vie dans le petit peut aussi être belle.
Que dit le conseiller Gœthe, je ne sais où,
à propos de la voie lactée, brillante et blanche?
Nul n'en peut écumer la crème du bonheur,
et encore bien moins s'en procurer le beurre.

FALK

Voyons, en admettant même que baratter
le beurre du bonheur soit le but, tout au moins
l'esprit doit-il régner dans toute ta besogne.
Il faut qu'un homme soit citoyen de son temps,
mais il devra en ennoblir la vie sociale.
Oui, certes, il y a beauté dans le petit ;
mais ce qu'il faut surtout, c'est connaître et comprendre.
Quiconque a le goût de travailler dans la boue
ne doit pas s'estimer l'égal du « Paysan ».

STYVER

Eh bien, suivons en paix notre chemin tout simple ;
nous ne te fermerons l'accès d'aucune voie,
nous allons par les rues, tu planes dans les airs.
Hm, elle et moi aussi nous y volions, jadis.
La vie, chaque jour, veut du travail, non des chants,...
ceux-ci meurent en nous, à mesure qu'on vit.
Oui, la vie de jeunesse est une question grave,
et la plus superflue de toutes les querelles ;...

accepte un compromis, ne pense à nul recours,
car tu perds ton procès devant toutes les cours.

FALK, *hardi et confiant, en jetant un regard du côté du pavillon.*

Non, serait-il venu devant la cour suprême,...
je sais qu'il y a grâce après le jugement !
Je sais qu'une vie peut être vécue à deux
en sauvant l'enthousiasme et conservant la foi ;
mais tu proclames, toi, le dogme misérable
de notre temps : que l'idéal est secondaire !

STYVER

Non, il vient avant ; car il a rempli son rôle,
de même que la fleur, quand le fruit apparaît.

(A l'intérieur, Mlle Skære joue au piano et chante Ach du lieber Augustin. *Styver s'arrête et écoute, doucement ému.)*

Voilà qu'elle m'appelle avec le même chant
qu'elle chantait à notre première rencontre.

(Il pose la main sur le bras de Falk et le regarde dans les yeux.)

Quand elle le reprend pour m'appeler, toujours,
des touches de ma fiancée semble sortir
une confirmation claire du premier oui.
Et lorsque notre amour, après tout, prendra fin
et se mourra, pour se changer en amitié,
ce chant sera le lien entre avant et alors.
Et si mon dos se courbe à écrire au bureau,
si mon labeur n'est qu'un combat contre la faim,
je rentrerai pourtant joyeux à la maison,
où le temps aboli surgira en musique.

Si nous avons, le soir, une heure bien à nous,
je me serai tiré sans dommage du jeu !

(Il entre dans la maison. Falk se tourne vers le pavillon. Svanhild s'avance; elle est pâle et agitée. Ils se regardent un instant en silence, et se jettent ardemment dans les bras l'un de l'autre.)

FALK

Oui, oui, Svanhild, persévérons avec constance !
O fraîche fleur, fleur de plein air au cimetière,...
ils appellent cela une vie de printemps !
Une odeur de cadavre émane de ces couples ;
cela sent le cadavre au passage des rues,
quand on croise les deux aux lèvres souriantes,
qui ont en eux la tombe morne du mensonge,
et l'atonie de la mort dans tous leurs désirs.
Et c'est ce qu'ils appellent vivre ! Dieu du ciel,
Un pareil sort vaut-il que l'on se remue tant?
Doubler à cet effet des kyrielles d'enfants,
les bien bourrer de loyauté et de devoir,
les abreuver de droit pendant un court été,...
pour les mener ensuite à la boucherie d'âmes !

SVANHILD

Allons-nous-en d'ici, Falk !

FALK

S'en aller? Et où?
Le monde n'est-il pas identique partout?
Et au mur de chacun, voit-on pas ce mensonge
bien encadré comme un principe qu'on affiche?
Non, nous voulons rester et jouir du spectacle,...

la tragicomédie, merveille d'arlequin,...
des gens qui croient... ce que tous disent en mentant ;
Regarde Lind, le prêtre et sa femme, et Styver,
déguisés en pantins de Noël de l'amour
avec mensonge au cœur et la foi sur les lèvres,...
et gens, avec cela, tout à fait respectables !
Ils se mentent entre eux et mentent à eux-mêmes ;
mais nul n'ose blâmer le dedans du mensonge ;...
chacun se croit, bien qu'en détresse sur la quille,
un Crésus du bonheur, bienheureux comme un dieu ;
eux-mêmes ils se sont chassés du paradis,
et plouf, ils ont plongé dans le marais de soufre ;
mais où il est, aucun d'entre eux ne s'en rend compte,
chacun croit être chevalier du paradis,
et chacun d'eux sourit en criant aïe et ouf ;
et si Belzebub vient, rugissant et railleur,
avec cornes, pieds de bouc et insignes pires,
on égaie son voisin d'un grand éclat de rire :
tiens, ôte ton chapeau, voilà Notre-Seigneur !

SVANHILD, *après un court silence songeur.*

Que merveilleusement une main charitable
vers notre rendez-vous printanier m'a guidée.
La vie que je jouais en rêve vaguement,
sera ma tâche quotidienne désormais.
Comme je tâtonnais à l'aveugle, oh, mon Dieu !...
et tu as commandé que la lumière soit,
et tu as fait qu'il m'a trouvé.

(Elle regarde Falk avec une muette et tendre admiration.)

Quelle puissance
est donc la tienne, à toi, arbre fort qui demeures

droit et vert dans les bois abattus par l'orage,
qui restes seul, mais qui pourtant m'offre un abri...?

FALK

La vérité de Dieu, Svanhild ;... elle rend courageux.

SVANHILD, *regarde la maison avec une expression craintive.*

Ils sont venus, ces deux, en mauvais tentateurs,
chacun plaidant pour sa moitié du genre humain.
L'un dit : que peut compter l'amour de la jeunesse,
quand l'âme est abaissée sous le poids du bien-être?
L'autre demande : où trouver place pour l'amour,
quand il faut constamment lutter contre la gêne?
C'est effrayant... prêcher cette doctrine comme
un dogme véritable, et supporter de vivre !

FALK

Et si nous nous trouvions dans ce cas?

SVANHILD

Nous?... Comment?
Que peuvent faire en plus ou moins les contingences?
Je te l'ai déjà dit : si tu veux le combat,
je resterai et tomberai à ton côté.
Oh, rien de plus aisé que l'ordre de la Bible,
dire adieu au foyer, s'éjouir et souffrir,
et se porter vers Dieu avec celui qu'on aime.

FALK, *la prend dans ses bras.*

Venez donc, temps d'hiver, déchaînez-vous, furieux !
Debout dans l'ouragan, nul ne peut nous abattre !

*(Mme Halm et Guldstad entrent par la droite au fond.
Falk et Svanhild sont près du pavillon.)*

GULDSTAD, *à voix basse.*

Tenez, madame !

MADAME HALM, *surprise.*

Ensemble !

GULDSTAD

En doutez-vous encore?

MADAME HALM

C'est extraordinaire !

GULDSTAD

Oh, j'ai bien observé
comme il a su couver son ouvrage en secret.

MADAME HALM, *à part.*

Svanhild... qui aurait pu la croire aussi rusée?

(Vivement, à Guldstad.)

Non, je ne peux penser...

GULDSTAD

Bien, on va vérifier.

MADAME HALM

Ici, tout de suite?

GULDSTAD

Oui, et vigoureusement.

MADAME HALM, *lui tend la main.*

Dieu vous aide !

GULDSTAD, *gravement.*

Merci, ce n'est pas inutile.

(Il descend.)

MADAME HALM, *avec un coup d'œil en arriere, en s'en allant.*

Quelle que soit l'issue, l'enfant sera heureuse.

(Elle entre dans la maison.)

GULDSTAD, *s'approche de Falk.*

Vous n'avez plus beaucoup de temps?

FALK

Non, un quart d'heure, et je pars.

GULDSTAD

Il n'en faut certainement pas plus.

SVANHILD, *va s'éloigner.*

Adieu.

GULDSTAD

Non, restez !

SVANHILD

Moi?

GULDSTAD

Il faut d'abord répondre.
Il faut que tout soit bien éclairci entre nous ;...
nous allons, tous les trois, parler à cœur ouvert.

FALK, *surpris.*

Nous trois?

GULDSTAD

Oui, Falk,... jetons le masque maintenant.

FALK, *réprime un sourire.*

Si vous voulez.

GULDSTAD

Écoutez donc. Voilà six mois
que nous nous connaissons, presque. On se chamaillait...

FALK

Oui.

GULDSTAD

Nous n'avons presque jamais été d'accord ;
nous nous lancions souvent des brocards l'un à l'autre ;
vous étiez comme un chef d'une cause grandiose,
je n'étais qu'un troupier du travail journalier.
Pourtant, on aurait dit que nous étions unis
par quelque lien, que mille choses oubliées
des pensées agitées en ma propre jeunesse
étaient flairées par vous et ramenées au jour.
Vous me regardez ; mais les cheveux grisonnants
ont aussi, un printemps, débordé bruns et libres,
et le front arrosé de sueur d'esclavage
par mon travail n'a pas toujours porté des rides.
Mais assez là-dessus ; je suis homme d'affaires...

FALK, *légèrement moqueur.*

Vous êtes le bon sens judicieux et pratique.

GULDSTAD

Et vous, le jeune et gai chanteur de l'espérance.

(Il s'avance entre eux.)

Voilà pourquoi, Falk et Svanhild, je suis ici.
Parlons donc maintenant ; car le moment est proche,
qui apporte avec lui bonheur ou repentir.

FALK, *impatient.*

Parlez donc !

GULDSTAD, *souriant.*

Je vous ai dit hier que je songe
à une sorte de poème...

FALK

Réel.

GULDSTAD, *avec un lent signe de tête.*

Oui !

FALK

Et si l'on demande où vous prenez le sujet...

GULDSTAD, *regarde un instant Svanhild et se retourne vers Falk.*

Nous avons tous les deux trouvé même sujet.

SVANHILD

Maintenant, je pars.

GULDSTAD

Non, écoutez jusqu'au bout.
A nulle autre je n'ai fait pareille demande ;
vous, Svanhild, j'ai appris à vous connaître à fond ;
pour être prude vous avez l'âme trop haute.
Je vous ai vue grandir et vous développer ;
vous aviez tout ce que je prise en une femme ;...
mais longtemps vous n'étiez qu'une fille pour moi ;...
et je demande... voulez-vous m'être une épouse?

(Svanhild recule avec confusion.)

FALK, *saisit Guldstad par le bras.*

Arrêtez !

GULDSTAD

Doucement ; à elle de répondre.
Demandez, vous aussi,... et son choix sera libre.

FALK

Moi... dites-vous?

GULDSTAD, *le regarde fixement.*

Il s'agit là de préserver
le bonheur de trois vies,... non le mien seulement.

Ne feignez rien, cela ne vous servirait guère ;
car bien que mon travail soit du genre commun,
j'ai tout de même un certain don de clairvoyance.
Oui, Falk, vous l'aimez. C'est avec joie que j'ai vu
ce jeune amour grandir, s'épanouir en fleur ;
mais cet amour, précisément, fort, intrépide,
c'est cet amour qui peut détruire son bonheur.

FALK, *sursautant.*

Vous osez dire... !

GULDSTAD, *posément.*

Avec le droit de l'expérience.
Si maintenant vous l'obteniez...

FALK

Quoi, alors?

GULDSTAD

Oui,
mettez qu'elle ose fonder tout sur cette base,
et qu'elle risque tout sur cette seule carte,...
puis, que l'orage de la vie balaie la base,
que les ombres du temps fassent faner la fleur?

FALK, *s'oublie et s'écrie.*

Impossible !

GULDSTAD, *avec un regard significatif.*

Hum, ainsi pensais-je, moi aussi,
quand j'étais jeune, comme vous. Je fus épris
d'une femme, autrefois ; nos voies se séparèrent.
Nous nous sommes revus hier ;... rien n'est resté.

FALK

Hier?

GULDSTAD

Oui. Vous savez... la femme du pasteur...

FALK

Quoi? C'est elle qui...

GULDSTAD, *avec un sourire grave.*

Qui alluma la flamme.
J'en ai porté le deuil de nombreuses années,
et pendant tout ce temps elle a été pour moi
celle qu'elle a été, la belle jeune femme
rencontrée autrefois aux beaux jours de printemps.
Et voici que vous allumez le même feu
de folie, et tentez le même jeu risqué,...
et c'est là ma raison de dire : Prenez garde !
Réfléchissez un peu ;... ce jeu est dangereux !

FALK

Non, à la compagnie du thé, j'ai dit ma foi
robuste, que ne peut ébranler aucun doute...

GULDSTAD, *complétant sa pensée.*

Que l'amour selon son libre plaisir défie
usages, indigence, et soucis et années.
Bon, admettons ; il se peut bien que ce soit vrai ;
mais voyons la question par un autre côté.
Ce que c'est que l'*amour*, nul ne sait l'expliquer ;
en quoi consiste cette foi ravie que tel
a été fait pour vivre à deux dans les délices,
c'est là ce que personne au monde ne peut dire.
Le *mariage* est quelque chose de pratique,
et je dirai aussi, mon cher, les fiançailles ;

et l'on peut aisément se rendre compte en fait
que tel convient précisément à tel et tel.
Mais le choix de l'amour est fait à l'aveuglette.
il élit une femme, et non pas une épouse ;
et si la femme,... supposez,... en tant qu'épouse
vous convient mal...?

FALK, *impatient.*

Eh bien?

GULDSTAD, *hausse les épaules.*

Hé, la cause est perdue.
D'heureuses fiançailles ne dépendent pas
seulement de l'amour, mais de bien plus encore,
de parents et amis que l'on voit volontiers,
de l'humeur assortie sous un même bonnet.
Et le mariage? Oh ! il est un océan
de simples exigences et simples demandes
qui n'ont avec l'amour pas beaucoup de rapport.
Il y faut du ménage et de douces vertus,
le goût de la cuisine et choses de ce genre,
du dévouement, et le respect de tous devoirs,...
et beaucoup de détails que l'on ne peut pas dire
à titre éducatif devant mademoiselle

FALK

Et alors?...

GULDSTAD

Écoutez ceci, qui vaut de l'or.
Consultez l'expérience ; écoutez dans la vie
ces couples d'amoureux qui en ont plein la bouche,
comme si des millions leur étaient octroyés.

Ils s'en vont dare-dare à l'autel, ces deux-là ;
et les voilà chez eux dans la béatitude ;
un temps se passe dans l'ivresse du triomphe ;
puis vient un jour de règlement ;... oho, alors,
tout le bilan aboutit à la banqueroute !
Fleur de jeunesse aux joues de la femme, faillite ;
essor de la pensée dans son esprit, faillite ;
foi au cœur du mari dans le succès, faillite ;
toute ardeur qui naguère étincelait, faillite ;
tous les avoirs de la maison se sont fondus ;
et ces deux-là, pourtant, sont entrés dans la vie
comme maison d'amour de la première classe !

FALK, *avec éclat.*

C'est faux !

GULDSTAD, *impassible.*

Et cependant, il y a quelques heures,
c'était la vérité. Vous l'avez dit vous-même
quand vous étiez ici, vrai héros du Brabant,
combattant tous les gens de la table de thé.
De tous côtés alors venait le désaveu,
et maintenant de vous ; eh oui, ça se comprend,
nous trouvons tous que c'est plutôt désagréable
si l'on parle de mort quand nous sommes très mal.
Voyez le prêtre, lui qui composait, peignait,
quand il faisait sa cour, avec esprit et goût ;...
comment vous étonner qu'il ait tant décliné
lorsqu'ils ont habité sous même toit, tous deux?
Elle, comme amoureuse, était faite pour lui,...
pour être son épouse elle n'était pas faite.
Et l'employé qui écrivait de si bons vers?

Quand le gaillard, au nom de Dieu, fut fiancé,
les rimes aussitôt sont venues de travers,
et depuis ce temps-là sa muse a somnolé
au ronron de rouet de son éternel droit.
Vous voyez bien...

(Il regarde Svanhild.)

Vous avez froid?

SVANHILD, *à voix basse.*

Je n'ai pas froid.

FALK, *s'efforce de prendre un ton moqueur.*

Et si l'on ne finit jamais avec un plus,
mais seulement un moins,... pourquoi donc voulez-vous
risquer le capital que vous avez à vous
dans une loterie si peu avantageuse?
C'est à penser que vous avez cette croyance
que vous êtes créé juste pour la faillite?

GULDSTAD, *le regarde, sourit et branle la tête.*

Mon vaillant jeune Falk,... gardez-vous de railler...
Un couple a deux façons de se mettre en ménage.
On peut prendre pour base un crédit illusoire,
effets à long délai sur l'ivresse éternelle,
sur la stabilité de l'âge de vingt ans,
sur l'impossibilité de la goutte et du rhume ;...
on peut se fonder sur les joues de couleur rose,
sur le brillant des yeux et sur les longs cheveux,
et sur la foi que rien de cela ne se perd,
et que jamais ne vient le temps de la perruque.
On peut se fonder sur des pensées captivantes,
des fleurs écloses dans le sable du désert,

sur des cœurs qui battront, tout le cours d'une vie,
comme au temps où le premier oui fut prononcé.
Comment s'appelle un tel trafic? Vous le savez ;...
son nom est boniment,... boniment, chers amis !

FALK

Vous êtes, je le vois, tentateur dangereux,...
vous, un homme opulent, millionnaire, peut-être,
tandis que tout ce qui m'appartient en ce monde,
deux artilleurs ont pu l'emporter aisément.

GULDSTAD, *tranchant.*

Que voulez-vous dire par là?

FALK

C'est bien la suite ;
car la base solide, à ce que je suppose,
est sans doute l'argent,... le merveilleux argent,
qui prête à mainte veuve déjà un peu mûre
l'éclat de l'auréole de sainte Gertrude.

GULDSTAD

Oh non, la base est autre chose, qui vaut mieux.
Elle est dans le paisible et chaleureux hommage
d'un amical respect, qui honore aussi bien
que le ravissement dans un rêve extatique.
C'est un sentiment fait du bonheur du devoir,
de soins où l'on se plaît, de la paix du foyer,
de l'inflexion des volontés l'une vers l'autre,
du souci d'éviter au pied de l'élue, où
qu'il marche dans la vie, toute pierre qui blesse.
C'est une douce main qui guérit les blessures,
une force virile au dos prêt à porter,

un équilibre qui se maintient des années,
un bras, fidèle appui, et support assuré.
Telle est, Svanhild, la base que je peux offrir
pour édifier votre bonheur ; et à présent
répondez-moi.

(Svanhild fait un grand effort pour parler; Guldstad lève la main et l'en empêche.)

Réfléchissez-y bien. Il faut
ne pas avoir ensuite à vous en repentir !
Choisissez entre nous l'esprit clair et posé.

FALK

Et d'où savez-vous...

GULDSTAD

Que vous l'aimez ! Je l'ai lu
dans vos yeux. Maintenant dites-le-lui aussi.
Voilà, je vais rentrer. Que le jeu prenne fin.
Et si vous êtes prêt à promettre et jurer
d'être pour elle dans la vie un tel ami,
un tel bâton pour son chemin, un tel soutien
dans les revers, que je peux l'être,...

(Il se tourne vers Svanhild.)

alors, c'est bien,
sur ce que j'ai offert passez donc une barre.
Et j'aurai ma victoire, victoire discrète ;
vous gagnez le bonheur, c'est ce que je voulais.

(A Falk.)

Et, c'est vrai,... vous parliez tout à l'heure d'argent ;
l'argent est, croyez-moi, plus qu'un colifichet.

Je suis seul, ne me sais nulle personne chère ;
tout ce qui est à moi deviendra votre bien ;
vous me serez un fils, elle sera ma fille.
J'ai, vous savez, une fabrique à la frontière.
Je vais m'y rendre, et vous... vous mettez en ménage,
et nous nous reverrons vers la fin de l'année...
Vous me connaissez, Falk, maintenant ; c'est à vous
de vous examiner vous-même, songez bien
que le voyage au cours du fleuve de la vie
n'est pas un jeu, n'est pas jouissance et délices ;...
ensuite, au nom de Dieu,... vous aurez à choisir !

(Il entre dans la maison. Silence. Falk et Svanhild se regardent avec confusion.)

FALK

Tu es si pâle.

SVANHILD

Et toi bien silencieux.

FALK

Oui.

SVANHILD

C'est lui pour nous le pire.

FALK

Il m'a ravi ma force.

SVANHILD

Comme il a frappé fort.

FALK

Et ses coups frappaient juste.

SVANHILD

On aurait dit que tout s'effondrait brusquement.

(Plus près de lui.)

Comme nous étions riches, riches l'un par l'autre,
quand nous étions abandonnés du monde entier,
quand nos pensées montaient, comme contre la rive
la vague qui se brise dans la nuit paisible.
Une ardeur de victoire, alors, haussait nos âmes,
et la foi dans l'amour éternel entre deux ;...
il est venu avec les biens du monde, il a
emporté notre foi, et implanté le doute,...
et tout s'en est allé !

FALK, *avec violence.*

Oublie ce qu'il a dit !
Pour d'autres, c'était vrai, mais mensonge pour nous.

SVANHILD, *branle lentement la tête.*

L'épi de blé frappé par un grêlon de doute
ne se balance plus jamais avec confiance.

FALK, *inquiet, avec éclat.*

Si, nous deux, Svanhild !

SVANHILD

Quitte un espoir décevant ;
à semer le mensonge on moissonne des larmes.
Les autres, disais-tu? Et ne penses-tu pas
que chacun, à part soi, tout comme toi et moi,
a cru être celui qui défierait la foudre,...
qu'aucun orage ne pourrait coucher à terre,
que jamais le brouillard vu au loin dans le ciel,
porté par la tempête, ne pourrait atteindre?

FALK

Les autres vers des buts divers se dispersaient ;
je ne veux rien que ton amour, lui seulement.

Vois-les qui s'égosillent aux cris de la vie,
moi, je te soutiendrai sans bruit et fermement.

SVANHILD

Et supposons que tout de même il disparaisse,
cet amour sur lequel tout, en somme, repose,
as-tu encor ce qui fonderait le bonheur?

FALK

Non, avec mon amour, c'est tout qui tomberait.

SVANHILD

Et peux-tu saintement devant Dieu me promettre
que jamais, fleur fanée, il ne s'inclinera,
mais embaumera, comme aujourd'hui, et tiendra
durant *la vie entière?*

FALK, *après un bref silence.*

Il durera *longtemps.*

SVANHILD, *douloureusement.*

Oh, « longtemps », « longtemps » ;... oh, pauvre mot misérable !
Que peut valoir « longtemps », quand il s'agit d'amour?
C'est son arrêt de mort, sa semence est pourrie.
Oui, « je crois que l'amour a la vie éternelle ».
Cette chanson va donc se taire, et à la place,
on entendra ceci : Je t'aimais l'an dernier !

(Comme soulevée par une forte inspiration.)

Non, tel ne mourra pas notre jour de bonheur,
comme un soleil en pleurs derrière un nuage à l'ouest ;
notre soleil s'éteindra comme un météore,
en plein midi, alors qu'il est plus éclatant !

FALK, *effrayé.*

Svanhild, que veux-tu donc?

SVANHILD

Nous sommes des enfants
du printemps ; après lui ne viendra pas d'automne
où se tairait l'oiseau chanteur dans ta poitrine,
et n'aspirerait plus au lieu où il est né.
Après lui nul linceul d'hiver sur le cadavre
de tous rêves jamais ne jettera son voile ;...
notre amour radieux, si sûr de la victoire,
ne devra pas languir et s'affaiblir par l'âge,...
qu'il meure comme il a vécu, jeune et splendide !

FALK, *avec une profonde douleur.*

Et loin de toi,... que deviendrait la vie pour moi !

SVANHILD

Que serait-elle auprès de moi... et sans amour?

FALK

Un foyer !

SVANHILD

Où l'elfe du bonheur râlerait.

(Avec force.)

Comme épouse pour toi je n'ai pas été faite,
je le vois maintenant, je le sens et le sais !
Je pouvais t'enseigner le joyeux jeu d'amour,
ne peux porter ton âme à travers la vie grave.

(Plus près et avec une ardeur croissante.)

Eh bien, nous avons donc exulté dans l'ivresse
d'un beau jour printanier ; mais nous ne voulons pas
d'un assoupissement sur de veules coussins !

Donne à l'elfe des ailes, aux accords du chant
qu'il prenne son essor avec de jeunes dieux !
Et si notre bateau d'avenir a sombré,...
une planche est sur l'eau,... je sais ce qu'il faut faire,
le nageur intrépide atteint le paradis !
Que le bonheur s'enfonce dans la tombe humide ;
notre amour, Dieu merci, sera sauvé quand même
du naufrage, et, victorieux, touchera terre !

FALK

Oh, je te comprends ! Mais se séparer ainsi !
Quand le monde est ouvert si charmant devant nous,...
en plein printemps, ici, sous le ciel bleu, le jour
où notre jeune pacte a reçu le baptême !

SVANHILD

C'est justement pourquoi il le faut. Désormais
notre belle ferveur ne peut que décliner !
Et malheur, quand plus tard viendra le jour des comptes,
quand nous comparaîtrons par devant le grand juge,
et qu'il réclamera, Dieu juste, le trésor
qu'il nous avait prêté au jardin de la vie...
alors, Falk, pas de grâce avec cette réponse :
« Nous l'avons égaré, en chemin vers la tombe ! »

FALK, *pris d'une forte résolution.*

Jette l'anneau !

SVANHILD, *avec feu.*

Tu veux !

FALK

Jette ! Je te comprends !
Oui, c'est la seule voie par où je peux t'atteindre !

Comme la tombe ouvre la voie à l'aube de la vie,
ainsi l'union n'est consacrée entre vie et amour
que lorsque, dégagé de l'ardeur des désirs,
il s'enfuit au séjour du souvenir ailé !
Jette l'anneau, Svanhild !

SVANHILD, *enthousiaste.*

J'ai accompli ma tâche !...
rempli ton âme de lumière et poésie !
Vole donc ! Tu as pris l'essor vers la victoire,...
maintenant ta Svanhild a dit son chant du cygne !

(Elle prend l'anneau et lui imprime un baiser.)

Dans les joncs de la mer, jusqu'à la fin du monde,
enfonce-toi, mon rêve,... et ceci le remplace !

(Elle remonte quelques pas, jette l'anneau dans le fjord, et revient vers Falk avec une expression radieuse.)

Et maintenant, je t'ai perdu pour cette vie,...
mais je t'ai gagné pour l'éternité !

FALK, *fortement.*

C'est bien...
au travail journalier chacun de son côté !
Nos voies ne se croiseront plus jamais sur terre.
Chacun à son travail va lutter sans se plaindre.
nous avions été pris par la fièvre du temps,
nous voulions sans combat le gain de la victoire,
sans les jours de travail le repos du dimanche,
alors que c'est lutter et renoncer qu'il faut.

SVANHILD

Mais sans dépit.

FALK

Non, avec le courage
que l'on a quand on sait tenir la vérité.
Nul flot de châtiment ne peut nous menacer ;
le souvenir acquis par nous deux pour la vie
derrière les nuées sombres va rayonner,
et, superbe arc-en-ciel aux sept couleurs, sera
comme, entre nous et Dieu, le symbole du pacte.
A cet éclat, tu vas à tes devoirs paisibles...

SVANHILD

Et tu t'élèves vers ton but comme poète !

FALK

Comme poète, oui ; oui, car tout homme est poète,
que ce soit dans école, église ou parlement,
tout homme, en situation importante ou minime,
qui vise l'idéal par delà son métier.
Je monte, oui ; le cheval de l'essor est sellé ;
et je sais mon action à jamais ennoblie !
Et adieu donc !

SVANHILD

Adieu !

FALK, *la prend dans ses bras.*

Un baiser !

SVANHILD

Le dernier !

(Elle se dégage.)

Ainsi je peux te perdre en joie pour cette vie !

FALK

Quand toutes les clartés du monde s'éteindraient,
l'idée de clarté vit, du moins, car elle est Dieu.

SVANHILD, *s'éloigne vers le fond.*

Adieu !

(Elle continue.)

FALK

Adieu !... Je crie tout de même avec joie...
Bel et divin amour sur la terre, hourra !

(La porte s'ouvre. Falk remonte à droite; les jeunes parmi les hôtes sortent gais et riant.)

LES JEUNES FILLES

A la danse au jardin !

L'UNE D'ELLES

La danse, c'est la vie !

UNE AUTRE

Dansons, c'est le printemps, en couronnes de fleurs !

PLUSIEURS

Oui, dansons, dansons !

TOUTES

Oui, sans jamais s'arrêter !

(Styver vient avec Straamand à son bras. Mme Straamand et les enfants suivent.)

STYVER

Oui, nous sommes amis, toi et moi, désormais.

STRAAMAND

Oui, moi et toi, nous lutterons pour même cause.

STYVER

Quand les deux forces de l'État sont bien unies...

STRAAMAND

Le résultat pour tous...

STYVER, *vivement.*

Est bénéfice !

STRAAMAND

Et joie.

(Mme Halm, Lind, Anna, Guldstad et Mlle Skære, ainsi que les autres hôtes, entrent. Les yeux de toute la famille cherchent Falk et Svanhild. Tout le monde est interdit de voir qu'ils sont séparés.)

MADEMOISELLE SKÆRE, *parmi les tantes, joignant les mains.*

Non, est-ce que je rêve, ou veille, dites-moi !

LIND, *qui n'a rien remarqué.*

Je dois des compliments à mon nouveau beau-frère.

(Il s'approche de Falk avec plusieurs des hôtes, mais recule malgré lui d'un pas à sa vue, et s'écrie.)

Que t'est-il arrivé? Tu as, comme Janus,
deux visages !

FALK, *avec un sourire.*

Avec Montanus, je m'écrie :
Messieurs, la terre est plate ;... et je me suis trompé ;
plate comme galette ;... êtes-vous satisfaits?

(Il sort rapidement à droite.)

MADEMOISELLE SKÆRE

Une corbeille !

LES TANTES

Corbeille?

MADAME HALM

Il faut taire ça, chut !

MADAME STRAAMAND, *au prêtre.*

Pense, une corbeille !

STRAAMAND

Oui, est-ce possible?

MADEMOISELLE SKÆRE

Si !

LES DAMES, *entre elles.*

Une corbeille ! Une corbeille ! Une corbeille !

(Elles se réunissent en troupe plus haut dans le jardin.)

STYVER, *comme pétrifié.*

Comment? Est-ce qu'il a donc fait une demande?

STRAAMAND

Oui, pense donc ! Il se moquait de nous, ha, ha,...

(Ils se regardent, ébahis.)

ANNA, *à Lind.*

C'est très bien comme ça. Ouf, qu'il était vilain !

LIND, *la prend dans ses bras et lui donne un baiser.*

Hourra, tu es à moi tout à fait maintenant !

GULDSTAD, *regarde vers le fond du côté de Svanhild.*

Voilà une âme où quelque chose s'est brisé ;
mais ce qui vit encore, je saurai le guérir.

STRAAMAND, *retrouve la voix et prend Styver dans ses bras.*

Tu peux continuer maintenant à ton aise
à être fiancé à ta chère future !

STYVER

Et tu peux tous les ans voir avec joie s'accroître
le nombre des petits Straamand autour de toi !

STRAAMAND, *se frotte les mains de plaisir en cherchant Falk des yeux.*

C'était bien fait pour lui, cet impudent garçon ;...
voilà bien ce qu'il faut à ces malins augures !

(Ils remontent en causant, pendant que Mme Halm s'approche de Svanhild.

MADAME HALM, *à voix basse, empressée.*

Et tu n'es liée par rien?

SVANHILD

Non, rien ne me lie.

MADAME HALM

Bien ; tu connais alors le devoir d'une fille?

SVANHILD

Commande-moi.

MADAME HALM

Merci, enfant.

(Avec un signe du côté de Guldstad.)

Il est un riche
parti, et puisqu'il n'y a pas d'empêchement...

SVANHILD

C'est bien, mais je demande à ce sujet ceci :
m'en aller...

MADAME HALM

Justement, il en a l'intention.

SVANHILD

Et du temps...

MADAME HALM

Combien donc? Le bonheur n'attend pas, tu sais.

SVANHILD, *sourit discrètement.*

Oh, pas longtemps ; à la chute des feuilles.

(Elle va vers la véranda; Mme Halm va trouver Guldstad.)

STRAAMAND, *au milieu des hôtes.*

Nous avons appris une chose aujourd'hui :
si le doute parfois durement nous assiège,
du moins la vérité triomphe du serpent,
et l'amour est vainqueur.

LES HÔTES

Oui, oui, il est vainqueur !

(Embrassements et baisers par couples. Dehors, à gauche, on entend des rires et un chant.)

MADEMOISELLE SKÆRE

Qu'est-ce que c'est?

ANNA

Les étudiants !

LIND

Le quatuor
qui va aux fjelds ;... et moi qui n'ai pas un instant
songé à les prévenir...

UN ÉTUDIANT, *à Lind.*

Nous sommes exacts !

MADAME HALM

C'est Lind que vous venez chercher?

MADEMOISELLE SKÆRE

C'est bien fâcheux ;
le voilà fiancé...

UNE TANTE

Alors vous comprenez
qu'il ne lui convient pas d'aller dans la forêt.

L'ÉTUDIANT

Fiancé !

TOUS LES ÉTUDIANTS

Compliments au fiancé.

LIND

Merci.

L'ÉTUDIANT, *à ses camarades.*

Voilà que notre esquif de chanteurs reste en panne.
Qu'allons-nous faire? Et qui sera notre ténor?

FALK, *qui arrive de droite, en costume d'été, avec casquette d'étudiant, havresac et bâton.*

Moi, dans le chœur de la jeunesse de Norvège !

LES ÉTUDIANTS

Toi, Falk ! Bravo !

FALK

Au fjeld, dans le printemps de Dieu,
qui libère l'abeille enfermée tout l'hiver !
Je porte dans mon sein une double harmonie,

un tympanon dont un chevalet tend les cordes,
à double timbre, un haut, pour les joies de la vie,
l'autre qui vibre en bas, profondément, longtemps.

(A plusieurs des étudiants.)

Tu as tes couleurs?... Toi, ton papier à musique?
Bien ; volez donc, essaim, parmi les verts feuillages,
nous rentrerons un jour, apportant le pollen
dans la ruche à la reine, à notre grande mère !

(Tourné vers la société, pendant que les étudiants sortent, et que le chœur du premier acte est chanté en sourdine dehors.)

Pardonnez tout, les grandes choses et les moindres,
je ne veux rien me rappeler,

(A voix basse.)

mais tout garder
dans mon souvenir.

STRAAMAND, *débordant de joie.*

Bah ! le vase du bonheur
est de nouveau intact ! Ma femme a un espoir,...

(Il attire Falk de côté en chuchotant.)

A l'instant elle m'a confié, la chère âme...

(On n'entend que quelques mots épars.)

Si tout va bien... à la Saint-Michel... le treizième !

STYVER, *avec Mlle Skære à son bras, se tourne vers Falk, sourit triomphalement, et dit, en indiquant le prêtre.*

J'aurai les cent dalers, me mettrai en ménage...

MADEMOISELLE SKÆRE, *avec une révérence ironique.*

Vers la Noël je vais jeter ma toilette de fille.

ANNA, *de même, en prenant le bras de son fiancé.*

Et mon Lind reste ici, laissons la foi tranquille...

LIND, *cache sa confusion.*

...et cherche emploi de professeur dans un lycée de filles.

MADAME HALM

J'exercerai Anna à des talents variés...

GULDSTAD, *d'un ton grave.*

Moi, je vais composer un poème sans faste...
Sur une âme qui vit pour un devoir sacré.

FALK, *avec un sourire sur la foule.*

Et je monte... vers les destins d'un avenir !
Adieu.

(A voix basse à Svanhild.)

Épouse de mon printemps, sois bénie !...
mon action, aussi loin que j'aille, t'atteindra !

(Il agite sa casquette et suit les étudiants.)

SVANHILD, *le suit des yeux un instant, et dit doucement, mais avec force.*

Maintenant c'en est fait de ma vie de plein air ;
les feuilles vont tomber ;... que le monde me prenne.

(Au même moment, on attaque un air de danse au piano et les bouchons de champagne sautent au fond. Les hommes circulent avec leurs dames au bras; Guldstad s'approche de Svanhild et s'incline devant elle; elle tressaille un instant, mais se

ressaisit et lui tend la main. Mme Halm et la famille proche, qui a observé cette scène avec attention, se hâtent de les entourer avec des cris de joie, qui sont couverts par la musique et la gaieté des couples dansant plus loin, dans le jardin.)

(Et au loin dans la campagne, à travers la musique de danse, on entend résonner, fort et fier, le

CHŒUR DE FALK ET DES ÉTUDIANTS

Je vais peut-être couler mon esquif
mais qu'il fait bon voguer ainsi !

LA PLUPART DES GENS EN SCÈNE

Hourra !

(Danse et joie; le rideau tombe.)

ÉBAUCHES ET VARIANTES

I

SVANHILD

Ce brouillon de 1860, dont la traduction, titre compris, est donnée pp. 67-86, ne contient presque pas de corrections. Je note seulement :

P. 72. A la suite de la réplique de Falk, l. 15, le manuscrit porte, en bas de la page : « C'est un besoin qui crée les poèmes, etc. » — Note évidemment prise en vue d'un développement.

P. 74. La réplique de Johan, l. 16-20, est indiquée après coup comme devant être partagée phrase par phrase, entre Fladland, Mlle Skære, Pasop et Mme Halm. La suppression ultérieure du rôle de Johan semble montrer que ceci est à l'usage du nouveau plan de 1862.

P. 77. La phrase de Fladland, l. 18-19 : « Je ne vis que... autour de moi » est ajoutée après coup.

P. 83, l. 30, « quand je vous saurai » est ajouté après coup.

II

LA COMÉDIE DE L'AMOUR SANS LES GRANDS REMANIEMENTS

Le manuscrit, bien que sa première page porte le chiffre 1, n'a ni titre, ni liste de personnages, ni indications scéniques pour le premier acte, ni la chanson de Falk, ce qui tient évidemment à ce que le manuscrit de *Svanhild* restait valable dans ses premières pages, et que la chanson, notamment, était conservée sans changement.

Dans ce qui suit, je renvoie aux pages de la traduction du texte défi-

nitif (pp. 91-249), et j'indique le texte primitif, toutes les fois que la différence peut être sensible dans une traduction. Lorsque le texte primitif correspond à une ou plusieurs lignes entières du texte définitif, il est simplement donné à la suite de l'indication des lignes qui l'ont remplacé. Tout ce qui est énoncé par le traducteur se rapporte au manuscrit. S'il est dit, par exemple, que tels mots manquent, cela veut dire qu'ils ne sont pas dans le brouillon. S'il est dit que tels mots étaient d'abord écrits de telle façon, cela signifie qu'ils sont écrits sur le brouillon, mais biffés et remplacés.

P. 91, l. 11-12. Manque.

L. 15-18.

Voilà qu'elle est partie ; tenez, elle est assise
au bord de l'eau ; je crois qu'elle rêve, ma foi.

MADAME

Elle s'amuse avec un troupeau de canards...

P. 92, l. 13. « *aux dames* » manque.

L. 16. Au lieu de « nous le savons », il y a : « Je le sais. »

P. 93. l. 2.

Bêtises ! Maintenant, je suis plus, car je suis

L. 5. Manque.

L. 8, 11. Les indications scéniques manquent.

L. 15-17.

Diable... et dis-moi, à ton pupitre ou à la table?

L. 19. Au lieu de : « au commis » il y a : « à M. Pasop. »

P. 93, l. 25. — *P*. 94, l. 5.

Ça marchait ; je n'avais qu'à talonner ma muse,
Elle était disposée aussitôt ; et papier

P. 94, l. 11.

Hé oui, c'était l'effet de l'amour, mon ami...

L. 14-16.

Elle ne l'était pas.

FALK

Non, simplement ta chère,
qu'elle ne peut, bien entendu, être aujourd'hui...

« Très chère », c'est d'ailleurs un singulier vocable,
on ne trouverait pas, je pense, d'autre exemple
d'un tel superlatif qui diminue beaucoup...
Mais revenons à ton Pégase hennissant.
Si là-bas, au bureau, tu le laisses courir,
il se pourrait qu'il révélât tes escapades...
de l'Instruction jusqu'aux Finances, tu sais bien
que le cheval ailé n'est guère apprécié.

PASOP

Non, ce n'est que trop vrai ; j'étais aveugle alors,
je m'étais égaré à contempler deux yeux,
j'avais perdu de vue le monde quotidien,
ainsi que je l'ai dit dans un de mes poèmes.

FALK

Je vois ; la poésie débordait en cascades,
aussitôt les écluses de l'amour ouvertes ;...
ah Dieu, que de friands saumons, pensées aimables,
les vers ont su capter dans leurs nasses traîtresses.

La dernière réplique de Falk est ajoutée après coup.

L. 17. L'indication scénique manque.

L. 23-25. A celle qui... est devenue ma fiancée.

P. 95, l. 21. Après ce vers, les suivants ont été supprimés :

Ne faites pas couler vilainement la barque.
Ne vous renfrognez pas, voyons, seigneur poète,
sachez souffrir aussi un peu de raillerie,
vous-même n'êtes pas avare de vos pointes.

FALK

Oh, elles comptent peu, monsieur le négociant,
à côté de vos clous de cinq pouces de long.
Mais reprenez le fil du discours, tirez-le
aussi mince et long que la série des classiques
publiés chez Brockhaus ou l'éditeur Cotta.

GULDSTAD

Oui, c'est précisément ce qui est bon pour vous.

P. 96, l. 7. Au lieu de « joie » il y avait d'abord « esprit ».

L. 16. Au lieu de « repas » il y avait d'abord « printemps ».

L. 19.

Oui, c'est la marque de Caïn sur notre époque.

P. 97, l. 1-3. Cette réplique est ajoutée.

L. 4. Le jeu de scène manque.

L. 17-20.

Et si, le lendemain, écrivant le prochain,
vous alliez trouver qu'il ne vous reste rien,...
hein, dans tous les cafés ce seraient de beaux cris,
vous y seriez comme une anguille dépouillé,...
pour peu que le public vous aurait mal reçu,

FALK, *souriant.*

Pas un sur mille ne verrait la banqueroute.

P. 98, l. 1-6. Manque.

L. 12-25. Les indications scéniques manquent. La réplique se réduisait d'abord à :

Non, tu te trompes, c'est ta chanson, mon ami,
qui m'a touché ; un skaal pour t'en remercier !

L. 26. L'indication scénique manque.

L. 27.

Et voici que j'ai fait un joli prosélyte !

P. 99, l. 8 et 24. Les indications scéniques manquent.

L. 17-23. Manque.

P. 100, l. 8-11.

MADAME HALM

C'est péché de parler ainsi.

MADEMOISELLE SKÆRE

Et fort mal dit.

L. 24. L'indication scénique manque.

P. 101, l. 8. D'abord écrit :

Attendez qu'en muet oiseau de nuit il vienne,
et s'envole, emportant la paix de votre cœur,
que vous sentiez son poids, éveillé comme en rêve,

L. 11, et 17-18. Les indications scéniques manquent.

P. 102, l. 3. Après ce vers, le manuscrit porte, mais biffé :

Excusez-moi de vous parler si franchement,
mais c'est ce qui convient, à peu près, avec vous.

L. 13. L'indication scénique manque.

L. 14.

FALK, *mécontent.*

L. 26. Au lieu de « de la joie » il y avait : « du Seigneur. »

P. 103, l. 7-10. Les deux répliques réunies, attribuées d'abord à Mme Halm, l'ont été ensuite à Pasop.

L. 23. Ce vers est suivi de :

Mais sans doute il a dû se corriger depuis...

Le vers suivant, qui rimait avec celui-ci, est resté sans rime dans le texte définitif.

P. 104, l. 3-4.

FALK

Roman?

L. 10. L'indication scénique manque.

L. 13-27. Depuis, « oui, le fait est bien connu », manque.

P. 106, l. 11. L'indication scénique manque.

P. 107, l. 17-18. Termine la réplique de Mlle Skære :

et elle planta là les prétendants en bloc.

L. 20. Après ce vers, un commencement de phrase est biffé : « Oui, c'était un sujet »

L. 26. D'abord écrit :

Mais tous deux bravement firent face à l'orage,

P. 108, l. 2-7.

Un ruisseau, un mouton, assez pour les nourrir,...
et tout au plus encore une petite vache...

MADAME HALM

Bref, ainsi que souvent ils me l'ont déclaré,
un ruisseau, une hutte.

MADEMOISELLE SKÆRE

Et leurs cœurs à tous deux.

P. 109, l. 2-9. Les deux répliques ont d'abord été écrites comme suite à la réplique de Mme Halm.

L. 11-12.

MADEMOISELLE SKÆRE

Vous devez bien considérer ceci, mon cher :

L. 14-15. Manque.

P. 109, l. 23. — *P.* 110, l. 5. Les quatre répliques ont d'abord été écrites comme une seule réplique de Mme Halm, sauf les deux différences suivantes :

P. 109, l. 25.

Un joli presbytère, aimable séjour où

P. 110, l. 2.

et c'est ainsi que le roman s'est terminé.

L. 11. L'indication scénique manque.

L. 15-17. Le manuscrit n'a ici qu'une parenthèse sans texte ; puis vient l'indication : Scène II. Falk. Lind.

P. 111, l. 8. Au lieu de « un lot », il y avait « un héritage ».

L. 17.

Avec Anna?

L. 22.

Oui, car elle est si jeune, et joyeuse et charmante !

P. 112, l. 9, 12, 14 et *P.* 123, l. 1. Les indications scéniques manquent.

P. 114, l. 25. — *P.* 115, l. 2.
Chut, c'est Svanhild...

LIND

Il ne faut pas qu'elle connaisse

P. 115, l. 4-5. Manque.

Lorsque Lind est parti, commence la scène III, unique scène entre Falk et Svanhild, au premier acte, dans le manuscrit considéré. Cette scène ayant été ensuite fortement remaniée, et même décomposée en deux, je la donne tout entière d'après le manuscrit. Les notes en bas des pages, précédées de l'indication des lignes auxquelles elles se réfèrent, indiquent soit les variantes principales du manuscrit, soit les vers qui ont été conservés dans le texte définitif.

Tout le commencement, jusqu'au moment où Svanhild revient avec l'oiseau mort, est biffé dans le manuscrit.

SCÈNE III

FALK, *fait quelques pas, de-ci, de-là, très ému, s'arrête, et frappe, de son poing fermé, un coup sur la table.*

Comme il était en train, et son bonheur tout jeune
était né seulement quelques heures avant,...
puisant en ce trésor,... il donnait en prodigue,...
j'ai bu à sa santé, mais j'étais sec et lourd.
Il me tendait son allégresse à bras ouverts,...
en réponse, j'ai eu des mots, mais sans chaleur...
...Sa voix vibrante avait comme le son des cloches.
Tel un beau papillon aux jeunes ailes d'or
qui s'envole joyeux hors de sa chrysalide,
tu cours, dès ton premier coup d'aile, vers la mort,
tu heurtes un corps dur à l'éclat flamboyant...,
fleurs de glace au vitrail que le soleil irise.

(Silence.)

Mais si j'y songe comme un homme raisonnable,...
serais-je donc la tirelire où l'on dépose

le surplus pour lequel on ne peut trouver place
dans le coffre du cœur, où le bonheur regorge.
Pardon, ami, je n'ai que faire de cet or :
garde-le jusqu'au jour où il te le faudra.

(Silence.)

Tu es donc fiancé? Possesseur d'une femme,...
avec belle-mère, hum... et belle-sœur aussi ;
et puis, au cours du temps, père d'une couvée...

(Se tait, frappe le verre sur la table, et s'écrie.)

Ah, par le Dieu du ciel, je suis un imbécile !

(Il marche de long en large, s'arrête, écoutant, et regarde au dehors, à droite.)

Voici le sansonnet chantant dans le grand arbre,
avant-hier, hier, il chantait dans la haie ;
en fait de mélodies il en a dix, hélas,
à présent il n'en est encore qu'à la première.
C'est au chant automnal que ta voix te destine,
que me veux-tu ici au milieu du printemps !
Tu conviens mieux à qui a capté le bonheur
en cherchant femme, ou à mademoiselle Skære...
Quant à moi, tes dix airs, je les sais tous par cœur,...
j'en ai assez *(il ramasse une pierre)*; meurs donc, orgue de
[Barbarie !

(Il vise et lance la pierre.)

SVANHILD *est sortie sur la véranda, une serviette sur le bras, au moment où il lance la pierre, jette un cri étouffé, laisse tomber la serviette et s'écrie :*

Oh, vous l'avez tué ! C'est criminel, cela.

(Elle court à droite et revient avec l'oiseau mort.)

FALK

Que redire à cela, quand la vie est si courte ;
qu'il meure un peu plus tôt, qu'est-ce que cela fait?

Il avait tout le jour chanté pour moi ses airs,
et le soir est venu, et il n'existe plus.

SVANHILD

La petite poitrine était mélodieuse,
la voilà défoncée, muette désormais.
Oh, que c'est criminel,... en pleine joie de vivre...
c'est Dieu pourtant, qui lui a donné voix et ailes.

(Elle le dépose au pied d'un arbre et le recouvre de feuilles.)

FALK, *s'approche.*

Un oiseau de l'automne annonçant le printemps,
à sa manière est en avance sur son temps,
il lui faut donc subir même sort que le fou
qui tient le premier rang au combat de la vie.
Et encore celui-ci n'était-il pas normal ;
avez-vous vu la plume blanche dans sa queue?
Le journal n'admet pas cette mode, je crois,
donc, en bon norvégien, on doit la dire absurde.

SVANHILD

Oh, vous mesurez tout à l'aune d'ironie.

FALK

Et vous, vous devenez par trop sentimentale.
Vraiment, j'ai peine à vous reconnaître ce soir ;
est-ce là l'intrépide fille norvégienne
directement issue de ces femmes illustres,
les femmes des sagas, qui massacraient des hommes?
Vous pleurez pour l'oiseau qui a rejoint ses pères,
Tué par un poète ; est-ce pas honorable?

SVANHILD

Vous avez le cœur dur et froidement méchant.

L. 25. Biffé.

FALK

Mademoiselle, non, ma patience est à bout,
Dieu sur ma route a envoyé un instrument
harmonieux ; je l'ai brisé...

SVANHILD

Et de quel droit?

FALK

De par le droit de l'homme ; il est maître du monde !
Il possède animaux, fleurs, oiseaux, et la femme,
la femme avec tout l'or enfermé dans son âme...

SVANHILD

Vous possédez...? Vous? Vous possédez mon mépris !

FALK, *calme.*

Mais oui, cela aussi, tout l'or, vous ai-je dit ;
Son partage en tout temps a été de régner
en roi de l'univers par la grâce de Dieu.
Voyez ce sansonnet !... sa mère a fait un œuf,
pourquoi? c'est qu'elle avait pour mission de couver
un chanteur, destiné à m'éveiller l'esprit
par les sons de sa flûte aux branches du sorbier ;
il a sifflé, c'était sa fonction, son devoir,
il m'a rempli de chant d'été, de poésie,...
il peut sans crainte maintenant pencher la tête...
j'ai son âme ; son rôle est fini dans la vie.

L. 2. D'abord écrit : « Mademoiselle, assez, maintenant, je vous prie ! »
L. 10. Après ce vers, Ibsen a d'abord écrit, puis biffé ce qui suit :
Il était, ce petit chanteur, créé pour moi,
envoyé pour m'ouvrir la route par son chant.
Je lui ai pris son contenu, je l'ai vidé,...
et la caisse une fois vide, je l'ai brisée.
Oh non, si le torrent de vos larmes déborde,
laissez-le donc couler pour vous-même, plutôt.
L. 14. D'abord écrit : « Mais oui, cela aussi ; et c'est très raisonnable. »

SVANHILD

Vous n'attribuez donc une vie autonome
pas même à moi?

FALK

Y croire serait bien risqué.
D'où vous vient cette foi? De l'Écriture? Non,
il y est dit expressément que lorsque l'homme,
avec brebis et vaches s'en va un peu loin,
sa femme doit alors suivre le mouvement.
Et si vous consultez la loi qui nous régit,
certes, vous trouverez qu'elle est aussi grossière ;
par exemple, lisez celle de Kristian V,
et vous verrez ce qu'on a pu y ordonner.

SVANHILD

Le droit pourtant n'est pas encor par là perdu.
La loi écrite peut me lier les mains, soit,...

FALK

Vous voyez bien...

SVANHILD

Quand même, en tant que femme, j'ai
une âme, comme vous, apte à la liberté.

FALK

Excusez, mademoiselle, je n'y crois guère.
vous êtes attachée à la mode,... à l'usage,
il y a, entre vous et la victoire, un gouffre
si profond que vous n'osez pas le saut mortel.

Tout ce qui précède de cette scène ne se retrouve pas dans le texte définitif. Mais depuis ce vers jusqu'au vers 1 de la page suivante, on a la pre mière forme du passage de la première scène entre Falk et Svanhild qui va de la p. 11, l. 8, à la p. 118, l. 12.

Le vers suivant était d'abord écrit :

Si, montrez-moi le but, et j'oserai le saut.

SVANHILD

Si, montrez-moi le but, et je m'élancerai.
Mais c'est là la question ; ce qui coûte beaucoup,
il faut que, tout au moins, ça en vaille la peine,...
une Californie par delà le désert,
sinon, autant rester où l'on est, au pays.

FALK

Ah, bien, je vous comprends,... c'est la faute du temps?

SVANHILD

Oui, justement du temps ; pourquoi mettre la voile,
s'il n'y a nulle brise qui plisse le fjord?

FALK

Oui, pourquoi se servir de fouet ou d'éperon,
si nul enjeu doré n'offre sa récompense
à celui qui s'arrache à sa table et son banc,
et part en chasse au loin, porté haut sur la selle?
Agir ainsi pour l'acte même est un fait noble,
et l'acte noble, en notre temps, est dit fadaise.
C'était bien là votre pensée?

SVANHILD

Oui, tout à fait,
regardez le poirier qui est près de la haie,...
vous le voyez stérile et sans fleurs, cette année.
Vous auriez dû le voir, superbe, l'an dernier,
toutes branches courbées sous le poids de leurs fruits.

FALK

Fort bien, et je vous crois ; mais qu'en concluez-vous?

SVANHILD

Oh, ceci notamment, qu'un Zacharias de notre
temps est presque effronté s'il exige la poire.

L. 26 à p. 265, l. 2. Ajouté après coup sur le manuscrit.

A l'arbre qui a trop fleuri l'année dernière
on ne peut demander même effort cette année.

FALK

Certes, je m'en doutais, pour trouver l'auréole,
vous deviez remonter dans le cours de l'histoire,...
jusqu'au temps des sagas où tout est feu et sang,
car vous l'étudiez jour et nuit, je le sais...
(Violemment) mais c'est là, justement ce qu'il ne faut pas [faire,
n'allez pas méditer sur votre propre chute,...
le dicton est ancien, contre sa destinée
rien ne sert de s'armer sur terre ni sur mer,
qu'on laisse donc venir ce qui doit se produire,...
le mieux, en attendant,... est de ne rien comprendre...

SVANHILD

Ma chute? Mon destin? Quel présage est-ce là?
Vous augurez mon sort comme corbeau d'Audun.

FALK

C'était pour plaisanter. Pourtant je me demande
si le plus sûr n'est pas que vous changiez de nom ;
oh, je ne parle pas du nom de la famille ;
celui que vous portez, certes, convient très bien,
et franchement, je crois qu'il vaut mieux le garder.
Mais le nom de Svanhild,... pourquoi vous donna-t-on
un *memento mori* pareil dès votre enfance?

SVANHILD

Ce nom est-il donc laid?

FALK

Non, beau comme un poème ;
mais trop grand et puissant et âpre pour l'époque ;...

L. 5-21. De nouveau passage inemployé dans le texte définitif.
L. 22 à p. 266, l. 5. Passage repris, avec de menus changements, dans le texte définitif, p. 116, l. 3-17.

une demoiselle d'aujourd'hui pourrait-elle
remplir l'idée incluse en ce nom de Svanhild?
Non, non, rejetez-le comme un atour vieilli.

SVANHILD

Ah oui, vous pensez à cette fille de roi
écrasée sous les pieds de quatre chevaux blancs ;...
oui, je ne nierai pas que c'est un triste sort.
(Riant.) Rassurez-vous, selon l'usage d'aujourd'hui,
c'est par composition que mon nom fut formé :
j'avais un oncle Sven, une tante Helvig,...
je crois qu'ils habitaient aussi près de Svelvig...
on les a combinés ensemble en un seul nom,
de là est résultée la petite Svanhild.

FALK

Oui, je pensais bien que telle était l'origine.
Et je me souviens bien, quand je vous vis d'abord,
combien peu vous m'avez paru semblable aux autres,
et que personne n'était là qui vous comprît.
L'élégante assemblée était assise à table,
où le thé s'exhalait, le babil bourdonnait,
les filles rougissaient, les messieurs roucoulaient,
comme pigeons apprivoisés quand il fait lourd.
Des filles mûres, des matrones défendaient
la religion et la morale gravement,
de jeunes femmes exaltaient l'économie,
et vous, restiez à part, comme oiseau sur le toit.
Et lorsqu'enfin le bavardage fut monté

L. 5-6. Ibsen avait d'abord écrit : ...La fille du roi Gjuke,
que le cheval ensanglanta sous son sabot.
Après quoi une réplique de Falk est commencée, mais biffée :
Pas pour ses crimes, non, mais pour ceux de la race.

L. 8-13. De nouveau, passage inemployé.

L. 15 jusqu'à p. 268, l. 3. Passage repris, avec de menus changements, dans le texte définitif, mais cette fois pour la seconde scène entre Falk et Svanhild (p. 142, l. 15 à la fin de la p. 143).

à une orgie de prose et bacchanale au thé,...
vous avez eu l'éclat de l'argent bien frappé
au milieu de ce cuivre et papier estampés.
Vous étiez la monnaie d'un pays étranger,
on vous comptait ici d'après un autre cours,
vous ne pouviez passer dans un rapide échange
de propos sur les vers, le beurre, et l'art et tout.
Alors, comme parlait mademoiselle Skære,...

SVANHILD, *gaiement.*

Et son futur, debout, derrière, en preux hardi,
tenait comme un écu son chapeau à son bras...

FALK

Votre mère, à travers la table, vous fit signe :
« Bois donc, Svanhild, avant que le thé refroidisse. »
Vous avez bu le thé fade et tiède d'un trait,
cette boisson qu'avaient savourée vieux et jeunes.
C'est à ce même instant que le nom me frappa.
La saga des Volsungs, rude, avec son horreur
et sa longue série de lignées qui succombent,
me parut prolongée jusque dans notre temps ;
je vis en vous une Svanhild numéro deux,
mais transformée, accommodée à notre époque.
Trop long, sous le drapeau de la médiocrité,
a été le combat, on veut paix et entente ;
mais le crime du temps s'est tant accru qu'il faut,
pour le péché de tous, qu'une innocente saigne.

SVANHILD

Je n'imaginais pas des fantaisies pareilles,
si sanglantes, naissant dans les vapeurs du thé ;

L. 10-11. Vers attribués d'abord à Falk.
L. 31 et suiv. D'abord écrit :
Mais j'ai bien observé quel talent vous avez
pour entendre des voix même quand tous se taisent.

mais c'est évidemment votre art le plus modeste
d'entendre les esprits, lorsque l'esprit se tait.
Mais vous allez trop loin, en ce cas, franchement ;
car la vie me paraît se dessiner paisible,
on peut prendre le monde du meilleur côté,
si l'on a des ennuis, on souffre d'amertume,
mais cela passe, on a de la résignation,
puisque l'on est chrétiens, on possède la foi,
comme la gelinotte on est bien dans la neige ;
personne, en notre temps, ne périt pour l'idée.

FALK

Oui, la vie extérieure a le tout premier rang,
exigences, devoirs, qu'impose la matière.

SVANHILD

Loi commune au poète ainsi qu'à l'épicier ;
le vol s'essore sûr et bas au ras du sol.
Qui pour la vérité veut mourir? On en parle,
et laisse aux diplomates le soin d'y veiller ;
qui s'armerait pour la croisade à notre époque?
quel enjeu met, si vous voulez, l'individu?
où est-il, le héros?

FALK

Et où, la Valkyrie?

SVANHILD

Il ne faut pas chercher, je crois, en ce pays ;
pour la foi menacée, l'an dernier, en Syrie,
qui a-t-on vu partir, la croix sur la poitrine?
Non, chacun plaide avec piété pour son ménage,
et envoie son daler au « Journal de l'Église ».

L. 2-18. Passage inemployé.

L. 19-28. Passage repris avec de menus changements dans le texte définitif, pour la première scène entre Falk et Svanhild (p. 118, l. 17-26).

FALK

C'est vrai, nous fréquentons l'église du banal,
notre paroisse à tous a nom vulgarité ;
nous sommes bien d'accord, tous les deux, sur ce point.
Mais le but proposé à l'action personnelle
est bien de se tenir indépendant, vrai, libre,
et cela, je le sais, vous n'y manquerez pas.
Une forte vie d'âme en vos veines palpite,
vous avez mots ardents pour de fermes pensées,
vous êtes prête à la révolte contre un ordre
qui est factice et non conforme à la nature,
et c'est pourquoi je sais votre cause perdue
tout aussi sûrement que nous marchons sur terre.
Vous n'admettrez pas que le corset de la forme
comprime votre cœur qui doit librement battre ;
votre voix convient mal à faire sa partie
au chœur réglé selon le rythme des usages.

SVANHILD

Bon, je vois votre idée, et pourquoi vous trouvez
ressemblance entre moi et la fille du roi.
Inutile de vous expliquer davantage ;
Styver, Guldstad et monsieur Lind, ma mère aussi,
et la population de toute notre ville
n'ont que sombres pensées de meurtre dans l'esprit,
et mademoiselle Skære, tueuse d'âme,
a massacré la poésie en son Styver,
comme a Styver, en elle, assassiné la femme,
cadavres tous les deux, qui circulent « non pour
le seul plaisir », mais à l'effroi de leurs pareils,

L. 1-17. Passage repris dans le texte définitif, 2-13, pour la seconde scène entre Falk et Svanhild (p. 141, l. 1-11). Les vers 10-13 ont été utilisés à part, en deux répliques, p. 140, l. 21-26.

L. 22. Le nom de Styver remplace ici pour la première fois celui de Pasop.

tout le monde extérieur... les aveugles d'esprit.
Nous deux nous restons seuls, nous deux avons des âmes ;
mais naturellement n'aurons pas même sort,
car, homme, vous avez pouvoir de résister,
tandis que les sabots du cheval sont pour moi.
Et c'est dommage ; car, dans ma pensée tranquille,
je me suis vue souvent emportée sur sa croupe,
je m'élançais au loin par le monde, joyeuse
et sans crainte, tandis que le vent hérissait
sa crinière comme un drapeau de liberté !

FALK

Oui c'est dommage ; mais... j'en suis tout à fait sûr,
et... ne le cachez pas... vous le savez aussi.
Sous votre sourire, derrière l'ironie,
ce sont des pleurs qui brillent, oh, je le vois bien,
Je vois plus ; si vous êtes foulée dans la boue,
et pétrie en argile de forme oubliée,
tous les gâcheurs viendront avec leur ébauchoir
faire leur lourd et bête et grossier bousillage.
Ce que Dieu a créé, le monde le plagie,
et il vous recréera, mais à sa propre image ;
il va changer, ôter, ajouter, augmenter,
et quand alors il vous mettra sur piédestal,
il sera enchanté : « La voilà donc normale,
quelle sérénité, une froideur de marbre ;
éclairée par la lampe et le lustre, elle cadre
parfaitement avec l'effet décoratif. »

(Il saisit passionnément sa main.)

L. 6-10, depuis dans ma pensée tranquille. Passage repris, avec de menus changements, dans le texte définitif, pour la première scène (p. 116, l. 22-26).

L. 14. Depuis ce vers jusqu'à la fin de la scène, passage repris avec un certain nombre de changements dans le texte définitif de la seconde scène entre Falk et Svanhild (p. 144, l. 1 à p. 149, l. 16). Toutefois, diverses suppressions sont indiquées dans les notes qui suivent.

L. 27. Écrit d'abord : elle convient à la cuisine et au salon.

Si vous devez ainsi mourir,... vivez d'abord !
Soyez à moi, Svanhild, dans le printemps de Dieu !
Vous viendrez assez tôt dans la cage dorée
où la dame fleurit, mais la femme languit ;
et c'est la femme seulement que j'aime en vous,
je ne veux pas vous voir dans le foyer nouveau ;
mais c'est ici, ici, que le premier printemps
de ma vie a ouvert ses frais boutons de fleurs,
ici j'ai eu l'essor qui ne faiblira pas,
c'est ici que d'abord je me suis vu poète.

SVANHILD

Oh, pourquoi maintenant me dites-vous cela?
Se rencontrer en liberté, c'était si bien ;
Vous auriez dû vous taire ; pour ne pas se perdre,
faut-il que le bonheur s'appuie d'une promesse !
Maintenant vous avez parlé, tout est fini.

FALK

Non, je vous ai montré le but, élancez-vous,
ma fière Svanhild, si vous osez le saut ;
montrez que vous avez l'audace d'être libre !

SVANHILD

D'être libre?

FALK

Oui, précisément, c'est être libre
que de complètement accomplir sa mission ;
or vous êtes élue par le ciel, je le sais,
pour me garantir contre une chute à la prose.
Je dois, comme l'oiseau dont je porte `e nom,
monter contre le vent pour atteindre au plus haut ;
vous êtes l'air léger où je peux me bercer ;
grâce à vous seulement mes ailes prendront force.
Soyez à moi, en attendant que d'être au monde,

quand tombe la feuillée, nos chemins se séparent.
Pénétrez-moi du chant de votre âme si riche,
et je vous renverrai poème pour poème ;
puis vous pourrez vieillir à la lueur de la lampe,
comme l'arbre jaunit, sans plainte et sans souffrance.

SVANHILD, *avec une amertume qu'elle réprime.*

Je ne peux remercier pour cette bienveillance,
si clairs qu'y apparaissent vos bons sentiments.
Vous me considérez comme l'enfant un saule,
où il peut, pour un jour, se tailler une flûte.

FALK

Eh bien, c'est mieux que de rester au marécage,
pour être suffoqué par les brouillards d'automne.
(s'emportant). J'ai assez supplié ; mais je peux exiger...

SVANHILD

Exiger !

FALK

Je le dis, car c'est votre devoir
de m'offrir ce que Dieu vous a tant prodigué,
une idée vague en vous croît chez moi en poème,
mais je sais que sans vous mon envol doit descendre.
Voyez ce sansonnet,... je l'ai tué trop tôt,
je me fondais sur vous comme livre des livres.
Ne m'abandonnez pas ; chantez moi comme lui,
et je saurai vous rendre chanson pour chanson.

SVANHILD

Et quand vous saurez tout et que je serai vide,
ayant chanté mon dernier chant sur le rameau,
et après?

FALK

Et après? Oui, eh bien, regardez.

(Il montre l'endroit où repose l'oiseau.)

L. 14-16 et 21 ne sont pas dans le texte définitif.
L. 27. Les verbes étaient d'abord au conditionnel.

SVANHILD, *bas.*

Oui, j'ai bien vu que vous pouviez jeter la pierre.

FALK, *rit d'un rire méprisant.*

Voilà l'esprit de liberté que vous vantiez,
résolu à oser dès que le but est là,
(avec force) le but, je l'ai montré, donnez une réponse
qui soit définitive.

SVANHILD

Vous la connaissez.
Jamais je ne pourrai sur vos voies vous atteindre.

FALK, *rompant froidement.*

Assez donc là-dessus,... que le monde vous prenne.

(Svanhild s'est détournée de lui sans mot dire, appuie sur la balustrade de la véranda ses mains, sur lesquelles elle pose la tête. Falk fait quelques pas de-ci, de-là, se place près d'elle et dit après un silence.)

Vous trouvez sûrement que c'est très ridicule,
tout ce dont je vous ai entretenue ce soir?

(Il s'arrête comme pour attendre une réponse. Svanhild se tait.)

Oui, je n'ai pas trop bien traité votre famille,
et vous pensez comme une sœur et une fille ;
je mettrai désormais des gants pour vous parler,
Ce sera mieux pour nous comprendre, tous les deux.
Hé mais, ce roman dont nous avons dit deux mots,
je vous l'ai aujourd'hui apporté de la ville ;
vous étiez pour moi comme une rune insoluble,
je pensais qu'avec son « commune naufragium »,
il pouvait consoler...

(Il sort le livre.)

Voyez, traduit par Rafn,
et imprimé et publié à Copenhague ;

L. 22 et 26-p. 274, l. 2 ne sont pas dans le texte définitif.

mais si vous préférez le texte original,
j'irai chez Johan Dahl pour vous le procurer.

(Il attend un instant le livre à la main, Svanhild ne fait pas un mouvement, et il le pose sur la balustrade derrière elle et se dirige à droite.)

SVANHILD, *après un court silence, lève la tête, le regarde fixement et s'approche.*

J'ai deux mots sérieux à vous dire, en merci
pour la main de sauveur que vous vouliez me tendre.
Une image employée par vous m'a fait comprendre
ce que vous entendez par fuite hors du monde.
Vous vous compariez au faucon, qui doit cingler
contre le vent, s'il veut atteindre les hauteurs ;
j'étais la brise qui vers le bleu vous portait,...
et sans moi vous étiez impuissant et sans force...
Quelle pitié ! que c'est mesquin, risible même,
ainsi que vous avez fini par le sentir !
Mais l'image est tombée dans un terrain fertile ;
car à mes yeux elle en a fait surgir une autre,
et qui n'est pas boiteuse ainsi qu'était la vôtre.
Je vous ai vu non pas faucon, mais cerf-volant,
cerf-volant de poète, en papier, simplement,
dont le corps même n'est pas plus qu'un accessoire,
tandis que la ficelle en est le principal.
Le gros cœur et le dos étaient bourrés de traites
Sur l'avenir, inscrites en or poétique.
Et les ailes étaient des paquets d'épigrammes
qui font bien quelque bruit, mais ne touchent personne.
La longue queue était un poème actuel
qui voulait fouailler les tares de l'époque,
mais n'allait pas plus loin qu'à chuchoter un peu
sur ceci et cela qui n'est pas comme il doit.
Tel vous gisiez inerte devant moi, priant :
« Soulevez-moi, que je m'envole à l'est ou l'ouest !

L. 24-25. Ces deux vers venaient d'abord après la l. 31.

Oh, faites que dans l'air je monte avec mes chants,
dût cela vous coûter blâme de mère ou sœur ! »

FALK, *serre les poings, violemment agité.*

Par le Dieu du ciel... !

SVANHILD

Non, croyez ce que j'en dis,
pour un tel jeu d'enfants, vraiment, je suis trop grande.
Et vous, qui êtes né pour l'action spirituelle,
suffit-il de voler vers les bords des nuages,
accrochant votre vie de poète à un fil
que je pourrais couper où et quand il me plaît.

FALK, *vivement.*

Quel jour est-ce aujourd'hui?

SVANHILD, *avec plus de douceur.*

Ah, voilà qui est bien ;
que ce jour soit un jour mémorable pour vous ;
vous prendrez votre essor avec vos propres ailes,
et l'on verra si elles peuvent vous porter.
Les couplets sur papier sont bons pour le pupitre,
la vie seule produit la poésie vivante,
qui seule peut se maintenir dans les hauteurs,...
et choisissez alors celle que vous voulez.

(Elle s'approche.)

Et maintenant, j'ai fait ce que vous me demandiez,
et j'ai chanté mon dernier chant sur le rameau ;
je n'en avais pas d'autre, à présent je suis vide,...
vous pouvez donc, si vous voulez, jeter la pierre.

(Elle remonte vivement au fond, où elle rencontre Mme Halm, Anna, Mlle Skære, Guldstad, Styver et Lind.)

L. 9-11. Et je sais un exploit bien plus grand, et meilleur
que de vous soulever jusqu'au bord des nuages
et tenir par un fil votre vie de poète.

L. 21. Qui seule peut trouver le chemin des hauteurs.

Ici, je reprends l'indication des variantes, sans donner le texte du manuscrit.

P. 122, l. 18. L'indication scénique manque.

P. 123, l. 3-4. Cette réplique était d'abord la suite de celle de Styver : « Crois-tu, etc. »

L. 21-23. Ajouté après coup.

L. 24. L'indication scénique manque.

P. 125, l. 1-4. « De l'amour » est ajouté après coup, et les quatre vers sont remaniés sans modification du sens.

P. 126, l. 2. La réplique de Falk était complétée par ce vers, qui est biffé :

Oh, voilà un auteur qui va vite en besogne !

L. 25. Au lieu de « comédie » était écrit d'abord « tr. »

P. 127, l. 3-4. FALK *le regarde.* Ah, vous croyez?

L. 8. Manque.

L. 22-23. GULDSTAD. Chut, ça, c'est un secret... on verra ça plus tard !

P. 128, l. 4 et 9. Ces indications scéniques manquent.

P. 130, l. 17. D'abord écrit : Si je l'ai négligé, j'avais de bonnes raisons...

L. 18 et 21. Les indications scéniques manquent. Les deux vers qui suivent la seconde étaient d'abord dans l'ordre inverse.

P. 131, l. 5. L'indication scénique manque.

L. 8. Ajouté après coup.

P. 132, l. 5, 16, 19, 20, 22. Les indications scéniques manquent.

P. 133, l. 25. L'indication scénique manque.

P. 136, l. 8. Au lieu de « Pardonne-moi » il y a : « Merci à toi. »

L. 14-15. Ajouté après coup.

L. 21. L'indication scénique manque.

P. 137, l. 1-2. D'abord écrit : « GULDSTAD. C'est vraiment excessif. »

L. 5-7. *Straamand, sa femme et huit enfants, tous en costumes de voyage et portant des valises, sacs, etc., entrent par la gauche au premier plan.*

L. 12. L'indication scénique manque.

L. 18. STRAAMAND, *serre la main d'Anna.*

P. 138, l. 13. L'indication scénique manque.

L. 19-20. Manque.

P. 139, l. 14-15. La fin de l'indication scénique, depuis « La nuit est venue » manque.

Ici, p. 139-149, se place dans le texte définitif la seconde conversation entre Falk et Svanhild, alors qu'il n'y en avait qu'une, au premier acte, dans le manuscrit de mai-juin. C'est pourquoi il n'y a ici, dans le manuscrit, que le monologue suivant de Falk :

Jadis il assaillait dit-on la haie des règles,
Son amour fleurissait en joyeuses chansons,...
le voilà serré dans son étroit pantalon
de bure, esprit en loque, épouvantail miteux...
(riant). Et cette femme avec sa chemise crasseuse,
ses souliers éculés claquant sous les talons...
elle est la vierge ailée qui devait l'introduire
dans l'élégante vie des âmes de beauté,
c'est pour elle qu'il a éperdument chanté...
Hé oui, je me souviens qu'un jour j'ai lu ceci :
« Grâce à toi les lais vigoureux
vont poindre sur mon pays,
lever comme aigles géants
l'esprit du peuple jusqu'aux nues. »
Hum, l'aigle est accroché sur le mur du stabbur
avec l'aile rognée et les serres brisées ;...
mais en compensation des biens qu'il a perdus,
il est au Thing et a ses dix ou douze mômes.

Quelques vers de ce monologue, modifiés, sont dans le texte, p. 140. Puis le manuscrit continue par l'entrée de Guldstad, p. 150, l. 4.

P. 150, l. 10-19. Merci pour aujourd'hui ; bonne nuit !

FALK

Cher monsieur !

GULDSTAD, *s'arrête.*

Monsieur Falk !

FALK

Vous qui êtes la raison pratique...,
J'ai envie de me confesser.

GULDSTAD

Mes compliments.

FALK

Dites, comment peut-on m'appeler, croyez-vous?

GULDSTAD

Vous? Hé, ma foi, on peut vous appeler poète.

FALK

Oui, mais enfin, que suis-je?

GULDSTAD

Oh, vous êtes un homme
qui porte coup, bien qu'en visant un peu trop haut.

FALK

Mais non, ce que je suis : un être lamentable,
un lièvre, je vous dis...

GULDSTAD

Certes, vous plaisantez.

FALK

un hâbleur sans courage, et un maudit poltron.

GULDSTAD

Bon, je vous crois, allons, ne vous emportez pas.

FALK

Je sonne bien l'alarme, entonne un chant de guerre,
mais m'arrête à des lieues de la troupe ennemie
et je pique au hasard avec ma baïonnette...
oui, c'est là ce qu'il faut, pour rétablir la paix !

GULDSTAD

Oui, c'est prudent,... par là, vous évitez les coups...

FALK

Mais je veux justement m'exposer au danger...
J'y joue ma vie !...

GULDSTAD

Eh bien, en lutte avec la vie !
vous allez voir qu'il faut mettre la vie en jeu.

FALK

C'est cela même,... alors, la victoire m'est acquise.

La conversation continue telle que dans le texte définitif depuis p. 150, l. 20, jusqu'à la sortie de Guldstad. Après quoi vient ceci :

FALK

Oui, je veux donc créer !... La vie est incertaine ;
soit ; sur un autre sol je fonderai la mienne ;...
oh, mais jusqu'à présent quelle œuvre lamentable...
tout ce que j'ai produit n'a été qu'écriture.
(il écoute). Qui chante, là? Oh, c'est le quatuor de Lind,
il produit l'enthousiasme, ah, comme c'est facile !

(Au loin passe une barque, d'où l'on entend ce chant assourdi :)

CHŒUR

J'étends mes ailes, etc.

(Svanhild, pendant le chant, a

FALK

Il est de moi, ce chant. Grand Dieu de la beauté,
que de péchés commis contre nos propres lois !
Mais maintenant il fait grand jour en mon esprit,
parmi la foule désormais j'irai chanter,

Les trois vers qui suivent sont repris, avec quelques modifications, dans la dernière scène du second acte, p. 195, l. 22-24.

je ne rêverai plus en chambre, entre des murs,
mes vers seront vécus sous sorbier et putier,
je mènerai ma guerre en pleine vie du jour...
debout, mon garçon..., c'est ce dont ton peuple a soif !

(Son regard tombe sur la fenêtre mansardée.)

Quoi, Svanhild, vous voilà... la volière vide...
et vous... vous êtes là, muette et affligée...
oh, c'était votre bien que mon coup a frappé...

SVANHILD, *avec une expression douce.*

Eh bien, en passant, au livre de mon bonheur,
vous avez seulement arraché une feuille...
c'est bien permis à vous, qui possédez le monde...

FALK

Svanhild, j'en ai fini de mes vaines bravades.
Oh, dites-moi un mot qui nous lie l'un à l'autre.

SVANHILD

Emportez, fier oiseau, mon trésor immolé,...
demain, vous serez mort, pour moi, comme la proie.

(La fenêtre se ferme, le store descend.)

FALK, *regarde un moment sans mot dire, puis, comme pris d'une résolution subite.*

Dans ce passage, Ibsen avait écrit d'abord, puis biffé :

P. 270, après la l. 17 : Je vais m'y mettre maintenant d'autre façon.

Après la l. 19 :

Pour s'en aller demain en montagne, il leur faut
s'exercer ; on ne peut s'amuser sans essai.

L'acte se termine ensuite par les neuf dernières lignes de la page 151, presque textuelles.

ACTE II

P. 152, l. 2-4. Même décor. C'est le dimanche après-midi. A l'intérieur de la maison, résonne le chœur suivant de fiancés qui félicitent.

L. 19. L'indication scénique manque.

P. 153, l. 1, 7, 9, 17. Les indications scéniques manquent.

L. 3-6.

MADEMOISELLE SKÆRE

Oui, c'est ce qu'a fait le mien

L. 12-13.

UNE DAME

Je vais le mesurer

L. 19.

MADAME HALM

P. 154, l. 1-4. Ajouté après coup, sans indication scénique.

L. 5.

UN FIANCÉ

L. 7.

UNE DAME

L. 9.

D'AUTRES DAMES

L. 11, 13, 16-17, 20. Les indications scéniques manquent.

P. 155, l. 3-7.

FALK

L. 14. Au lieu de « Je serais tenté », il y a : « si j'avais pouvoir ».

L. 17. Au lieu de « parlent de la mode », il y a : « mangent le gâteau ».

L. 13, 28. Manquent.

P. 156, après la l. 22, biffé : « si bien que j'avais peine à manger ».

P. 157, l. 4. Au lieu de « le gibier » il y avait d'abord : « bien lui ».

L. 12 et 17. Les indications scéniques manquent.

L. 19-24.

Encore un moment...

MADEMOISELLE SKÆRE

Mais le délai sera court...

FALK

Une heure seulement, il s'en contentera.

P. 158, l. 8. Manque.

L. 9, 12, 23-25. Les indications scéniques manquent.

L. 16-19. Les deux répliques appartiennent à la réplique précédente de Mlle Skære.

P. 159, l. 18-19. La réplique de Mlle Skære continue :

Va-t-on finalement souffrir pour une idée,
alors qu'on n'y est pas contraint et obligé.

FALK

Oui, mais l'idée... mourir pour elle est doux, pourtant !

L. 25 et 28-29. Les indications scéniques manquent.

P. 160, l. 1-5, 19, 22, 25. Les indications scéniques manquent.

P. 161, l. 22. Comme prêtre ordonné, il doit *prendre* l'offrande.

L. 24. L'indication scénique manque.

P. 162, l. 8-9

Et si elle est très ample, on suit la vocation,
et l'on peut même aller chez les Cafres Zoulous.

L. 18-19.

(Il remonte et bourre tranquillement sa pipe. Les dames sont vues au fond, très animées, tenant conseil.

L. 4, 10, 12, 16, 18-19. Les indications scéniques manquent.

L. 26. Au lieu de « droite », il y a « gauche ».

P. 163, l. 6. L'indication scénique manque.

L. 7.

Oui, j'ai fait ces dégâts par ordre du destin.

Après la l. 19 est écrit mais biffé :

se formaliser pour un moment bacchantique

P. 164, l. 2. Au lieu de « aucun » il y avait : « d'autant moins ».
L. 10. L'indication scénique manque.
L. 13. Après cette ligne est écrit, mais biffé :
ce serait très fâcheux si je ne le faisais ;
P. 166, l. 3. L'indication scénique manque.
P. 167, l. 9-15.

MADEMOISELLE SKÆRE, *s'approche avec quelques tantes et d'autres dames.*

L. 17. L'indication scénique manque.
L. 26-27.

MADEMOISELLE SKÆRE, *indique Anna qui cause avec le prêtre.*

P. 168, l. 16-17. La réplique est attribuée à Falk.
L. 22.

STRAAMAND, *à Anna, avec qui il a causé avec animation.*

P. 169, l. 1, 18. Les indications scéniques manquent.
L. 13-17. Appartenait à la réplique de Mme Straamand, avec « je » au lieu de « elle ».
P. 170, l. 3, 10. Les indications scéniques manquent.
P. 171, l. 1. Au lieu de « *émues* », il y a « *sanglotant* ».
L. 11. Appartient à la réplique de Mlle Skære, qui suit.
L. 20-23. Ajouté après coup.
172, l. 2, 10, 12. Les indications scéniques manquent.
L. 26-27. Suite de la réplique précédente de Mlle Skære :
Ils cèdent tous les deux ; qu'est-ce qui ne va pas?
P. 173, l. 3, 10-11. Les indications scéniques manquent.
L. 4.

LES DAMES

La réplique est ajoutée après coup.
L. 6-9. Manque.
P. 174, l. 3. L'indication scénique manque.
L. 14. Après « à table » est écrit : « le plus près possible de leurs fiancés ».
P. 175, l. 3. Manque. La réplique de Svanhild continue.

L. 9-10. Ajouté après coup.

L. 15, 18. Les indications scéniques manquent.

P. 176, l. 5. Écrit d'abord :

C'est la fleur de pommier, oh, je le sais bien

L. 20. Au lieu de « pour faire du feu », il y avait : « pour donner de l'ombre ».

L. 25 à P. 177, l. 2. Ajouté après coup.

P. 177, l. 8. L'indication scénique manque.

L. 10.

au printemps d'un blanc pur comme neige de fleurs

L. 12. Ajouté après coup.

L. 17. Au lieu de « écoutez », il y a « excepté ».

L. 18. Manque.

P. 178, l. 9. L'indication scénique manque.

L. 18-22. Appartenait d'abord au discours de Falk.

L. 26-28. Ajouté après coup.

P. 179, l. 9-11. Ajouté après coup.

L. 12-23. Appartenait d'abord au discours de Falk.

L. 17. D'abord écrit :

Cette sorte n'est pas pour la soif des profanes.

L. 21. Au lieu de lotus, Ibsen avait d'abord écrit la rose.

L. 24. L'indication scénique manque.

P. 180, l. 14-15. Appartenait d'abord au discours de Falk.

L. 16 et 20. Les indications scéniques manquent.

L. 27. Manque.

L. 28. En marge, en face de ce vers, est écrit : GULDSTAD. Ibsen a eu sans doute l'intention d'attribuer au négociant le passage qui va jusqu'à la ligne 7 de la page suivante, et comme suite à cette interruption, il a écrit, toujours dans la marge :

FALK, *montrant Lind et Anna*

Mais l'amour, cher monsieur le négociant, on voit
qu'il ne supporte pas même que l'on émigre

MADAME HALM

C'est une autre question...

L. 27. D'abord écrit :

Il gagne, à ce qu'on dit, à voyager ainsi

P. 181. Après la l. 5 est écrit, mais biffé :

Et il n'y a ici personne qui aspire
seulement à

L. 14-16. Appartenait d'abord au discours de Falk, sous cette forme :

Il faut rester, avec de telles marchandises,
hors des pays moraux, c'est de la contrebande !

Après la l. 25 est écrite, sauf le dernier mot, mais biffée, la réplique de Styver qu'Ibsen a reprise dans le texte définitif, p. 187, l. 24-25.

P. 182, l. 12-13. L'indication scénique est seulement : *Il boit la tasse.*

L. 26. Écrit d'abord :

est fort bien garanti par des gages solides,
des obligations d'amour de tout repos.

L. 28. « Cavalerie ». Écrit d'abord : « infanterie ».

P. 183, l. 5. « Jeunes élèves. » Écrit d'abord : « recrues. »

P. 184, l. 8. Après cette ligne est écrit, mais biffé :

STRAAMAND

Oh, c'est bien subtil.

STYVER

Et la statistique montre
une augmentation annuelle.

L. 23 et 26. Les indications scéniques manquent.

P. 185, l. 1, 6 et 21. Les indications scéniques manquent.

L. 4-5. Manque. La réplique suivante de Mme Halm commence par : « Monsieur Falk. »

L. 19.

MADAME HALM

Le passage qui va de la ligne 26, p. 185, à la ligne 20, p. 186, n'existe pas dans le manuscrit. A la place, on trouve ces deux vers :

Vous permettez... je vais vous conter une fable,...
c'est une allégorie, presque une parabole :

Vient ensuite le poème publié dans *Illustreret Nyhedsblad* le 14 septembre 1862 sous le titre : « Complications. » (V. tome V, p. 342, et note, p. 595.) Le poème et les deux vers qui le précèdent sont biffés dans le manuscrit.

P. 186, l. 21. L'indication scénique manque.

P. 187, l. 4 et 13. Les indications scéniques manquent.

L. 16. Appartient à la réplique de Falk, sous la forme :

C'est vrai, je suis garçon,... profane en la partie !

P. 188, l. 3. Au lieu de « dont le murmure », il y a : « qui rappelle ».

L. 4-5. Ajouté après coup.

L. 26. L'indication scénique manque.

L. 28. Après ce vers est écrit, mais biffé, le vers 6 de la page suivante.

P. 189, l. 5, 7, 17 et 19. Les indications scéniques manquent.

P. 190, l. 4. Au lieu de « son drapeau », il y a « sa langue ».

L. 8. Après ce vers est écrit, comme suite de la réplique de Falk, mais biffé :

et un journal... c'est bien, vous aurez le journal.
Nul, je pense, n'ira s'inquiéter du prix.

L. 17. Au lieu de « en ville » était écrit d'abord : « au pays. »

P. 192, l. 4. D'abord écrit :

Contre les bonnes mœurs... un homme comme moi...

L. 27.

FALK

Oui, pardieu !...

P. 193, l. 15-16.

Vous qui aviez commencé si bien ; vous avez pu
renier votre amour avant le chant du coq.

L. 17-19. Manque.

P. 194, l. 5-6.

(Il entre dans la maison. Falk se dirige vers le pavillon; Svanhild, qui suivait les autres, s'est arrêtée à l'escalier de la véranda.)

L. 15. L'indication scénique manque.

L. 19. Écrit d'abord : Vous voulez dire...

L. 22. Au lieu de « fidèle » était écrit d'abord : « tranquillement. »

P. 195, l. 21-24. Ces lignes sont biffées, mais en marge est écrit : à ne pas biffer.

P. 196, l. 6-16. Placé primitivement après la l. 30.

L. 7. Au lieu de « Ensemble? » il y a : « Parlez ! »

L. 9. Écrit d'abord : Je suis le pauvre de tous.

L. 17. L'indication scénique manque.

L. 28. Au lieu de : « le vrai but de la femme », il y avait d'abord : « un autre but. »

L. 30. Écrit d'abord :

le but est devant vous, sautez donc maintenant !

P. 198, l. 2-3. Depuis « le soir » jusqu'à « de couleur », Ibsen a écrit d'abord : « Au coucher du soleil. Aux arbres sont accrochées des lampes de couleur non encore allumées. »

L. 7-8. « avec le domestique, qui porte une malle. Svanhild est dans la véranda ».

L. 9-17. Écrit d'abord :

FALK

C'est bien ; alors, tu sais où tu vas tout porter.

LE DOMESTIQUE

Oui.

FALK

La chambre, j'irai moi-même la louer.

P. 199, l. 15. Écrit d'abord :

LE DOMESTIQUE

Je peux?

FALK

Oui, tu pourras t'en défaire chez Damm.

LE DOMESTIQUE

Non monsieur Falk, et merci bien, je le connais...
Je ne me laisse pas plumer ni échauder ;

L. 25. Écrit d'abord :

Je vais aider moi-même à charger la brouette.

De la p. 199, l. 28, à la p. 204, l. 21, est un passage qui manque dans le brouillon, mais il est écrit sur un autre papier, et une marque indique que c'est ici sa place. Le morceau est rédigé avec l'orthographe nouvelle.

P. 200, l. 4. Écrit d'abord :

Ma lampe ici brûla pour la dernière fois !

L. 16. L'indication scénique manque.

P. 201, l. 1. L'indication scénique manque.

L. 27-28.

Oh oui, loué soit Dieu car il a ennobli
au moment du chagrin douloureux notre amour.

P. 202, l. 5 et 11. Les indications scéniques manquent.

P. 204, l. 8. Écrit d'abord :

Qu'est-ce donc qui pourrait alors causer leur chute?

L. 10-11. Manque.

P. 205, l. 25. Au lieu de « incohérente », il y a : « presque incroyable ».

P. 206, l. 1-2.

GULDSTAD, *aperçoit Falk et Svanhild qui se séparent au fond.*

L. 19-20.

STYVER, *descend au jardin.*

L. 24. Il voit le prêtre.

L. 28. Manque.

P. 207, l. 11-12. Réplique ajoutée après coup sur le manuscrit, et qui remplace ces mots de Straamand : « Oh, ma chérie, ».

L. 13 et 16. Les indications scéniques manquent.

P. 208, l. 12.

J'allume, au lieu du bonheur, le flambeau du vrai.

Écrit d'abord :

Je sème, au lieu du bonheur, la graine du vrai.

P. 209, l. 8. Le manuscrit porte :

qui va changer de nom...

FALK

et s'appeler? Le nom?

STRAAMAND

Il n'y a pas d'enfant qui ne le sache, en ville,
dès janvier ce sera « Le journal de famille
du ministre ».

FALK, *rectifiant.*

Du philistin, vous voulez dire.

STRAAMAND

N'importe. Le journal a beaucoup de colonnes.

Après la l. 17 est écrit, mais biffé :

Si cela se produit, que feriez-vous au Thing?

L. 29.

Et je suis pris par les devoirs de ma fonction.

P. 210, l. 1. Au lieu d' « annexes », il y a : « culture forestière ».

L. 18 et 20 manquent.

L. 24 :

cela rend l'esprit lourd et endurcit la main.

P. 211, l. 4 :

bien qu'en fait d'ennemis deux y tiendraient à peine.

L. 23-29. D'abord écrit sans interruption de Falk :

Tel oiseau est fait aigle... un autre, poule... au moins
j'ai le courage de la poule : sous mon aile
j'ai ma couvée à protéger ; c'est là le point...

P. 213. Après la l. 3 est écrit, mais biffé :

Dites que c'est l'orgueil qui vous a fait parler,

L. 17 :

STRAAMAND, *avec force.*

L. 25 :

STYVER, *sort.*

P. 214, l. 7-8. L'indication scénique manque.
P. 215, l. 10. Au lieu de « grand », il y a « premier ».
P. 216, l. 19-20. Écrit d'abord :
Devenir philistin, il n'en a pas le droit ;
c'est pardonnable à nous autres, les employés.

L. 25. L'indication scénique manque.
P. 217, l. 11. A remplacé trois vers du brouillon :
Ris de toute morsure d'un orvet bavard
tu sais, l'amour fait du ver même un papillon,...
les fiançailles font du papillon un ver...

L. 12. L'indication scénique manque.
P. 216, l. 6 :
Vie de nature morte aussi peut être belle.

L. 17. Au lieu de « beauté », il y a « grandeur ».
P. 219, l. 3, 18-19. L'indication scénique manque.
L. 11-12 :
Non, au tout premier rang ; car c'est de lui que sort
l'œuvre entier, comme fruit du germe de la fleur.

L. 20-22. Écrit après coup pour remplacer ce vers :
Et vois, il parlera encore bien des fois

L. 23 :
Et s'il a une fin, notre premier amour

P. 221, l. 22 :
nous a guidés vers un rendez-vous printanier

P. 223, l. 1, 3, 12, 14, 22, 24, 26, 27. Les indications scéniques manquent.
P. 224, l. 1 et 18. Les indications scéniques manquent.
L. 24. Au lieu de « six mois » il y a « un mois ».

P. 225, l. 7. Au lieu de « oubliées » il y a « connues ».
L. 15. L'indication scénique manque.
P. 226, l. 1, 5, 19 et 26. Les indications scéniques manquent.
P. 227, l. 12-16 :

Si maintenant vous l'obteniez,... oui, supposez,

P. 228, l. 3-6 :

(Falk recule, étonné.)

Oui, c'est bien elle, Falk, qui alluma la flamme.

L. 11-12 :

L'ardent feu de folie est aujourd'hui éteint,
vous risquez maintenant même jeu de hasard.

P. 229, l. 7-8. Ajouté après coup.
P. 230, l. 3. Écrit d'abord :

Puis une année se passe, ou même deux, peut-être

et ensuite :

une année se passe avec espoir de vaincre et foi

L. 7. Au lieu de « pensée », il y avait d'abord « printemps ».
L. 28. Au lieu de « elle était faite », il y avait d'abord « elle lui convenait ».
P. 231, l. 8, *à voix basse* manque ; le manuscrit porte : *avec effort*, qui est biffé.
P. 232, l. 5. Ajouté après coup. La réplique de Guldstad était complétée par : « Alors, vous voyez bien... »
L. 15. Écrit d'abord :

c'est bien celle qui a l'argent pour ferme base.

L. 29 et *P.* 233, l. 1. Vers écrits d'abord dans l'ordre inverse.
P. 233, l. 20. Au lieu de « peux l'être », il y a « l'ai dit ».
P. 234, l. 13. L'indication scénique est complétée par : *et cherchent à éviter le regard de l'autre.*
L. 23. Écrit d'abord : Il nous a tout ravi.
P. 235, l. 16 :

FALK, *avec une expression d'angoisse.*

P. 236, l. 16. L'indication scénique manque.

P. 237, l. 9. Au lieu de « rêves », il y a « fleurs ».

L. 21. L'indication scénique manque.

L. 22. Écrit d'abord :

Pour être une épouse, je n'avais pas le don.

L. 24-25. Ajouté après coup sur le manuscrit, et d'abord écrit :

Je pouvais t'enseigner le beau jeu de l'amour,
non t'élever de la douleur à la sérénité.

Après la l. 26 est écrit, mais biffé :

Dans ma pensée muette, au fond de ma poitrine,
j'étais portée d'instinct vers un amour fervent...
tu l'as tenu, dressé sur ton bras vigoureux,
c'est à toi, s'il a vu le jour, que je le dois...

P. 238, l. 6-8. Écrit d'abord :

car si le bonheur sombre dans la tombe humide,
quand même, notre amour peut, Dieu en soit loué,
atteindre, victorieux du naufrage, la terre.

Après la l. 8 est écrit, mais biffé :

FALK, *comme soudain illuminé.*

Continue !

L. 25. L'indication scénique manque.

P. 239, l. 5-7. « Svanhild ! » n'est pas dans le manuscrit, et la réplique suivante de Svanhild commence par : « Splendide ! »

L. 17. Écrit d'abord :

Pour cette vie je t'ai ennobli maintenant,

L. 19. L'indication scénique manque.

P. 240, l. 9-18. Ajouté après coup.

L. 17 :

Je monte, oui ; le cheval de victoire est sellé ;

Au lieu des trois premiers mots était écrit d'abord : « Oui, je reste poète. »

L. 22. L'indication scénique manque.

L. 24 :

SVANHILD, *dans ses bras.*

L. 26 :

(Il l'embrasse; elle se dégage.)

L. 29-30. Ajouté après coup sur le manuscrit ; il n'y avait d'abord que : « Adieu ! » dit par Falk.

P. 241, l. 1. Indication scénique ajoutée après coup.

L. 5. « Adieu ! » manque.

Le manuscrit a ici un blanc de presque une page.

L. 7-8 :

(La porte s'ouvre; Svanhild remonte vers le fond; Falk reste debout au premier plan à droite. Les jeunes de la société sortent riants et joyeux...)

P. 242, l. 22. L'indication scénique manque.

P. 243, l. 9-10. L'indication scénique manque.

P. 244, l. 9. L'indication scénique manque.

P. 246, l. 10 :

Oh, vraiment?

L. 21-24. Écrit d'abord :

LES ÉTUDIANTS, *les uns aux autres.*

Comment, toi, Falk ! Tu viens avec nous ! Ah, bravo !

FALK

Par les monts, en chantant, partons dans la nature.

L. 26, l. 3 de la p. 247. Ajouté après coup.

L. 14. L'indication scénique manque.

L. 19. « Ma femme » était d'abord précédé de : *(chuchotant)*.

L. 20 :

(A voix basse.)

P. 248, l. 5 :

LIND, *saluant.*

III

LES REMANIEMENTS

Opérés avec l'orthographe nouvelle, et par conséquent après l'excursion à Lom et en Sönnmöre, probablement en septembre, ces remaniements consistent en la décomposition de la scène III du brouillon (de

la p. 259 à la p. 275) en deux scènes distinctes, dont le texte définitif est traduit de la p. 115 à la p. 122 pour la première, de la p. 139 à la p. 149, pour la seconde. Dans ce qui suit le texte des remaniements est comparé au texte définitif.

P. 115, l. 9. Le manuscrit nouveau commence après *qui le possède,* par :

SVANHILD *arrive sur l'escalier, un torchon sous le bras, et va se diriger vers le fond, mais s'arrête.*

L. 15. L'indication scénique manque.

L. 17-18. Écrit d'abord :

Oh, ce trait douloureux qui voile le regard,
et qui, furtivement, erre autour de la bouche...

P. 116, l. 2. Noté hors du texte comme pouvant aussi convenir :

Ce serait attenter aux droits de mes parents.

L. 3 et 5. Les indications scéniques manquent.

L. 19. Appartient à la réplique de Svanhild.

L. 21. Écrit d'abord :

Mais cela est chez nous défendu dans la loi.

P. 117, l. 8, 13, 15. Les indications scéniques manquent.

P. 118, l. 4, 6, 19, 21. Les indications scéniques manquent.

L. 10. Au lieu de ce vers il n'y a que : « etc. »

L. 16 :

Qui donc, de notre temps, succombe pour l'idée...

Écrit d'abord :

Qui donc, de notre temps, s'arme pour la croisade...

L. 27-28. Il y a seulement : *(Silence.)* Indications scéniques ajoutées.

P. 119, l. 6, 13. Les indications scéniques manquent.

L. 8. Écrit d'abord : unies en une...

L. 11-12. Ajouté après coup.

L. 21-22. Ajouté après coup.

P. 120, l. 3, 16. Les indications scéniques manquent.

L. 5 :

sans quoi le chant se perd pour des oreilles sourdes.

L. 12. Cette ligne a seulement quelques traits.

L. 14 :

(Elle sort en hâte.)

Écrit d'abord :

Ma foi forte et joyeuse et fière dans la terre !

P. 121, l. 6, 14, 20. Les indications scéniques manquent.

P. 122, l. 16. Les indications scéniques manquent. Écrit d'abord : Non, chut... !

P. 139, l. 15. Au lieu de « les lumières sont allumées dans la maison », se place ici l'indication scénique, l. 23-24, mais biffée.

L. 21. Ajouté après coup.

L. 22. A côté de « apporte » est écrit entre parenthèses : « (possède) ».

L. 25. Placé avant l'indication scénique.

L. 29. « Et n'avez pas peur? » appartenait d'abord à la réplique précédente de Svanhild.

P. 140, l. 4. Cadavres !

L. 11. Au lieu de « drame » il y a « image ».

L. 17. Après ce vers sont écrites, mais biffées, les répliques de la page suivante, l. 12-17.

L. 24. L'indication scénique manque.

P. 141, l. 22. Manque.

L. 23-24. Après « tranquille », écrit d'abord :

non, l'essai a un jour été fait de me trouver un poste.

P. 142, l. 5. D'abord écrit :

qui a cherché pour moi l'emploi de gouvernante...

L. 10. L'indication scénique manque.

L. 13. Tout le passage, depuis cette ligne jusqu'à la fin de la page suivante, manque dans le manuscrit du remaniement. Ibsen l'a repris dans le manuscrit primitif (p. 266-267).

P. 144, l. 1. L'indication scénique manque.

IV
L'ÉDITION DE 1867

Lorsque Ibsen, en 1867, publia chez Gyldendal la seconde édition de *La Comédie de l'amour* (v. p. 62), il y fit un assez grand nombre de corrections (une centaine), mais la plupart à l'usage du public danois. Il conserva l'orthographe norvégienne nouvelle, mais remplaça des mots trop norvégiens par des vocables communs aux deux langues. On ne trouvera ici que les autres variantes. Les indications de pages et lignes renvoient à la traduction de la pièce, et sont suivies du texte nouveau, toutes les fois que la modification concerne une ligne entière.

P. 96, l. 13.

STYVER

Qu'est-ce que tu as donc contre ce mot d'espoir?

Indication scénique supprimée.

P. 140, l. 5 :

FALK, *regarde Straamand qui se montre à la fenêtre.*

P. 143, l. 24 :

mais il faut, si l'époque a trop bravé la loi,

P. 154, l. 2.

eh bien, quand irons-nous acheter le trousseau?

L. 3-4.

MADAME STRAAMAND

Quel est le prix de la porcelaine aujourd'hui?

P. 172, l. 5. Je ne pars pas.

L. 7. J'irai là-bas.

P. 182, l. 6 et 7. Au lieu de « il a » est imprimé « nous avons ».

P. 184, l. 7. Au lieu de « le camp » il y avait : « Gardermoen ».

P. 185, l. 1, *douloureusement ému* est supprimé.

P. 194, l. 4. « Oui, il le faut » est remplacé par : « Rien à y faire. »

L. 22. « une sœur » est remplacé par : « l'écuyer. »

P. 216, l. 9. « Aller fouiller derrière » est remplacé par : « y deviner des énigmes. »

LES
PRÉTENDANTS A LA COURONNE

NOTICE

« Espoir contre doute, » est le titre donné par M. Halvdan Koht au chapitre de son précieux ouvrage sur Ibsen où il parle des *Prétendants à la Couronne*, et l'on ne saurait mieux résumer le sujet du drame et les pensées qui hantaient l'esprit de l'auteur pendant qu'il l'écrivait en 1863. Mais l'idée de l'écrire lui était venue en 1858, et, à cette date, il avait sans doute entrevu ce thème comme un élément qui devait ajouter à l'intérêt de sa nouvelle pièce historique, non comme la raison d'être de l'œuvre. Son but essentiel était alors de continuer à faire son métier d'auteur dramatique et de donner une suite aux *Guerriers à Helgeland*. Du dixième siècle, il passait au treizième. Certes, il avait, comme toujours, le souci d'exprimer des « idées », mais celles-ci ne devaient être qu'un surplus suggéré par la fable et le caractère des personnages. C'est pourquoi il abandonna Skule et Haakon, aussitôt qu'à son esprit se présenta un nouveau sujet, où la fable et les personnages étaient, au contraire, créés comme illustration de l'idée [1].

Ibsen continua toutefois à s'occuper de l'histoire de Skule, et a déclaré plus tard qu'il y a travaillé pendant dix ans [2]. Il

[1] V. comment *La Comédie de l'Amour* a supplanté *Les Prétendants à la Couronne* dans le t. V, p. 72 et suiv., et dans la notice de *La Comédie de l'Amour*, p. 14 du présent volume.

[2] John Paulsen, *Mine erindringer*, 1900, p. 16.

s'est d'ailleurs trompé : c'est cinq ans qu'il aurait dû dire, puisque c'est en 1858, d'après ses propres déclarations, qu'il y a pensé en lisant un volume de l'*Histoire du peuple norvégien* de P. A. Munch, — volume qui avait paru seulement l'année précédente. Son propos est quand même intéressant en ce qu'il montre qu'Ibsen avait conservé le souvenir d'une longue période pendant laquelle son esprit était absorbé par l'élaboration d'un plan difficile. Une seule autre fois, il lui est arrivé de prolonger ainsi les études préparatoires. Elles ont duré sept ans pour *Empereur et Galiléen.*

L'exception, pour ces deux œuvres, s'explique d'abord par des raisons techniques. Toutes deux mettent en scène des faits historiques véritables qui s'étendent sur une assez longue suite d'années, se passent dans des lieux fort éloignés les uns des autres, et comportent des personnages nombreux. Ibsen devait donc au préalable acquérir une connaissance intime d'une histoire compliquée, pour la simplifier ensuite dans une composition claire, où cependant la complication resterait sensible. Pour lui qui, par instinct, aboutissait volontiers à la forme classique, au sens rigoureux du dix-septième siècle français, la tâche était malaisée. Son modèle naturel était Shakespeare. Il avait à trouver une conciliation entre Shakespeare et son classicisme naturel.

Comme je crois qu'il serait vain de chercher en français une histoire de la Norvège suffisamment détaillée à l'époque troublée dont Ibsen a raconté la fin, j'en dirai ici ce qui me paraît utile pour bien comprendre sa pièce.

La race ancienne des rois de Norvège, descendants de Harald aux cheveux blonds, était en train de s'épuiser, bien que les bâtards fussent couramment admis à succéder, pourvu qu'ils fussent issus du trône en ligne masculine. Aussi les prétendants ont-ils été nombreux à la fin du douzième siècle et au commen-

[1] *Det norske folks historie*, tredje deel, 1857.

cement du treizième. Ils étaient encouragés par la loi de succession au trône de 1164, qui désignait l'aîné des fils légitimes comme successeur unique, mais sous réserve d'une approbation par une assemblée siégeant à Nidaros (Trondheim), ville récemment élevée au rang d'archevêché, — assemblée de notables où le clergé aurait eu l'influence prépondérante. Et à défaut d'un héritier acceptable, la loi autorisait un libre choix. De telles nouveautés étaient tout à fait contraires non seulement à la tradition, mais aussi au loyalisme toujours vivace des *bönder* (propriétaires-cultivateurs), qui avaient toujours leur mot à dire dans toutes les assemblées *(ting)*. Car si les grandes familles féodales (sans titres de noblesse), et le clergé, avaient alors en Norvège, comme dans toute l'Europe occidentale, un très grand pouvoir politique, les *bönder* norvégiens avaient conservé un esprit d'indépendance qui s'affirmait par la parole au *ting*, et par les armes, pour soutenir quelque prétendant.

L'un de ceux-ci, Sverre, qui se disait fils de l'un des derniers rois, se mit en 1177 à la tête d'une troupe récemment formée par un autre prétendant qui venait d'être vaincu et tué. Cette bande était peu nombreuse, composée seulement, au début, de quelques centaines d'hommes, mais résolus et habitués à une vie très dure. On les appelait par dérision les Birkébéniens, c'est-à-dire les gens chaussés d'écorce de bouleau, et ce nom leur devint un titre de gloire, lorsque Sverre fut effectivement roi (1179-1202). Ce nom fut même alors l'étiquette d'une politique et d'un parti. Car le roi Sverre, malgré les troubles dus aux prétendants nouveaux suscités contre lui, a poursuivi avec une remarquable ténacité le double dessein d'abattre le pouvoir des grandes familles et la puissance politique de l'Église. Il remplaça la plupart des *lendermænd*, qui étaient des chefs régionaux pratiquement héréditaires par des *sysselmænd*, qui furent uniquement des fonctionnaires royaux. Son succès contre la féodalité lui fut facilité par les morts nombreuses que causèrent les guerres civiles dans les vieilles familles. Moins complet

fut son succès contre le clergé. Il lutta jusqu'à sa mort, mais à son fils, en mourant, il conseilla de faire sa paix avec les évêques. L'interdit prononcé par Innocent III avait produit son effet.

Je dois mentionner la dernière révolte qui eut lieu contre Sverre à cause du personnage singulier qui en fut le promoteur, et qui joue un grand rôle dans la pièce d'Ibsen. Nikolas Arnessön était de grande famille, *lendermand*, et avait pris part à divers soulèvements contre Sverre, — part peu glorieuse, notamment à la bataille d'Ilevold (1180). L'intrigue lui convenait mieux que les armes, aussi entra-t-il tardivement dans les ordres et devint évêque d'Oslo en 1190. Le roi Sverre, en pleine période de lutte anticléricale, réussit à se faire sacrer roi par lui en 1194, probablement par menaces, parce qu'il avait acquis les preuves de ses manœuvres. Cela n'empêcha pas l'évêque Nikolas, deux ans plus tard, d'inventer un nouveau prétendant, dont les partisans furent appelés les Bagles, et Nikolas fut couramment désigné comme « l'évêque des Bagles ». Ce soulèvement prit une réelle importance après l'interdit prononcé en 1198, jusqu'à la mort de Sverre, en 1202. Les Bagles devinrent ainsi le parti ecclésiastique, opposé aux Birkébéniens.

Haakon, fils unique de Sverre, succéda sans difficulté à son père, fit la paix avec les évêques sur le conseil de son père mourant, ce qui affaiblit les grands vassaux, et l'ère des guerres civiles sembla close. Mais il mourut en 1204 sans enfants, et la race de Harald aux cheveux blonds semblait de nouveau éteinte, du moins en ligne masculine. Le parti ecclésiastique élit alors Inge Baardssön, fils d'une sœur de Sverre. Inge mourut à Nidaros en 1217, ne laissant qu'un fils naturel trop jeune pour régner, Guthorm Ingessön, en sorte qu'il n'avait pour lui ni la loi de succession de 1164, ni la tradition, ni une puissance réelle. Il n'y avait que deux prétendants qui comptaient.

L'un était Skule Baardssön, frère consanguin du roi Inge, qui lui avait récemment conféré le haut titre de Jarl. Né d'une seconde femme de Baard de Rein, il était issu d'une grande et

riche famille de la région de Nidaros[1], mais ne descendait pas, même en ligne féminine, comme son frère, de Harald aux cheveux blonds. Il ne pouvait fonder sa candidature que sur l'extinction de la famille royale, sur la légitimité de sa naissance, et sur la loi de succession de 1164. Il comptait donc sur l'appui du parti ecclésiastique, particulièrement sur l'archevêque de Nidaros, mais celui-ci était absent au moment de la mort du roi Inge. Et il comptait surtout sur son prestige. Car, outre sa fortune, et son titre, il possédait toutes les qualités alors le plus appréciées dans un chef. Il était généreux, sportif et hardi, éloquent et lettré.

L'autre prétendant était un enfant de treize ans, mais il était fils posthume du roi Haakon, fils de Sverre. Bien que sa mère, Inga de Vartejg, craignant qu'on le supprimât, eût accouché en grand secret, l'authenticité de son origine ne faisait aucun doute. On savait que Inga de Vartejg avait été la maîtresse du roi Haakon pendant les derniers mois de sa vie. Mais la naissance d'un fils de roi ne pouvait rester longtemps cachée, et la mère alla remettre l'enfant, une fois sevré, à l'homme qui lui parut le moins dangereux, le roi Inge. Elle fit bien, car elle fut poursuivie, en route, par les émissaires de l'évêque Nikolas. On ne sait comment il avait été informé. Inge reçut fort bien le jeune Haakon Haakonssön, et le fit élever à sa cour avec son propre fils Guthorm. Que pouvait-on craindre d'un enfant sans fortune et sans aucun appui?

Cependant le souvenir de Sverre produisit cet effet inattendu que les vieux chefs birkébéniens, profitant de l'absence de l'archevêque, exigèrent, au nom de la *hird* du feu roi, c'est-à-dire du corps de fidèles qui l'accompagnaient partout, et où il recrutait ses agents et ses grands fonctionnaires [2], que l'on procédât

[1] On voit encore, dans la commune de Rissa, des restes du monastère de Rein, fondé par Skule.

[2] J'ai traduit ce mot par *truste*, qui est, au treizième siècle, une institution périmée en France, mais qui correspond assez bien à ce qu'était encore la *hird*

sans retard à l'élection du roi, et firent valoir les droits de Haakon. Skule émit alors pour la première fois des doutes sur sa naissance, et Inga de Vartejg commença le jeûne préparatoire à l'épreuve du fer rouge : c'était, en pareil cas, le procédé courant, et la démonstration passait pour péremptoire. Mais le chapitre de la cathédrale s'arrangea pour qu'elle n'eût pas lieu. Il ne put empêcher toutefois la proclamation de Haakon Haakonssön. La *hird*, qui n'avait contre Skule aucun sentiment d'hostilité personnelle, avait agi par attachement à la famille, et sans doute aussi un peu à la politique de Sverre, en quoi elle était d'accord avec la tendance dominante parmi les *bönder*. Skule dut se contenter d'être une sorte de régent du royaume pendant la minorité de Haakon, et la *hird* prêta serment à tous les deux. Mais l'ambitieux Skule ne considérait pas la question comme définitivement résolue, et le précoce Haakon se réservait de prendre, à sa majorité, le gouvernement effectif du royaume.

Telle est à grands traits l'histoire qui précède les faits exposés dans le drame d'Ibsen. Quant à ceux-ci, je me contenterai d'en dresser un tableau chronologique, qui permettra de voir comment Ibsen les a groupés et mis en œuvre :

1217. Skule ayant écrit secrètement au jarl d'Orknö une lettre qu'il a scellée du sceau du roi, une scène d'explication amène Ivar Bodde à quitter le service de Haakon.

1218. Inga de Vartejg subit à Bergen l'épreuve du fer rouge.

1219-1223. Soulèvement de Sigurd Ribbung, fils d'un ancien chef des Bagles, qui s'était prétendu fils d'un roi de Norvège.

1219. A Bergen, fiançailles solennelles de Haakon avec Margrete, fille de Skule, alors âgée de dix ans.

1221. Mort de Vegard Veradal.

1223. Assemblée de Bergen, où est définitivement confirmé le droit de Haakon au trône de Norvège.

1224. Skule, qui avait la garde de Sigurd Ribbung, le laisse échapper.

norvégienne. Toutefois, je n'ai pas traduit *hirdmænd* (hommes de la *hird*) par *antrustions*, mais par : *fidèles*.

25 mai 1225. Mariage de Haakon.

7 novembre 1225. Mort de l'évêque Nikolas.

1226. Mort de Sigurd Ribbung. Essai de continuer le mouvement des Ribbungiens avec Knut, neveu du roi Inge. Haakon réussit à se faire de Knut un ami.

1229. Andres Skjaldarband part pour Jérusalem. Sa femme conduit son fils Peter à Skule, et elle déclare que l'enfant est de lui.

1233. Assemblée de Bergen, où Skule est convoqué pour répondre de ses nombreuses machinations, et où la question du serment des *hirdmænd* est tranchée.

1235. Mort de Inga de Vartejg.

1236. Premiers signes de révolte de Skule.

1237. Compromis. Skule est fait duc. — Mort de Dagfinn Bonde.

6 novembre 1239. Skule se fait proclamer roi à Nidaros. Scène de la châsse de Saint Olaf sortie par Peter sans autorisation.

6 mars 1240. Les troupes de Haakon commandées par Knut sont battues par Skule à Laaka.

22 avril 1240. Skule, surpris par Haakon à Oslo, est obligé de s'enfuir à Nidaros par voie de terre.

24 mai 1240. Mort de Skule à Elgesæter près de Nidaros.

Le rapprochement avec le drame montre qu'Ibsen a pris avec l'histoire de grandes libertés.

Au premier acte, qui se passe en peu d'heures, sont réunies l'épreuve du fer rouge (de 1218), l'élection définitive de Haakon (de 1223), et les fiançailles de Haakon et de Margrete (de 1219), pour ne compter que les transpositions de faits les plus importantes. On dira qu'il y a là seulement un resserrement dramatique de faits connexes. Mais cela ne va pas sans déformation, Margrete est présentée comme une jeune fille qui aimait Haakon en secret, et qui accepte les fiançailles avec une sorte de joie attristée, parce qu'elle voit bien qu'il n'a pour elle qu'une calme affection. Or, Margrete n'avait que dix ans lors des fiançailles. La scène entre les deux jeunes gens donne fort bien l'idée des sentiments mutuels qui paraissent avoir été réellement les leurs pendant les premières années de leur mariage, et elle est pourtant de pure invention. Le fait est faux, et il est destiné à exprimer une vérité historique.

Au second acte est célébré le mariage, qui est de 1225, Et l'on pouvait y reprocher à Skule d'avoir favorisé la fuite de Sigurd Ribbung, qui s'était échappé en 1224. Mais l'incident de la lettre de Skule au jarl d'Orknö datait de la minorité de Haakon, et il devient beaucoup plus grave à la date que lui assigne Ibsen, et Ivar Bodde, qui avait quitté le service du roi à cette occasion, était revenu auprès de Haakon depuis sa majorité. — On apprend l'assassinat de Vegard Væradal, qui est de 1221, et le départ d'Andres Skjaldarband pour Jérusalem, qui est de 1229, car Ibsen avait besoin de rapprocher ces deux faits. — Et la décision de Haakon d'exiger le serment des *hirdmænd* de Skule est de 1233, à la suite de diverses machinations du Jarl, notamment en Danemark et dans le Viken (région du fjord de Kristiania), dont il n'est pas question dans le drame. Afin d'éviter l'encombrement de trop nombreux faits, Ibsen a, pour ainsi dire, supprimé les événements politiques de la période 1225-1239, et n'en a conservé que la décision de 1233 au sujet du serment, d'ailleurs suffisamment justifiée par l'action antérieure de Skule.

C'est le troisième acte qui fait, en une journée, ce saut de quatorze ans. Il comprend la mort de l'évêque Nikolas (1225) et la proclamation de Skule (1239). C'est naturellement dans cet acte que se trouvent les inexactitudes les plus grossières. Au commencement, on apprend que Skule a reçu le titre de duc, titre germanique *(hertug)*, mais que n'a jamais porté un autre Norvégien que lui, et qui ne lui fut conféré qu'en 1237, en signe d'une réconciliation dont Ibsen ne parle pas. Puis, Haakon et Skule se rencontrent devant l'évêque mourant, alors que Haakon seul était présent. Ensuite, la proclamation de Skule a lieu à Oslo, et non à Nidaros, ce qui supprime, à ce moment, le sacrilège commis par Peter. Et elle a lieu sous le coup d'une grave menace de Haakon, ce qui excuse l'acte de Skule, beaucoup plus responsable et plus artificieux dans la saga. Enfin, Haakon apprend le soir même, à Oslo, la révolte ouverte de

Skule, alors que, s'il l'a sue seulement neuf jours après, à Bergen, ce fut grâce au dévouement d'amis qui déjouèrent les précautions prises par Skule pour qu'il n'eût la nouvelle que le plus tard possible.

Le quatrième acte est la journée du 22 avril 1240 à Oslo, et le cinquième est la journée du 24 mai suivant à Nidaros. Les plus grosses inexactitudes concernent le rôle de Peter, qui est amené à Skule au quatrième acte, alors que ce fut onze ans plus tôt, après le départ d'Andres Skjaldarband, que sa mère le lui confia. Et le sacrilège est commis par Peter au cinquième acte, lorsque déjà Skule est presque vaincu, alors qu'il avait eu lieu lors de la proclamation du 6 novembre précédent, et a sans doute contribué au rapide déclin du nouveau prétendant. Ces déplacements de faits ont été adoptés par Ibsen comme un moyen d'intensifier le mouvement dramatique en provoquant chez Skule de rapides alternances d'enthousiasme et de prostration. Le souci de la fidélité historique a peu de place dans les dernières pages du drame, où la rencontre de Skule avec sa femme et sa sœur est une invention d'Ibsen, ainsi que la mort de Peter avec son père. Dagfinn Bonde ne pouvait non plus venir là, il était mort trois ans plus tôt.

Ibsen était loin, comme on voit, de l'historicité rigoureuse exigée par Hermann Hettner dans *Das moderne Drama.* Ibsen a plié l'histoire aux besoins de son développement dramatique. Voici, par exemple, l'incident de la lettre adressée par Skule, à l'insu du roi, mais avec son sceau, au jarl d'Orknö. P. A. Munch [1], d'après la saga [2], raconte que ce sont les compagnons mêmes de Jostein Thamb qui informent Dagfinn Bonde et Ivar Bodde, tandis qu'Ibsen a utilisé l'anecdote pour mettre en scène une astuce de l'évêque Nikolas, qui est bien dans sa manière. Et Skule, aussitôt qu'il a repris possession de sa lettre, joue le

[1] P. A. Munch, *Det norske Folks Historie*, tredje deel, 582-584.
[2] *Oldnordiske sagaer*, IX, 144.

rôle de l'homme loyal injustement soupçonné, et convoque la *hird* pour se plaindre des conseillers du roi qui sèment la discorde entre le roi et lui. C'est alors que Gregorius Jonssön s'en prend particulièrement à Ivar Bodde et le menace, et que celui-ci, dans l'intérêt de la concorde, quitte le service du roi. Cette fin de la scène est, chez Ibsen, conforme à P. A. Munch et à la saga, mais ne vient pas à la suite d'une convocation de la *hird* par Skule : elle est provoquée par l'indignation des hommes de Skule, après que, par ordre du roi, il a remis le sceau à Ivar Bodde, ce qui est une invention du dramaturge. Cet exemple montre à la fois avec quelle liberté Ibsen a traité la matière historique, et combien il s'y est pourtant attaché jusque dans le détail. Aucun épisode n'est inventé de toutes pièces. Tous les personnages sont historiques. Des phrases de P. A Munch ou de la saga surgissent à chaque instant dans le texte d'Ibsen, comme lorsque Haakon dit : « Tout mon héritage est une broche et ce bracelet [1], » ou comme lorsque la foule, après l'épreuve du fer rouge, trouve les mains d'Inga « encore plus belles » qu'auparavant [2], « ou comme lorsque Skule rappelle à l'évêque Nikolas que les paysans « disent que les arbres portent deux fois des fruits et les oiseaux couvent deux fois des œufs, chaque été, pendant le règne de Haakon [3], etc., etc. Les notes à la fin du volume signaleront un bon nombre de ces passages, en sorte que le lecteur pourra confronter par lui-mêmele scenario d'Ibsen avec les faits historiques. C'est par ces moyens qu'Ibsen a su rendre l'atmosphère, la couleur de l'époque représentée. Même, pour quiconque a lu la saga, mais depuis trop longtemps pour rectifier l'ordre de succession des faits, il donne l'illusion d'une exactitude presque complète.

[1] P. A. Munch, *loc. cit.*, 585, dit une bague d'or au lieu d'un bracelet, et dit que ce devaient être des bijoux donnés par Haakon Sverressön à Inga. Le roi Inge avait hérité de tous les biens de Haakon Sverressön.

[2] P. A. Munch, *loc. cit.*, 608.

[3] P. A. Munch, *loc. cit.*, 590. P. A Munch signale ce phénomène seulement pour la première année du règne, ce qui est considéré comme un heureux présage.

On se rend compte de cette historicité au moins relative des *Prétendants à la couronne*, lorsqu'on lit *Le Duc Skule* d'Andreas Munch. Ibsen ne s'était pas douté, en écrivant son drame, que ce cousin de l'historien traitait le même sujet. *Le Duc Skule* parut peu de semaines après *Les Prétendants*. On trouve dans les deux pièces des déplacements de dates, parfois presque les mêmes, comme pour la révélation de la naissance de Peter. Mais Andreas Munch introduit des personnages et des intrigues inconnus de la saga, et qui occupent dans son drame une place considérable : la sorcière Gunbjörg, l'amour de Peter pour une fille d'honneur de Margrete, et la tentative de la reine pour aller trouver son père, à l'insu de son mari, et préparer une réconciliation. Ce n'est plus de l'histoire plus ou moins déformée en vue d'un agencement dramatique, c'est de l'invention pure. Et telle était la tradition d'Oehlenschlæger, à laquelle se rattache Andreas Munch.

Ibsen ne manquait certes pas d'ingéniosité inventive, mais, d'une part, il était retenu par un plus grand respect de la vérité historique, et, d'autre part, la forme de son imagination le portait à modifier et adapter ce que lui fournissait l'histoire, plutôt qu'à inventer du nouveau. Il n'ajoute guère à la saga que des faits qu'elle a pu ignorer, qui se concilient avec elle, et qui fournissent une explication de ses parties obscures. Très caractéristique est l'emploi si important qu'il a fait de l'histoire du prêtre Thrond, chez qui était né Haakon. L'évêque Nikolas raconte cette histoire à Skule au second acte d'une manière tout à fait conforme à P. A. Munch [1], sauf deux détails. Ibsen suppose que Inga est rentrée chez elle neuf jours après l'accouchement, tout en laissant l'enfant chez Thrond, ce qui rend possible qu'au bout d'un an elle ait pu accepter comme sien un enfant substitué par Thrond à celui qu'elle lui avait confié. La saga ne parle pas de cette année de séparation entre

[1] P. A. Munch, *loc. cit.*, 484-486.

la mère et le fils. Et l'évêque Nikolas raconte que Thrond, inquiet de se trouver père nourricier d'un fils de roi, a mis au courant son supérieur, — Nikolas lui-même, — et en a reçu le conseil de changer l'enfant. La saga indique seulement que Nikolas a été renseigné, mais ne dit pas comment. Thrond a-t-il d'ailleurs opéré la substitution? Ibsen ne le dit pas, il en indique la possibilité, sans plus. Et cette incertitude même est ce qui convient, car elle rend plus profondes les pensées exprimées par l'évêque : « L'homme le plus grand, c'est l'homme le plus heureux. » — « De quel droit Haakon a-t-il le droit, et non vous? » Mais on voit à quel point Ibsen, même lorsqu'il invente, ajoute peu aux données historiques. Il les complète seulement, de façon très plausible, et bien conforme à l'esprit du temps qu'il représente. Même, en ce cas particulier, on peut fort bien imaginer que son addition soit un fait vrai que la saga n'aurait pas connu, car il était naturel qu'elle l'ignorât, et elle n'a rien qui le contredise [1].

Le drame n'est donc pas une fable arbitraire placée dans un cadre historique. Les déformations sont réduites à ce qui était nécessaire à l'agencement dramatique. Ibsen a voulu faire une reconstitution historique aussi vraie que possible. S'il s'est permis d'intervertir et de modifier légèrement quelques faits, c'est là une liberté à laquelle il se sentait autorisé par le même principe qui lui faisait dénier la valeur artistique de la photographie. Son drame devait être une reconstitution artistique de l'époque choisie, et par là d'une vérité plus profonde que la simple matérialité des faits. Et il faut croire qu'il y a passable-

[1] Ibsen, en lisant P. A Munch, a certainement cherché à imaginer comment Nikolas avait pu être informé de la naissance de Haakon, et, sur ce point, a adopté la solution la plus simple. D'autre part, à propos d'un ancien prétendant du temps de Sverre, il avait lu cette déclaration d'un légiste suédois : « on ne sait si cet Erling qu'ont suivi les Bagles était un fils du roi Magnus, mais ce que je sais et peux affirmer devant Dieu, c'est qu'il n'était pas le Erling qui a été enfermé chez nous dans la tour de Visinsö ». (P. A. Munch, *loc. cit.*, p. 249). I, est assez vraisemblable que ce passage lui a suggéré l'idée de la substitution d'enfant.

ment réussi, puisque, à en juger d'après les conclusions d'un historien de la valeur d'Ernst Sars [1], a dit sur l'action de Skule et de Haakon, on doit penser que la vue historique d'Ibsen, dans *Les Prétendants*, est correcte, bien que Haakon et Skule y soient représentés comme plus éminents qu'ils ne l'ont été. Ceci est d'ailleurs une affaire d'appréciation, et Sars précise les qualités de pondération, de patience, de lucidité, de calme confiance, de modération unie à la fermeté, de sentiment du devoir, de pureté morale et de dignité, qui distinguent Haakon, et qui sont bien celles qu'Ibsen a mises en valeur. Sars veut dire que si Haakon a été un homme éminent, il l'a été dans un genre qui ne comporte pas grand éclat. Skule, beaucoup plus brillant que Haakon, et pourtant plus médiocre, est aussi peint par Ibsen conformément à la saga et à la façon dont il a été compris par P. A. Munch et les historiens plus modernes [2]. De même l'évêque Nikolas, bien que le *perpetuum mobile*, inventé par Ibsen, suppose peut-être un esprit trop conscient chez cet intrigant qui agissait sans doute surtout par haine de la famille de Sverre et par habitude des manœuvres souterraines. De même encore la chaste Margrete, dont le dévouement à son mari finit par lui conquérir la pleine affection de Haakon, qui l'avait d'abord épousée par raison d'État. Des personnages secondaires sont aussi présentés avec le caractère que leur donne la saga, comme le vieux Dagfinn Bonde, qui s'emporte facilement. Mais sur les personnages de

[1] Ernst Sars, *Udsigt over den norske historie*, II, 198 *sqq.*

[2] Toutefois un romancier, qui était aussi un érudit, a marqué sa préférence pour Skule, qui, vis-à-vis de Haakon, représentait le passé, c'est-à-dire les qualités vraiment nationales, tandis que Haakon a été l'introducteur des mœurs courtoises, et de la littérature de l'Europe occidentale, et a inauguré par là une période de décadence. Et en effet, les deux rivaux contrastaient aussi par leurs goûts littéraires. Ibsen a indiqué cet esprit traditionnel de Skule en plaçant près de lui le skalde Jatgejr, qui est d'ailleurs un personnage historique, mais il n'a pas insisté sur cet aspect de l'opposition entre les deux chefs. Par ironie, Hans E. Kinck a intitulé le livre où il exalte Skule aux dépens de Haakon : « Époque de grandeur » *(Storhetstid)*.

second plan, la saga renseigne peu, et Ibsen les a précisés à sa guise, notamment Ragnhild et Sigrid, la femme et la sœur de Skule.

On peut se demander si, outre P. A. Munch, Ibsen a aussi utilisé la saga. On peut le considérer comme à peu près certain *a priori*, car deux traductions lui en étaient facilement accessibles. Mais P. A Munch suit tellement la saga pas à pas qu'il est difficile de trouver dans le drame un détail de la saga qui ne soit pas chez l'historien. Un savant allemand, Walther Heinrich Vogt, s'est livré sur ce point à des recherches minutieuses, et a dû y renoncer [1]. Par contre, l'utilisation de P. A. Munch se décèle aisément, parce qu'il ajoute au récit des explications dont Ibsen s'est servi. Mais W. H. Vogt a aussi examiné si les caractères des personnages d'Ibsen sont plus conformes à P. A. Munch ou à la saga, et il a trouvé le Skule du drame plus proche de la saga, notamment en ceci qu'il est plus disposé à s'incliner devant le droit juridiquement reconnu, et qu'en général sa conduite est plus noble et plus loyale que le récit de l'historien moderne ne la fait paraître. Il estime, en effet, que celui-ci a chargé Skule injustement. Il est, en somme, « skuliste », alors que P. A. Munch est « haakoniste », et il lui oppose, en faveur de Skule, une nouvelle interprétation de la saga.

Il y a dans l'étude de W. H. Vogt une erreur de méthode singulière. Il ne compare pas le Skule d'Ibsen à celui de P. A. Munch, d'une part, et à celui de la saga, d'autre part, comme il était logique de le faire, puisque c'étaient là les deux sources d'Ibsen. Il substitue à celui de la saga le personnage que lui-même a tiré du vieux texte par son interprétation personnelle, et qu'il oppose au personnage de P. A. Munch, en sorte qu'il compare le Skule d'Ibsen à deux interprétations différentes du Jarl, sans paraître s'apercevoir que l'une de ces interprétations se

[1] *Edda*, XXII, p. 116. — On trouvera pourtant, dans une note à la fin du volume (note pour la p. 561), un détail où l'on peut voir une preuve de l'utilisation de la saga par Ibsen.

trouve bien dans un ouvrage dont Ibsen s'est servi, tandis qu'il n'a pas connu l'autre. Tout ce que dit W. H. Vogt ne tient que s'il y a identité entre la saga et l'interprétation qu'il en donne, ce qui est loin d'être le cas.

Je ne peux me livrer ici à un travail historique, qui ne serait d'ailleurs pas de ma compétence. Je ferai seulement observer que les sagas, en général, énoncent les faits sans en expliquer les motifs ni les apprécier. Elles ne font, tout au plus, que suggérer parfois un motif psychologique d'une manière indirecte et très sobre. Il en est encore ainsi presque constamment même pour une saga aussi tardive que celle qui fut écrite par Sturla Tordsson sur Haakon Haakonssön. De plus, une grande réserve s'imposait à l'auteur, chargé de ce travail par le roi Magnus, à la fois fils de Haakon et petit-fils de Skule (et Margrete vivait encore). Et Sturla était personnellement dévoué à Magnus, mais était neveu du grand historien Snorre Sturlason, qui avait été un ami de Skule et lui avait conseillé de se faire roi. Le résultat est que la saga est écrite à la louange *à la fois* de Haakon et de Skule. Les anecdotes sur l'enfance de Haakon, contées à l'auteur par de vieux Birkébéniens consultés, sont données avec complaisance, et le jugement d'ensemble sur Skule est un éloge chaleureux. Les faits à sa charge sont certainement plutôt atténués, et Sturla cherche à en faire porter la responsabilité par les conseillers des deux princes. Il en reste cependant assez pour que le loyalisme de Skule soit difficilement défendable. L'interprétation de P. A. Munch, suivi, sur ce point, par presque tous les historiens norvégiens modernes, est bien correcte [1].

Il reste ceci, qu'Ibsen, contrairement à P. A. Munch, a voulu attribuer à Skule un loyalisme réel. L'esprit juridique de

[1] Il est curieux que Munch n'ait pas remarqué l'indulgence de Sturla Tordsson pour Skule. Au contraire, parce que l'Islandais a écrit par ordre du fils de Haakon, il croit *a priori* que la saga doit être trop défavorable au Jarl (p. 979-980). Mais ceci montre bien que son interprétation des actes de Skule dans un sens opposé à celui de W. H. Vogt n'a pas été systématique. Les faits parlaient assez haut par eux-mêmes.

Skule, dans *Les Prétendants*, n'est pas simplement la marque d'un pays et d'un temps où l'influence des légistes était grande, il est la forme même de son esprit. Telle a été l'interprétation personnelle d'Ibsen. Elle a pu lui être suggérée par ce que dit P. A. Munch de la partialité possible de Sturla [1]. Mais surtout, il avait besoin de comprendre ainsi le caractère de Skule, parce que c'était ainsi que l'histoire du prêtre Thrond, inventée par lui, pouvait produire son plein effet dramatique. Cette histoire, en effet, est le véritable nœud du drame. Et il est curieux de constater à quel point l'agencement d'un drame psychologique reposant sur une pure invention se combine avec un respect, en somme, minutieux (à part quelques détails et certaines interversions de dates) des faits de l'histoire.

Ainsi, pour ce qui concerne la « vue historique », et l'atmosphère de l'époque, à laquelle tenait tant J. L. Heiberg, et surtout les caractères des personnages, Ibsen s'est appliqué à être fidèle à la vérité historique telle qu'il l'avait comprise d'après P. A. Munch et la saga [2]. S'il avait conçu son drame, en tant qu'œuvre littéraire, d'une façon plus « épique », un peu à la façon des *Histories* de Shakespeare, il n'aurait pas eu besoin des interversions de faits et des autres déformations qui en résultent. Son drame serait un essai de reconstituer aussi exactement que possible une succession de scènes historiques. Mais l'œuvre dramatique proprement dite requiert une construction plus savante et plus concentrée.

Mais lorsqu'il s'agit d'une période d'une vingtaine d'années à condenser en cinq actes, il n'est pas facile de concilier l'exigence d'un plan clair et simple avec le désir de serrer l'histoire d'aussi près que l'a fait Ibsen. C'est un travail qui suppose de longues méditations, des arrêts, des modifications. Il n'est pas étonnant qu'Ibsen ait eu, plus tard, l'impression d'y avoir tra-

[1] Voir la note précédente.

[2] Sur ce qui concerne d'abord l'établissement définitif du plan, puis la rédaction du drame, voir tome V, p. 176-181.

vaillé pendant dix ans. Et si, en été 1863, il a écrit son drame en six semaines ou en deux mois, cela s'explique parce que le plan était minutieusement établi par les réflexions faites depuis cinq ans et le travail du premier semestre de l'année [1].

Ici se présente cependant un fait singulier. On a toujours dit, et il n'est pas douteux, que les fêtes de Bergen, où Ibsen a retrouvé Björnson, et qui ont immédiatement précédé cette rédaction si rapide, ont eu sur l'œuvre une influence considérable. Comment un plan si bien établi d'avance a-t-il pu servir à une conception nouvelle de l'œuvre?

Cela tient à ce que la conception n'était pas si nouvelle. Ce que les fêtes de Bergen ont apporté de nouveau a été surtout une intensité qu'Ibsen n'avait pas prévue. L'œuvre a eu vraiment une chance inespérée. En 1858, lorsque la rivalité de Skule et Haakon lui avait paru bonne matière à un drame, il n'y voyait pas seulement « un bon sujet », mais aussi un sujet où se greffait aisément ce surplus d'idées qu'il s'efforçait toujours d'introduire dans toutes ses pièces.

Il y avait là d'abord l'objet même de la lutte entre les deux chefs, la pensée d'union entre les diverses régions de la Norvège, opposée à la dispersion traditionnelle. Ce n'était pas sans analogie avec le scandinavisme toujours prôné par Ibsen, opposé à l'égoïsme national des trois pays scandinaves. La dispersion allait si loin que Skule a négocié un moment avec le Danemark pour exploiter les tendances séparatistes qui existaient dans le Viken, mais ceci aurait troublé la simplicité de l'analogie, et Ibsen a supprimé toute cette partie — la plus grave — des manœuvres de Skule.

Et il y avait là un nouveau drame sur les thèmes favoris

[1] Il est probable que, à P. G. Munch et à la saga, il faut ajouter l'*Histoire de l'Église norvégienne* de R. Keyser comme source d'Ibsen, qui a pu s'y sentir encouragé à outrer la fourberie de l'évêque Nikolas. Les notes à la fin du volume montreront aussi que l'étude approfondie qu'a faite Ibsen du volume de P. G. Munch n'a pas été restreinte à l'histoire de Haakon.

d'Ibsen : l'ambition et la vocation, non plus, comme dans *Catilina* et *Mme Inger d'Östraat*, avec un seul héros ou une seule héroïne chez qui l'ambition et la vocation se confondent et sont combattues par d'autres tendances de leur nature, mais avec deux personnages dont on peut presque dire que l'un a l'ambition sans vocation, et l'autre, la vocation sans ambition. C'était, pour Ibsen, sans qu'il eût besoin d'y être incité par des émotions personnelles immédiates et précises, un sujet de méditations passionnant.

En 1863, Ibsen, plus scandinaviste que jamais, était de ceux qui pressentaient la guerre prochaine. Et aux fêtes de Bergen il revoit Björnson mûri par ses mécomptes de 1859 et par son séjour à l'étranger, prêchant l'union, lui aussi, jugeant l'état moral dominant en Norvège à peu près aussi sévèrement que lui-même, et malgré cela optimiste, plein de projets, confiant en lui-même, et prêt à l'action patiente et réfléchie. Björnson lui apparut comme un moderne Haakon. Comment le drame ne se serait-il pas ressenti de ces impressions toutes fraîches? Mais le plan n'avait pas besoin d'être modifié. Le modèle qui se présentait après coup a seulement donné plus de vie au personnage déjà dessiné. Et en même temps que Haakon devenait Björnson, Skule, avec sa nature inquiète, ses hésitations, son doute de lui-même, devenait Ibsen. Skule était aussi l'homme heureusement doué, dont les talents ne trouvaient pas l'occasion de se déployer.

Mais jamais Ibsen, pour ses personnages principaux, n'a employé *un* modèle. Toujours il s'est servi de plusieurs. Skule, l'homme brillant, sympathique, dont l'allure même semble présager le succès, mais dont les mérites apparents, quoique réels, sont supérieurs à sa vraie valeur, représente aussi, aux yeux d'Ibsen, un aspect de Björnson, surtout quand on l'oppose à la personne modeste, discrète, de Haakon, dont la nature est plus profonde, et en qui Ibsen retrouve quelques traits de lui-même. Ni Haakon ni Skule ne sont donc des portraits. Mais il

a mis un peu de lui, comme un peu de Björnson, en chacun d'eux, — un peu de Björnson, avec une franche admiration, qui pourtant comportait une réserve, — un peu de lui, avec une véritable humilité, qui pourtant n'excluait pas un certain orgueil.

Il a aussi prêté quelques traits de lui-même au skalde Jatgejr, surtout lorsqu'il lui fait dire qu'il a « la pudeur de l'âme ». Et puisque j'en suis au chapitre des modèles, je note qu'Ibsen a lui-même déclaré que dans Inga, mère de Haakon, il avait peint sa propre mère [1]. Elle était, en effet, une femme toute dévouée, qui ne se plaignait pas, et ne voulait pas gêner.

La structure du drame a dû causer à Ibsen de grands efforts, tant il était nouveau pour lui de mettre en scène vingt ans d'histoire. Sur un point, il est nettement en recul, au moins aux troisième et quatrième actes, où Nikolas et Skule ont chacun trois longs monologues. Est-ce l'influence de Shakespeare qui lui a fait admettre ce procédé? Pourtant, il réagit contre la technique assez lâche de Shakespeare, dès qu'il s'agit du plan. Il réussit à condenser l'action en cinq actes dont chacun a une unité dramatique en même temps que leur enchaînement rigoureux efface l'impression de la longue durée du drame. Il ne pouvait évidemment se rapprocher davantage du drame ramassé. Mais dans le détail de la facture, on observe encore l'influence de Scribe, de laquelle, déjà, il tendait à s'évader dans *La Comédie de l'Amour*. Notamment, bien des faits se produisent trop juste à point au moment où ils doivent amener le résultat voulu. Ainsi la nouvelle de la mort de Vegard Væradal, l'arrivée de la lettre du prêtre Thrond, l'entrée d'Inga chez Haakon au troisième acte, et surtout l'entrée d'Ingeborg amenant à Skule son fils Peter au moment précis où Skule en a le plus besoin [2]. De tels procédés ne disparaîtront complètement que dans les drames modernes.

La pièce est écrite en prose, mais non dans ce soi-disant « style

[1] *Breve*, I, p. 215.

[2] V. William Archer, *Ibsen's craftmanship*, dans la *Fortnightly Review*, juillet 1906, p. 105.

de saga » qu'Ibsen avait employé pour *Les Guerriers à Helgeland*. Ibsen s'est fait ici une langue, inspirée sans doute par les traductions des sagas, mais où il ne recherche pas l'archaïsme. C'est une langue littéraire, claire et simple, et où pourtant il s'écarte du langage parlé naturel. Comme la langue parlée, pour les Norvégiens, est le modèle auquel tout style doit être comparé [1], les écrivains qui ont parlé des *Prétendants* ont été quelque peu décontenancés. Björnson, assez exclusif sur ce point, a écrit à Johanne Luise Heiberg, devenue directrice du Théâtre royal de Copenhague :

> En fait de récents ouvrages norvégiens, je recommanderais beaucoup *Les Prétendants à la Couronne* d'Ibsen, raccourci et avec une langue améliorée, choses auxquelles je sais que l'auteur consent, et qui pourraient être faites par un Danois très vite (Molbech?) [2].

Mais on s'est habitué à la langue vigoureuse des *Prétendants*, et elle n'est plus discutée. Ibsen avait énoncé lui-même peu auparavant — à propos d'une pièce de Björnson — les raisons qui lui faisaient abandonner « un style historique déterminé », dont l'emploi

> serait précisément une faute, lorsque le poète s'est donné pour tâche, comme ici, de peindre un combat spirituel valable et intelligible en tous temps. Une œuvre ainsi conçue n'a rien à voir avec les dates et l'esprit d'une époque [3].

Lorsque le fantôme de l'évêque Nikolas, au dernier acte, vient faire auprès de Skule un dernier effort pour le ranimer et le pousser à l'assassinat du fils de Haakon, l'évêque parle en vers. Un fantôme dans une pièce d'allure plutôt réaliste est bizarre, et les vers soulignent cette bizarrerie. Elle tient à ce qu'Ibsen avait ici besoin d'expliquer comment Skule vaincu a pu entrevoir un dernier moyen de parvenir à ses fins, et a reculé devant le crime. Il préfère accepter la mort, et par là favoriser la

[1] V. Sigurd Höst, *Ibsens diktning og Ibsen selv*, p. 87.
[2] Lettre du 30 mai 1867, *Gro-tid*, II, p. 219.
[3] Tome V, p. 545.

« pensée royale » de Haakon, à laquelle il se sacrifie. Le dialogue avec le fantôme est une sorte de dialogue intérieur, qui acquiert ainsi une force bien plus grande que s'il était présenté dans un simple monologue. Mais ce résultat est ainsi obtenu d'une manière bien artificielle. Les vers sont du type anapestique tétramètre, et rimés, mais très libres : les ïambes remplacent souvent les anapestes, la première syllabe est parfois accentuée, et les rimes, masculines et féminines, se succèdent sans aucune règle d'alternance.

La période de troubles qui s'étend de la mort de Sigurd Jorsalfar (1130) à la mort de Skule (1240) est celle qui a le plus occupé les écrivains vers le temps où Ibsen a écrit son drame. On a vu qu'Andreas Skule a publié *Le Duc Skule* presque au moment où paraissait *Les Prétendants*. Ibsen était en train d'achever sa pièce, lorsqu'il rendit compte de la représentation d'*Öistein Meyla*, autre prétendant tué en 1177 à la tête des Birkébéniens, dont il avait été le premier à former la troupe. Et Björnson avait, dès 1857, fait paraître Sverre dans son petit acte, *Entre les Batailles*, puis avait publié en 1861 son drame *Le Roi Sverre*, puis, en 1862, sa trilogie, *Sigurd Slembe*, autre prétendant tué en 1138. Björnson avait d'ailleurs l'intention de continuer sa série de drames sur cette période, car il écrivait : « Et il faut que je voie Sverre mourir un jour. Et il faut que je voie Haakon Haakonssön, bien que celui-ci viendra en dernier, car son époque ne m'intéresse pas autant que ceux-là [1]. » Et il revenait encore sur ces projets un an plus tard [2]. On voit que l'on a failli avoir non pas deux, mais trois drames simultanés sur la rivalité de Skule et de Haakon. Mais *Le Roi Sverre* de Björnson, qui n'est pas une de ses meilleures œuvres [3], n'a eu évidemment aucune influence sur *Les Prétendants*, bien que l'évêque Nikolas y joue

[1] *Gro-tid*, I, p. 245, lettre du 20 mai 1861.
[2] Lettre du 25 octobre 1862, *ibid.*, II, p. 33.
[3] Œuvre capitale pourtant, pour l'histoire de la formation de Björnson. V. l'excellente notice de Francis Bull dans les *Samlede Digterverker* du poète, tome II, p. 11 et suiv.

un rôle essentiel. Nikolas y est intrigant et lâche à souhait, mais non « démoniaque » à la façon d'Ibsen. L'idée du drame était une suite naturelle des œuvres antérieures d'Ibsen, et bien spontanée. La lecture de P. A. Munch a suffi à la suggérer.

On a souvent signalé le conte dramatique d'Oehlenschlæger *Aladdin* comme présentant l'opposition Aladdin-Nurreddin, analogue à l'opposition Haakon-Skule. Ibsen, comme on le voit dans un poème de 1860, avait en effet médité sur l'heureux possesseur de la lampe, que « jamais doute n'assaillait » [1], et il est probable que l'analogie ne lui a pas échappé. Mais, bien entendu, ainsi qu'il l'indique dans le poème,

il faut des actes, non des rêves,
pour que s'édifie l'œuvre haute.

L'opposition Aladdin-Nureddin, pas plus que l'opposition Olaf-Haakon Jarl dans le *Haakon Jarl* d'Oehlenschlæger, n'a fourni à Ibsen l'idée de son interprétation historique, mais les Danois, lorsque le drame est parvenu jusqu'à eux, ont été naturellement portés à faire le rapprochement, — et à s'étonner de la transformation du sujet.

Lorsque parut *Les Prétendants à la Couronne*, le titre surprit, car le mot *kongsemne* était inconnu. On en comprenait le sens qui est à peu près : « homme propre à faire un roi. » Exactement sous cette forme, je crois qu'Ibsen n'avait pu le rencontrer que chez Wergeland [2].

On a déjà vu les circonstances de la publication de l'ouvrage [3].

[1] Tome V, p. 228.

[2] H. Wergeland, dans *For Almuen*, VIII, Ed. Jæger et Seip, IV, 2, pp. 12 et 656. Aall dans sa traduction de la saga, a *konge emne* (III, 211) P. A. Munch a *kongs-evne*, dont le sens est peu différent (576). Un compte rendu d'un manuel d'histoire, paru dans *Dagbladet* du 25 juillet 1863, a *kongeemne* (expliqué par : *Thronkandidat*). Cet article très scandinaviste est signé X, ce qui était la marque d'Ibsen dans *Illustreret Nyhedsblad*, mais le compte rendu paraît trop savant pour être d'Ibsen, qui, d'ailleurs, à cette date, était absent depuis plusieurs semaines.

[3] Tome V, p. 183.

Sur les 1250 exemplaires imprimés [1], 1050 environ furent vendus, de 1863 à 1869, ce qui n'était pas brillant, mais fort convenable pour la Norvège d'alors, d'autant plus qu'il n'en est pas parvenu vingt exemplaires en Danemark.

La critique norvégienne fut peu intéressante, car on n'y trouve ni les violentes attaques suscitées par *La Comédie de l'Amour*, ni une réelle compréhension. Un vague sentiment de l'importance de l'œuvre a seulement amené les critiques à lui consacrer des articles d'une longueur inaccoutumée. Le premier [2] remplit presque la première page du journal. L'habileté technique de l'auteur y est copieusement louée, mais ensuite c'est un blâme continu, surtout à propos de l'apparition du revenant, où « il n'y a pas à chercher de fondement psychologique », et à propos de la dernière réplique de Haakon, par laquelle Ibsen retire toute responsabilité à Skule pour la transférer au sort, et tend ainsi à enlever son libre arbitre au personnage, et cela, « sous la forme la plus vilaine où puisse s'exprimer une telle tendance. » Deux mois plus tard, le professeur Monrad formula son jugement en trois longs articles [3], loua la construction difficile, le coloris historique, la vérité des personnages, et la langue « naturelle et bonne ». Skule, dit-il, est conforme trait pour trait, au portrait qu'en a fait Keyser, « accord d'autant plus intéressant que le poète ne s'est pas du tout servi de son ouvrage [4]. » Mais son désir de démontrer que la pièce aurait dû être écrite en vers l'a empêché d'en bien saisir

[1] Ibsen a cru que le tirage était de 1750, ce qui faisait, dit-il, « plus que deux éditions ordinaires en Norvège dans ce temps-là » (lettre à Fr. Hegel, dans L. C. Nielsen, *Frederik V, Hagel*, p. 306).

[2] *Aftenbladet*, 1863, n° 269, du 18 novembre. Article de Ditmar Mejdell, dit Halvorsen.

[3] *Morgenbladet* des 13, 20 et 23 janvier 1864.

[4] Les leçons de R. Keyser n'ont été publiées *(norges historie)* qu'à partir de 1866. Le Skule d'Ibsen se rapproche, en effet, beaucoup plus de celui de Keyser que de celui de P. A. Munch. Ibsen a pu, d'ailleurs, quoi qu'en dise Monrad, connaître les leçons de Keyser, ou du moins sa façon de présenter les faits, et a dû lire sa *Kirkehistorie*.

la portée. Il conclut toutefois que l'œuvre « est un véritable enrichissement pour notre littérature ».

La première représentation eut lieu le 17 janvier 1864, et fut un grand succès, bien que le jeu fût seulement passable. Le premier soir, le spectacle dura cinq heures, et, malgré cela, fut suivi avec « la plus grande attention » [1]. Ibsen réussit ensuite à faire jouer la pièce en quatre heures. Il y eut sept représentations du 17 janvier au 13 mars, résultat remarquable pour une pièce de ce genre. Au « Théâtre de Christiania », jusqu'en 1889, elle a été donnée en tout 55 fois.

Mais c'était l'accueil qui lui serait réservé en Danemark qui intéressait surtout Ibsen, et il fut déçu. Clemens Petersen, estimant [2] que *La Comédie de l'Amour,* bien que ce fût « évidemment un ouvrage manqué », n'en était pas moins le genre qui convenait à sa vraie nature, trouva qu'il avait commis une erreur en voulant traiter le sujet des *Prétendants.* Ibsen y montre des dons splendides, et pourtant, par suite de cette méprise sur sa propre originalité, a fait un drame qui ne tient pas, — tantôt trop lyrique et tantôt trop épique.

Un seul critique a vu dans l'œuvre d'Ibsen plus qu'un talent inutile s'exerçant à vide ou à faux. Il est vrai que l'article de C. Rosenberg [3] parle d'abord du *Duc Skule* d'Andreas Munch, et il est d'autant mieux amené à se rendre compte de la nouveauté d'Ibsen, autrement fort et original, qui met au service d'une action « grandiose et profondément conçue » une diction « en somme puissante, lourde de pensée, picturale, et séduisante par un éclat verbal particulier qui rappelle celui de Björnson sans être une imitation de celui-ci ». Et pourtant C. Rosenberg, qui était grundtvigien, est choqué par bien des passages des *Prétendants,* et particulièrement par le rôle de l'évêque Nikolas,

[1] *Illustreret Nyhedsblad,* 24 janvier 1864.
[2] *Fædrelandet,* 2 avril 1864.
[3] *Donsk Maanedskrift,* 1864, p. 109.

et conclut que l'auteur manque « d'une conception saine et harmonieuse de la vie ».

Ibsen avait envoyé une copie de son manuscrit au Théâtre royal de Copenhague, et le censeur du théâtre, Carsten Hauch, lui avait écrit une lettre de refus très élogieuse [1]. Mais en réalité Hauch trouvait que la pièce rappelait l'opéra parisien et la « Jeune Allemagne », et que la langue en était « encore plus absurde que chez les autres ultra-norvégiens » [2].

Ibsen ne devait commencer à percer en Danemark qu'après *Brand*, suivi, en 1867, du premier grand article de Georg Brandès sur l'ensemble de son œuvre, où parut enfin une longue analyse pénétrante de l'idée, de la facture et du style des *Prétendants*, « l'ouvrage où Ibsen est, sans conteste, parvenu à la plus haute perfection [3] ». Brandès y relevait aussi des défauts, notamment la tendance à faire dire aux personnages des phrases-maximes trop générales, et il citait comme exemples des répliques telles que celle d'Ingebjörg au quatrième acte : « C'est le droit de l'homme d'oublier [4]. »

Lorsque Ibsen proposa dès 1868 à son nouvel éditeur de publier une seconde édition des *Prétendants*, Hegel répondit d'abord qu'il fallait attendre, Mais bientôt il s'entendit avec Johan Dahl, éditeur de la première édition, pour lui reprendre les exemplaires qu'il avait encore en magasin [5]. Il s'agit alors pour Ibsen de revoir son texte primitif. « Il faut corriger la langue, et c'est facile à faire, » écrivait-il à Hegel en 1868 à propos d'un projet de représentation à Copenhague [6]. Mais en fait, il a si peu corrigé que j'indiquerai ici les quelques variantes qu'une traduction peut rendre sensibles. Les autres se réduisent

[1] L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, II, p. 301.
[2] Robert Neiiendam, *Det kongelige teaters historie*, I, p. 146.
[3] Georg Brandes, *Henrik Ibsen*, 1898, p. 27.
[4] Georg Brandes, *Henrik Ibsen*, 1898, p. 42-43.
[5] V. Arthur Thuesen, *Om försteutgaven av Ibsens « Kongsemnerne »*, tirage à part de *Morgenbladet*, 4 avril 1925.
[6] L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 301.

à une douzaine de changements surtout orthographiques. La traduction que l'on trouvera plus loin a été faite d'après le texte définitif. Dans ce qui suit, les indications de pages et de lignes s'y réfèrent, et sont suivies du texte de la première édition :

P. 477, l. 18. C'est le droit de l'homme d'oublier.

Ibid., l. 24. C'est le bonheur de la femme de se souvenir.

P. 482, l. 17. Aimer, tout sacrifier, être oubliée, telle est l'histoire de la femme.

P. 516, l. 4-5. J'ai faim ! Si un loup était là, qui rongerait le cadavre de ma mère, je le lui disputerais.

P. 526, l. 4. Les mots : « Le sacrilège ! A lui tout le pouvoir ! » ont été ajoutés dans la seconde édition.

Sauf la dernière, toutes ces corrections sont celles des passages blâmés par Brandès.

La seconde édition, de 1 575 exemplaires, parut en 1870, et l'œuvre continua ensuite à se répandre de plus en plus. En 1928, au moment du centenaire, la vente atteignait 70 300 exemplaires, sans compter les 81 325 exemplaires des diverses éditions des Œuvres complètes, ni l'édition publiée aux États-Unis à l'usage des Scandinaves américains [1].

La première traduction parut en Allemagne en 1872. Ensuite Ibsen dut attendre jusqu'en 1884 pour se voir traduit en finnois (1884), puis en anglais (1890), et en français (1893) par Jacques Trigant Geneste, dont le volume contenait, en outre, *Les Guerriers à Helgeland*. Des traductions en tchèque, russe, hollandais, hongrois et letton ont suivi. Une nouvelle traduction française par Jacques de Coussange a paru en 1924.

Quant aux représentations, tandis que *Les Prétendants à la Couronne* est devenu en Norvège le type même de la pièce nationale tirée des sagas, la pièce s'est peu répandue sur les scènes étrangères. En Danemark elle fut montée avec soin en 1871, et malgré les quatre heures et demie de spectacle obtint un vrai

[1] *Henrik Ibsen, Katalog over utstillingen i Universitets biblioteket*, p. 30.

succès [1]. Mais on ne l'a plus jouée depuis au Théâtre royal. Johanne Luise Heiberg était instructeur et ne pouvait admettre la dernière réplique de Haakon, car tous les hommes sont les vrais enfants de Dieu [2]. Elle avait remplacé cette phrase par une réplique banale de Sigurd [3].

Le drame fut joué en 1875 sur le Théâtre de la cour de Meiningen, et ce fut la première représentation allemande d'une pièce d'Ibsen. Le succès fut tel que la troupe vint l'année suivante la jouer à Berlin, où le succès continua, malgré le mauvais accueil de la critique [4]. Elle fut jouée ensuite sur plusieurs scènes allemandes avec des chances diverses, suivant l'habileté de la mise en scène et le talent des acteurs. Ainsi elle tomba complètement au *Schiller-Theater* de Berlin en 1901, tandis qu'elle fut un triomphe pour Max Reinhardt en 1904 au *Neues Theater* [5].

[1] Lettre de Hegel du 27 janvier 1871, dans L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 309.

[2] La phrase de Haakon est intraduisible en français. Elle se traduirait exactement mot pour mot en anglais : *Skule Baardsön was God's stepchild on the earth*

[3] Valdemar Vedel : *Ibsen og Danmark*, dans *Henrik Ibsen, til hans 7 ode födselsdag*, p. 67.

[4] *Breve*, II, p. 39-40, et note de H. Koht, p. 223-224.

[5] H. Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, p. 276-277.

LES
PRÉTENDANTS A LA COURONNE

PIÈCE HISTORIQUE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

HAAKON HAAKONSSÖN, *roi élu par les Birkébéniens.*
INGA DE VARTEJG, *sa mère.*
LE JARL SKULE.
MADAME RAGNHILD, *sa femme.*
SIGRID, *sa sœur.*
MARGRETE, *sa fille.*
GUTHORM INGESSÖN.
SIGURD RIBBUNG.
NIKOLAS ARNESSÖN, *évêque d'Oslo.*
DAGFINN BONDE, *sénéchal de Haakon.*
IVAR BODDE, *son aumônier.*
VEGARD VÆRADAL, *l'un des hommes de sa truste.*
GREGORIUS JONSSÖN.
PAAL FLIDA.
INGEBJÖRG, *femme de Andres Skjalderband.*
PETER, *son fils, jeune prêtre.*
SIRA VILJAM, *aumônier de l'évêque Nikolas.*
MAÎTRE SIGARD DE BRABANT, *médecin.*
LE SKALDE JATGEJR, *Islandais.*
BAARD BRATTE, *chef dans la région de Trondhjem.*
FOULE ET CITADINS DE BERGEN, D'OSLO ET DE NIDAROS.
CROISÉS, PRÊTRES, MOINES ET NONNES.
HÔTES, GENS DU ROI ET DAMES.
HOMMES D'ARMES, *etc.*

(L'action se passe dans la première moitié du treizième siècle.)

PREMIER ACTE

(Le cimetière de l'église du Christ à Bergen. Au fond, l'église, dont la grande porte fait face aux spectateurs. Au premier plan, à gauche : Haakon Haakonssön, Dagfinn Bonde, Ivar Bodde, Vegard Væradal, l'un de ses féaux, et plusieurs baillis et chefs. En face de lui, le Jarl Skule, Gregorius Jonssön, Paal Flida et d'autres hommes du Jarl. Plus loin, du même côté, Sigurd Ribbung et Guthorm Ingessön, chacun avec sa suite. Nombreuse foule de peuple ; les cloches des églises de la ville sonnent. Tous semblent dans l'attente de quelque événement, l'esprit tendu.)

LE JARL SKULE, *bas et avec impatience, à Gregorius Jonssön.*

Qu'est-ce qu'ils attendent encore là dedans?

GREGORIUS JONSSÖN

Chut ; voilà le psaume qui commence,

(De l'intérieur de l'église close, on entend au son des trompettes le)

CHŒUR DE MOINES ET DE NONNES

Domine coeli, etc., etc.

(Pendant le chant la porte de l'église est ouverte de l'intérieur; on voit dans l'entrée l'évêque Nikolas entouré de prêtres et de religieux.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *s'avance à la porte, et, levant sa crosse, annonce :*

En ce moment Inga de Vartejg porte témoignage par le fer rouge pour Haakon le prétendant !

(On referme l'église; le chant continue à l'intérieur)

GREGORIUS JONSSÖN, *bas au Jarl.*

Invoque le saint roi Olaf pour ce qui est juste.

LE JARL SKULE, *vite, écartant cette idée.*

Mieux vaut ne pas me rappeler à lui.

IVAR BODDE, *saisit le bras de Haakon.*

Prie le Seigneur ton Dieu, Haakon Haakonssön.

HAAKON

Inutile ; je suis sûr de lui.

(Le chant de l'église résonne plus fort; tous se découvrent, beaucoup de gens tombent à genoux et prient.)

GREGORIUS JONSSÖN, *au Jarl.*

Ceci est un grand moment pour toi et pour beaucoup de monde.

LE JARL SKULE, *agité, regarde vers l'église.*

Un grand moment pour la Norvège.

PAAL FLIDA, *près du Jarl.*

Maintenant elle tient le fer.

DAGFINN BONDE, *derrière Haakon.*

On descend la nef de l'église.

IVAR BODDE

Le Christ préserve tes mains blanches, Inga, mère de roi !

HAAKON

Certes, il faudra lui revaloir cette heure toute ma vie.

LE JARL SKULE, *qui a écouté, l'esprit tendu, s'écrie soudain :*

A-t-elle crié? A-t-elle lâché le fer?

PAAL FLIDA, *remonte.*

Je ne sais ce qui s'est passé.

GREGORIUS JONSSÖN

Les femmes pleurent et sanglotent dans l'entrée.

LE CHŒUR DE L'ÉGLISE, *reprend triomphal.*

Gloria in excelsis Deo!

(La porte s'ouvre brusquement; Inga sort, suivie de nonnes, de prêtres et de moines.)

INGA, *sur les marches de l'église.*

Dieu a jugé ! Voyez ces mains ; elles ont tenu le fer !

VOIX DE LA FOULE

Elles sont blanches et pures comme auparavant !

AUTRES VOIX

Encore plus belles !

TOUT LE PEUPLE

Il est sûrement le fils de Haakon Sverressön.

HAAKON, *la prend dans ses bras.*

Merci, merci, et sois bénie !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *passe près du Jarl.*

C'était maladroit de provoquer l'épreuve du fer.

LE JARL SKULE

Non, sire évêque, Dieu *devait* se prononcer en cette affaire.

HAAKON, *profondément ému, tient Inga par la main.*

Voilà donc qui est fait, ce que j'ai appelé de toutes mes forces..., ce qui rongeait et torturait mon cœur...

DAGFINN, *tourné vers la foule.*

Eh bien, regardez cette femme, et réfléchissez, tous tant que vous êtes ici ! Qui a douté de sa parole, avant que certaines personnes aient eu besoin que l'on en doutât?

PAAL FLIDA

Le doute a murmuré dans toutes les masures dès le moment où le prétendant Haakon a été amené enfant chez le roi Inge.

GREGORIUS JONSSÖN

Et l'hiver dernier il a grandi, est devenu un cri qui a retenti dans tout le pays, au nord et au sud ; chacun peut le certifier, je pense.

HAAKON

Je peux le mieux le certifier moi-même. Et c'est pourquoi j'ai suivi le conseil de nombreux amis fidèles et me suis humilié comme aucun autre homme élu roi ne l'a fait depuis longtemps. J'ai prouvé ma naissance par l'épreuve du fer, établi mon droit, comme fils de Haakon Sverressön, à l'héritage du pays et du royaume. Je ne veux pas ici scruter qui a nourri le doute, et lui a donné résonnance aussi grande

que le dit le parent du Jarl ; mais ce que je sais, c'est que j'en ai amèrement souffert. J'ai été élu roi quand j'étais enfant, mais les honneurs royaux ne m'ont guère été rendus, même lorsqu'il aurait semblé que je devais y compter le plus sûrement. Je rappellerai seulement le dernier dimanche des Rameaux à Nidaros, où je suis monté à l'autel pour remettre mon offrande, et où l'archevêque se détourna et fit semblant de ne pas me voir, afin d'éviter de me saluer, comme il est d'usage de saluer les rois. J'aurais su, toutefois, supporter cela aisément, mais guerre ouverte était près d'éclater dans le pays, et cela, je devais l'empêcher.

DAGFINN BONDE

Il peut être bon pour les rois d'écouter de bons conseils ; mais si mon conseil avait été entendu dans cette affaire, ce n'aurait pas été par un fer rouge, mais par le froid acier que la question aurait été tranchée entre Haakon Haakonssön et ses ennemis.

HAAKON

Modère-toi, Dagfinn ; cela sied à l'homme qui sera au premier rang pour gouverner le royaume.

LE JARL SKULE, *avec un léger sourire.*

Il est facile d'appeler ennemi du roi quiconque est contraire à la volonté du roi. Mais j'estime que celui-là nuit le plus au roi, qui lui déconseille de justifier son droit au titre de roi.

HAAKON

Qui sait. S'il ne s'agissait que de mon droit, il se pourrait que je ne l'aurais pas acheté aussi cher ; mais nous devons regarder plus haut ; il s'agit ici de mission et de devoir. J'ai en moi ce haut et vif sentiment, que je ne rougis

pas d'exprimer,... moi seul, je suis celui qui peut diriger le pays au mieux en ces temps-ci ;... naissance royale engendre devoir royal...

LE JARL SKULE

Plusieurs sont ici qui se donnent cette belle attestation.

SIGURD RIBBUNG

Je le fais, et à aussi bon droit. Mon grand-père paternel était le roi Magnus Erlingssön.

HAAKON

Oui, si ton père, Erling Steinvæg, était le fils du roi Magnus ; mais la plupart des gens le dénient, et l'épreuve du fer rouge n'a pas encore eu lieu à ce sujet.

SIGURD RIBBUNG

Les Ribbungiens m'ont pris pour roi et l'ont fait de leur plein gré, tandis que Dagfinn Bonde et d'autres Birkébéniens ont imposé par menaces ton titre royal.

HAAKON

Oui, vous avez mis la Norvège en si mauvais état que le descendant de Sverre a dû menacer pour s'imposer.

GUTHORM INGESSÖN

Je descends de Sverre aussi bien que toi...

DAGFINN BONDE

Mais pas en ligne masculine.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

C'est par une femme que tu tiens à lui, Guthorm.

GUTHORM INGESSÖN

Je sais, du moins, que Inge Baardssön, mon père, a été pris légalement pour roi de la Norvège.

HAAKON

Parce que personne ne savait que le fils du fils de Sverre était vivant. Du jour où le fait fut reconnu, il a gouverné le royaume comme régent pour moi, non autrement.

LE JARL SKULE

Non, ceci n'est pas exact ; Inge a été roi jusqu'à la fin avec un pouvoir légal et sans réserve. Que Guthorm ait peu de droits, il se peut que ce soit vrai ; car il est né bâtard ; mais je suis le frère légitime du roi Inge, et la loi est pour moi quand j'exige et prends son entière succession.

DAGFINN BONDE

Oh, sire Jarl, entière succession vous avez prise, certes, et pas seulement les biens familiaux de votre père, mais tout ce que Haakon Sverressön a laissé.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Pas tout, mon bon Dagfinn. Respecte la vérité ;... le roi Haakon a conservé une broche et l'anneau d'or qu'il porte au bras.

HAAKON

Peu importe ; avec l'aide de Dieu je regagnerai des biens. Et maintenant, baillis et légistes, religieux et chefs et hommes de ma truste, il est temps de réunir l'assemblée du royaume, comme il était convenu. J'ai siégé jusqu'ici les mains liées ; nul ne me reprochera, je pense, d'aspirer à les avoir libres.

LE JARL SKULE

Plusieurs sont dans le même cas que vous, Haakon Haakonssön.

HAAKON, *l'esprit en arrêt.*

Que voulez-vous dire, sire Jarl?

LE JARL SKULE

Je veux dire que nous tous, prétendants à la couronne, avons même motif d'y aspirer. Tous nous avons été aussi strictement liés ; car nul de nous ne savait jusqu'où s'étendait son droit.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Il y a eu flottement dans les affaires de l'Église comme dans celles du pays ; mais la loi du saint roi Olaf va prononcer.

DAGFINN BONDE, *à mi-voix.*

Encore des manœuvres !

(Les gens de Haakon, se rapprochent les uns des autres.)

HAAKON, *se contraint à rester calme et fait deux pas vers le jarl.*

Je veux croire que je n'ai pas saisi votre pensée. L'épreuve du fer a établi mon droit allodial au royaume, aussi ne vois-je pas que l'assemblée du royaume ait rien d'autre à faire que de donner force légale à mon élection royale, qui a déjà eu lieu il y a six ans à l'Öreting.

PLUSIEURS DES GENS DU JARL ET DE SIGURD

Non, non,... nous le contestons !

LE JARL SKULE

Jamais ce ne fut là l'idée, quand on a décidé de tenir ici l'assemblée. Par l'épreuve du feu vous n'avez pas encore

acquis le royaume, mais seulement prouvé votre titre à vous présenter avec nous, les autres prétendants à la couronne, et à faire valoir les droits que vous prétendez avoir...

HAAKON, *se contient.*

Cela veut dire en termes clairs que pendant six ans j'ai porté à tort le nom de roi, et pendant six ans, sire jarl, vous avez à tort gouverné le pays comme régent pour moi.

LE JARL SKULE

Pas du tout. Il fallait que quelqu'un portât le nom de roi, lorsque mon frère est mort. Les Birkébéniens, et surtout Dagfinn Bonde, se sont empressés pour votre cause, et vous ont fait élire avant que nous autres ayons pu présenter nos revendications.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *à Haakon.*

Le jarl veut dire que l'élection vous a conféré seulement un droit de jouissance, et non de propriété sur la puissance royale.

LE JARL SKULE

Vous avez joui de tous les privilèges, mais Sigurd Ribbung et Guthorm Ingessön et moi, nous pensons être tout aussi proches héritiers que vous, et la loi va maintenant décider entre nous, et dire qui va prendre l'héritage définitivement.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

A vrai dire, le jarl donne des bases sérieuses à son opinion.

LE JARL SKULE

Maintes fois on a parlé tant d'épreuve par le fer que d'assemblée du royaume toutes ces années-ci, mais tou-

jours quelque incident est intervenu. Et, sire Haakon, si vous avez cru que votre droit, en vertu de la première élection royale, était imprescriptible, pourquoi donc avez-vous consenti à ce que l'épreuve par le fer fût ordonnée?

DAGFINN BONDE, *irrité.*

Aux armes, hommes du roi, et qu'elles décident !

NOMBREUX

Aux armes contre les ennemis du roi !

LE JARL SKULE, *crie aux siens.*

Ne tuez personne ! Ne blessez personne ! Parez les coups seulement !

HAAKON, *retient les siens.*

Rentrez vos épées, ceux qui l'ont tirée !... Rentrez l'épée, vous dis-je !

(Avec calme.)

Vous rendez ma situation dix fois plus difficile par votre attitude.

LE JARL SKULE

C'est ainsi que les hommes assaillent les hommes dans tout le pays. Vous le voyez, Haakon Haakonssön ; je crois que maintenant est bien apparu ce que vous avez à faire, si vous tenez à cœur la paix du pays et la vie des hommes.

HAAKON, *après un court moment de réflexion.*

Oui... je le vois.

(Il prend Inga par la main et se tourne vers un de ceux qui l'entourent.)

Torkell, tu étais un homme loyal dans la truste de mon père ; emmène cette femme dans la maison où tu loges, et

traite-la bien ; elle était extrêmement chère à Haakon Sverressön... Dieu te bénisse, ma mère,... je dois me rendre à l'assemblée du royaume.

(Inga lui serre la main et sort avec Torkell. Haakon se tait un instant, puis s'avance et dit nettement :)

La loi va juger ; elle seule. Vous, Birkébéniens, qui avez pris part à l'Öreting et m'avez élu roi, vous êtes maintenant déliés du serment que vous m'avez alors prêté. Toi, Dagfinn, tu n'es plus mon sénéchal ; je ne veux pas me présenter avec sénéchal ni avec truste, ni avec des hommes du roi et des guerriers liges ; je suis un pauvre homme ; tout mon héritage est une broche et cet anneau d'or ;... maigres biens pour rémunérer les services de tant de braves gens. Eh bien, vous, les autres prétendants à la couronne, la partie est égale entre nous, maintenant. Je ne veux avoir sur vous aucun avantage en dehors du droit que je tiens d'en haut,... celui-là je ne peux ni ne veux le partager avec personne... Que l'on sonne pour l'assemblée du royaume, Dieu et la loi du saint roi Olaf jugeront.

(Il sort avec ses hommes à gauche ; on sonne au loin la corne et la trompe.)

GREGORIUS JONSSÖN, *au jarl, pendant que la foule s'écoule.*

Pendant l'épreuve du fer tu me semblais inquiet, et maintenant tu as l'air tout joyeux et confiant.

LE JARL SKULE, *enchanté.*

As-tu vu comme il avait les yeux de Sverre quand il parlait ? Le choix sera bon, soit qu'on le fasse roi, ou moi.

GREGORIUS JONSSÖN, *agité.*

Mais ne cède pas. Pense à tous ceux qui sont perdus avec ta cause.

LE JARL SKULE

Je suis ici sur le terrain du droit ; je ne me cache plus de saint Olaf.

(Il sort à gauche avec sa suite.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *se dépêche de rattraper Dagfinn Bonde.*

Ça ira, mon bon Dagfinn, ça ira ;... mais tenez le jarl éloigné du roi, quand il sera élu ;... surtout bien éloigné !

(Tous sortent à gauche, derrière l'église.)

(Une salle dans la maison du roi. A gauche, au premier plan, une fenêtre basse.)

Madame Ragnhild et Margrete entrent; Sigrid arrive aussitôt après.

MADAME RAGNHILD

Par ici.

MARGRETE

Oui, c'est l'endroit le plus sombre.

MADAME RAGNHILD, *va vers la fenêtre.*

Et nous pourrons voir d'ici le champ du ting.

MARGRETE, *regarde avec précau ion dehors.*

Oui, en bas, derrière l'église, ils sont tous réunis.

(Elle se retourne en larmes.)

Là aura lieu maintenant ce qui aura tant de conséquences.

MADAME RAGNHILD

Qui sera demain le maître dans cette salle?

MARGRETE

Oh, tais-toi. Je n'aurais jamais cru que je vivrais un jour aussi pénible.

MADAME RAGNHILD

Cela devait arriver. Rester le tuteur du roi, pour lui, n'était pas pleinement agir.

MARGRETE

Oui,... cela devait arriver ; le titre de roi seulement, pour lui, ne pouvait suffire.

MADAME RAGNHILD

De qui parles-tu?

MARGRETE

De Haakon.

MADAME RAGNHILD

Je parlais du jarl.

MARGRETE

Il n'existe pas d'hommes plus superbes que ces deux-là.

MADAME RAGNHILD

Vois-tu Sigurd Ribbung? Quel air sournois,... on dirait un ours enchaîné.

MARGRETE

Oui, regarde... ! Il joint les mains devant lui sur le pommeau de son épée, le menton reposant sur elles.

MADAME RAGNHILD

Il se mord la moustache et rit...

MARGRETE

Quel vilain rire.

MADAME RAGNHILD

Il sait que personne ne soutiendra sa cause ;... c'est ce qui le rend méchant... Qui est le légiste qui parle maintenant?

MARGRETE

C'est Gunnar Grjonbak.

MADAME RAGNHILD

Est-il pour le jarl?

MARGRETE

Non, il est pour le roi.

MADAME RAGNHILD, *la regarde.*

Pour qui est-il, dis-tu?

MARGRETE

Pour Haakon Haakonssön.

MADAME RAGNHILD, *regarde dehors; au bout d'un moment.*

Où siège Guthorm Ingessön,... je ne le vois pas.

MARGRETE

Derrière ses hommes, là, tout en bas,... dans un ample manteau.

MADAME RAGNHILD

Oui, là.

MARGRETE

Il a l'air d'avoir honte...

MADAME RAGNHILD

C'est à cause de sa mère.

MARGRETE

Haakon n'a pas eu honte.

MADAME RAGNHILD

Qui parle maintenant?

MARGRETE, *regarde dehors.*

Tord Skolle, légiste de Ranafylke.

MADAME RAGNHILD

Est-il pour le jarl, lui?

MARGRETE

Non... pour Haakon.

MADAME RAGNHILD

Comme le jarl reste impassible à l'écouter.

MARGRETE

Haakon a l'air calme,.. mais fort tout de même.

(Avec vivacité.)

Si un homme venu de bien loin était ici, il reconnaîtrait ces deux-là parmi les mille autres.

MADAME RAGNHILD

Regarde, Margrete ; Dagfinn Bonde approche de Haakon un siège doré...

MARGRETE

Paal Flida en place un pareil derrière le jarl...

MADAME RAGNHILD

Les hommes de Haakon veulent l'empêcher !

MARGRETE

Le jarl se cramponne à son siège !...

MADAME RAGNHILD

Haakon lui parle en colère...

(Elle s'enfuit de la fenêtre en criant.)

O Jésus-Christ ! As-tu vu ces yeux... et ce sourire... ! Non, ce n'était pas le jarl !

MARGRETE, *qui l'a suivie épouvantée.*

Ni Haakon non plus ! Ni le jarl ni Haakon.

SIGRID, *à la fenêtre.*

Oh, infâme, infâme !

MARGRETE

Sigrid !

MADAME RAGNHILD

Tu es là !

SIGRID

Dire qu'il leur faut descendre si bas pour monter sur le trône !

MARGRETE

Oh, prie avec nous pour que tout tourne au mieux.

MADAME RAGNHILD, *pâle et terrifiée, à Sigrid.*

L'as-tu vu...? As-tu vu mon mari...? Ces yeux et ce sourire,... je ne l'aurais pas reconnu !

SIGRID

Est-ce qu'il ressemblait à Sigurd Ribbung?

MADAME RAGNHILD, *bas.*

Oui, il ressemblait à Sigurd Ribbung !

SIGRID

Est-ce qu'il riait comme Sigurd?

MADAME RAGNHILD

Oui, oui !

SIGRID

Alors il nous faut toutes prier.

MADAME RAGNHILD, *avec une force désespérée.*

Il *faut* que le jarl soit élu roi ! Il se fera damner, s'il ne devient pas le premier dans le pays.

SIGRID, *plus fortement.*

Alors il nous faut toutes prier.

MADAME RAGNHILD

Chut, qu'est-ce que c'est !

(A la fenêtre.)

Quels cris ! Tout le monde s'est levé ; toutes les bannières, les étendards flottent au vent.

SIGRID, *la saisit par le bras.*

Prie, femme. Prie pour ton mari !

MADAME RAGNHILD

Oui, saint Olaf, donne-lui tout le pouvoir en ce pays !

SIGRID, *violemment.*

Aucun,... aucun ! Sans quoi il ne sera pas sauvé !

MADAME RAGNHILD

Il *faut* qu'il ait le pouvoir. Tout ce qui est bon en lui germera et fleurira, s'il l'a... Regarde dehors, Margrete ! Écoute !

(Elle recule d'un pas.)

Tout le monde lève la main pour prêter serment !

(Margrete écoute à la fenêtre.)

Dieu et saint Olaf, à qui cela s'adresse-t-il?

SIGRID

Prie !

(Margrete écoute, et de sa main levée fait signe que l'on se taise.)

MADAME RAGNHILD, *au bout d'un moment.*

Parle !

(Sur le champ du ting on sonne la corne et la trompe.)

Dieu et saint Olaf, à qui cela s'adresse-t-il?

(Court silence.)

MARGRETE, *tourne la tête et dit :*

On a pris pour roi Haakon Haakonssön.

(La musique du cortège royal sonne, d'abord en sourdine, puis de plus en plus proche. Mme Ragnhild s'accroche en pleurant à Sigrid, qui la fait tout doucement sortir à droite; Margrete reste immobile, debout, appuyée contre le chambranle de la fenêtre. Les domestiques du roi ouvrent les grandes portes; on voit la grande salle, qui peu à peu est remplie par le cortège venu du champ du ting.)

HAAKON, *à la porte se tourne vers Ivar Bodde.*

Apporte-moi plume, cire et soie,... du parchemin, j'en ai ici.

(Va, d'un mouvement vif, à la table, et pose quelques rouleaux de parchemin.)

Margrete, je suis roi maintenant !

MARGRETE

Je salue mon seigneur et roi.

HAAKON

Merci !

(Il la regarde et lui prend la main.)

Pardonnez-moi ; je ne songeais pas que cela devait vous blesser.

MARGRETE, *retire sa main.*

Cela ne m'a pas blessée ;... vous êtes sûrement de sang royal.

HAAKON, *avec animation.*

Oui, chacun n'est-il pas obligé de le dire, quand on se rappelle combien Dieu et les saints m'ont merveilleusement protégé contre tout mal? J'avais un an lorsque les Birkébéniens m'ont porté par-dessus le fjeld dans l'orage et le gel, et au milieu de ceux qui voulaient me faire périr. A Nidaros j'ai échappé indemne aux Bagles, lorsqu'ils ont brûlé la ville et tué un si grand nombre de nos hommes, tandis que le roi Inge lui-même eut grand'peine à se sauver à bord d'un bateau en y grimpant par la corde de l'ancre.

MARGRETE

Votre jeunesse a été dure.

HAAKON, *la regarde fixement.*

Il me semble maintenant que vous auriez pu me la rendre plus douce.

MARGRETE

Moi?

HAAKON

Vous auriez pu être pour moi une si bonne sœur adoptive pendant toutes les années où nous avons grandi ensemble.

MARGRETE

Mais il n'en a pas été ainsi.

HAAKON

Non... il n'en a pas été ainsi ;... nous nous sommes

regardés l'un l'autre, chacun de notre coin, mais nous avons rarement causé...

(Avec impatience.)

Qu'est-ce qu'il devient !

(Ivar Bodde arrive avec ce qu'il faut pour écrire.)

Te voilà ; donne !

(Haakon s'assied à la table et écrit. Peu après entrent le jarl Skule, puis Dagfinn Bonde, l'évêque Nikolas et Vegard Væradal. Haakon lève les yeux et pose sa plume.)

Sire Jarl, savez-vous ce que j'écris là?

(Le jarl s'approche.)

C'est pour ma mère ; je la remercie de toutes ses bontés et lui donne mille baisers... ici dans la lettre, vous comprenez. Elle partira dans l'est à Borgarsyssel et y vivra avec tous les honneurs royaux.

LE JARL SKULE

Vous ne voulez pas la garder dans la maison royale?

HAAKON

Je l'aime trop, jarl ;... un roi ne doit pas avoir près de lui une personne qu'il aime trop ; un homme doit agir avec les mains libres, rester seul, ne pas être dirigé, ne pas être entraîné. Il y a tant à redresser ici, en Norvège.

(Il continue à écrire.)

VEGARD VÆRADAL, *bas à l'évêque Nikolas.*

C'est moi qui ai conseillé d'éloigner la mère du roi.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Je vous ai reconnu tout de suite à ce conseil.

VEGARD VÆRADAL

Mais donnant donnant.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Attendez. Je tiendrai ce que j'ai promis.

HAAKON, *donne le parchemin à Ivar Bodde.*

Scelle-le, et porte-le-lui toi-même avec tous mes compliments affectueux.

IVAR BODDE, *qui a jeté un coup d'œil sur le parchemin.*

Seigneur... dès aujourd'hui, dites-vous... !

HAAKON

Le vent est favorable, il souffle du nord sur le chenal.

DAGFINN BONDE, *lentement.*

Rappelez-vous, seigneur roi, qu'elle a passé la nuit sur les degrés de l'autel en prière et à jeun.

IVAR BODDE

Et il se peut qu'elle soit lasse après l'épreuve du fer.

HAAKON

C'est vrai, c'est bien vrai ;... ma bonne, ma tendre mère... !

(Il fait effort sur lui-même.)

Eh bien, si elle est trop fatiguée, qu'elle attende jusqu'à demain.

IVAR BODDE

Votre volonté sera faite.

(Il présente un autre parchemin.)

Et voici l'autre, seigneur.

HAAKON

L'autre?... Ivan Bodde, je ne peux pas.

DAGFINN BONDE, *montre la lettre à Inga.*

Vous avez pu écrire celle-là, pourtant.

IVAR BODDE

Tout ce qui est coupable doit être rejeté.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *qui s'est rapproché.*

Liez les mains du jarl maintenant, roi Haakon.

HAAKON, *à voix basse.*

Vous pensez que c'est nécessaire?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Jamais vous ne pourrez acheter la paix du pays à des conditions plus avantageuses.

HAAKON

Alors, je peux. La plume!

(Il écrit.)

LE JARL SKULE, *à l'évêque, qui passe à droite.*

Vous avez l'oreille du roi, à ce qu'il paraît.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Pour votre avantage.

LE JARL SKULE

Vous dites cela?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Avant ce soir vous me remercierez.

(Il s'éloigne.)

HAAKON, *tend le parchemin.*

Lisez ceci, jarl.

LE JARL SKULE, *lit, regarde le roi avec étonnement, et dit à mi-voix :*

Vous rompez toute relation avec la jeune Kanga?

HAAKON

Avec Kanga, que j'ai aimée plus que tout au monde. A partir d'aujourd'hui elle ne devra jamais se trouver sur le parcours du roi.

LE JARL SKULE

Vous faites là quelque chose de grand, Haakon ;... je sais bien par moi-même ce que cela doit coûter...

HAAKON

Il faut que soit éloigné quiconque le roi aime trop... Ferme la lettre.

(Il la donne à Ivar Bodde.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *se penche sur la table.*

Seigneur roi, vous venez de gagner beaucoup dans l'amitié du jarl.

HAAKON, *lui tend la main.*

Merci, évêque Nikolas ; vous m'avez donné le meilleur conseil. Demandez une grâce, elle vous sera accordée.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Vous voulez?

HAAKON

Je vous en donne ma parole royale.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Alors faites Vegard Væradal bailli de Haalogaland.

HAAKON

Vegard? Il est presque l'ami le plus fidèle que j'aie ; je ne voudrais pas l'envoyer si loin de moi.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

L'ami du roi doit être royalement rémunéré. Liez le

jarl de la façon que je vous ai conseillée, et vous serez tranquille à tout jamais.

HAAKON, *prend une feuille de parchemin.*

Vegard aura le bailliage de Haalogaland.

(Il écrit.)

Je lui en donne ici ma lettre royale.

(L'évêque s'éloigne.)

LE JARL SKULE, *s'approche de la table.*

Qu'écrivez-vous là?

HAAKON, *lui tend la feuille.*

Lisez.

LE JARL SKULE, *lit et regarde fixement le roi.*

Vegard Væradal? A Haalogaland?

HAAKON

Dans le district nord, qui est disponible.

LE JARL SKULE

Ne vous rappelez-vous pas que Andres Skjaldarband a aussi bailliage là-haut dans le nord? Ils sont furieusement ennemis, tous les deux; Andres Skjaldarband est de mon parti...

HAAKON, *sourit et se lève.*

Et Vegard Væradal est du mien. C'est pourquoi ils devront parvenir à s'entendre le plus vite possible. Il faut qu'il n'y ait aucune dissension désormais entre hommes du roi et hommes du jarl.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Hum, ceci pourrait bientôt mal tourner!

(Il s'approche, agité.)

LE JARL SKULE

Votre pensée est sage et profonde, Haakon.

HAAKON, *avec chaleur.*

Jarl Skule, je vous ai enlevé le royaume aujourd'hui,... mais que votre fille le partage avec moi !

LE JARL SKULE

Ma fille !

MARGRETE

Dieu !

HAAKON

Margrete,... voulez-vous être reine?

(Margrete se tait. Haakon lui prend la main.)

Répondez-moi.

MARGRETE, *à voix basse.*

Je veux bien être votre femme.

LE JARL SKULE, *avec une poignée de main.*

Paix et entente, cordialement.

HAAKON

Merci.

IVAR BODDE, *à Dagfinn.*

Dieu soit loué ; le jour se lève.

DAGFINN BONDE

Je le crois presque. Jamais le jarl ne m'a plu autant.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *derrière eux.*

Toujours sur vos gardes, mon bon Dagfinn,... toujours sur vos gardes.

IVAR BODDE, *à Vegard.*

Vous voilà bailli de Haalogaland ; ceci est l'acte royal qui vous nomme.

(Il lui donne le brevet.)

VEGARD VÆRADAL

Je remercierai le roi plus tard pour sa grâce.

(Il va pour sortir.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *l'arrête.*

Andres Skjaldarband est un rude compagnon, ne vous laissez pas abattre.

VEGARD VÆRADAL

Personne encore n'y a jamais réussi.

(Il sort.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *le suit.*

Soyez comme roc et acier envers Andres Skjaldarband,... et emportez ma bédédiction.

IVAR BODDE, *qui a, les parchemins à la main, attendu derrière le roi.*

Voici les lettres, seigneur...

HAAKON

Bien, donne-les au jarl.

IVAR BODDE

Au jarl? Vous ne voulez pas y mettre le sceau?

HAAKON

Le jarl en a l'habitude ;... il a le sceau.

IVAR BODDE, *à voix basse.*

Oui, jusqu'ici,... tant qu'il a été régent pour vous ;... mais maintenant !

HAAKON

Maintenant comme auparavant ;... le jarl a le sceau.

(Il s'éloigne.)

LE JARL SKULE

Donnez-moi les lettres, Ivar Bodde.

(Il se dirige avec elles vers la table, sort le sceau du royaume, qu'il porte caché dans sa ceinture, et scelle les lettres pendant ce qui suit.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *à mi-voix.*

Haakon Haakonssön est roi... et le jarl a le sceau du roi ; ça ira, ça ira.

HAAKON

Vous dites, sire évêque?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Je dis que Dieu et saint Olaf veillent sur leur sainte Église.

(Il entre dans la salle royale.)

HAAKON, *s'approche de Margrete.*

Une reine intelligente peut produire de grandes choses dans le pays ; je pouvais vous choisir avec confiance, car je sais que vous êtes intelligente.

MARGRETE

Seulement cela !

HAAKON

Que voulez-vous dire?

MARGRETE

Rien, rien, seigneur.

HAAKON

Et vous ne m'en voulez pas, bien que vous ayez renoncé pour moi à de beaux désirs?

MARGRETE

Je n'ai pas renoncé pour vous à de beaux désirs.

HAAKON

Et vous resterez auprès de moi et me donnerez de bons conseils.

MARGRETE

Je resterai bien volontiers auprès de vous.

HAAKON

Et me donnerez de bons conseils. Je vous en remercie. Les conseils des femmes sont utiles à tout homme, et je n'en ai désormais aucune autre que vous ;... J'ai dû éloigner ma mère...

MARGRETE

Oui, vous l'aimiez trop.

HAAKON

Et je suis roi. Adieu, Margrete. Vous êtes si jeune encore ; mais l'été prochain aura lieu notre mariage... et à partir de ce moment, je promets de vous garder chez moi en tout honneur et fidélité.

MARGRETE, *sourit tristement.*

Oui, je sais qu'il se passera beaucoup de temps avant que vous m'éloigniez.

HAAKON, *vivement.*

Vous éloigner? Jamais je ne le ferai.

MARGRETE, *les yeux mouillés de larmes.*

Non, Haakon ne le fait qu'avec ceux qu'il aime trop.

(Elle se dirige vers la porte de sortie. Haakon la suit des yeux, songeur.)

MADAME RAGNHILD, *venant de droite.*

Le roi et le jarl si longtemps ici ! Je meurs d'inquiétude ;... Margrete, qu'a dit et fait le roi?

MARGRETE

Oh, tant de choses ! Pour finir, il a pris un bailli et une reine.

MADAME RAGNHILD

Toi, Margrete.

MARGRETE, *au cou de sa mère.*

Oui !

MADAME RAGNHILD

Tu deviens reine !

MARGRETE

Rien que reine ;... mais je crois que j'en suis tout de même contente.

(Elle et sa mère sortent ensemble à droite.)

LE JARL SKULE, *à Ivar Bodde.*

Voici vos lettres ; portez-les à la mère du roi et à Kanga.

(Ivar Bodde s'incline et sort.)

DAGFINN BONDE, *à la porte de la grand'salle.*

L'archevêque de Nidaros demande à présenter son hommage au roi Haakon Haakonssön.

HAAKON, *respire à pleins poumons.*

Enfin je suis donc roi en Norvège.

(Il entre dans la salle.)

LE JARL SKULE, *remet le sceau du roi à sa ceinture.*

Mais moi, je gouverne pays et royaume.

(Le rideau tombe.)

ACTE II

(La salle des fêtes dans la maison du roi à Bergen. Mariage de Haakon et Margrete. Le roi est assis avec Margrete sur une estrade. Mme Ragnhild, Sigrid et nombreuses dames. Ivar Bodde est debout derrière le siège du roi. Autour des tables à boire sont les hommes du roi et du jarl. A une table à droite sont assis entre autres Dagfinn Bonde, Gregorius Jonssön et Paal Flida. — Le jarl Skule et l'évêque Nikolas jouent aux échecs à une table à gauche.)

DAGFINN BONDE

Nous en voici déjà au cinquième jour, et les valets de cuisine sont toujours aussi empressés à servir les cruches pleines.

PAAL FLIDA

Le jarl n'a jamais eu coutume de faire mourir de faim ses hôtes.

DAGFINN BONDE

Non, ça se voit. Jamais on n'a vu encore en Norvège noces royales aussi brillantes.

PAAL FLIDA

C'est que le jarl Skule n'a pas marié de fille plus tôt.

DAGFINN BONDE

C'est vrai ; le jarl est un homme puissant.

UN

Il possède le tiers du royaume. C'est plus qu'aucun jarl n'a eu auparavant.

PAAL FLIDA

La part du roi est tout de même plus grande.

DAGFINN BONDE

Ne parlons pas de ça ici ; maintenant nous sommes amis et bien accordés.

(Il boit en levant son verre pour Paal.)

Que le roi soit roi et le jarl, jarl.

PAAL FLIDA, *rit.*

A t'entendre, on comprend que tu es homme du roi.

DAGFINN BONDE

Les hommes du jarl sont aussi astreints à l'être.

PAAL FLIDA

Jamais. Nous avons prêté serment au jarl, pas au roi.

DAGFINN BONDE

Ça peut se faire encore.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *bas au jarl tout en jouant.*

Entendez-vous ce que dit Dagfinn Bonde?

LE JARL SKULE, *sans lever les yeux.*

J'entends bien.

GREGORIUS JONSSÖN, *fixe Dagfinn.*

Le roi en a-t-il l'idée?

DAGFINN BONDE

Allons, allons,... laissons cela ; pas de dispute aujourd'hui.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Le roi veut recevoir serment de vos hommes, jarl.

GREGORIUS JONSSÖN, *plus fort.*

Le roi en a-t-il l'idée, je demande?

DAGFINN BONDE

Je ne réponds pas. Buvons à la paix et l'amitié entre le roi et le jarl. La bière est bonne.

PAAL FLIDA

C'est qu'elle a eu tout le temps de reposer.

GREGORIUS JONSSÖN

Trois fois le jarl a préparé la noce, trois fois le roi a promis de venir,... trois fois il a fait défaut.

DAGFINN BONDE

Pour ça, prenez-vous-en au jarl; il nous a donné beaucoup de besogne dans le Viken.

PAAL FLIDA

Sigurd Ribbung vous a donné encore plus de quoi vous occuper dans le Vermeland, à ce qu'on dit.

DAGFINN BONDE, *sursautant.*

Oui, qui est-ce qui a laissé Sigurd Ribbung s'échapper?

GREGORIUS JONSSÖN

Sigurd Ribbung s'est enfui de notre garde à Nidaros, le fait est notoire pour tout le monde.

DAGFINN BONDE

Mais il n'est notoire pour personne que vous l'ayez empêché.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *au jarl, qui réfléchit à un coup.*

Vous entendez, jarl, c'est vous qui avez fait échapper Sigurd Ribbung.

LE JARL SKULE, *joue.*

C'est une vieille chanson.

GREGORIUS JONSSÖN, *à Dagfinn.*

Je croyais pourtant que tu avais entendu parler de l'Islandais, Andres Torstejnssön, l'ami de Sigurd Ribbung...

DAGFINN BONDE

Oui, une fois Sigurd enfui, vous avez pendu l'Islandais, je le sais.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *joue et dit en riant au jarl.*

Maintenant, je prends le pion, seigneur jarl.

LE JARL SKULE, *à voix haute.*

Prenez-le ; un paysan n'a pas grande importance.

DAGFINN BONDE

Non, l'Islandais s'en est aperçu, lorsque Sigurd Ribbung s'est enfui en Vermeland.

(Rires étouffés parmi les hommes du roi; la conversation continue à voix basse; aussitôt après entre un homme qui parle à l'oreille de Gregorius Jonssön.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Alors je joue ceci ; et vous avez perdu.

LE JARL SKULE

Il semble bien.

L'ÉVÊQUE NICOLAS, *se renverse sur son siège.*

Vous avez mal protégé le roi en dernier lieu.

LE JARL SKULE, *brouille les pièces et se lève.*

Je suis fatigué depuis longtemps d'être protecteur de roi.

GREGORIUS JONSSÖN, *s'approche et dit à voix basse.*

Seigneur Jarl, Jostein Tamb fait dire que le vaisseau est prêt maintenant à mettre à la voile.

LE JARL SKULE, *bas.*

Bien.

(Il prend un parchemin scellé.)

Voici la lettre.

GREGORIUS JONSSÖN, *branle la tête.*

Jarl, jarl,... est-ce bien prudent?

LE JARL SKULE

Quoi?

GREGORIUS JONSSÖN

Le sceau du roi y est.

LE JARL SKULE

C'est dans l'intérêt du roi que j'agis.

GREGORIUS JONSSÖN

Alors que le roi lui-même repousse l'offre.

LE JARL SKULE

Il ne le fera pas, si c'est lui qui décide. Tout son esprit et son désir tendent à réprimer les Ribbungiens, c'est pourquoi il veut se garantir des autres côtés.

GREGORIUS JONSSÖN

C'est peut-être habile, ce que vous faites là..., mais c'est dangereux.

LE JARL SKULE

Laisse-moi faire. Porte la lettre, et dis à Jostein qu'il parte tout de suite.

GREGORIUS JONSSÖN

Il sera fait comme vous l'ordonnez.

(Il sort à droite et rentre peu après.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *au jarl.*

Vous devez veiller à beaucoup d'affaires, il semble.

LE JARL SKULE

Mais on m'en sait peu de gré.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Le roi s'est levé.

(Haakon descend la scène; tous les hommes se lèvent des tables.)

HAAKON, *à l'évêque.*

Nous devons grandement nous réjouir de voir comme vous avez gaillardement supporté ces journées de réjouissances.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Une flambée jaillit de temps en temps, seigneur roi; mais ça ne dure pas longtemps. J'ai été malade, au lit, tout l'hiver.

HAAKON

Oui, oui... vous avez mené une rude vie, pleine de maintes actions mémorables.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *branle la tête.*

Oh, ce n'est pas grand'chose que cela; il me reste

beaucoup à faire. Si l'on savait si l'on aura le temps d'achever.

HAAKON

Les survivants prendront la suite de ceux qui s'en vont, vénérable seigneur ; nous voulons tous le bien du pays et du peuple.

(Il se tourne vers le jarl.)

Je suis très surpris d'une chose ; aucun de nos baillis de Haalogaland n'est venu au mariage.

LE JARL SKULE

C'est vrai ; je comptais si bien voir Andres Skjaldarband.

HAAKON, *sourit.*

Et Vegard Væradal aussi.

LE JARL SKULE

Vegard aussi, oui.

DAGFINN BONDE, *s'approche.*

On peut sonner maintenant pour la passe d'armes sur le rempart, seigneur, si cela vous agrée.

HAAKON

Bien. Nous voulons aujourd'hui jouir de tous les plaisirs ; demain nous recommencerons à penser aux Ribbungiens et au jarl d'Orknö.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Oui, il refuse de payer son tribut?

HAAKON

Si j'étais débarrassé des Ribbungiens, je partirais moi-même vers l'ouest.

(Haakon remonte vers l'estrade, tend la main à Margrete, et sort avec elle à droite, les autres suivent peu à peu.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *à Ivar Bodde.*

Écoutez un peu. Qui est l'homme qui s'appelle Jostejn Tamb?

IVAR BODDE

Il y a ici un homme venu d'Orknö qui s'appelle ainsi.

L'ÉVÊQUE NICOLAS

D'Orknö? Vraiment. Et maintenant il prend la voile pour rentrer?

IVAR BODDE

Oui, sans doute.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *plus bas.*

Avec une précieuse cargaison, Ivar Bodde !

IVAR BODDE

Grains et vêtements, je crois.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Et une lettre du jarl Skule.

IVAR BODDE, *interdit.*

A qui?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Je ne sais pas ;... elle portait le sceau du roi...

IVAR BODDE, *lui saisit le bras.*

Seigneur évêque,... est-ce comme vous le dites?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Chut, ne me mêlez pas à l'affaire.

(Il s'éloigne.)

IVAR BODDE

Il faut que tout de suite je... ! Dagfinn Bonde ! Dagfinn, Dagfinn !

(Il fend la foule pour gagner la sortie.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *compatissant, à Gregorius Jonssön.*

Pas de jour sans que pâtisse quelqu'un dans ses biens ou sa liberté !

GREGORIUS JONSSÖN

De qui s'agit-il en ce moment?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Un pauvre voyageur,... on l'appelait Jostejn Tamb, je crois.

GREGORIUS JONSSÖN

Jostejn...?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Dagfinn Bonde veut lui défendre de prendre la mer.

GREGORIUS JONSSÖN

Vous dites que Dagfinn veut lui défendre...?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Il vient de sortir.

GREGORIUS JONSSÖN

Excusez-moi, seigneur, il faut que je me dépêche...

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Oui, faites cela, mon bon bailli ;... Dagfinn a la tête si chaude...

(Gregorius Jonssön sort en hâte à droite parmi le reste de la foule; le iarl Skule et Nikolas restent seuls dans la salle.)

LE JARL SKULE, *marche, songeur, montant et descendant la scene; soudain il semble se réveiller: il regarde autour de lui, et dit :*

Comme le silence s'est fait brusquement.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Le roi est sorti.

LE JARL SKULE

Et tout le monde l'a suivi.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Tout le monde, sauf nous.

LE JARL SKULE

C'est quelque chose de grand que d'être roi.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *prudemment.*

Vous aimeriez l'éprouver, jarl?

LE JARL SKULE, *sourit gravement.*

Je l'ai éprouvé ; toutes les nuits où je dors, je suis roi de Norvège.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Les rêves sont des présages.

LE JARL SKULE

Des tentations aussi.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Pas pour vous. Autrefois, je ne dis pas ;... mais maintenant que vous avez le tiers du royaume, que vous commandez comme le premier homme du pays, et que vous êtes le père de la reine.

LE JARL SKULE

Surtout maintenant,... surtout maintenant.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ne cachez rien ! Confessez-vous ; car sûrement une grande souffrance vous étreint.

LE JARL SKULE

Surtout maintenant, comme je dis. C'est cela qui est la grande malédiction répandue sur toute ma vie, d'être si près du poste suprême,... séparé par un simple fossé,... de l'autre côté, il y a le titre de roi, le manteau de pourpre, le trône et le pouvoir et tout ; j'ai cela sous les yeux, tous les jours... mais jamais je n'y parviens.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

C'est vrai, c'est vrai, jarl.

LE JARL SKULE

Lorsqu'on a fait Guthorm Sigurdssön roi, j'étais dans la pleine force de ma jeunesse ; une voix semblait crier nettement en moi : à bas cet enfant... c'est moi qui suis homme, et fort !... Mais Guthorm était fils de roi ; il y avait un fossé entre moi et le trône.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Et vous n'avez pas osé...

LE JARL SKULE

Puis Erling Steinvæg fut acclamé par les Slittungiens. Alors la voix cria en moi de nouveau : Skule est un plus grand chef qu'Erling Steinvæg ! Mais il aurait fallu rompre avec les Birkébéniens,... c'est cela qui constitua le fossé, cette fois-là.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Et Erling fut roi des Slittungiens, et ensuite des Ribbungiens, et vous avez attendu.

LE JARL SKULE

J'ai attendu la mort de Guthorm.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Et Guthorm est mort, et Inge Baardssön, votre frère, est devenu roi.

LE JARL SKULE

Alors, j'ai attendu la mort de mon frère. Il était malade dès le début ; tous les matins, quand nous nous voyions à la sainte messe, j'observais si le mal n'était pas en progrès. Chaque élan de souffrance qui passait sur son visage était pour moi comme une brise dans ma voile, et me rapprochait du trône. Chaque soupir par quoi il allégeait son tourment résonnait pour moi comme corne et trompe au loin sur les coteaux, comme un messager venu de loin pour annoncer qu'enfin j'allais prendre tout de suite le gouvernement du royaume. C'est ainsi que j'ai arraché jusqu'aux racines toute affection fraternelle ; et Inge est mort et Haakon est venu, et... les Birkébéniens l'ont pris pour roi, lui.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Et vous avez attendu.

LE JARL SKULE

Il me semblait qu'il devait venir une aide d'en haut. Je sentais la force royale en moi, et je vieillissais ; toute journée qui passait était un jour pris à l'œuvre de ma vie. Chaque soir je me disais : demain se produira un prodige qui le frappera, et me placera sur le siège vide.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Faible était le pouvoir de Haakon en ce temps-là ; il n'était qu'un enfant ; il n'y avait qu'un pas à faire, mais vous ne l'avez pas fait.

LE JARL SKULE

Ce pas était difficile à faire ; il m'aurait séparé de toute ma famille et de tous mes amis.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Oui, c'est là le point, jarl Skule,... là est la malédiction qui s'est répandue sur toute votre vie. Vous voulez savoir tous les chemins ouverts en cas de besoin,... vous n'osez pas rompre tous les ponts et n'en conserver qu'un, le défendre seul, et y vaincre ou mourir. Vous dressez des embûches pour votre ennemi, vous placez des pièges sous ses pas et accrochez des épées au-dessus de sa tête, vous répandez du poison dans tous les plats et avez cent filets tendus ; mais s'il entre dans l'un d'eux, vous n'osez pas tirer la corde ; s'il saisit le poison, il vous semble plus sûr qu'il périsse par l'épée ; s'il est sur le point de se laisser prendre le matin, vous trouvez préférable que cela ait lieu le soir.

LE JARL SKULE, *le regarde avec gravité.*

Et que feriez-vous, seigneur évêque?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ne parlez pas de moi ; mon rôle est de menuiser des sièges royaux dans ce pays, non de m'y asseoir et gouverner gens et royaume.

LE JARL SKULE, *après un silence.*

Répondez-moi à une question, vénérable seigneur, mais répondez-moi en toute vérité. Pourquoi Haakon suit-il si impassiblement sa ligne droite? Il n'est pas plus intelligent que vous, ni plus intrépide que moi.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Qui accomplit la plus grande action en ce monde?

LE JARL SKULE

L'homme le plus brave.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ainsi parle un chef. Un prêtre dirait que c'est l'homme le plus croyant,... un philosophe, que c'est le plus savant. Mais ce n'est aucun d'eux, jarl. C'est l'homme le plus heureux qui est le plus grand. C'est le plus heureux qui accomplit les plus grandes actions, lui en qui les vœux de l'époque se déposent comme un germe, qui engendre des idées qu'il ne comprend pas lui-même ; ces idées lui tracent la voie qui mène il ne sait où, mais qu'il suit pourtant, qu'il est obligé de suivre, jusqu'au moment où il entend le peuple crier de joie, et alors il regarde autour de lui en ouvrant de grands yeux, et s'étonne, et comprend qu'il a réalisé une grande œuvre.

LE JARL SKULE

Oui, chez Haakon il y a cette certitude impassible.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

C'est cela que les Romains appellent *ingenium*... Je ne suis d'ailleurs pas fort en latin ; mais ça s'appelait *ingenium*.

LE JARL SKULE, *d'abord avec réflexion, puis en s'animant de plus en plus.*

Haakon serait fait d'une autre étoffe que moi? Il serait de l'espèce des heureux?... Oui, tout ne lui réussit-il pas? Tout ne s'arrange-t-il pas au mieux en ce qui le concerne? Même le paysan le remarque ; il dit que les arbres fruc-

tifient deux fois et que les oiseaux ont deux couvées par été pendant le règne de Haakon. Le district de Vermeland, qu'il a incendié et dévasté, se relève et resplendit avec ses nouvelles maisons charpentées, et dans tous les champs les épis lourds ondulent sous le vent. On dirait que le sang et la cendre forment engrais dans les lieux où Haakon mène campagne ; le Seigneur semble couvrir de moisson ce que Haakon foule aux pieds ; c'est comme si les puissances célestes se hâtaient d'effacer tout méfait derrière lui. Et avec quelle facilité il est devenu roi ! Il lui fallait que Inge mourût de bonne heure, et Inge est mort ; il lui fallait défense et protection, et ses hommes l'ont défendu et protégé ; il lui fallait l'épreuve du fer rouge, et sa mère est venue et l'a porté pour lui.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *l'interrompant malgré lui.*

Mais nous... nous deux... !

LE JARL SKULE

Nous?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Oui, vous... vous !

LE JARL SKULE

Haakon a le droit pour lui, évêque.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Il a le droit parce qu'il est l'homme heureux ;... le plus grand bonheur est d'avoir le droit. Mais de quel droit Haakon a-t-il eu le droit, et pas vous?

LE JARL SKULE, *après un court silence.*

Il y a des choses dont je prierai Dieu de m'épargner la pensée.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

N'avez-vous pas vu un vieux tableau dans l'église du Christ à Nidaros? Il montre le déluge qui monte et recouvre toutes les montagnes, si bien qu'il ne reste plus qu'une cime. Toute une famille y grimpe, père, mère et fils, et la femme du fils et ses enfants ; et le fils fait tomber le père dans l'inondation pour prendre pied plus solidement, et il veut faire tomber aussi mère, femme et enfants, afin de parvenir lui-même au sommet ;... car là-haut il y a un pied de terre où il pourra tenir une heure... Ça, jarl, c'est la saga de la sagesse et la saga de tout homme sage.

LE JARL SKULE

Mais le droit !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Le fils avait le droit. Il avait la force et le désir de vivre ;... suis ton désir et sers-toi de ta force, c'est le droit de tout homme.

LE JARL SKULE

Pour le bien, oui.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

C'est jouer sur les mots ! Il n'y a pas de bien ni de mal, pas de haut ni de bas. Ces mots-là, il faut les oublier, sans quoi vous ne ferez jamais le dernier pas, ne sauterez jamais le fossé.

(A voix basse et instamment.)

Vous ne devez pas haïr une foule ou une cause parce que cette foule ou cette cause veut ceci et pas cela ; mais vous devez haïr tout homme de cette foule parce qu'il est contre vous, et vous devez haïr quiconque soutient une

cause, parce que la cause ne seconde pas votre volonté. Tout ce dont vous pouvez vous servir est bon,... tout ce qui met des obstacles sur votre route est mauvais.

LE JARL SKULE, *médite, regardant devant lui.*

Quels sacrifices ne m'a pas coûtés ce trône où je ne suis pourtant pas parvenu ;... et quels sacrifices a-t-il coûtés à Haakon, qui aujourd'hui l'occupe si sûrement ! J'étais jeune et j'ai renoncé à mon bel amour secret, pour m'allier à une puissante famille. J'ai prié les saints pour qu'un fils me fût donné,... je n'ai eu que des filles.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Haakon aura des fils, jarl,... vous verrez !

LE JARL SKULE, *remonte vers la fenêtre à droite.*

Oui,... tout se dispose en faveur de Haakon.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *le suit.*

Et vous, vous allez vous laisser exclure comme un banni du bonheur pendant toute votre vie ! Êtes-vous donc aveugle? Ne voyez-vous pas que c'est une force plus grande que la troupe des Birkébéniens qui est derrière Haakon et favorise toute son action? Il a l'aide de là-haut, de ceux qui ont été vos ennemis dès votre naissance ! Et vous vous inclinez devant ces ennemis ! Levez-vous, homme. Dressez-vous ! Pourquoi, sans cela, auriez-vous une âme indomptable? Rappelez-vous que la première grande œuvre du monde a été accomplie par un être qui s'est dressé contre un puissant royaume !

LE JARL SKULE

Qui?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

L'ange qui s'est dressé contre la lumière.

LE JARL SKULE

Et qui a été précipité dans le gouffre de l'abîme...

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *avec fougue.*

Et y a créé un royaume, et y a été roi, un roi puissant,... plus puissant qu'aucun des dix mille...jarls de là-haut !

(Il se laisse tomber sur un banc près de la table.)

LE JARL SKULE, *le regarde longuement, et dit :*

Évêque Nikolas, êtes-vous un peu plus ou un peu moins qu'un homme?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *sourit.*

Je suis dans l'état d'innocence ; je ne connais pas de différence entre le bien et le mal.

LE JARL SKULE, *à demi pour lui-même.*

Pourquoi m'a-t-on mis au monde, si l'on ne voulait pas m'y faire une meilleure place? Haakon a une si ferme et inébranlable foi en lui-même,... tous ses hommes ont une si ferme et inébranlable foi en lui...

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Cachez que vous n'avez pas en vous-même pareille foi ! Parlez comme si vous l'aviez ; jurez solennellement que vous l'avez,... et tout le monde vous croira.

LE JARL SKULE

Si j'avais un fils ! Si j'avais un fils qui pourrait prendre après moi tout ce grand héritage !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *vivement.*

Jarl... si vous aviez un fils?

LE JARL SKULE

Je n'en ai pas.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Haakon aura des fils.

LE JARL SKULE, *se tord les mains.*

Et il est de naissance royale !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *se lève.*

Jarl,... s'il ne l'était pas?

LE JARL SKULE

Il l'a prouvé ; l'épreuve par le fer...

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

S'il ne l'était pas... malgré l'épreuve?

LE JARL SKULE

Voulez-vous dire que Dieu a menti quand il a fait réussir l'épreuve par le fer?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

A quelle question Inga de Vartejg s'est-elle flattée d'obtenir réponse de Dieu?

LE JARL SKULE

L'enfant qu'elle avait eu dans l'est à Borgarsyssel devait être le fils de Haakon Sverressön.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *fait un signe d'assentiment, regarde autour de lui, et dit à voix basse :*

Et si le roi Haakon n'était pas cet enfant?

LE JARL SKULE, *fait un pas en arrière.*

Dieu puissant... !

(Il se ressaisit.)

Ce n'est pas concevable.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Écoutez-moi, jarl. J'ai soixante-seize ans ; je commence à décliner rapidement, et je ne veux pas risquer d'emporter cette affaire dans l'autre...

LE JARL SKULE

Parlez, parlez ! N'est-il pas le fils de Haakon Sverressön?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Écoutez-moi. Personne, en ce temps-là, n'a su que Inga était enceinte. Haakon Sverressôn venait de mourir, et sûrement elle redoutait Inge Baardssön, qui alors était roi, et vous,... et puis, les Bagles aussi, je suppose. Elle accoucha en secret dans la maison du prêtre Trond, district de Heggen, et neuf jours après retourna chez elle ; et l'enfant royal demeura une année entière chez le prêtre sans qu'elle osât aller le voir, et sans que personne le sût, sauf Trond et ses deux fils.

LE JARL SKULE

Bien, bien,... après?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Lorsque le fils eut un an, il ne fut plus guère possible de le cacher, Inga révéla l'histoire alors à Erlend de Huseby, ...un vieux Birkébénien du temps de Sverre... vous savez.

LE JARL SKULE

Et puis?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Lui et d'autres chefs du haut pays prirent l'enfant, traversèrent les fjelds avec lui en plein hiver, et l'amenèrent au roi, qui résidait à ce moment à Nidaros.

LE JARL SKULE

Et quand même vous pouvez dire que...?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Vous pensez bien que ce devait être un grand danger pour un humble prêtre d'élever un enfant royal. Aussitôt que l'enfant fut né, il se confessa donc à un de ses supérieurs ecclésiastiques et lui demanda conseil. Ce supérieur ordonna à Trond d'échanger secrètement l'enfant, d'envoyer le vrai fils de roi dans un endroit sûr, et de donner le faux à Inga, si plus tard elle ou les Birkébéniens réclamaient l'enfant royal.

LE JARL SKULE, *indigné.*

Et qui est le chien qui a donné pareil conseil?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

C'est moi.

LE JARL SKULE

Vous? Oui, vous avez toujours détesté la famille de Sverre.

L'ÉVÊQUE NICOLAS

Il me paraissait peu sûr pour le fils de roi de venir en vos mains.

LE JARL SKULE

Mais le prêtre?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Promit de faire ce que j'ordonnais.

LE JARL SKULE, *le saisit par le bras.*

Et Haakon est le faux?

L'ÉVÊQUE NICKOLAS

Si le prêtre a tenu sa promesse.

LE JARL SKULE

S'il l'a tenue?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Le prêtre Trond a quitté le pays pendant le même hiver où l'enfant est venu chez le roi Inge. Il est allé au tombeau de Thomas Becket et resta ensuite en Angleterre jusqu'à sa mort.

LE JARL SKULE

Il a quitté le pays, dites-vous ! C'est qu'il a substitué l'enfant, et craint la vengeance des Birkébéniens.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ou bien il ne l'a pas substitué, et il a craint vengeance de *moi.*

LE JARL SKULE

Lequel des deux croyez-vous?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Les deux sont également croyables.

LE JARL SKULE

Et les fils du prêtre, dont vous avez parlé?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ils sont partis en terre sainte à la croisade.

LE JARL SKULE

Et l'on n'a plus eu de leurs nouvelles depuis?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Si.

LE JARL SKULE

Où sont-ils?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ils se sont noyés au retour dans la mer Égée.

LE JARL SKULE

Et Inga...?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ne sait rien ni de la confession du prêtre ni de mon conseil.

LE JARL SKULE

Son enfant n'avait que neuf jours lorsqu'elle l'a laissé, avez-vous dit?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Oui, et l'enfant qu'elle a revu avait plus d'un an.

LE JARL SKULE

Il n'y a donc personne au monde qui puisse renseigner !

(Il remonte et descend plusieurs fois à pas rapides.)

Dieu tout-puissant, se peut-il que ce soit vrai? Haakon... le roi... lui qui gouverne le pays et le royaume, il ne serait pas le juste héritier !... Et pourquoi n'est-ce pas assez vraisemblable? Tout ne s'est-il pas merveilleusement mis à son service,... pourquoi le fait d'être pris enfant dans la cabane d'un manant et d'être déposé dans le berceau de l'enfant royal ne serait-il pas aussi...

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Alors que le peuple entier croit qu'il est fils de roi...

LE JARL SKULE

Alors que lui-même le croit, évêque,... c'est cela qui est le plus grand bonheur, qui est la ceinture de force !

(Il va à la fenêtre.)

Voyez comme il est beau sur son cheval. Nul ne monte comme lui. Ses yeux rient et brillent au soleil, il regarde droit dans la lumière, comme s'il se savait créé pour aller de l'avant, toujours de l'avant.

(Il se tourne vers l'évêque.)

Je suis un bras de roi, peut-être aussi une tête de roi ; mais lui, il est le roi tout entier.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Et peut-être ne l'est-il même pas.

LE JARL SKULE

Non,... peut-être même pas.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *lui pose la main sur l'épaule.*

Jarl, écoutez-moi...

LE JARL SKULE, *continue à regarder dehors.*

La reine est assise là... Haakon lui parle affectueusement ; elle rougit et pâlit de joie. Il l'a prise pour femme parce que c'était sage de choisir la fille de l'homme le plus puissant du pays. En son cœur n'existait pas alors la moindre pensée chaleureuse pour elle ;... mais cela viendra ; Haakon est un homme heureux. Elle rayonnera sur sa vie...

(Il s'arrête et s'écrie, étonné :)

Qu'est-ce qu'il y a?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Quoi?

LE JARL SKULE

Dagfinn Bonde s'est violemment avancé à travers la foule qui entoure le roi. Maintenant il l'informe de quelque fait.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *regarde dehors derrière le jarl.*

Haakon semble se mettre en colère ;... n'est-ce pas? Il serre le poing...

LE JARL SKULE

Il regarde par ici,... qu'est-ce que cela peut être?

(Il va pour sortir.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *le retient.*

Jarl, écoutez-moi,... il pourrait y avoir un moyen d'être certain au sujet du droit de Haakon.

LE JARL SKULE

Un moyen, dites-vous?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Le prêtre Trond, avant de mourir, a rédigé une lettre sur ce qu'il a fait, et il a pris les sacrements en affirmant que ce qu'il y a écrit est vrai.

LE JARL SKULE

Et cette lettre,... pour l'amour de Dieu,... où est-elle?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Vous devez savoir que...

(Il regarde du côté de la porte.)

Chut, le roi vient.

LE JARL SKULE

La lettre, évêque,... la lettre !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Voici le roi.

(Haakon entre, suivi de sa truste et de nombreux hôtes. Aussitôt après se montre Margrete ; elle est émue et inquiète et veut vite arriver au roi, mais en est empêchée par Mme Ragnhild, qui l'a suivie avec plusieurs femmes. Sigrid se tient un peu à part vers le fond. Les hommes du Jarl paraissent agités, et se réunissent à droite, où se tient Skule, mais un peu en arrière.)

HAAKON, *en grande colère contenue.*

Jarl Skule, qui est roi en ce pays?

LE JARL SKULE

Qui est roi?

HAAKON

C'est ce que je demande. J'ai le titre de roi, mais qui a le pouvoir royal?

LE JARL SKULE

Le pouvoir royal doit être où est le droit au trône.

HAAKON

C'est ce qui devrait être ; mais en est-il ainsi?

LE JARL SKULE

Me mettez-vous ici en jugement?

HAAKON

Je le fais ; car j'ai ce droit envers tout homme du royaume.

LE JARL SKULE

Je compte bien que je répondrai de mes actes.

HAAKON

Tant mieux pour tous s'il en est ainsi.

(Il monte un degré de l'estrade où est le trône, et s'appuie au bras du fauteuil.)

Je suis ici comme votre roi, et je demande : savez-vous que le jarl d'Orknö, Jon, s'est soulevé contre moi?

LE JARL SKULE

Oui.

HAAKON

Qu'il refuse de me payer le tribut?

LE JARL SKULE

Oui.

HAAKON

Et est-il vrai que vous, seigneur Jarl, lui avez envoyé une lettre aujourd'hui?

LE JARL SKULE

Qui dit cela?

IVAR BODDE

Moi, je le dis.

DAGFINN BONDE

Jostejn Tamb ne pouvait refuser de l'emporter, puisque le sceau du roi y était attaché.

HAAKON

Vous écrivez aux ennemis du roi, et scellez avec le sceau du roi, sans que le roi sache ce qu'il y a d'écrit !

LE JARL SKULE

C'est ce que j'ai fait pendant bien des années avec votre assentiment.

HAAKON

Oui, pendant le temps où vous exerciez la régence pour moi.

LE JARL SKULE

Jamais vous n'en avez pâti. Le jarl Jon m'a écrit et m'a demandé mon entremise, il offrait un accommodement, mais à des conditions honteuses pour le roi. La campagne de Vermeland a singulièrement absorbé votre esprit ; si vous aviez agi vous-même maintenant, le jarl Jon s'en serait tiré à trop bon compte,... je peux mieux régler la question.

HAAKON

Nous désirions la régler nous-même... Et qu'avez-vous répondu?

LE JARL SKULE

Lisez ma lettre.

HAAKON

Donnez !

LE JARL SKULE

Je croyais que vous l'aviez?

DAGFINN BONDE

Vous savez sûrement mieux ce qu'il en est. Gregorius Jonssön a eu le pied plus rapide ; lorsque nous sommes arrivés à bord, la lettre avait disparu.

LE JARL SKULE, *se tourne vers Gregorius Jonssön.*

Sire bailli, donnez la lettre au roi.

GREGORIUS JONSSÖN, *s'approche avec inquiétude.*

Écoutez-moi... !

LE JARL SKULE

Quoi encore?

GREGORIUS JONSSÖN, *à voix basse.*

Rappelez-vous qu'il y avait là des paroles mordantes sur le roi.

LE JARL SKULE

Je saurai en répondre. La lettre !

GREGORIUS JONSSÖN

Je ne l'ai pas.

LE JARL SKULE

Vous ne l'avez pas !

GREGORIUS JONSSÖN

Dagfinn Bonde était sur nos talons. J'ai arraché la lettre à Jostejn Tamb, j'y ai attaché une pierre...

LE JARL SKULE

Et puis?

GREGORIUS JONSSÖN

Elle est au fond du fjord.

LE JARL SKULE

Là, vous avez mal agi... bien mal !

HAAKON

J'attends la lettre, seigneur Jarl !

LE JARL SKULE

Je ne peux pas la présenter.

HAAKON

Vous ne *pouvez* pas !

LE JARL SKULE, *fait un pas vers le roi.*

Je suis trop fier pour me réfugier derrière ce que vous et vos hommes appelleriez des faux-fuyants...

HAAKON, *réprimant sa colère qui monte.*

Et alors...?

LE JARL SKULE

Bref... je ne la présente pas;... je ne *veux* pas la présenter!

HAAKON

Alors, vous me bravez!

LE JARL SKULE

Puisqu'il ne peut en être autrement,... eh bien oui, je vous brave.

IVAR BODDE, *fortement.*

Eh bien, seigneur roi, je pense, maintenant, que personne n'a besoin d'autre preuve!

DAGFINN BONDE

Non, maintenant, je pense que nous connaissons les sentiments du jarl.

HAAKON, *froidement au jarl.*

Voulez-vous donner le sceau royal à Ivar Bodde.

MARGRETE, *court les mains jointes vers l'estrade où se tient le roi.*

Haakon, sois-moi un doux et bienveillant époux!

(Haakon fait vers elle un geste impérieux du bras; elle se cache le visage dans son voile et remonte vers sa mère.)

LE JARL SKULE, *à Ivar Bodde.*

Voici le sceau royal.

IVAR BODDE

Ceci devait être le dernier soir de la fête. Elle a fini par un amer chagrin pour le roi; mais cela devait arriver

un jour, et je suis d'avis que tout homme fidèle doit se réjouir de ce que cela est venu.

LE JARL SKULE

Et je suis d'avis que tout homme fidèle doit être profondément indigné de ce qu'un prêtre s'interpose de la sorte entre nous autres Birkébéniens ;... oui, je dis Birkébéniens, car je suis Birkébénien tout aussi bien que le roi et ses hommes. Je suis de la même race, la race de Sverre, la race royale,... mais vous, prêtre, vous avez bâti un mur de méfiance autour du roi, vous m'avez refoulé loin de lui ; telle a été votre œuvre pendant de longues années.

PAAL FLIDA, *exalté, à ceux qui l'entourent.*

Hommes du jarl ! Allons-nous supporter cela plus longtemps?

GREGORIUS JONSSÖN, *s'avance.*

Non, nous ne pouvons et ne voulons pas le supporter plus longtemps. Il faut le dire ici à voix haute,... aucun des hommes du jarl ne peut servir le roi en toute loyauté et affection tant qu'Ivar Bodde est un familier de la maison du roi et monte cabale contre nous.

PAAL FLIDA

Prêtre, je te défie à mort, n'importe où je te rencontre, en plein champ, à bord, ou dans une maison non consacrée !

NOMBREUX HOMMES DU JARL

Moi aussi ! Moi aussi ! Tu seras pour nous un proscrit !

IVAR BODDE

Dieu me garde d'être un obstacle entre le roi et tant de chefs puissants... Haakon, mon noble seigneur, j'ai cons-

cience de vous avoir servi en toute fidélité. Je vous ai mis en garde contre le jarl, c'est vrai ; et si jamais j'ai été injuste à son égard, que Dieu me le pardonne... Maintenant je n'ai plus rien à faire dans la maison du roi ; voici votre sceau ; prenez-le vous-même en main ; il aurait dû y être depuis longtemps.

HAAKON, *qui est descendu de l'estrade.*

Restez !

IVAR BODDE

Je ne peux pas. Ma conscience me mordrait et rongerait jour et nuit si je restais. Nul ne peut causer plus grand malheur en ces temps-ci qu'en s'interposant entre le roi et le jarl.

HAAKON

Ivar Bodde, je t'ordonne de rester !

IVAR BODDE

Quand le saint roi Olaf se lèverait de sa châsse d'argent et m'ordonnerait de rester, je serais obligé de partir.

(Il met le sceau dans la main du roi.)

Adieu, mon noble seigneur. Que Dieu seconde et bénisse toute votre action.

(Il sort à travers la foule à droite.)

HAAKON, *sombre, au jarl et à ses hommes.*

J'ai perdu là un ami fidèle à cause de vous ; il faudra offrir une grande compensation, pour qu'elle balance la perte.

LE JARL SKULE

Je m'offre moi-même et tous les miens.

HAAKON

Je crains presque qu'il faille plus que cela. J'ai besoin

maintenant de réunir autour de moi tous ceux en qui je peux avoir pleine confiance. Dagfinn Bonde, envoie tout de suite un messager à Haalogaland ; il faut rappeler Vegard Væradal.

DAGFINN BONDE, *qui est resté un peu en arrière avec un homme en costume de voyage entré dans la salle, s'approche et dit, tout ému :*

Vegard ne peut pas venir, seigneur.

HAAKON

Comment le sais-tu?

DAGFINN BONDE

Un message vient de parvenir ici à son sujet.

HAAKON

Que dit-il?

DAGFINN BONDE

Que Vegard Væradal a été tué.

VOIX NOMBREUSES

Tué !

HAAKON

Qui l'a tué?

DAGFINN BONDE

Andres Skjaldarband, l'ami du jarl.

(Court silence; les hommes chuchotent entre eux, agités.)

HAAKON

Où est le messager?

DAGFINN BONDE, *fait avancer l'homme.*

Le voici, seigneur roi.

HAAKON

Quel est le motif du meurtre?

LE MESSAGER

Personne n'en sait rien. Ils causaient au sujet du tribut finnois, et soudain Andres a bondi et l'a blessé mortellement.

HAAKON

Et y avait-il eu des querelles entre eux auparavant?

LE MESSAGER

Plusieurs fois. Andres disait souvent qu'un subtil conseiller lui avait écrit d'ici, dans le sud, qu'il devait être comme roc et acier à l'égard de Vegard Væradal.

DAGFINN BONDE

Étrange ;... avant de partir, Vegard Væradal m'a raconté qu'un subtil conseiller lui avait dit qu'il devait être comme roc et acier à l'égard d'Andres Skjaldarband.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *crache.*

Fi de pareils conseillers !

HAAKON

Nous ne voulons pas fouiller ceci jusqu'à la racine. J'ai perdu aujourd'hui deux âmes fidèles. Je pourrais pleurer sur Vegard ; mais il faut ici plus que des larmes ; il s'agit en ce cas de vie pour vie. Seigneur jarl, Andres Skjaldarband était votre féal ; vous m'avez offert pleine assistance comme compensation pour Ivar Bodde. Je vous prends au mot et compte que vous ferez en sorte que le châtiment punisse ce crime.

LE JARL SKULE

De mauvais anges s'interposent sûrement entre nous deux aujourd'hui. Sur n'importe quel autre de mes hommes j'aurais consenti à ce que vous vengiez le meurtre...

HAAKON, *impatient.*

Après?

LE JARL SKULE

Mais non sur Andres Skjaldarband.

HAAKON

Et la raison...?

LE JARL SKULE

Nul ne doit la savoir que Dieu dans le ciel.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *bas à Dagfinn.*

Je la connais.

DAGFINN BONDE

Et je la soupçonne.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ne dites rien, mon bon Dagfinn.

HAAKON

Jarl, je finirai par croire que ce n'est pas sérieux, ce que vous me dites là...

LE JARL SKULE

Si c'était mon propre père qu'Andres Skjaldarband avait tué,... il resterait quand même indemne. Ne m'en demandez pas davantage.

HAAKON

Bien ; nous nous en chargerons donc nous-même.

LE JARL SKULE, *avec une expression d'angoisse.*

Roi ! Il y aura du sang de part et d'autre !

HAAKON

Soit ; le châtiment sera poursuivi quand même.

LE JARL SKULE

Il ne sera pas poursuivi !... Il ne peut pas être poursuivi !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Non, en cela l'évêque a raison.

HAAKON

Et c'est vous qui le dites, vénérable seigneur?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Andres Skjaldarband a pris la croix.

HAAKON *et* LE JARL SKULE

Pris la croix !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Et il a déjà quitté le pays.

LE JARL SKULE

Voilà qui est bien pour nous tous.

HAAKON

La journée s'avance ; mettons fin aux fêtes du mariage. Je vous remercie, seigneur jarl, des honneurs rendus pendant ces journées... Vous allez à Nidaros, je suppose?

LE JARL SKULE

C'est mon intention.

HAAKON

Et moi dans le Viken... Si tu préfères, Margrete, rester ici à Bergen, fais comme tu voudras.

MARGRETE

Où tu vas, je te suivrai, jusqu'à ce que tu me le défendes.

SIGRID

La famille se disperse aujourd'hui.

(Elle s'agenouille devant Haakon.)

Faites-moi une grâce, seigneur roi !

HAAKON

Levez-vous, dame Sigrid ; ce que vous demandez, sera.

SIGRID

Je ne peux accompagner le jarl à Nidaros. Le couvent de religieuses de Rein va être consacré ; écrivez à l'archevêque,... faites que j'y sois abbesse.

LE JARL SKULE

Toi, ma sœur?

HAAKON

Vous voulez vous faire nonne !

SIGRID, *se lève.*

Depuis la nuit sanglante à Nidaros, où avait lieu mon mariage, et où les Bagles sont venus et ont massacré mon mari et des centaines d'autres hommes, pendant que le feu était aux quatre coins de la ville,... le sang et l'incendie ont comme affaibli, éteint ma vision du monde extérieur. Mais j'ai acquis le don de voir ce que nul autre n'aperçoit,...

et je vois un spectacle maintenant,... une période effroyable pour le pays !

LE JARL SKULE, *vivement.*

Elle est malade ! Ne faites pas attention à elle !

SIGRID

Riche moisson mûrira pour celui qui récolte dans l'ombre. Toutes les femmes de Norvège ne devraient avoir qu'une tâche maintenant,... se mettre à genoux dans les couvents et les églises, et prier... prier nuit et jour !

HAAKON, *frappé.*

Est-ce don de prophétie ou égarement de l'âme qui parle ainsi?

SIGRID

Adieu, mon frère,... nous nous reverrons encore une fois.

SKULE JARL, *malgré lui.*

Quand?

SIGRID

Quand tu prendras la couronne ; dans le plus grand danger,... quand tu auras besoin de moi dans ta suprême détresse !

(Elle sort à droite avec Margrete, Ragnhild et les femmes.)

HAAKON, *après un court silence, tire son épée, et dit avec une ferme et calme résolution :*

Tous les hommes du jarl vont prêter serment.

LE JARL SKULE, *vivement.*

Est-ce là votre ferme intention !

(Presque avec prière.)

Roi Haakon, ne faites pas cela !

HAAKON

Aucun homme du jarl ne sortira de Bergen sans avoir juré fidélité au roi.

(Il sort avec sa truste. Tout le monde le suit, sauf l'évêque et le jarl.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Il vous a durement malmené aujourd'hui.

(Le jarl Skule se tait et suit des yeux le roi. L'évêque élève la voix.)

Et peut-être n'est-il même pas de naissance royale.

LE JARL SKULE, *se retourne brusquement et saisit le bras de l'évêque.*

La confession du prêtre Trond... où est-elle?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Il me l'a envoyée d'Angleterre avant de mourir ; je ne sais pas par qui,... et je ne l'ai pas reçue.

LE JARL SKULE

Mais elle doit se trouver !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Je le crois fermement.

LE JARL SKULE

Et si vous la trouvez, vous me la mettrez en main?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Je le promets.

LE JARL SKULE

Vous le jurez sur le salut de votre âme?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Je le jure sur le salut de mon âme !

LE JARL SKULE

Bien ; jusqu'à ce moment-là j'agirai contre Haakon, autant que faire se pourra, sans bruit et en secret. Il faut empêcher qu'il soit plus puissant que moi lorsque la lutte commencera.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Mais s'il apparaît qu'il est le vrai fils de roi,... que ferez-vous?

LE JARL SKULE

Alors j'essaierai de prier... de prier pour devenir humble et prêt à le servir comme chef loyal et de toutes mes forces.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Et s'il est le faux?

LE JARL SKULE

Alors, il cédera devant moi ! Titre de roi et trône, et armée, tribut et flotte, villes et places fortes, je veux tout !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Il se réfugiera dans le Viken...

LE JARL SKULE

Je le chasserai du Viken !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Alors il s'établira fortement dans Nidaros.

LE JARL SKULE

Je prendrai Nidaros d'assaut !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Il s'enfermera dans la sainte église d'Olaf !

LE JARL SKULE

Je violerai l'asile...

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Il montera au grand autel pour se cramponner à la chasse d'Olaf...

LE JARL SKULE

Je le descendrai de l'autel, dussé-je entraîner la châsse du saint...

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Mais il a encore la couronne sur la tête, jarl !

LE JARL SKULE

Je fais sauter la couronne avec mon épée !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Mais si elle tient trop bien...?

LE JARL SKULE

Eh bien, au nom de Dieu ou de Satan... je fais tomber la tête avec !

(Il sort à droite.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *le suit des yeux, hoche lentement la tête, et dit :*

Oui... oui ;... j'aime bien le jarl comme ça !

(Le rideau tombe.)

ACTE III

(Une chambre de l'évêché d'Oslo. A droite la porte d'entrée. Au fond un petit portail est ouvert sur la chapelle, qui est éclairée. Une porte couverte d'une tenture, sur le mur de gauche, conduit à la chambre à coucher de l'évêque. Au premier plan, du même côté, un canapé. A droite, vers le fond, une table avec des lettres, des documents et une lampe allumée.)

La pièce est d'abord vide; derrière la tenture, on entend chanter des moines. Peu après entre par la droite Paal Flida en costume de voyage, il attend, regarde autour de lui, puis frappe trois coups avec son bâton sur le plancher.

SIRA VILJAM, *entre par la gauche et s'écrie d'une voix sourde :*

Paal Flida ! Dieu soit loué ;... alors le jarl n'est pas loin.

PAAL FLIDA

Les vaisseaux arrivent déjà devant la Grande Ile ; je les ai devancés. Et comment va l'évêque?

SIRA VILJAM

Il reçoit en ce moment l'extrême-onction.

PAAL FLIDA

Il est donc à toute extrémité?

SIRA VILJAM

Maître Sigard de Brabant a dit qu'il ne passera pas la nuit.

PAAL FLIDA

Alors je trouve qu'il nous a convoqués trop tard.

SIRA VILJAM

Non, non,... il a toute sa tête, et aussi un peu de force,... à chaque instant il demanda si le jarl ne va pas bientôt venir.

PAAL FLIDA

Vous l'appelez encore *jarl;* ne savez-vous pas que le roi lui a donné le titre de duc?

SIRA VILJAM

Oui, oui, bien sûr ;... c'est par vieille habitude. Chut...

(Lui et Paal Flida font le signe de la croix et s'inclinent. De la chambre de l'évêque sortent deux enfants de chœur portant des lumières, puis deux autres avec des encensoirs; des prêtres les suivent, qui portent calice, patène, crucifix et pavillon d'église; vient ensuite une procession de prêtres et de moines, terminée par des enfants de chœur qui portent des lumières et des encensoirs; le cortège se dirige lentement vers la chapelle, dont la porte se referme derrière eux.)

PAAL FLIDA

Le vieillard a maintenant réglé son compte avec le monde.

SIRA VILJAM

Je peux lui dire que le duc Skule va venir aussitôt que possible?

PAAL FLIDA

Du quai il arrivera tout droit ici, à l'évêché. Adieu.

(Il sort.)

(Plusieurs prêtres, parmi lesquels Peter, ainsi que des serviteurs de l'évêque, entrent par la gauche avec des couvertures, des coussins et un grand réchaud.)

SIRA VILJAM

Pourquoi tout cela?

UN PRÊTRE, *arrangeant le canapé.*

L'évêque veut se coucher ici.

SIRA VILJAM

Mais est-ce prudent?

LE PRÊTRE

Maître Sigard dit que nous pouvons bien faire ce qu'il demande. Le voici déjà.

(L'évêque Nikolas entre, appuyé sur maître Sigard et un prêtre. Il est en vêtements épiscopaux, mais sans crosse ni mitre.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Allumez plus de lumières!

(On l'étend sur le canape et l'on dispose sur lui les couvertures.)

Maintenant j'ai reçu le pardon pour tous mes péchés, Viljam! On me les a enlevés, tous;... je me trouve tout léger maintenant.

SIRA VILJAM

Le duc vous a envoyé un messager, seigneur; lui-même est déjà devant la Grande Ile.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

C'est bien, c'est très bien. Le roi ne tardera sans doute pas non plus. J'ai péché dans ma vie comme un chien, Viljam ; j'ai offensé gravement le roi. Les prêtres, tout à l'heure, ont dit que tous mes péchés me seraient remis ;... soit, c'est peut-être suffisant ; mais ils ont la promesse facile, eux ; ce n'est pas eux que j'ai offensés. Non, non... le plus sûr est certes de le tenir de la propre bouche du roi.

(Il s'interrompt vivement.)

De la lumière, vous dis-je ! Il fait si sombre ici.

SIRA VILJAM

On a ici allumé...

MAITRE SIGARD, *l'arrête d'un signe et s'approche de l'évêque.*

Comment vous sentez-vous, seigneur?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ça va... ça va ; j'ai froid aux mains et aux pieds.

MAITRE SIGARD, *à mi-voix, en rapprochant le réchaud.*

Hm,... c'est le commencement de la fin.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *inquiet, à Viljam.*

J'ai dit que huit moines devaient prier et chanter pour moi dans la chapelle, cette nuit. Veillez sur eux ; il y a des paresseux parmi eux.

(Sira Viljam, sans mot dire, montre du doigt la chapelle, d'où l'on entend le chant, qui continue pendant ce qui suit.)

Il reste tant à faire, et tout quitter ! Tant à faire, Viljam !

SIRA VILJAM

Seigneur, pensez au ciel !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

J'ai le temps ;... dans la matinée, pense maître Sigard...

SIRA VILJAM

Seigneur, seigneur !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Donne-moi la mitre et la crosse !... Tu es bon de dire que je devrais penser...

(Un prêtre apporte les objets demandés.)

Bien, pose la mitre là, elle est trop lourde pour moi ; mets-moi la crosse en main ; voilà, je suis armé. Un évêque !... Le malin n'osera pas s'emparer de moi maintenant !

SIRA VILJAM

Désirez-vous autre chose?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Non. Si, dis-moi ;... Peter, le fils d'Andres Skjaldarband,... tout le monde en dit beaucoup de bien...

SIRA VILJAM

Il est certainement une âme pure.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Peter, tu veilleras près de moi jusqu'à ce que le roi ou le duc arrive. Sortez, vous autres, en attendant, mais sans vous éloigner.

(Tous, sauf Peter, sortent à droite.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *après un court silence.*

Peter !

PETER, *s'approchant.*

Seigneur?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

As-tu jamais vu mourir des vieillards?

PETER

Non.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ils ont peur, tous ; j'en jurerais ! Là, sur la table, il y une grande lettre scellée ; donne-la-moi.

(Peter apporte la lettre.)

Elle est pour ta mère.

PETER

Pour ma mère?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Tu vas partir avec vers le nord, en Haalogaland. J'ai écrit à ta mère sur une affaire d'importance ; on a reçu des nouvelles de ton père.

PETER

Il combat en soldat du Seigneur dans le Terre Sainte. S'il y succombe, il tombera sur un sol consacré ; car chaque pouce de terre est saint là-bas. Je le rappelle à Dieu dans toutes mes prières.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Aimes-tu Andres Skjaldarband?

PETER

C'est un homme d'honneur ; mais un autre homme existe, dont ma mère m'a parlé ; en m'élevant, elle m'a comme nourri de sa grandeur.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *vivement, l'esprit tendu.*

Est-ce le duc Skule?

PETER

Oui, le duc,... Skule Baardssön. Ma mère l'a connu dans sa jeunesse. Le duc, certainement, doit être l'homme le plus splendide du pays !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Voici la lettre ; pars avec tout de suite pour le nord !... Ne chantent-ils pas à côté?

PETER

Si, seigneur !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Huit forts gaillards avec des voix de trompettes, ça doit tout de même servir à quelque chose, je pense !

PETER

Seigneur, seigneur, je prierais bien moi-même !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Il me reste trop à faire, Peter. La vie est trop courte ;... d'ailleurs, le roi me pardonnera sans doute, quand il viendra...

(Il a un sursaut douloureux.)

PETER

Vous souffrez sûrement?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Je ne souffre pas ; mais ça bourdonne à mes oreilles ; des lumières luisent à mes yeux...

PETER

Ce sont les cloches du ciel qui sonnent pour vous appeler ;... ce qui luit, ce sont les lumières d'autel que les anges de Dieu ont allumées pour vous.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Oui, c'est ça, évidemment ;... il n'y a pas de danger, pourvu qu'ils continuent bien à prier à côté... Adieu, pars tout de suite avec la lettre.

PETER

Ne vais-je pas d'abord...?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Non, va ; je n'ai pas peur d'être seul.

PETER

Eh bien, un bon revoir, lorsque les cloches célestes auront sonné aussi pour moi.

(Il sort à droite.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Les cloches célestes,... oui, c'est si facile à dire quand on marche avec deux jambes solides... Tant à faire ! Mais beaucoup de ce que j'ai fait vivra tout de même après moi. J'ai promis au duc, sur le salut de mon âme, de lui donner la confession du prêtre Trond, si elle venait entre mes mains ;... il est bon que je ne l'aie pas reçue. S'il avait la certitude, il vaincrait ou tomberait ; alors, Haakon ou lui deviendrait l'homme le plus puissant qui ait jamais vécu en Norvège. Non, non,... ce que, moi, je n'ai pas pu atteindre, aucun autre ne l'atteindra. C'est l'incertitude qui vaut le mieux ; tant qu'elle pèsera sur le duc, ils se détruiront l'un l'autre à toute occasion ; des villes seront brûlées, des cantons dévastés,... aucun d'eux ne gagnera par la perte de l'autre...

(Épouvanté.)

Grâce, pitié ! C'est moi qui en porte la faute... moi qui, dès l'origine, ai mis tout en branle !

(Se calmant.)

Oui, oui, oui ! mais le roi va venir,... c'est lui qui en pâtit le plus,... il va bien me pardonner... on dira des messes et des prières ; il n'y a pas péril en la demeure ;... et puis, je suis évêque, et je n'ai jamais tué personne de ma propre main... C'est heureux que la confession du prêtre Trond ne soit pas venue ; les saints sont avec moi, ils n'ont pas voulu m'induire en tentation de rompre ma promesse... Qui frappe à la porte? Ce doit être le duc !

(Il se frotte les mains avec satisfaction.)

Il va implorer des preuves au sujet du droit à la couronne,... et je n'ai pas de preuves à lui donner !

(Inga de Vartejg entre; elle est en noir, avec manteau et capeline.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *sursautant.*

Qui est là?

INGA

Une femme de Vartejg, du canton de Borgarsysse[1], révérend seigneur.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

La mère du roi !

INGA

On m'appelait ainsi autrefois.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Allez-vous-en, allez-vous-en ! Je n'ai pas conseillé à Haakon de se séparer de vous !

INGA

Ce que fait le roi est bien fait ! Ce n'est pas pour cela que je viens.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Et pourquoi donc?

INGA

Gunnulf, mon frère, est rentré d'Angleterre...

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

D'Angleterre... !

INGA

Il est resté absent de nombreuses années, comme vous savez, et a circulé au loin ; il est arrivé avec une lettre...

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *haletant.*

Une lettre...?

INGA

Du prêtre Trond. Elle est pour vous, seigneur.

(Elle la lui tend.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Vraiment ;... et c'est vous qui l'apportez?

INGA

Ainsi le désirait le prêtre Trond. Je lui dois une grande reconnaissance depuis le temps où il a gardé Haakon chez lui. J'ai appris que vous étiez malade ; c'est pourquoi je suis partie tout de suite ; je suis venue ici à pied...

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ce n'était pas tellement pressé, Inga !

DAGFINN BONDE, *entrant par la droite.*

La paix de Dieu soit avec vous, révérend seigneur !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Le roi vient-il?

DAGFINN BONDE

Il descend à présent les montagnes de Ryen avec la reine, l'enfant royal et une suite nombreuse.

INGA, *courant à Dagfinn.*

Le roi... le roi ! il vient ici, lui?

DAGFINN BONDE

Inga ! Vous, ici, femme si durement éprouvée?

INGA

On n'est pas durement éprouvée, quand on a un fils si grand.

DAGFINN BONDE

Maintenant son cœur dur va se fondre.

INGA

Pas un mot au roi à mon sujet. Oh, mais il faut tout de même que je le voie ; écoutez,... vient-il ici?

DAGFINN BONDE

Oui, bientôt.

INGA

Et il fait nuit sombre. Des flambeaux éclaireront sans doute le chemin du roi.

DAGFINN BONDE

Oui.

INGA

Alors je me placerai sous un auvent à son passage ;... puis je retournerai à Vartejg. Mais d'abord j'entrerai dans

l'église Saint-Hallvard ; elle est éclairée cette nuit ; j'y prierai pour le roi, pour mon fils si beau.

(Elle sort à droite.)

DAGFINN BONDE

J'ai fait ma commission ; je vais au-devant du roi.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Salue-le très affectueusement, bon Dagfinn !

DAGFINN BONDE, *en sortant à droite.*

Je ne voudrais pas être à la place de l'évêque Nikolas, demain.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

La confession du prêtre Trond... ! Elle est donc venue quand même ;... je la tiens dans ma main.

(Il médite, les yeux fixes.)

...on ne devrait jamais rien promettre sur le salut de son âme, quand on est aussi vieux que moi. Si j'avais quelques années de reste, je me dégagerais bien d'une pareille promesse ; mais cette nuit, la dernière nuit,... non, ce n'est pas prudent... Puis-je donc la tenir? N'est-ce pas remettre en jeu toute mon action au cours de ma vie entière?...

(Murmurant.)

Oh, si je pouvais flouer le malin, rien que cette unique fois encore !

(Il ecoute.)

Qu'est-ce qu'il y a?

(Appelant.)

Viljam, Viljam !

(Sira Viljam entre par la droite.)

Qu'est-ce que c'est qui souffle et gronde si affreusement?

SIRA VILJAM

C'est l'orage qui augmente.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ah, l'orage augmente !... Oui, certes, je tiendrai ma promesse ! L'orage, dis-tu?... Est-ce qu'ils chantent, à côté?

SIRA VILJAM

Oui, seigneur.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Dis-leur d'y mettre tout leur zèle ;... surtout frère Aslak ; il fait toujours des prières si courtes ; il se dérobe tant qu'il peut ; il en passe, le chien !

(Il frappe le plancher avec sa crosse.)

Vas-y, et dis-lui que c'est la dernière nuit qui me reste ; qu'il fasse de son mieux, sinon, je le poursuivrai comme revenant !

SIRA VILJAM

Seigneur, ne dois-je pas aller chercher maître Sigard?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

A la chapelle, te dis-je !

(Viljam y va.)

Ce doit être sûrement la volonté du ciel que je réconcilie le roi et le duc, puisqu'il m'envoie la lettre du prêtre Trond à présent. Il est pénible d'en passer par là, Nikolas ; détruire d'un seul coup ce que tu as mis toute ta vie à édifier. Mais il n'y a pas moyen ; je dois faire ce que le ciel veut, cette fois-ci... Si seulement je pouvais lire ce qui est écrit dans la lettre ; mais je ne peux voir un mot ! Un brouillard est devant mes yeux, avec des étincelles qui pétillent ;...

et je n'ose me la faire lire ! Avoir promis cela... ! L'esprit humain est-il si misérable qu'il ne soit pas capable de régir la seconde et la troisième conséquence de son action? J'ai parlé longuement, avec insistance, à Vegard Væradal, d'amener le roi à éloigner Inga, et il en a été ainsi. L'action était habile dans son premier effet ; mais si je ne l'avais pas conseillée, Inga n'aurait pas été à Vartejg à présent, la lettre ne serait pas arrivée à temps entre mes mains, et je n'aurais pas eu de promesse à tenir,... donc, action maladroite dans sa seconde conséquence. Si encore j'avais le temps pour moi ; mais je n'ai que jusqu'à la fin de la nuit tout au plus. Il faut que je vive plus longtemps, je le veux !

(Il frappe avec la crosse; un prêtre entre par la droite.)

Que maître Sigard vienne !

(Le prêtre sort; l'évêque froisse la lettre dans ses mains.)

Ici, sous ce sceau mince, repose la saga de la Norvège pour cent ans ! Elle gît là et rêve, comme l'oisillon dans l'œuf ! Oh, si l'on avait plusieurs âmes... ou bien pas du tout !

(Il serre la lettre violemment contre sa poitrine.)

Oh, si la fin n'était pas si proche, avec le jugement et le châtiment,... je te couverais à faire sortir de toi un autour qui jetterait dans tout le pays une sombre terreur et enfoncerait ses serres acérées dans le cœur de chaque homme !

(Sursautant.)

Mais la dernière heure va venir !

(Criant.)

Non, non,... tu seras comme un cygne, un cygne blanc !

(Il jette la lettre au loin sur le plancher et appelle.)

Maître Sigard, maitre Sigard !

MAITRE SIGARD, *entrant à droite.*

Comment vous sentez-vous, révérend seigneur?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Maître Sigard,... vendez-moi trois jours de vie!

MAITRE SIGARD

Je vous ai dit...

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Oui, oui; mais ce n'était pas sérieux; c'était une petite punition. J'ai été un maître trop exigeant envers vous; c'est pourquoi vous avez voulu m'effrayer. Fi, c'est vilain,... non, non, c'était bien fait pour moi! Mais soyez maintenant bon et obligeant! Je payerai bien; trois jours de vie, maître Sigard, rien que trois jours de vie!

MAITRE SIGARD

Quand même je devrais partir en même temps que vous, je ne pourrais pas ajouter trois jours.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Un jour, alors; un seul jour! Qu'il fasse clair, que le soleil brille, quand je m'en irai! Écoutez, Sigard!

(Il lui fait signe d'approcher, et le fait asseoir sur le canapé.)

J'ai donné presque tout mon or et mon argent à l'église, pour qu'on célèbre des grand'messes après moi. Je modifierai cela; vous aurez tout! Hein, Sigard, allons-nous jouer les gens d'à côté, nous deux? Hé, hé, hé, vous serez riche, vous quitterez le pays; j'aurai un délai, je pourrai un peu réfléchir et me tirer d'affaire avec moins de prières. Eh bien, Sigard, ça va?

(Sigard lui tâte le pouls: l'évêque s'écrie, inquiet :)

Voyons, pourquoi ne répondez-vous pas?

MAITRE SIGARD, *se levant.*

Je n'ai pas le temps, seigneur. Je vais vous préparer un breuvage qui pourra vous soulager un peu au dernier moment.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Non, différez un peu ! Attendez... et répondez-moi !

MAITRE SIGARD

Je n'ai pas le temps ; le breuvage doit être prêt dans une heure.

(Il sort à droite.)

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Dans une heure !

(Il frappe furieusement.)

Viljam ! Viljam !

(Sira Viljam sort de la chapelle.)

Prends-en quelques-uns de plus à côté ! Les huit ne suffisent pas !

SIRA VILJAM

Seigneur...?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Quelques-uns de plus, je te dis ! Kolbejn le croisé a été malade, au lit depuis cinq semaines,... il ne peut pas avoir beaucoup péché pendant ce temps-là...

SIRA VILJAM

Il s'est confessé hier.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *vivement.*

Oui, il doit être bon, lui ; prends-le !

(Viljam rentre dans la chapelle.)

Dans une heure !

(Il essuie la sueur sur son front.)

Pfuh, qu'il fait chaud ici !... Ce misérable chien,... à quoi bon toute sa science, s'il ne peut pas vous prolonger d'une heure. Il reste à pleines journées dans sa chambre, et agence des rouages et des poids et des leviers ; il veut créer un appareil qui marchera et marchera sans jamais s'arrêter,... il appelle ça *perpetuum mobile.* Pourquoi n'applique-t-il pas plutôt son art et son intelligence à faire de l'homme un tel *perpetuum mobile?*

(Il s'arrête et songe; ses yeux s'illuminent.)

Perpetuum mobile,... je ne suis pas très fort en latin,... mais cela signifie quelque chose qui a le pouvoir d'agir éternellement, dans tous les temps à venir. Si je pouvais moi-même...? Ce serait finir par une véritable action, ça ! Ce serait accomplir son plus grand acte à son dernier moment ! Agencer des rouages et des poids et des leviers dans les âmes du roi et du duc ; les mettre en mouvement de sorte qu'aucun pouvoir au monde ne puisse les arrêter ; si je peux cela, vraiment, je continue à vivre, à vivre dans mon œuvre,... et à tout prendre, c'est peut-être cela que l'on appelle immortalité... Pensées consolantes, rafraîchissantes, quel bien vous faites au vieillard !

(Il souffle et s'étire agréablement sur le canapé.)

Diabolus m'a rudement assailli ce soir. Voilà ce que c'est que d'être couché sans rien faire. *Otium est pulvis... pulveris,* baste, peu importe le latin,... Diabolus ne prendra plus pouvoir sur moi ; je veux être actif jusqu'au bout ; je veux... comme ils braillent à côté...

(Il frappe; Viljam entre.)

Dis-leur de se taire, ils me dérangent. Le roi et le duc vont arriver. J'ai à penser à des affaires importantes.

SIRA VILJAM

Seigneur, faut-il donc que je...?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ordonne-leur de s'arrêter un moment, que je puisse réfléchir en paix. Tiens, prends la lettre qui est là, par terre... Bien. Et puis, donne-moi les papiers...

SIRA VILJAM, *allant à la table.*

Lesquels, seigneur?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Peu importe... ; ceux qui ont un sceau ; ceux qui sont par-dessus... Bien ; va maintenant leur dire de rester tranquilles.

(Viljam sort.)

Mourir, et pourtant régir la Norvège. Mourir, et faire en sorte qu'aucun homme ne parvienne à s'élever d'une tête au-dessus de tous les autres. Mille voies pourraient mener à ce but ; mais il ne peut y en avoir qu'une d'efficace ;... il s'agit de la trouver,... il s'agit d'y entrer... Ha ! La voie s'ouvre tout près, si près? Oui, ce sera ainsi. Je tiens ma promesse ; le duc aura la lettre entre les mains ; mais le roi... hm, il aura la piqûre du doute dans son cœur. Haakon est loyal, comme on dit ; avec la foi en lui-même et en son droit, beaucoup de sa force tombera. Tous deux douteront et croiront, seront ballottés en haut et en bas, ne trouveront jamais sol ferme sous leurs pieds,... *perpetuum mobile!* Mais Haakon aura-t-il foi en ma parole? Oui, il aura foi, car je suis un mourant ; je le saturerai de vérité au préalable... Mes forces baissent, mais mon âme se ranime ;... je ne suis plus couché dans mon lit de mort,

je suis assis dans mon cabinet de travail, je travaillerai, ma dernière nuit, je travaillerai... jusqu'à ce que la lumière s'éteigne...

LE DUC SKULE, *entre à droite et va vers l'évêque.*

Paix et salut, révérend seigneur. J'apprends que vous allez fort mal.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Je suis un cadavre en bouton, bon duc ; je m'épanouirai cette nuit ; demain on pourra sentir mon odeur.

LE DUC SKULE

Dès cette nuit, dites-vous?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Maître Sigard dit : dans une heure.

LE DUC SKULE

Et la lettre du prêtre Trond...?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Vous y pensez encore?

LE DUC SKULE

Elle est toujours présente à ma pensée.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Le roi vous a fait duc ; en Norvège, nul n'a porté le titre de duc avant vous.

LE DUC SKULE

Cela ne suffit pas. Si Haakon n'est pas le vrai, il faut que j'aie tout !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Hou, qu'il fait froid ici ; je suis transi dans tous mes membres.

LE DUC SKULE

La lettre du prêtre Trond, seigneur ! Au nom de Dieu le tout-puissant, l'avez-vous?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Je sais, du moins, où l'on peut la trouver.

LE DUC SKULE

Dites-le donc, dites-le !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Attendez.

LE DUC SKULE

Non, non ;... ne perdez pas de temps ; je vois qu'il s'avance vite,... et le roi va venir ici, m'a-t-on dit.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Oui, le roi vient ; ce qui vous montre bien que je prends soin de votre cause, même maintenant.

LE DUC SKULE

Quelle est votre intention?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Vous rappelez-vous les noces du roi,... vous disiez alors que ce qui rend Haakon si fort, c'est son inébranlable foi en lui-même.

LE DUC SKULE

Eh bien?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Si, par ma déclaration, j'éveille en lui le doute, la foi tombe, et la force avec elle.

LE DUC SKULE

Seigneur, c'est pécher, c'est pécher s'il est le vrai !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Il sera en votre pouvoir de lui rendre la foi. Avant de m'en aller d'ici, je vous dirai où se trouve la lettre du prêtre Trond.

SIRA VILJAM, *entrant à droite.*

Le roi monte en ce moment la rue avec des flambeaux et sa suite.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Il sera le bienvenu.

(Viljam sort.)

Duc, je vous prie de me rendre un dernier service. Soyez mon poursuivant contre tous mes ennemis.

(Il prend une lettre.)

Je les ai inscrits ici. Ceux qui sont en tête, je les voudrais pendus, si cela pouvait s'arranger.

LE DUC SKULE

Ne pensez pas à la vengeance maintenant ; il ne vous reste pas grand temps...

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

A la vengeance, non, mais au châtiment. Promettez-moi de brandir l'épée du châtiment sur tous mes ennemis, quand je ne serai plus là. Ils sont vos ennemis autant que les miens ; lorsque vous serez roi, vous devrez les punir ; me le promettez-vous?

LE DUC SKULE

Je le promets et le jure ;... mais la lettre du prêtre Trond... !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Vous apprendrez où elle est ;... mais voyez... ; le roi vient ;... cachez la liste de nos ennemis !

(Le duc cache le document; au même instant Haakon entre à droite.)

Bienvenu au repas des funérailles, seigneur roi !

HAAKON

Vous m'avez constamment opposé une rude résistance ; mais à présent ce sera oublié et pardonné ; la mort efface même les comptes les plus lourds.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Cela fait du bien ! Oh ! combien merveilleuse est la clémence du roi ! Seigneur, ce que vous avez fait ce soir pour un vieux pécheur vous sera mille fois...

HAAKON

C'est bon ; mais je dois vous dire que je suis grandement surpris. Vous me convoquez ici pour obtenir mon pardon, et vous me préparez une telle rencontre.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Rencontre, seigneur?

LE DUC SKULE

C'est moi que vise le roi. Voulez-vous, seigneur évêque, donner au roi l'assurance, sur mon honneur et ma loyauté, que j'ignorais sa venue, avant d'avoir mis le pied sur le quai d'Oslo.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Hélas ; c'est moi le seul coupable ! J'ai été un malade,

toujours au lit pendant toute l'année écoulée ; des affaires du pays j'ai eu peu ou pas de nouvelles ; je croyais que tout allait bien entre les hauts alliés maintenant !

HAAKON

J'ai observé que l'amitié entre le duc et moi se maintient le mieux quand nous sommes séparés ; donc, adieu, évêque Nikolas, et Dieu soit avec vous, là où vous serez bientôt !

(Il va pour sortir.)

LE DUC SKULE, *bas et agité.*

Évêque, évêque ; il s'en va !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *soudain et avec fougue.*

Restez, roi Haakon !

HAAKON, *s'arrête.*

Quoi encore?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Vous ne sortirez pas de cette salle avant que le vieil évêque Nikolas ait dit son dernier mot !

HAAKON, *mettant malgré lui la main sur son épée.*

Êtes-vous peut-être venu fortement accompagné dans le Viken, duc?

LE DUC SKULE

Je n'ai aucune part à ceci.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

C'est par la puissance de la parole que je saurai vous retenir. Dans une maison où vont avoir lieu des obsèques, le mort est le premier homme de l'assemblée ; il peut faire ce qu'il veut... dans la mesure de ses forces. C'est pourquoi je vais prononcer mon oraison funèbre ; j'avais toujours

tellement peur, autrefois, que ce fût le roi Sverre qui la prononcerait...

HAAKON

Ne parlez pas avec tant de violence, seigneur !

LE DUC SKULE

Vous écourtez le temps précieux qui vous reste !

HAAKON

Votre regard est déjà voilé !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Oui, mon regard est voilé ; je peux à peine vous voir, là où vous êtes ; mais au dedans de moi ma vie se déroule en pleine lumière ; là, je vois clair... ; écoutez et instruisez-vous, roi !... Ma famille était la plus puissante du pays ; beaucoup de grands chefs en sont sortis ; je voulais être le plus grand de tous. Je n'étais pas plus qu'un gamin lorsque je commençai à être affamé d'exploits ; il me semblait impossible d'attendre que j'eusse grandi ;... des rois s'élevaient, qui avaient moins de droits que moi,... Magnus Erlingssön, le prêtre Sverre... ; moi aussi, je voulais être roi ; mais chef de guerre, d'abord,... c'était nécessaire. Et la bataille allait être livrée à Ilevold ; ce fut la première fois que j'y pris part. Le soleil brillait, et des éclairs luirent de milliers d'armes polies. Magnus et tous ses hommes s'avancèrent comme pour un jeu ; moi seul me sentis le cœur serré. Notre troupe marcha vaillamment, mais moi, je ne pus marcher avec... j'avais peur ! Tous les autres chefs de Magnus ont combattu bravement, et beaucoup sont tombés sur place ; mais je me suis enfui par-dessus la colline rocheuse, j'ai couru tant et plus, et ne me suis arrêté

qu'après être redescendu au fjord, bien loin. Bien des gens ont dû laver leurs vêtements sanglants dans le fjord de Trondhjem ce soir-là ;... j'ai dû aussi laver les miens, mais ce n'est pas de sang qu'ils étaient tachés. Oui, roi, j'étais lâche ; fait pour être chef... et lâche ! Je fus frappé comme d'un coup de foudre ; je devins mauvais envers tout le monde depuis ce moment-là ; je priai en secret dans les églises, je pleurai et m'agenouillai devant les autels, je donnai de riches présents, je fis de saintes promesses ; je tentai l'épreuve dans bataille après bataille, à Saltösund, à Jonsvold, l'été où les Bagles étaient à Bergen, toujours en vain. Sverre fut le premier qui s'en rendit compte, il le dit bien haut et s'en moqua, et depuis lors Nikolas Arnessön fut la risée de tous quand il se montrait en costume de guerre... Lâche, lâche,... et je voulais quand même être chef, je voulais être roi, je me sentais d'ailleurs fait pour être roi, j'aurais pu propager le royaume de Dieu sur terre ; mais ce sont les saints eux-mêmes qui m'ont barré la route

HAAKON

Ne portez pas plainte contre le ciel, évêque ! Vous avez beaucoup haï !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Oui, j'ai beaucoup haï ; j'ai haï toute tête, en ce pays, qui s'élevait au-dessus de la foule. Mais j'ai haï parce que je ne pouvais pas aimer. Les belles femmes,... oh je pourrais encore les dévorer avec des yeux luisants ! J'ai quatre-vingts ans, et j'ai encore le désir de tuer des hommes et d'enlacer des femmes ;... mais ce fut, là encore, comme dans les combats ; rien que volonté, ardeur, impuissantes de naissance ;... doué de bouillants désirs,... et pourtant.

infirme ! Alors je devins prêtre ; l'homme qui veut avoir tout le pouvoir doit être roi ou prêtre.

(Il rit.)

Moi, prêtre ! Moi, homme d'église ! C'est vrai, le ciel m'avait spécialement créé pour une fonction ecclésiastique,... pour prendre les notes hautes,... chanter avec une voix de femme dans les grandes fêtes religieuses. Et encore ils exigent de moi, là-haut... de moi le demi-homme,... ce qu'ils ont le droit d'exiger de quiconque a reçu les pleines capacités nécessaires à l'œuvre de sa vie ! A certains moments il m'a semblé que cette exigence pouvait être raisonnable ; ici, couché sur mon lit de mort, j'ai été frappé de la terreur du châtiment et du jugement. Maintenant, c'est passé ; j'ai de nouveau de la moelle dans les vertèbres de l'âme ! Je n'ai commis aucun crime ; c'est moi qui ai subi l'injustice ; c'est moi l'accusateur !

LE DUC SKULE, *à voix basse.*

Seigneur,... la lettre ! Vous n'avez plus beaucoup de temps !

HAAKON

Pensez à votre âme et humiliez-vous !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

L'œuvre d'un homme est son âme, et mon œuvre continuera de vivre sur la terre. Mais vous, roi Haakon, vous devriez prendre garde ; car de même que le ciel m'a été hostile et en a pâti pour sa peine, de même vous êtes hostile à l'homme qui tient le bonheur du pays dans sa main...

HAAKON

Ha... duc, duc ! Maintenant je comprends la rencontre ici !

LE DUC SKULE, *vivement à l'évêque.*

Pas un mot de plus en ce sens !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *à Haakon.*

Il vous sera hostile tant que sa tête tiendra sur ses épaules. Partagez avec lui ! Je n'aurai pas de paix dans mon cercueil, mon fantôme reviendra, si vous ne partagez pas, tous les deux ! Aucun de vous n'ajoutera la grandeur de l'autre à sa propre taille ; il y aurait un géant dans le pays, si cela était, et il ne faut pas qu'il y ait de géant ; car je n'ai jamais été un géant !

(Il s'affaisse sur le canapé.)

LE DUC SKULE, *se jette à genoux devant le canapé et crie à Haakon :*

Venez à son secours ! Au nom de la grâce de Dieu, il ne faut pas que l'évêque meure encore !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Comme l'obscurité croît devant mes yeux !... Roi, pour la dernière fois,... voulez-vous partager avec le duc?

HAAKON

Je n'offre pas une miette de ce que Dieu m'a donné.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Fort bien.

(A voix basse.)

Vous perdrez au moins la foi.

(Il appelle.)

Viljam !

LE DUC SKULE, *à voix basse.*

La lettre ! La lettre !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *sans l'écouter.*

Viljam !

(Viljam entre; l'évêque l'attire tout près de lui et murmure.)

Quand j'ai reçu l'extrême-onction, tous mes péchés m'ont été remis?

SIRA VILJAM

Tous vos péchés, depuis votre naissance jusqu'au moment où vous l'avez reçue.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Pas au delà? Pas jusqu'au moment où je m'en irai?

SIRA VILJAM

Seigneur, vous ne pécherez pas cette nuit.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Hm, on ne peut pas savoir... ; prends la coupe d'or qui m'est venue de l'évêque Absalon,... donne-la à l'église,... et lis sept grandes prières de plus.

SIRA VILJAM

Seigneur, Dieu vous sera clément !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Sept prières de plus, te dis-je... pour les péchés que je commettrai cette nuit ! Va, va !

(Viljam sort; l'évêque se tourne vers Skule.)

Duc, si vous lisez un jour la lettre du prêtre Trond, et si peut-être il se trouve que Haakon était le vrai,... que feriez-vous alors?

LE DUC SKULE

Par Dieu,... en ce cas il sera roi.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Réfléchissez bien ; ceci est d'importance. Examinez chaque pli de votre cœur ; répondez comme si vous étiez devant le juge ! Que ferez-vous s'il est le vrai?

LE DUC SKULE

Je m'inclinerai devant lui et le servirai.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *marmonne.*

Bien, bien, prenez-en les conséquences.

(A Skule.)

Duc, je suis faible et las ; il me vient des pensées douces et conciliantes...

LE DUC SKULE

C'est la mort ! La lettre du prêtre Trond ! Où est-elle?

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

D'abord une autre affaire ; je vous ai donné la liste de mes ennemis...

LE DUC SKULE, *impatient.*

Oui, oui ; je vengerai tout.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Non, je suis plein d'indulgence maintenant ; je veux pardonner, comme il est écrit. De même que vous renoncez au pouvoir, je veux renoncer à la vengeance. Brûlez la liste.

LE DUC SKULE

Bien ; comme vous voudrez.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Ici, dans le réchaud, que je le voie...

LE DUC SKULE, *jette le papier au feu.*

Voyez, elle brûle ! Et maintenant, parlez, parlez ! C'est la vie de milliers de gens qui est en jeu, si vous ne parlez pas maintenant !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *les yeux étincelants.*

La vie de milliers de gens !

(Il crie.)

De la lumière ! De l'air !

HAAKON, *court à la porte et appelle.*

Au secours ! L'évêque meurt !

(Sira Viljam et plusieurs des gens de l'évêque entrent.)

LE DUC SKULE, *secoue le bras de l'évêque.*

C'est le bonheur de la Norvège pendant cent ans, peut-être sa grandeur pour des temps infinis !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS

Des temps infinis !

(D'un accent de triomphe.)

Perpetuum mobile!

LE DUC SKULE

Au nom du salut de votre âme..., où est la lettre du prêtre Trond !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *criant.*

Sept prières de plus, Viljam !

LE DUC SKULE, *hors de lui.*

La lettre ! La lettre !

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *souriant dans son agonie.*

C'est elle que vous avez brûlée, bon duc !

(Il retombe sur le canapé et meurt.)

LE DUC SKULE, *pousse un cri malgré lui, recule, et se couvre le visage avec ses mains.*

Dieu tout-puissant !

LES MOINES, *sortent en fuite de la chapelle.*

Sauve qui peut !

QUELQUES VOIX

Tout ce qui est mal est déchaîné cette nuit !

D'AUTRES

Un rire a éclaté dans le coin !... On criait : « Nous le tenons ! »... Toutes les lumières se sont éteintes !

HAAKON

L'évêque Nikolas vient de mourir.

LES MOINES, *s'enfuyant à droite.*

Pater noster,... pater noster!

HAAKON, *s'approche de Skule et dit à voix basse.*

Duc, je ne veux pas scruter quelle trame secrète vous avez ourdie avec l'évêque avant sa mort ;... mais demain vous devrez déposer entre mes mains votre pouvoir et votre titre ; je le vois clairement maintenant,... nous ne pouvons marcher ensemble, nous deux...

LE DUC SKULE, *le regardant d'un esprit distrait.*

Marcher ensemble...?

HAAKON

Demain je réunirai un Thing dans le palais royal ; il faut que tout y soit réglé entre nous.

(Il sort à droite.)

LE DUC SKULE

L'évêque mort et la lettre brûlée ! Une vie pleine de

doute, de combat et d'effroi ! Oh, si je pouvais prier !... Non,... il faut agir ; ce soir, il faut faire le grand pas !

(A Viljam.)

Où le roi est-il allé?

SIRA VILJAM, *effrayé.*

Le Christ me protège,... que lui voulez-vous?

LE DUC SKULE

Croyez-vous peut-être que j'ai l'intention de le tuer cette nuit?

(Il sort à droite.)

SIRA VILJAM, *le suit des yeux en branlant la tête, pendant que les serviteurs emportent le cadavre à gauche.*

L'évêque a dit : sept prières de plus ;... je crois que le plus sûr est d'en lire quatorze.

(Il suit les autres.)

(Une salle au palais royal.)

(Au fond est la porte d'entrée ; de plus petites portes à chacun des murs de côté ; au premier plan à droite, une fenêtre. Une lampe brûle sous le plafond. Tout près de la porte à gauche est un banc, et plus loin un berceau où dort l'enfant royal ; Margrete est à genoux près de l'enfant.)

MARGRETE, *berçant et chantant.*

Pignon et toit s'élèvent
vers la voûte étoilée ;
petit Haakon s'envole
sur les ailes des rêves.

Une échelle est tendue
qui va de terre au ciel ;

petit Haakon y monte
en haut avec les anges.

Les anges de Dieu veillent
à la paix du berceau.
Petit Haakon béni,
ta mère veille aussi.

(Court silence. Le duc Skule entre par le fond.)

MARGRETE, *sursaute avec un cri de joie et court au-devant de lui.*

Mon père !... Oh comme j'ai désiré cette rencontre !

LE DUC SKULE

La paix de Dieu soit avec toi, Margrete ! Où est le roi?

MARGRETE

Chez l'évêque Nikolas.

LE DUC SKULE

Hm,... alors il ne tardera pas.

MARGRETE

Et allez-vous vous entendre et vous accorder et redevenir amis, comme autrefois?

LE DUC SKULE

Je le voudrais bien.

MARGRETE

Haakon veut bien aussi ; et je prie Dieu tous les jours qu'il en soit ainsi. Oh, mais viens voir ici...

(Elle lui prend la main et le mène au berceau.)

LE DUC SKULE

Ton enfant !

MARGRETE

Oui, ce charmant enfant est le mien ;... n'est-ce pas merveilleux? Il s'appelle Haakon, comme le roi ! Regarde ses yeux... non, tu ne peux pas les voir maintenant qu'il dort,... mais il a de grands yeux bleus ; et il sait rire et tendre les mains, et il me reconnaît déjà !

(Elle dispose avec soin les couvertures du berceau.)

LE DUC SKULE

Haakon aura des fils, prédisait l'évêque.

MARGRETE

Ce petit enfant m'est mille fois plus cher que pays et royaume,... et il en est de même pour Haakon... Non, c'est un bonheur à ne pas y croire ; j'ai le berceau à côté de mon lit ; chaque nuit, quand je me réveille, je regarde s'il est là,... j'ai comme une peur que ce soit un rêve...

LE DUC SKULE, *écoute et va vers la fenêtre.*

N'est-ce pas le roi...?

MARGRETE

Oui ; il monte le second escalier ; je vais le chercher !

(Elle prend son père par la main et le ramène par badinage au berceau.)

Duc Skule ! Garde l'enfant royal en attendant,... oui, car il est aussi l'enfant royal... je n'y pense jamais ! Et s'il s'éveille, incline-toi profondément pour le saluer comme on doit saluer les rois ! Maintenant je vais chercher Haakon ; oh Dieu, Dieu ! voilà donc enfin qu'on aura lumière et paix dans la famille !

(Elle sort à droite.)

LE DUC SKULE, *après un court et sombre silence.*

Haakon a un fils. Après lui, sa race vivra. S'il meurt, il y a un prétendant à la couronne qui est plus près du trône que tous les autres. Tout réussit à Haakon. Peut-être n'est-il pas le vrai ; mais sa foi en lui-même demeure aussi ferme qu'auparavant ; l'évêque voulait l'ébranler, mais la mort ne lui en a pas laissé le temps, Dieu ne l'a pas permis. Dieu protège Haakon. Il a gardé sa ceinture de force. Lui parler de ça maintenant? Prêter maintenant serment sur les dires de l'évêque? A quoi bon? Personne ne me croirait, ni Haakon ni les autres. Il aurait cru l'évêque mourant ; le doute l'aurait empoisonné ; mais il n'a pu en être ainsi. La confiance réside inébranlable en Haakon, et tout aussi inébranlable réside en moi le doute ; quel homme au monde peut l'arracher? L'épreuve du fer a eu lieu, Dieu a parlé, et pourtant il se peut que Haakon ne soit pas le vrai, et en attendant je gâche ma vie.

(Il s'assied, méditant, près d'une table à droite.)

Et si je gagnais maintenant pays et royaume, le doute ne subsisterait-il pas tout autant, me rongeant, minant et creusant avec ces éternelles gouttes glacées?... Oui, c'est vrai ; mais mieux vaut être assis sur le haut trône royal et douter de soi, que de rester dans la foule, et douter de celui qui siège là-haut... Il faut qu'on en finisse, tous les deux, Haakon et moi ! En finir? Mais comment?

(Il se lève.)

O tout-puissant, toi qui m'as placé dans une telle position, tu dois prendre sur toi la charge des conséquences.

(Il marche de long en large, s'arrête, et réfléchit.)

Il s'agit de rompre tous les ponts, d'en conserver un, et d'y vaincre ou périr,... disait l'évêque aux noces royales de Bergen ; il y a trois ans de cela, et depuis lors j'ai perdu et dispersé mes forces en gardant tous les ponts...

(Resolument.)

Il faut maintenant suivre le conseil de l'évêque ; maintenant ou jamais ! Nous sommes tous deux ici à Oslo ; j'ai des troupes plus nombreuses que Haakon cette fois-ci ; pourquoi ne pas profiter de cette supériorité,... elle est si rarement de mon côté.

(Hésitant.)

Mais cette nuit... tout de suite...? Non, non ! Pas cette nuit !... Ha, ha, ha,... le voilà encore, cet esprit inquiet... versatile ! Haakon ne connaît pas cela ; il va droit devant lui, et il est vainqueur !

(Il fait quelques pas et s'arrête soudain devant le berceau.)

L'enfant royal !... Quel beau front. Il rêve.

(Il arrange la couverture et regarde longtemps l'enfant.)

Un enfant tel que toi peut préserver beaucoup de l'âme d'un homme. Je n'ai pas de fils.

(Il se penche sur le berceau.)

L'enfant royal, disait la reine ! Incline-toi profondément pour le saluer comme on doit saluer les rois ! Si Haakon meurt avant moi, cet enfant sera élévé sur le trône ; et moi... je resterai debout en bas, je m'inclinerai profondément et le saluerai comme roi !

(Avec une agitation croissante.)

Cet enfant, le fils de Haakon, sera en haut, sur le siège auquel j'ai peut-être plus de droits,... et je resterai devant

son tabouret, les cheveux blancs, courbé par l'âge, sans avoir accompli l'œuvre de ma vie,... je mourrai sans avoir été roi !... J'ai plus de monde que Haakon,... il souffle une tempête ce soir, le vent court au long du fjord... ! Si j'emportais l'enfant royal? Je peux compter sur les Throndes... Que pourrait oser Haakon, si son enfant était en mon pouvoir ! Mes hommes me suivront, se battront pour moi et vaincront. Je les récompenserai royalement, et ils vaincront... Allons-y ! De la décision ; sautons le pas pour la première fois !... Si je pouvais voir si tu as les yeux de Sverre... ou de Haakon Sverressön... ! Il dort. Je ne peux pas voir.

(Un silence.)

Le sommeil est une protection. Dors en paix, petit prétendant à la couronne !

(Il va vers la table.)

Haakon décidera ; je lui parlerai une fois de plus.

MARGRETE, *arrive avec le roi de la salle à droite.*

L'évêque mort ! Oh, crois-moi, toute discorde meurt avec lui.

HAAKON

Va te coucher, Margrete ; tu peux être lasse après le voyage.

MARGRETE

Oui, oui !

(Au duc.)

Père, sois doux et accommodant,... Haakon a promis de l'être ! Mille fois bonne nuit à tous les deux.

(Elle fait un signe à la porte de gauche et sort; deux servantes emportent le berceau.)

LE DUC SKULE

Roi Haakon, il ne faut pas que nous nous séparions en ennemis cette fois. Trop de mal s'ensuivrait ; ce serait un temps d'épouvante pour le pays.

HAAKON

C'est à quoi le pays a été habitué depuis bien des générations ; mais vous voyez que Dieu est avec moi ; tout ennemi qui me résiste, tombe. Il n'y a plus de Bagles, plus de Slittungiens, plus de Ribbungiens. Jon Jarl a été tué, Guthorm Ingessön est mort, Sigurd Ribbung aussi, toutes les prétentions présentées au conseil du royaume à Bergen se sont montrées impuissantes ;... d'où donc viendrait le temps d'épouvante maintenant?

LE DUC SKULE

Haakon, je crains qu'il pourrait venir de moi.

HAAKON

Lorsque je suis devenu roi, je vous ai donné le tiers du royaume...

LE DUC SKULE

Vous avez gardé vous-même les deux tiers !

HAAKON

Vous vouliez toujours avoir davantage ; j'ai augmenté votre part ; vous détenez aujourd'hui la moitié du royaume.

LE DUC SKULE

Il s'en faut de dix districts.

HAAKON

Je vous ai fait duc ; personne auparavant ne l'a été en Norvège !

LE DUC SKULE

Mais vous êtes roi ! Il ne faut pas qu'il y ait de roi au-dessus de moi ! Je ne suis pas fait pour vous servir ; il faut que je gouverne et règne moi-même !

HAAKON, *le regarde un instant et dit froidement.*

Puisse le ciel vous conserver la raison, seigneur. Bonsoir !

(Il va pour sortir.)

LE DUC SKULE, *lui barre le chemin.*

Vous ne m'échapperez pas de la sorte ! Prenez garde, ou bien je romps mes liens avec vous ; vous ne pouvez plus continuer à être mon suzerain ; il faut que nous partagions.

HAAKON

Vous osez me dire cela !

LE DUC SKULE

Je suis venu à Oslo avec une troupe plus nombreuse que la vôtre, Haakon Haakonssön.

HAAKON

C'est peut-être votre intention...

LE DUC SKULE

Écoutez-moi ! Rappelez-vous les paroles de l'évêque ! Partageons ; donnez-moi les dix districts qui manquent ; que je prenne ma part comme un libre royaume, sans tribut et contributions à vous payer. La Norvège a déjà été partagée en deux royaumes ;... nous serons sincèrement unis...

HAAKON

Duc, il faut que votre âme soit malade, pour que vous puissiez demander cela !

LE DUC SKULE

Oui, mon âme est malade, et il n'y a pas d'autre remède pour moi. Il faut que nous soyons égaux ; personne ne doit être au-dessus de moi !

HAAKON

Tout îlot sans arbre est une pierre de l'édifice élevé par Harald aux beaux cheveux et saint Olaf ; et vous voulez que je sépare ce qu'ils ont assemblé? Jamais !

LE DUC SKULE

Eh bien, prenons le pouvoir à tour de rôle ; gouvernons trois ans chacun ! Vous avez gouverné longtemps ; maintenant mon tour est venu. Quittez le pays pour trois ans ;... je serai roi pendant ce temps-là ; j'aplanirai la voie pour vous jusqu'à votre retour, je dirigerai tout pour le mieux ;... on se ronge et s'engourdit à être constamment au guet. Haakon, entendez-vous,... trois ans chacun ; la couronne à tour de rôle !

HAAKON

Croyez-vous que ma couronne irait à votre tête?

LE DUC SKULE

Aucune couronne n'est trop large pour moi !

HAAKON

Il faut droit divin et mission divine pour porter la couronne.

LE DUC SKULE

Et vous vous croyez tellement sûr d'avoir le droit divin?

HAAKON

J'ai pour cela le jugement de Dieu.

LE DUC SKULE

Ne vous y fiez pas tant. Si l'évêque avait parlé,... mais ce serait inutile maintenant ; vous ne me croiriez pas. Oui vraiment, vous avez de puissants alliés là-haut ; mais je lutterai quand même !... vous ne voulez pas l'alternance du pouvoir royal? Bien, bien,... alors nous choisirons la dernière solution ;... Haakon, combattons l'un contre l'autre, nous deux, homme contre homme, avec des armes lourdes, à la vie, à la mort !

HAAKON

Parlez-vous sérieusement, seigneur?

LE DUC SKULE

Je parle pour l'œuvre de ma vie et le salut de mon âme.

HAAKON

Alors il y a peu d'espoir pour le salut de votre âme.

LE DUC SKULE

Vous ne voulez pas combattre avec moi? Il le faut, il le faut !

HAAKON

Homme aveuglé ! Je ne peux que vous plaindre. Vous croyez que c'est l'appel de Dieu qui vous pousse au siège royal. Vous ne voyez pas que c'est seulement l'orgueil. Qu'est-ce qui vous séduit? L'anneau royal, le manteau à bordure de pourpre, le droit de s'asseoir sur un fauteuil placé trois marches au-dessus du plancher ;... tout cela est misérable,... si, être roi, c'était cela, je jetterais la royauté dans votre chapeau, comme on jette une obole à un mendiant.

LE DUC SKULE

Vous m'avez connu depuis votre enfance et me jugez ainsi !

HAAKON

Vous avez tous les dons magnifiques, intelligence, bravoure, vous êtes fait pour être tout près du roi, mais non pour être roi vous-même.

LE DUC SKULE

C'est ce que nous vérifierons maintenant.

HAAKON

Citez-moi une seule œuvre royale que vous ayez accomplie pendant toutes les années où vous avez gouverné le royaume pour moi ! Les Bagles ou les Ribbungiens ont-ils jamais été aussi puissants qu'alors? Vous étiez un homme mûr, et le pays était dévasté par des bandes séditieuses ;... êtes-vous venu à bout d'une seule? J'étais jeune et inexpérimenté, lorsque j'ai pris la direction du royaume,... regardez-moi... tout s'est humilié, quand je suis devenu roi ; il n'y a plus de Bagles, plus de Ribbungiens.

LE DUC SKULE

C'est ce dont vous devriez le moins vous vanter ; car c'est ce qui fait le plus grand danger. Il faut bande contre bande, prétentions contre prétentions, région contre région, pour que le roi soit le plus puissant. Il faut que chaque canton, chaque famille, ou bien ait besoin de lui ou le craigne. Si vous supprimez toute discorde, vous vous êtes du même coup enlevé le pouvoir à vous-même.

HAAKON

Et vous voulez être roi, vous qui jugez ainsi? Vous auriez pu être un chef habile au temps d'Erling Skakke ; mais le temps vous a dépassé, et vous ne vous en rendez pas compte. Ne voyez-vous pas que le royaume de Norvège, tel que Harald et Olaf l'ont bâti n'est à comparer qu'à une église qui n'est pas encore consacrée? Les murs s'élèvent avec de fortes colonnes, la voûte de la nef est tendue haut au-dessus, la flèche montre le ciel, comme le sapin dans la forêt ; mais la vie, le cœur qui bat, le sang qui vivement circule, n'animent pas le monument ; il n'a pas reçu le vivant souffle de Dieu ; il n'est pas consacré... C'est moi qui lui apporterai la consécration ! La Norvège était un royaume, elle sera un peuple. Le Thronde s'opposait à l'homme du Viken, celui d'Agde à celui de Hördaland, celui de Haalogaland à celui de Sogn ; tous formeront désormais un tout, et tous comprendront et se rendront compte qu'ils sont un tout ! C'est là la mission dont Dieu m'a chargé. C'est l'œuvre qui doit être maintenant accomplie par le roi de Norvège. Cette œuvre, duc, je pense que vous la délaisserez, car vraiment, vous n'en êtes pas capable !

LE DUC SKULE, *frappé.*

Rassembler...? Réunir en un tout Throndes et gens du Viken... toute la Norvège...?

(Incrédule.)

Cela ne se peut pas ! La saga de Norvège n'a jamais eu rien de pareil à conter !

HAAKON

Pour vous, cela ne peut pas se faire ; car vous ne savez

que recommencer l'ancienne saga ; mais pour moi c'est aussi facile que pour le faucon de fendre les nuages.

LE DUC SKULE. *avec une émotion inquiète.*

Réunir tout le peuple,... le réveiller, en sorte qu'il ait le sentiment d'être un tout ! D'où vous vient une si étrange pensée? Elle me glace et m'échauffe.

(Avec éclat.)

Elle vous vient du diable, Haakon ; jamais elle ne sera mise en œuvre, tant que j'aurai la force de porter le casque sur ma tête !

HAAKON

Je tiens cette pensée de Dieu, et ne la lâcherai pas, tant que je porterai le cercle royal d'Olaf sur mon front !

LE DUC SKULE

Alors le cercle royal de saint Olaf tombera !

HAAKON

Qui le fera tomber?

LE DUC SKULE

Moi, à défaut d'autre.

HAAKON

Vous, Skule, vous deviendrez inoffensif au Thing de demain.

LE DUC SKULE

Haakon ! Ne tentez pas Dieu ! Ne me poussez pas au bord du précipice !

HAAKON, *montre la porte.*

Allez, seigneur,... et que soient oubliées les paroles que nous avons prononcées ce soir avec des langues acérées.

LE DUC SKULE, *le regarde fixement, puis dit :*

Nous parlerons avec des langues plus acérées la prochaine fois.

(Il sort au fond.)

HAAKON, *après un court silence.*

Il menace !... Non, non ; cela n'ira pas jusque là. Il faut qu'il s'incline et plie devant moi, et il le fera ; j'ai besoin de ce bras fort, de cette tête solide... Lorsqu'il se trouve bravoure, intelligence, énergie, en ce pays, ce sont là qualités que Dieu a données aux hommes pour mon usage ;... c'est pour me servir que le duc Skule a reçu tous ces beaux dons ; me défier, c'est défier le ciel ; mon devoir est de punir quiconque s'oppose à la volonté du ciel,... car le ciel a tant fait pour moi.

DAGFINN BONDE, *arrive du fond.*

Seigneur, soyez sur vos gardes cette nuit ; le duc a certainement de mauvaises intentions.

HAAKON

Que dis-tu?

DAGFINN BONDE

Quels sont ses projets, je n'en sais rien ; mais quelque chose se prépare, c'est sûr.

HAAKON

Penserait-il à nous attaquer? Impossible, impossible !

DAGFINN BONDE

Non, c'est autre chose. Ses vaisseaux sont prêts au départ ; un Thing sera tenu à bord.

HAAKON

Tu te trompes... ! Va, Dagfinn, et apporte-moi des nouvelles sûres.

DAGFINN BONDE

Oui, oui ; vous pouvez compter sur moi.

(Il sort.)

HAAKON

Non,... ce serait inconcevable ! Le duc n'ose pas se dresser contre moi. Dieu ne le lui permet pas,... Dieu qui m'a si merveilleusement favorisé jusqu'ici. Maintenant il faut que j'aie la paix, car c'est maintenant que je vais commencer !... J'ai si peu fait encore ; mais j'entends en moi l'infaillible voix du Seigneur qui crie : Tu accompliras une grande œuvre royale en Norvège.

GREGORIUS JONSSÖN, *arrive du fond.*

Mon seigneur et roi !

HAAKON

Gregorius Jonssön ! Vous, ici?

GREGORIUS JONSSÖN

Je m'offre pour être votre fidèle ; j'ai suivi le duc jusqu'à présent ; je ne veux plus le suivre.

HAAKON

Qu'est-il arrivé?

GREGORIUS JONSSÖN

Ce que personne ne croira, quand le bruit s'en répandra dans le pays.

HAAKON

Parlez, parlez !

GREGORIUS JONSSÖN

J'ai peur d'entendre le son de mes propres paroles ;... sachez donc...

(Il le prend par le bras et parle tout bas.)

HAAKON, *recule et s'écrie :*

Ha, vous êtes fou !

GREGORIUS JONSSÖN

Plût à Dieu que je l'aie été.

HAAKON

Inouï ! Cela ne se peut pas !

GREGORIUS JONSSÖN

Par le précieux sang du Christ, cela est !

HAAKON

Allez, allez ; faites sonner pour le conseil de la hird ; il faut que tous mes hommes soient réunis.

(Gregorius Jonssön sort.)

HAAKON, *fait quelques pas, de-ci, de-là, puis s'approche rapidement de la chambre de Margrete, frappe, continue à marcher de long en large, revient à la porte, frappe et appelle.*

Margrete !

(Il continue à arpenter la pièce.)

MARGRETE, *à la porte, en costume de nuit, les cheveux dénoués; elle porte sur les épaules un manteau rouge à lacet, qu'elle tient fermé sur sa poitrine.*

Haakon ! C'est toi?

HAAKON

Oui, oui ; il faut que tu viennes.

MARGRETE

Oh, mais ne me regarde pas ; j'étais déjà au lit.

HAAKON

J'ai autre chose à penser pour le moment.

MARGRETE

Qu'est-il arrivé?

HAAKON

Donne-moi un bon conseil ! Je viens d'apprendre la pire des nouvelles.

MARGRETE, *inquiète.*

Quelle nouvelle, Haakon?

HAAKON

Qu'il y a maintenant deux rois en Norvège.

MARGRETE

Deux rois en Norvège !... Haakon, où est mon père?

HAAKON

Il a pris le titre de roi à bord ; il vogue à présent vers Nidaros pour se faire couronner.

MARGRETE

Oh, Dieu tout-puissant...

(Elle s'affaisse sur le banc, se couvre le visage avec ses mains, et pleure.)

HAAKON

Deux rois dans le pays !

MARGRETE

L'un, mon mari,... et l'autre, mon père !

HAAKON, *agité, marchant de côté et d'autre.*

Donne-moi un bon conseil, Margrete ! Dois-je passer les montagnes, arriver le premier au Tröndelagen et empêcher le couronnement? Non, impossible, j'ai trop peu de troupes rassemblées ; là-haut, dans le nord, il est plus puissant que moi... Conseille-moi ; comment ferai-je tuer le duc avant qu'il arrive à Nidaros?

MARGRÈTE, *suppliante, les mains jointes.*

Haakon, Haakon !

HAAKON

Ne peux-tu trouver un moyen adroit de faire tuer le duc, je te demande !

MARGRETE, *de douleur, tombe de son banc et reste à genoux.*

Oh, oublies-tu donc complètement qu'il est mon père !

HAAKON

Ton père... ; oui, oui, c'est vrai ; je l'oubliais.

(Il la relève.)

Assieds-toi, Margrete ; rassure-toi ; ne pleure pas ; tu n'es pour rien là dedans.

(Il va vers la fenêtre.)

Le duc Skule sera pour moi pire que tous les autres ennemis... Dieu, Dieu,... pourquoi me frappes-tu si rudement, moi qui n'ai commis aucun crime !

(On frappe au fond; il sursaute, écoute, et crie.)

Qui frappe là, si tard dans la nuit?

LA VOIX D'INGA, *au dehors.*

Une femme qui a froid, Haakon !

HAAKON, *avec un cri.*

Ma mère !

MARGRETE, *bondit.*

Inga !

HAAKON, *court à la porte et ouvre; Inga est assise sur le seuil.*

Ma mère ! Assise comme un chien à la porte de son fils ! Et je demande pourquoi Dieu me frappe !

INGA, *tend les bras vers lui.*

Haakon, mon enfant ! Bénédiction sur toi !

HAAKON, *la relève.*

Viens... entre ; il fait clair et chaud ici !

INGA

Dois-je entrer chez toi?

HAAKON

Nous ne nous séparerons jamais plus.

INGA

Mon fils... mon roi,... oh que tu es bon et charitable ! J'étais dans un coin et je t'ai vu quand tu as quitté l'évêché, tu avais l'air tout soucieux ; je n'ai pas pu me séparer de toi dans ces conditions.

HAAKON

Dieu en soit remercié. Tu es certes la meilleure qui pouvait venir en ce moment. Margrete,... ma mère,... j'ai péché gravement ; j'ai fermé mon cœur à vous deux, qui êtes si riches d'affection.

MARGRETE, *se jette à son cou.*

O Haakon, mon époux aimé ; te suis-je donc chère à présent?

HAAKON

Oui, oui ; tu l'es ; non pour me donner des conseils avisés, mais pour rendre mon chemin clair et lumineux. Advienne que voudra, je sens en moi la force du Seigneur !

DAGFINN BONDE, *accourant du fond.*

Seigneur, seigneur ! C'est le pis, maintenant, qui est survenu.

HAAKON, *sourit avec confiance, en serrant Margrete et Inga contre lui.*

Je le sais ; mais il n'y a rien à craindre, vieux Dagfinn ! S'il y a deux rois en Norvège, il n'y en a qu'un au ciel,... et il saura régler cela !

(Le rideau tombe.)

ACTE IV

(Grande salle dans le palais royal d'Oslo. Le roi Skule préside un banquet avec sa hird et ses chefs. Au premier plan à gauche est le haut siège où Skule est assis en costume somptueux avec manteau de pourpre et cercle royal sur la tête. La table du souper, autour de laquelle les hôtes sont assis sur des bancs, s'étend du haut siège jusqu'au fond. En face de Skule sont assis Paal Flida et Baard Bratte. Quelques hôtes de moindre condition sont servis debout à droite. C'est le soir, tard ; la salle est très éclairée. Le banquet touche à sa fin ; les hommes sont très gais, et plusieurs, ivres. Ils boivent l'un à l'autre, rient et parlent tous à la fois.)

PAAL FLIDA, *se lève et frappe son verre pour se faire écouter.*

Silence dans la salle. Le skalde Jatgejr va dire son poème en l'honneur du roi Skule.

JATGEJR, *debout au milieu de la salle.*

Le duc Skule a sonné l'appel à l'Örething
pendant la foire à Nidaros ;
le duc Skule a pris nom de roi, au son des cloches,
les épées frappant les écus.

Le roi Skule a passé les défilés de Dovre
avec mille hommes sur les skis ;

les gens du Gudbrandsdal ont imploré l'aman,
donné l'argent pour être libres.

Le roi Skule a couru au sud vers le Mjösen,
ceux d'Opland juraient et grognaient ;
le roi Skule a couru à travers Raumarike
jusqu'à Laaka de Nannestad.

C'était alors le temps de la semaine sainte ;
les Birkébéniens sont venus ;
le jarl Knut commandait,... les épées ont parlé,
et tranché le conflit royal.

On dit, et c'est certain : depuis le temps de Sverre,
jamais n'eut lieu lutte si chaude ;
fleuri comme le drap de guerriers sanglants
devint le plateau, d'abord blanc.

Ils se sont enfuis, tous les Birkébéniens,...
jetant haches et boucliers ;
des centaines n'ont pas pris la course, pourtant,
ils restaient sur le sol, glacés.

Où est Haakon, et que fait-il, nul n'en sait rien ;...
le roi Skule a villes et forts.
Salut à toi, seigneur ! Siège longtemps et grand,
comme roi de toute la Norvège !

LES HOMMES DE SKULE, *sautent debout, enthousiasmés, lèvent en l'air hanaps et coupes, frappent sur leurs armes, et répètent :*

Salut à toi, seigneur ! Siège longtemps et grand,
comme roi de toute la Norvège !

LE ROI SKULE

Merci pour le poème, skalde Jatgejr ! Il est tel que je les préfère ; car il loue mes hommes tout autant que moi-même.

JATGEJR

C'est l'honneur du roi que ses hommes puissent être prisés.

LE ROI SKULE

Comme salaire de skalde, prends ce bracelet, reste chez moi et sois à mon service ; je veux avoir beaucoup de skaldes avec moi.

JATGEJR

Il peut en être besoin, seigneur, si des poèmes doivent être composés sur toutes vos actions.

LE ROI SKULE

Je serai trois fois plus généreux que Haakon ; œuvre de skalde sera considérée et récompensée autant qu'autre haut fait, tant que je serai roi. Prends siège ; tu appartiens maintenant à la truste ; tout ce dont tu as besoin te sera donné gracieusement.

JATGEJR, *s'assied.*

Ce dont j'ai surtout besoin va bientôt vous faire grandement défaut, seigneur.

LE ROI SKULE

Quoi donc?

JATGEJR

Des ennemis du roi, dont je puisse chanter la chute et la fuite.

BEAUCOUP DES HOMMES, *riant et applaudissant.*

Bien dit, Islandais !

PAAL FLIDA, *à Jatgejr.*

Le poème était bon ; mais il paraît qu'un peu de men-

songe se trouve toujours dans l'œuvre d'un skalde, et il en était ainsi dans la tienne.

JATGEJR

Mensonge, seigneur.

PAAL FLIDA

Oui ; tu dis que personne ne sait où est le roi Haakon ; ce n'est pas exact ; on annonce de source sûre que Haakon est à Nidaros.

LE ROI SKULE, *souriant.*

Oui, il a fait rendre hommage à l'enfant royal et lui a donné titre de roi.

JATGEJR

Je l'ai entendu dire ; mais je ne savais pas que personne pût donner ce qu'on ne possède pas soi-même.

LE ROI SKULE

On donne d'autant plus facilement, quand on ne possède pas.

BAARD BRATTE

Mais ce doit être dur d'aller de Bergen à Nidaros en plein hiver, quand il faut mendier pour avancer.

JATGEJR

Tout va en cercle pour les Birkébéniens ; ils ont commencé avec la faim et le gel ; maintenant ils finissent de même.

PAAL FLIDA

Le bruit court à Bergen que Haakon a renoncé à l'église et à tout ce qui est sacré ; il n'a pas entendu la messe le jour de l'an.

BAARD BRATTE

Il avait excuse légitime, Paal ; il a passé la journée à

réduire en morceaux ses vases et ses plats d'argent,... il n'avait rien d'autre pour payer la truste.

(Rires et grands éclats de voix parmi les hôtes.)

LE ROI SKULE, *lève son hanap.*

Maintenant je bois à toi, Baard Bratte, et je te remercie ainsi que tous mes nouveaux hommes. Vous avez combattu pour moi vaillamment à Laaka, et avez eu grande part à la victoire.

BAARD BRATTE

C'était la première fois que je me battais sous votre commandement, seigneur ; mais j'ai bientôt compris qu'il était facile de vaincre, lorsqu'un chef tel que vous est à la tête. Mais il est dommage que nous ayons tué tant de monde, et que nous les ayons chassés si loin ; je crains qu'il se passe longtemps avant qu'ils se risquent de nouveau contre nous.

LE ROI SKULE

Attendez que vienne le printemps, et nous les rencontrerons bien. Knut Jarl, qui a été sauvé près de la montagne de Tunsberg, est maintenant avec eux, et Arnbjörn Jonssön rassemble du monde dans l'est du Viken ; lorsqu'ils se croiront assez nombreux, ils feront bien entendre de leurs nouvelles.

BAARD BRATTE

Ils n'oseront pas, après le grand massacre de Laaka.

LE ROI SKULE

Alors nous les attirerons par ruse.

VOIX NOMBREUSES

Oui, oui,... faites-le, seigneur !

BAARD BRATTE

Vous vous connaissez en ruses, roi Skule. Vos ennemis ne se doutent jamais de rien quand vous tombez sur eux, et vous êtes toujours où l'on vous attend le moins.

PAAL FLIDA

C'est pourquoi les Birkébéniens nous appellent *Vaarbelgiens*.

LE ROI SKULE

D'autres disent *Vargbelgiens;* mais je jure que la prochaine fois que nous nous rencontrerons, les Birkébéniens éprouveront combien il est difficile d'avoir la peau de pareils loups.

BAARD BRATTE

Ils ne nous rencontreront pas de bonne volonté. Ce sera une chasse à travers tout le pays.

LE ROI SKULE

Ce sera cela aussi. D'abord nous nettoierons le Viken, et nous nous soumettrons le pays à l'est d'ici, puis nous réunirons des vaisseaux, nous ferons le tour des côtes et remonterons à Nidaros.

BAARD BRATTE

Et quand vous arriverez de la sorte à Nidaros, je pense que les frères de la croix ne vous refuseront pas de transporter la châsse de saint Olaf sur le tertre du Thing, comme ils l'ont fait cet automne quand on vous a prêté serment.

LE ROI SKULE

La châsse sera sortie ; je veux porter mon titre de roi légalement à tous égards.

JATGEJR

Et je vous promets de chanter une grande drapa quand vous aurez fait tuer l'homme qui dort !

(Eclats de rire parmi les hommes.)

LE ROI SKULE

L'homme qui dort?

JATGEJR

Ne savez-vous pas, seigneur, que le roi Haakon est appelé « Haakon Sövn » parce qu'il est comme paralysé depuis que vous avez pris le pouvoir.

BAARD BRATTE

Il reste couché, les yeux fermés, dit-on. Il rêve sans doute qu'il est encore roi.

LE ROI SKULE

Qu'il rêve ; jamais son rêve ne le fera roi.

JATGEJR

Que son sommeil soit long et sans rêves, en sorte que j'aie matière pour un poème.

LES HOMMES

Oui, oui, faites comme dit le skalde !

LE ROI SKULE

Lorsque tant de braves gens sont d'accord, le conseil doit être bon ; pourtant, nous ne dirons rien maintenant à ce sujet. Mais je ferai une promesse ; chacun de mes hommes prendra vêtements, armes, or et argent comme héritage de l'ennemi qu'il aura tué ; et chaque homme prendra la dignité de l'homme abattu ; qui tuera un

bailli, sera bailli ; qui tuera un prévôt recevra une prévôté, et tous ceux qui avaient déjà de tels emplois et dignités seront récompensés de quelque autre façon royale.

LES HOMMES, *se levant avec une joie exaltée.*

Vive le roi Skule ! Conduisez-nous contre les Birkébéniens !

BAARD BRATTE

Maintenant vous êtes sûr de vaincre dans toutes les batailles !

PAAL FLIDA

Je veux avoir Dagfinn Bonde pour ma part ; il possède une bonne épée, que je désire depuis longtemps.

BAARD BRATTE

Je veux avoir le haubert de Baard Torstejnssön ; il lui a sauvé la vie à Laaka, car il résiste aux coups de lame et de pointe.

JATGEJR

Non, laisse-le-moi ; il me convient mieux ; tu auras cinq marcs d'or en échange.

BAARD BRATTE

Où prendras-tu cinq marcs d'or, skalde?

JATGEJR

Je les prendrai à Gregorius Jonssön, quand nous serons dans le nord.

LES HOMMES, *parlant tous à la fois.*

Et moi je veux avoir,... je veux avoir...

(Le reste se perd dans le bruit.)

PAAL FLIDA

Partons, chacun à son logis ; rappelez-vous que vous êtes dans la salle du roi.

LES HOMMES

Oui, oui,... vive le roi, vive le roi Skule !

LE ROI SKULE

Au lit maintenant, bonnes gens ! Nous sommes restés longtemps à table cette nuit.

UN HOMME DE LA TRUSTE, *pendant que la foule s'écoule.*

Demain nous tirerons au sort les biens des Birkébéniens.

UN AUTRE

Que le sort décide, plutôt !

PLUSIEURS

Non, non !

D'AUTRES

Si, si !

BAARD BRATTE

Voilà les Vargbelgiens qui se disputent la peau de l'ours.

PAAL FLIDA

Et ensuite ils tueront l'ours.

(Tous sortent par le fond.)

LE ROI SKULE, *attend que les hommes soient partis; la tension de ses traits se relâche, et il se laisse tomber sur un des bancs.*

Que je suis las, mortellement las. Rester à pleines journées au milieu de cette cohue, regarder l'avenir en souriant, comme si j'étais inébranlablement sûr du droit, de la victoire et du succès. N'avoir pas un homme avec qui je puisse parler de ce qui me ronge si douloureusement.

(Il se lève avec une expression d'effroi.)

Et cette bataille de Laaka ! Dire que j'y ai été victorieux ! Haakon a envoyé son armée contre moi ; Dieu allait

décider et juger entre les deux rois,... et j'ai vaincu, vaincu, vaincu comme jamais personne auparavant n'a vaincu les Birkébéniens ! Les boucliers étaient fixés dans la neige, mais il n'y avait personne derrière eux ;... les Birkébéniens fuyaient en forêt, sur les plateaux, les marais, les coteaux, aussi loin que leurs jambes pouvaient les porter. L'incroyable s'est produit ; Haakon a perdu et j'ai gagné. Il y a un secret effroi dans cette victoire. O grand Dieu du ciel, il n'existe donc pas là-haut de loi certaine sur laquelle tout doive se régler? Il ne réside pas de force victorieuse dans le fait d'avoir le droit?

(S'interrompant violemment.)

Je suis malade, je suis malade !... Pourquoi le droit ne serait-il pas de mon côté? N'est-ce pas comme si Dieu lui-même avait voulu m'en assurer, puisqu'il m'a fait vaincre?

(Songeant.)

Les possibilités sont égales ; pas un fétu de plus d'un côté que de l'autre, et pourtant...

(Il branle la tête.)

pourtant la balance penche pour Haakon. J'ai la haine et l'ardent désir à jeter dans mon plateau, et pourtant celui de Haakon est plus lourd. Si je pense à l'improviste au droit royal, c'est toujours lui qui est le vrai roi, jamais moi. Pour que je me voie moi-même comme le légitime, il faut que j'use d'artifice, que j'élève une construction ingénieuse, un monument d'astuce ; je dois chasser des souvenirs et me faire violence pour avoir foi. Ce n'était jamais ainsi auparavant. Qu'est-il donc arrivé, qui, depuis, m'a rempli de doute? Que l'évêque a brûlé la lettre? Non,... par là

l'incertitude a été perpétuée ; mais elle n'est pas devenue plus grande. Et Haakon a-t-il accompli quelque grande action royale en ces derniers temps? Non, ses plus grandes actions ont été accomplies alors que je croyais le moins en lui.

(Il s'assied à droite.)

Qu'est-ce que c'est? Ha, c'est étrange ; cela vient et disparaît comme une lueur bleue ; cela danse au bout de ma langue comme lorsque l'on a perdu un mot que l'on ne peut retrouver.

(Il se lève en sursaut.)

Ah ! Je le tiens ! Non !... Si, si ! je le tiens maintenant !... « La Norvège était un royaume ; elle sera un peuple ; tous formeront un tout, et tous se rendront compte qu'ils sont un tout ! » Depuis que Haakon a prononcé ces paroles insensées, il se dresse constamment devant moi comme le vrai roi...

(Il regarde, inquiet, droit devant lui, et murmure.)

Si une mission divine luisait dans ces étranges paroles? Si Dieu avait tenu cette idée jusqu'ici en réserve et voulait la semer... et avait choisi Haakon comme semeur?

PAAL FLIDA, *entrant au fond.*

Seigneur roi, j'annonce du nouveau.

LE ROI SKULE

Du nouveau?

PAAL FLIDA

Un homme qui arrive du fjord dit que les Birkébéniens de Tunsberg ont mis leurs vaisseaux à l'eau, et que beaucoup d'hommes se sont assemblés dans la ville depuis quelques jours.

LE ROI SKULE

Bien, nous irons à leur rencontre,... demain, ou bientôt.

PAAL FLIDA

Seigneur, il se pourrait que les Birkébéniens aient pensé à venir nous attaquer d'abord.

LE ROI SKULE

Ils n'ont pas assez de vaisseaux pour cela, pas assez d'hommes non plus.

PAAL FLIDA

Mais Arnbjörn Jonssön réunit à la fois du monde et des vaisseaux partout dans le Viken.

LE ROI SKULE

Tant mieux ; nous les battrons tous à la fois, comme à Laaka.

PAAL FLIDA

Seigneur, ce n'est pas facile de battre les Birkébéniens deux fois de suite.

LE ROI SKULE

Et pourquoi pas?

PAAL FLIDA

Parce que la saga de Norvège ne dit pas que ce soit jamais arrivé auparavant... Faut-il envoyer des guetteurs dans la Grande Ile?

LE ROI SKULE

Inutile ; la nuit est sombre, et il y a de la brume.

PAAL FLIDA

Bien, bien, le roi s'y entend le mieux ; mais rappelez-vous, seigneur, que tout le monde est contre vous, ici, dans le Viken. Les gens de la ville, à Oslo, vous détestent,

et si les Birkébéniens arrivent, ils feront cause commune avec eux.

LE ROI SKULE, *s'animant.*

Paal Flida, ne pourrait-on pas imaginer que j'amène les gens du Viken à être pour moi?

PAAL FLIDA, *le regarde, étonné, et branle la tête.*

Non, seigneur, ce n'est pas imaginable.

LE ROI SKULE

Et pourquoi pas?

PAAL FLIDA

Non, car vous avez les Trondes pour vous.

LE ROI SKULE

Je veux avoir à la fois les Trondes et ceux du Viken !

PAAL FLIDA

Non, seigneur, ce n'est pas faisable.

LE ROI SKULE

Pas imaginable ; pas faisable ! Et pourquoi... pourquoi pas?

PAAL FLIDA

Parce que l'homme du Viken est du Viken, et le Tronde est Tronde, et parce que la saga n'a rien d'autre à dire, et qu'il en a toujours été ainsi.

LE ROI SKULE

Oui, tu as raison. Va.

PAAL FLIDA

Et je n'enverrai pas de guetteurs?

LE ROI SKULE

Attends le point du jour.

(Paal Flida sort.)

La saga de Norvège ne dit rien de pareil ; il en a toujours été ainsi. Paal Flida me répond comme j'ai répondu à Haakon. Y a-t-il des marches d'escalier au-dessus et au-dessous? Haakon s'élève-t-il aussi haut au-dessus de moi que je m'élève au-dessus de Paal Flida? Haakon aurait-il le don de voir des idées encore à naître, et pas moi? Qui était à la hauteur de Harald aux beaux cheveux, au temps où chaque cap avait son roi, et où il a dit : ceux-là vont tomber maintenant, désormais il n'y en aura plus qu'un. Il a bouleversé l'ancienne saga, créé une saga nouvelle.

(Silence; il arpente la pièce, méditant; puis il s'arrête.)

Un homme peut-il prendre à un autre sa mission divine, comme on peut prendre les armes et l'or d'un ennemi abattu? Un prétendant à la couronne peut-il se vêtir de l'œuvre royale comme il peut se vêtir du manteau royal? Le chêne coupé pour la construction d'un vaisseau peut-il dire : je veux être le mât du navire, je veux prendre le rôle du pin, me dresser droit et brillant, porter aile dorée à mon sommet, porter des voiles blanches gonflées qui battent au soleil, et être vu de loin par les gens?... Non, non, lourd tronc de chêne noueux, ta place est sous la quille ; c'est là que tu seras utile ; discret, inaperçu de tous les yeux ;... c'est toi qui empêcheras le vaisseau de chavirer dans la tempête ; le mât à l'aile dorée et aux voiles gonflées le dirigera vers le nouveau, vers l'inconnu, vers les rives étrangères et vers la saga d'avenir !

(Avec violence.)

Depuis que Haakon a exposé sa grande pensée royale, je ne vois plus aucune autre pensée au monde que celle-là.

Si je ne peux pas la prendre et en faire une vérité, je ne vois aucune pensée pour laquelle lutter.

(Songeur.)

Et ne le puis-je donc pas? Si je ne le pouvais, pourquoi donc suis-je épris de la pensée de Haakon?

JATGEJR, *entre par le fond.*

Excusez, seigneur roi, si je viens...

LE ROI SKULE

Tu fais bien de venir, skalde !

JATGEJR

J'ai entendu les gens de la ville parler mystérieusement, à l'auberge, de...

LE ROI SKULE

Tu le diras tout à l'heure. Dis-moi, skalde ; toi qui as voyagé au loin dans les pays étrangers, as-tu jamais vu une femme aimer un enfant qui n'était pas le sien? Pas seulement avoir de l'affection pour lui,... ce n'est pas cela que je veux dire ; mais l'aimer, l'aimer avec l'amour le plus fervent de son âme?

JATGEJR

Cela ne se produit qu'avec les femmes qui n'ont pas d'enfants à elles qu'elles puissent aimer.

LE ROI SKULE

Qu'avec les femmes...?

JATGEJR

Et surtout les femmes qui sont stériles.

LE ROI SKULE

Surtout celles qui sont stériles?... Elles aiment les enfants des autres avec le plus ardent amour?

JATGEJR

C'est fréquent.

LE ROI SKULE

Et n'arrive-t-il pas aussi parfois qu'une telle femme stérile tue l'enfant d'une autre, parce qu'elle-même n'en a pas?

JATGEJR

Si ; mais en cela elle n'agit pas judicieusement.

LE ROI SKULE

Judicieusement?

JATGEJR

Non, car elle donne le don de la douleur à celle dont elle tue l'enfant.

LE ROI SKULE

Crois-tu que le don de la douleur soit tellement bon?

JATGEJR

Oui, seigneur.

LE ROI SKULE, *le regarde fixement.*

Il y a comme deux hommes en toi, Islandais. Si tu es assis parmi la truste dans une réunion joyeuse, tu tires pèlerine et manteau sur toutes tes pensées ; si l'on est seul avec toi, tu prends parfois la figure de ceux parmi lesquels on a envie de se choisir un ami. D'où vient cela?

JATGEJR

Quand vous allez nager dans le fleuve, vous ne vous déshabillez pas à l'endroit où doit passer la foule pour se rendre à l'église ; et vous cherchez un abri discret.

LE ROI SKULE

Évidemment.

JATGEJR

J'ai la pudeur de l'âme ; c'est pourquoi je ne me déshabille pas, quand il y a tant de monde dans la salle.

LE ROI SKULE

Hm.

(Bref silence.)

Dis-moi, Jatgejr, comment es-tu devenu skalde? Qui t'a enseigné l'art du skalde?

JATGEJR

L'art du skalde ne s'enseigne pas, seigneur.

LE ROI SKULE

Il ne s'enseigne pas? Comment donc t'est-il venu?

JATGEJR

J'ai reçu le don de la douleur, et alors j'ai été skalde.

LE ROI SKULE

C'est le don de la douleur qu'il faut au skalde?

JATGEJR

A moi, il fallait la douleur ; d'autres peuvent avoir besoin de la foi, ou de la joie... ou du doute...

LE ROI SKULE

Du doute aussi?

JATGEJR

Oui ; mais celui qui doute doit alors être sain et fort.

LE ROI SKULE

Et qui appelles-tu un douteur malsain.

JATGEJR

Celui qui doute de son propre doute.

LE ROI SKULE, *lentement.*

Il me semble que c'est la mort.

JATGEJR

C'est pis : c'est le crépuscule.

LE ROI SKULE, *brusquement, comme s'il voulait secouer ses idées.*

Où sont mes armes ! Je veux lutter et agir ; ne pas penser. Qu'est-ce que c'était que tu voulais m'annoncer, quand tu es entré?

JATGEJR

Je voulais dire ce que j'ai observé à l'auberge. Les gens de la ville parlent entre eux en secret ; ils ont un rire moqueur et demandent si nous savons si sûrement que le roi Haakon est dans l'ouest ; ils ont quelque motif de se réjouir.

LE ROI SKULE

Ils sont du Viken, et les gens du Viken sont contre moi.

JATGEJR

Ils se moquent de ce que la châsse du roi Olaf n'a pas pu être transportée sur le tertre du Thing, lorsqu'on vous a prêté serment, et ils disent que c'est un mauvais présage.

LE ROI SKULE

La prochaine fois que j'irai à Nidaros, la châsse sortira ; elle sera vue à ciel ouvert, quand il faudrait pour cela détruire l'église de Saint-Olaf de fond en comble, et étendre le tertre du Thing jusqu'au terrain où elle s'élevait !

JATGEJR

C'est une action vigoureuse ; et je composerai là-dessus un poème, aussi vigoureux que l'action.

LE ROI SKULE

As-tu beaucoup de poèmes qui ne sont pas composés, Jatgejr?

JATGEJR

Non, mais beaucoup qui ne sont pas nés ; ils sont conçus un par un, prennent vie, et naissent ensuite.

LE ROI SKULE

Et si moi, qui suis roi et qui ai le pouvoir, je te faisais tuer, est-ce que toute pensée de poète, non encore née, que tu portes en toi, mourrait avec toi?

JATGEJR

Seigneur, c'est grand péché de tuer une belle pensée.

LE ROI SKULE

Je ne demande pas si c'est péché ; je demande si c'est faisable.

JATGEJR

Je ne sais pas.

LE ROI SKULE

N'as-tu jamais eu pour ami un autre skalde, et ne t'a-t-il jamais décrit un grand et superbe poème qu'il voulait composer?

JATGEJR

Oui, seigneur.

LE ROI SKULE

N'as-tu pas désiré alors pouvoir le tuer, afin de prendre son idée et composer le poème toi-même?

JATGEJR

Seigneur, je ne suis pas stérile ; j'ai mes propres enfants ; je n'ai pas besoin d'aimer ceux des autres.

(Il sort.)

LE ROI SKULE, *après un silence.*

L'Islandais est sûrement skalde. Car il exprime la plus profonde vérité de Dieu sans le savoir... Je suis, moi, comme une femme stérile. C'est pourquoi j'aime la pensée royale, enfant de Haakon, je l'aime du plus ardent amour de mon âme. Oh, si je pouvais l'adopter ! Elle mourrait entre mes mains. Qu'est-ce qui vaut le mieux, qu'elle meure entre mes mains, ou qu'elle prenne toute son ampleur entre les siennes? Aurai-je la paix de l'âme, si cela se produit? Puis-je renoncer? Puis-je voir Haakon acquérir une pareille gloire ! Comme tout est mort et vide au dedans de moi,... et autour de moi. Aucun ami... ; l'Islandais !

(Il va à la porte et appelle.)

Le skalde a-t-il quitté le palais?

UN HOMME DE LA TRUSTE, *au dehors.*

Non, seigneur, il est dans l'antichambre et cause avec la garde.

LE ROI SKULE

Alors, dis-lui de venir.

(Il descend vers la table; Jatgejr entre au bout d'un instant.)

Je ne peux pas dormir, Jatgejr ; ce sont toutes les grandes pensées royales qui me tiennent éveillé, vois-tu.

JATGEJR

Il en est des pensées du roi comme de celles du skalde, à ce que je vois. Elles volent le plus haut et grandissent le mieux dans le silence de la nuit.

LE ROI SKULE

C'est ainsi pour le skalde également?

JATGEJR

Oui, seigneur ; aucun poème ne naît à la lumière du jour ; on peut l'écrire au soleil ; mais il se forme aux heures calmes de la nuit.

LE ROI SKULE

Qui t'a donné le don de la douleur, Jatgejr?

JATGEJR

Celle que j'aimais.

LE ROI SKULE

Elle est morte?

JATGEJR

Non, elle m'a trahi.

LE ROI SKULE

Et alors tu es devenu skalde?

JATGEJR

Oui, alors j'ai été skalde.

LE ROI SKULE, *lui saisit le bras.*

Quel don me faut-il, à moi, pour devenir roi?

JATGEJR

Pas celui du doute, car vous ne poseriez pas la question.

LE ROI SKULE

Quel don me faut-il?

JATGEJR

Seigneur, vous êtes roi.

LE ROI SKULE

Crois-tu si sûrement à tout instant que tu es skalde?

JATGEJR, *le regarde un moment sans mot dire, puis demande :*

N'avez-vous jamais aimé?

LE ROI SKULE

Oui, une fois... un bel amour brûlant et criminel.

JATGEJR

Vous avez une épouse.

LE ROI SKULE

Je l'ai prise pour qu'elle me donne des fils.

JATGEJR

Mais vous avez une fille, seigneur,... une fille douce et charmante.

LE ROI SKULE

Si ma fille était un fils, je ne te demanderais pas quel don il me faut.

(Éclatant.)

Il faut que j'aie quelqu'un près de moi qui m'obéisse sans volonté propre,... qui croie inébranlablement en moi, qui me soit attaché dans l'heur et le malheur, qui vive uniquement pour répandre lumière et chaleur sur ma vie, qui meure, si je tombe. Donne-moi un conseil, skalde Jatgejr !

JATGEJR

Achetez-vous un chien, seigneur.

LE ROI SKULE

Un homme ne pourrait pas réaliser cela?

JATGEJR

Il faudrait chercher longtemps un pareil homme .

LE ROI SKULE, *soudainement.*

Veux-tu être pour moi cet homme, Jatgejr? Veux-tu être pour moi un fils ! Tu auras le trône de Norvège en

héritage... tu auras terres et royaume, si tu veux être pour moi un fils, vivre pour l'œuvre de ma vie et croire en moi !

JATGEJR

Et quelle garantie devrais-je fournir, que mon dévouement ne serait pas feint...?

LE ROI SKULE

Renonce à ta vocation ; n'écris plus de poèmes, et je te croirai.

JATGEJR

Non, seigneur, ce serait acheter trop cher la couronne.

LE ROI SKULE

Réfléchis ! Être roi, c'est plus qu'être skalde !

JATGEJR

Pas toujours.

LE ROI SKULE

Tu ne sacrifierais que tes poèmes non composés !

JATGEJR

Les poèmes non composés sont toujours les plus beaux.

LE ROI SKULE

Mais il faut,... il faut que j'aie un homme qui croie en moi ! Un seul ! Oh, je le sens,... si je l'avais, je serais sauvé !

JATGEJR

Croyez en vous-même, et vous êtes sauvé !

PAAL FLIDA, *accourant.*

Roi Skule, défendez-vous maintenant ! Haakon Haakonssön est à Elgjarnæss avec toute sa flotte !

LE ROI SKULE

A Elgjarnæss !... Alors il n'est pas loin !

JATGEJR

Je mets mon armure ! Si des hommes doivent tomber cette nuit, je serai volontiers le premier qui tombera pour vous !

LE ROI SKULE

Toi, qui ne voulais pas vivre pour moi.

JATGEJR

Un homme peut tomber pour l'œuvre de la vie d'un autre ; mais s'il doit continuer à vivre, il faut que ce soit pour son œuvre à lui.

(Il sort.)

PAAL FLIDA, *impatient.*

Qu'ordonnez-vous de faire, seigneur? Les Birkébéniens peuvent être à Oslo dans une heure !

LE ROI SKULE

Le mieux serait que nous puissions nous rendre à la tombe de saint Thomas Becket ; il a soulagé bien des âmes en peine et repenties.

PAAL FLIDA, *plus fort.*

Seigneur, pas de paroles désordonnées maintenant ! Je vous dis que les Birkébéniens sont tout près !

LE ROI SKULE

Que toutes les églises soient ouvertes, nous pourrons nous y réfugier.

PAAL FLIDA

Vous pouvez battre tous vos ennemis d'un seul coup, et vous voulez vous réfugier dans les églises !

LE ROI SKULE

Oui, oui, tiens toutes les églises ouvertes.

PAAL FLIDA

Soyez certain que Haakon violera l'asile de l'église, dès qu'il s'agit des Vaarbelgiens.

LE ROI SKULE

Non, il ne le fera pas ; Dieu le gardera d'un si grand crime ;... Dieu garde toujours Haakon.

PAAL FLIDA, *avec une profonde et douloureuse colère.*

Celui qui entendrait vos paroles, en ce moment, se demanderait : qui est roi en ce pays?

LE ROI SKULE, *sourit tristement.*

Oui, Paal Flida, c'est la grande question : qui est roi en ce pays?

PAAL FLIDA, *suppliant.*

Vous avez l'âme malade, seigneur ; laissez-moi agir pour vous.

LE ROI SKULE

Oui, oui, fais-le.

PAAL FLIDA, *allant pour sortir.*

Je vais d'abord couper tous les ponts.

LE ROI SKULE

Insensé ! Reste !... Couper tous les ponts ! Sais-tu ce que cela signifie? Je l'ai éprouvé ;... garde-t'en bien !

PAAL FLIDA

Que voulez-vous alors, seigneur?

LE ROI SKULE

Je veux parler à Haakon.

PAAL FLIDA

Il vous répondra avec la langue de l'épée !

LE ROI SKULE

Va, va ;... tu apprendras plus tard ma volonté.

PAAL FLIDA

Chaque instant est précieux maintenant !

(Il lui prend la main.)

Roi Skule, coupons tous les ponts, battons-nous comme des loups, et comptons sur le ciel !

LE ROI SKULE, *à voix basse.*

Le ciel ne compte pas sur moi ; je n'ose pas non plus compter sur le ciel.

PAAL FLIDA

La saga des Vargbelgiens n'a pas été longue.

(Il sort au fond.)

LE ROI SKULE

Je suis le maître de cent têtes habiles, de mille bras armés ; mais je n'ai pas pour moi un seul cœur affectueux, confiant. C'est la misère, pour un roi ; ni plus, ni moins.

BAARD BRATTE, *du fond.*

Des gens qui viennent de loin sont là, qui demandent à vous parler, seigneur.

LE ROI SKULE

Qui est-ce?

BAARD BRATTE

Une femme et un prêtre.

LE ROI SKULE

Fais entrer la femme et le prêtre.

(Baard sort; le roi Skule s'assied à droite, songeur; peu après entre une femme vêtue de noir; elle porte manteau ample, capeline et voile épais, qui lui cache le visage; un prêtre l'accompagne et reste debout près de la porte.)

LE ROI SKULE

Qui es-tu?

LA FEMME

Une femme que tu as aimée.

LE ROI SKULE, *branle la tête.*

Il n'est personne qui ait un tel souvenir. Qui es-tu, je te demande?

LA FEMME

Une femme qui t'aime.

LE ROI SKULE

Alors tu es sûrement au nombre des morts.

LA FEMME, *s'approche et dit à voix basse, tendrement.*

Skule Baardssön !

LE ROI SKULE, *se lève avec un cri.*

Ingebjörg !

INJEBJÖRG

Me reconnais-tu maintenant, Skule?

LE ROI SKULE

Ingebjörg... Ingebjörg !

INGEBJÖRG

Oh, laisse-moi te regarder,... te regarder long, longtemps !

(Elle lui prend les mains; un silence.)

Toi si beau, homme aimé et perfide !

LE ROI SKULE

Enlève ce voile ; regarde-moi des mêmes yeux qui étaient autrefois aussi clairs et bleus que le ciel.

INGEBJÖRG

Ces yeux-là ont été un ciel pluvieux depuis vingt ans ; tu ne les reconnaîtrais pas et tu ne les verras plus jamais.

LE ROI SKULE

Mais ta voix est fraîche et douce, et jeune comme alors !

INGEBJÖRG

Je ne m'en suis servie que pour murmurer ton nom, pour graver ta grandeur dans un jeune cœur et pour implorer du Dieu des pécheurs le salut pour nous deux, dont l'amour fut coupable.

LE ROI SKULE

Tu as fait cela?

INGEBJÖRG

J'étais muette, quand je ne prononçais pas sur toi des paroles d'amour ; c'est pourquoi ma voix s'est conservée fraîche et douce et jeune.

LE ROI SKULE

Une vie s'est écoulée depuis. Tous les beaux souvenirs de ce temps-là, je les ai gaspillés et oubliés...

INGEBJÖRG

C'était ton droit.

LE ROI SKULE

Et pendant ce temps-là, toi, Ingebjörg, chaleureuse et fidèle, tu es restée dans la solitude glacée du nord, et tu les as rassemblés et couvés.

INGEBJÖRG

C'était mon bonheur.

LE ROI SKULE

Dire que j'ai pu t'abandonner afin de gagner puissance et richesse ! Si tu avais été comme épouse à mon côté, il m'aurait été plus facile de devenir roi.

INGEBJÖRG

Dieu a été bon pour moi en faisant que cela n'arrivât pas. Une nature comme la mienne avait besoin d'un grand crime pour être éveillée au remords et à la pénitence.

LE ROI SKULE

Et maintenant tu viens...?

INGEBJÖRG

Comme veuve d'Andres Skjaldarband.

LE ROI SKULE

Ton mari est mort?

INGEBJÖRG

En revenant de Jérusalem.

LE ROI SKULE

Il a donc fait pénitence pour le meurtre de Vegard Væradal.

INGEBJÖRG

Ce n'est pas pour cela que mon noble mari a pris la croix.

LE ROI SKULE

Pas pour cela?

INGEBJÖRG

Non ; c'est mon crime dont il a tendrement chargé ses fortes épaules ; c'est ce crime qu'il est allé laver dans les eaux du Jourdain ; c'est ce crime qu'il a payé de son sang.

LE ROI SKULE, *baissant la voix.*

Il a tout su?

INGEBJÖRG

Depuis le commencement. Et l'évêque Nikolas l'a su ; car je me suis confessée à lui ; et il y en avait un troisième

qui l'avait appris, mais comment, je ne me l'explique pas.

LE ROI SKULE

Qui?

INGEBJÖRG

Vegard Væradal.

LE ROI SKULE

Vegard!

INGEBJÖRG

Il a murmuré un propos moqueur à mon sujet dans l'oreille de mon mari ; alors Andres Skjaldarband a tiré son épée et l'a tué sur place.

LE ROI SKULE

Il a défendu, lui, celle que j'ai abandonnée et oubliée... Et pourquoi viens-tu me trouver maintenant?

INGEBJÖRG

Pour t'offrir le dernier sacrifice.

LE ROI SKULE

Que veux-tu dire?

INGEBJORG, *montre le prêtre debout près de la porte.*

Regarde-le!... Peter, mon fils, viens!

LE ROI SKULE

Ton fils...!

INGEBJÖRG

Et le tien, roi Skule!

LE ROI SKULE, *presque avec égarement.*

Ingebjörg!

(Peter s'approche avec une émotion muette et se jette aux genoux de Skule.)

INGEBJÖRG

Prends-le ! Il a été la lumière et la consolation de ma vie pendant vingt ans ;... maintenant tu es roi de Norvège ; il faut que le fils de roi accède à son héritage ; je n'ai plus droit à lui.

LE ROI SKULE, *débordant de joie, le relève.*

Viens sur mon cœur, toi que j'ai si ardemment désiré !

(Il le serre fortement dans ses bras, le lâche, le regarde et le reprend.)

Mon fils ! Mon fils ! J'ai un fils ! Ha, ha, ha ; qui me résistera maintenant !

(Il rejoint Ingebjörg et lui prend la main.)

Et toi, tu me le donnes, Ingebjörg ! Tu ne reprends pas ta parole? Tu me le donnes bien?

INGEBJÖRG

C'est un lourd sacrifice, et je n'aurais pu y consentir si l'évêque Nikolas ne m'avait envoyé mon fils avec une lettre où il m'apprenait la mort d'Andres Skjaldarband. C'est l'évêque qui m'a imposé le lourd sacrifice en réparation de mon péché.

LE ROI SKULE

Ainsi le péché est effacé ; et lui, désormais, est à moi seul ; n'est-ce pas, à moi seul?

INGEBJÖRG

Oui ; mais j'exige de toi une promesse.

LE ROI SKULE

Ciel et terre, demande tout ce que tu voudras !

INGEBJÖRG

Il est pur comme un agneau de Dieu, tel que je te le

remets. C'est une voie périlleuse, celle qui conduit au trône ; que son âme ne soit pas pervertie. Tu m'entends, roi Skule, que l'âme de mon enfant ne soit pas pervertie !

LE ROI SKULE

Je te le promets et te le jure !

INGEBJÖRG, *lui saisit le bras.*

Dès le premier acte où tu verrais que son âme se perd, qu'il meure plutôt.

LE ROI SKULE

Plutôt la mort ! Je le promets et le jure.

INGEBJÖRG

Alors je pars confiante vers le nord, à Haalogaland.

LE ROI SKULE

Oui, tu peux partir avec confiance.

INGEBJÖRG

Je vais m'y repentir et prier, jusqu'à ce que Dieu m'appelle. Et lorsque nous nous retrouverons près de Dieu, il viendra pur et sans tache à sa mère !

LE ROI SKULE

Pur et sans tache !

(Il se tourne vers Peter.)

Que je te regarde ! Oui, ce sont les traits de ta mère et les miens ; tu es celui que j'ai si longtemps appelé de mes vœux.

PETER

Mon père, toi si grand et superbe ; permets que je vive et combatte pour toi ! Que ta cause soit la mienne, et peu

importe quelle est ta cause,... je sais bien que je combattrai pour ce qui est juste !

LE ROI SKULE, *avec un cri de joie.*

Tu crois en moi ! Tu crois en moi !

PETER

Inébranlablement !

LE ROI SKULE

Alors, tout est bien ; alors, je suis sûrement sauvé ! Écoute, tu vas jeter ta robe de prêtre ! l'archevêque te déliera de tes vœux ; il faut que le fils de roi porte l'épée, acquière sans cesse puissance et honneur.

PETER

Avec toi, mon noble père ! Ensemble, nous irons !

LE ROI SKULE, *le serre contre lui.*

Oui, ensemble, nous deux seuls !

INGEBJÖRG, *à part.*

Aimer, tout sacrifier et être oubliée, telle fut ma saga.

(Elle sort doucement au fond.)

LE ROI SKULE

Une grande œuvre royale va maintenant être accomplie en Norvège ! Peter, mon fils, écoute ! Nous éveillerons le peuple entier et l'unirons en un tout ; Trondes et gens du Viken, de Haalogaland et d'Agde, paysans des hautes terres et de Sogn, tous seront comme une grande famille,... tu penses, quelle poussée cela donnera au pays !

PETER

Quelle grande et prodigieuse idée... !

LE ROI SKULE

Tu la comprends?

PETER

Oui... oui !... Nettement... !

LE ROI SKULE

Et tu y crois?

PETER

Oui, oui ; car je crois en toi !

LE ROI SKULE, *emporté.*

Il faut que Haakon Haakonssön tombe !

PETER

Puisque tu le veux, il est juste qu'il tombe.

LE ROI SKULE

Cela coûtera du sang ; mais il n'y a rien à faire à cela.

PETER

Il n'est pas répandu en vain, le sang qui coule pour ta cause.

LE ROI SKULE

Tout le pouvoir sera à toi, quand j'aurai solidement uni le royaume. Tu siégeras sur le trône, la couronne sur ton front, la robe de pourpre aux larges plis sur tes épaules ; tous les hommes du pays s'inclineront devant toi...

(On entend au loin des sons de trompe.)

Ah, qu'est cela !

(Avec un cri.)

L'armée des Birkébéniens ! Qu'est-ce donc que disait Paal Flida...?

(Il court vers le fond.)

PAAL FLIDA, *entre et crie.*

Le moment est venu, roi Skule !

LE ROI SKULE, *hagard.*

Les Birkébéniens ! L'armée du roi Haakon ! Où sont-ils?

PAAL FLIDA

Par milliers ils dévalent d'Ekeberg.

LE ROI SKULE

Sonne aux armes ! Sonne, sonne ! Conseille-moi ; où allons-nous leur faire face?

PAAL FLIDA

Toutes les églises nous sont ouvertes.

LE ROI SKULE

Les Birkébéniens, je te demande... !

PAAL FLIDA

Eux, tous les ponts leur sont ouverts

LE ROI SKULE

Malheureux, qu'as-tu fait !

PAAL FLIDA

Obéi à mon roi.

LE ROI SKULE

Mon fils ! Mon fils ! Malheur à moi ; j'ai perdu ton royaume.

PETER

Non, tu vaincras ! Une pensée royale aussi grande ne meurt pas !

LE ROI SKULE

Tais-toi, tais-toi !

(On entend des sons de trompe plus proches.)

A cheval ; aux armes ! C'est plus que vie et mort d'hommes qui est ici en jeu !

(Il se précipite au fond; les autres suivent.)

UNE RUE A OSLO

(Maisons de bois basses avec auvents des deux côtés. Au fond, le cimetière de Saint-Hallvard, entouré d'un haut mur avec portail. A gauche, au bout du mur, on voit l'église, dont l'entrée principale est ouverte. Il fait encore nuit ; peu après le jour commence à poindre. Le tocsin sonne ; à droite on entend de lointains cris de guerre et un bruit confus.)

LE HÉRAUT DU ROI SKULE, *entre par la droite, sonne la trompe et crie.*

Aux armes ! Aux armes, tous les hommes du roi Skule !

(Il sonne encore et passe; au bout d'un moment on l'entend sonner et crier dans la rue suivante.)

UNE FEMME, *sort à la porte d'une maison à droite.*

Grand Dieu miséricordieux, qu'est-ce que c'est?

UN HOMME DE LA VILLE, *qui est sorti à peine habillé d'une maison de l'autre côté de la rue.*

Les Birkébéniens sont dans la ville ! Skule va payer pour ses méfaits maintenant.

UN DES HOMMES DE SKULE, *entrant d'une rue latérale à gauche, avec quelques autres qui portent des manteaux et des armes sur les bras.*

Où sont les Birkébéniens?

UN AUTRE HOMME DE SKULE, *sortant d'une maison à droite.*

Je ne sais pas !

LE PREMIER

Chut ! Écoutez !... Ils doivent être vers le pont de Geite.

LE SECOND

Eh bien, descendons au pont de Geite !

(Tous se précipitent à droite; un homme de la ville arrive du même côté en courant.)

LE PREMIER HOMME DE LA VILLE

Hé, voisin, d'où venez-vous?

LE SECOND

D'en bas, au bord du Lo ; il y a du vilain par là.

LA FEMME

Saint Olaf et saint Hallvard ! Est-ce que c'est les Birkébéniens, ou bien qui est-ce?

LE SECOND HOMME DE LA VILLE

Oui, certes, c'est les Birkébéniens ; le roi Haakon est avec eux ; toute la flotte accoste aux quais ; mais lui-même a débarqué avec ses meilleurs hommes au ponton d'Ekeberg.

LE PREMIER

Alors, il va se venger des pertes qu'il a subies à Laaka !

LE SECOND

Oui, vous pouvez y compter !

LE PREMIER

Regardez,... voilà déjà que les Vaarbelgiens prennent la fuite !

(Un groupe d'hommes de Skule entrent par la droite, fuyant.)

L'UN DES HOMMES

Dans l'église? On ne peut pas tenir contre les Birkébéniens quand ils vous poussent comme cette nuit !

(Le groupe entre en courant dans l'église et en ferme la porte.)

LE SECOND HOMME DE LA VILLE, *regardant à droite.*

J'aperçois un pavillon tout en bas de la rue ; ce doit être celui du roi Haakon.

LE PREMIER HOMME DE LA VILLE

Voyez, voyez comme les Vaarbelgiens fuient !

(Un nouveau groupe entre par la droite.)

UN HOMME DU GROUPE

Réfugions-nous dans l'église et demandons merci !

(Ils se précipitent vers la porte.)

PLUSIEURS VAARBELGIENS

C est fermé ; c'est fermé !

LE PREMIER

Montons à Martestokke, alors !

UN AUTRE

Où est le roi Skule?

LE PREMIER

Je ne sais pas. En route, je vois le pavillon des Birkébéniens !

(Ils laissent l'église et fuient à gauche.)

(Haakon entre par la droite avec son porte-pavillon, Gregorius Jonssön, Dagfinn Bonde et plusieurs autres.)

DAGFINN BONDE

Écoutez le cri de guerre ! Skule rassemble ses hommes derrière le cimetière.

UN VIEIL HOMME DE LA VILLE, *crie à Haakon de sa galerie :*

Méfiez-vous, cher seigneur ; les Vaarbelgiens sont furieux maintenant qu'ils défendent leurs vies !

HAAKON

C'est toi, vieux Guthorm Erlendssön? Tu t'es battu pour mon père et pour mon grand-père, toi.

L'HOMME DE LA VILLE

Je voudrais bien pouvoir me battre pour vous aussi.

HAAKON

Tu es trop vieux pour ça, et c'est inutile ; les gens viennent à moi de tous les côtés.

DAGFINN BONDE, *montrant du doigt le mur à droite.*

Voilà le pavillon du duc qui arrive !

GREGORIUS JONSSÖN

Le duc lui-même ! Il monte son destrier blanc.

DAGFINN BONDE

Il faut l'empêcher d'échapper par cette porte-là !

HAAKON

Sonne, sonne !

(Le héraut souffle dans la trompe.)

Tu soufflais mieux, gredin, quand tu soufflais pour de l'argent sur le quai de Bergen !

(Le héraut souffle de nouveau, mais plus fort; beaucoup de gens arrivent.)

UN VAARBELGIEN, *entre par la droite, fuyant vers l'église, poursuivi par un Birkébénien.*

Grâce pour la vie !

LE BIRKÉBÉNIEN

Pas même si tu étais assis sur l'autel !

(Il le tue.)

Tu m'as l'air d'avoir un bien beau manteau ; il pourra me servir.

(Il veut prendre le manteau, mais pousse un cri et jette son épée.)

Seigneur roi ! Je ne frapperai plus un coup pour vous !

DAGFINN BONDE

Et tu dis cela en un tel moment !

LE BIRKÉBÉNIEN

Plus un coup !

DAGFINN BONDE, *l'abat.*

Non, tu en seras quitte désormais !

LE BIRKÉBÉNIEN, *montrant le Vaarbelgien mort.*

Je croyais avoir fait assez en tuant mon propre frère.

(Il meurt.)

HAAKON

Son frère !

DAGFINN BONDE

Quoi !

(Il va au cadavre du Vaarbelgien.)

HAAKON

C'est vrai?

DAGFINN BONDE

C'est bien ça.

HAAKON, *ému.*

C'est ici qu'on voit le mieux quelle guerre nous menons. Frère contre frère, père contre fils ;... par Dieu le tout-puissant, il faut que cela finisse !

GREGORIUS JONSSÖN

Voilà le duc qui vient en pleine bataille avec les troupes du jarl Knut !

DAGFINN BONDE

Barrez-lui la porte ici, hommes du roi !

(On aperçoit les combattants de l'autre côté du mur. Les Vaarbelgiens se fraient un chemin vers la gauche en repoussant pas à pas les Birkébéniens. Le roi Skule est sur son destrier blanc, l'épée nue. Peter marche à son côté, il tient la bride du cheval, et de la main gauche lève haut un crucifix. Paal Flida porte le pavillon de Skule, bleu avec un lion d'or debout, sans hache.)

LE ROI SKULE

Massacrez tout ! N'épargnez personne ! Le trône de Norvège a un nouveau prétendant !

LES BIRKÉBÉNIENS

Un nouveau prétendant, dit-il !

HAAKON

Skule Baardssön, partageons le royaume !

LE ROI SKULE

Tout ou rien !

HAAKON

Pensez à la reine, votre fille !

LE ROI SKULE

J'ai un fils, j'ai un fils ! Je ne pense pas à d'autres que lui !

HAAKON

J'ai aussi un fils ;... si je tombe, il aura le royaume !

LE ROI SKULE

Tuez l'enfant royal, n'importe où vous le trouverez ! Tuez-le sur le trône ; tuez-le devant l'autel ; tuez-le, tuez-le dans les bras de la reine !

HAAKON

Tu as prononcé l'arrêt sur toi-même !

LE ROI SKULE, *frappant autour de lui.*

Tuez, massacrez tout ! Le roi Skule a un fils ! Tuez, tuez !

(Le combat s'éloigne dehors vers la gauche.)

GREGORIUS JONSSÖN

Les Vaarbelgiens réussissent à percer !

DAGFINN BONDE

Oui, mais ce n'est que pour fuir.

GREGORIUS JONSSÖN

Oui, par le ciel,... l'autre porte est ouverte ; déjà ils s'enfuient !

DAGFINN BONDE

Il faut remonter à Martestokke.

(Il crie.)

Poursuivez-les, poursuivez-les, jarl Knut ! Vengez-vous des pertes de Laaka !

HAAKON

Vous l'avez entendu ; il a mis mon enfant hors la loi,... mon enfant innocent, roi élu de Norvège après moi !

LES HOMMES DU ROI

Oui, oui, nous l'avons entendu !

HAAKON

Et quel châtiment est édicté pour un tel crime?

LES HOMMES

La mort !

HAAKON

Il devra donc mourir !

(Il lève la main pour prêter serment.)

Je le jure ici ; Skule Baardssön mourra, n'importe où on le trouve sur un sol non consacré.

DAGFINN BONDE

C'est le devoir de tout homme fidèle de le tuer.

UN BIRKÉBÉNIEN, *entrant par la gauche.*

Le duc Skule est en fuite !

LES HOMMES DE LA VILLE

Les Birkébéniens ont vaincu !

HAAKON

Par où?

LE BIRKÉBÉNIEN

Par Martestokke, en direction d'Ejdsvold ; la plupart avaient leurs chevaux tout prêts dans les rues, sans quoi pas un n'aurait échappé vivant.

HAAKON

Dieu soit remercié de nous avoir aidés cette fois encore ! La reine peut maintenant débarquer librement.

GREGORIUS JONSSÖN, *indiquant la droite.*

Elle a déjà débarqué, seigneur ; la voici qui vient.

HAAKON, *à ceux qui sont le plus près de lui.*

Le plus pénible reste à faire ; elle est fille affectueuse ;...

écoutez,... pas un mot à elle sur le danger qui menace l'enfant. Promettez-moi tous, comme un seul homme, de veiller sur le fils de votre roi ; mais qu'elle ne sache rien.

LES HOMMES, *à voix basse.*

Nous le promettons !

MARGRETE, *entre par la droite avec des dames et une suite.*

Haakon, mon mari ! Dieu t'a protégé ; tu as vaincu et tu es sauf.

HAAKON

Oui, j'ai vaincu. Où est l'enfant?

MARGRETE

Sur le vaisseau royal, entre les mains d'hommes sûrs.

HAAKON

Allez-y, quelques-uns.

(Quelques hommes sortent.)

MARGRETE

Haakon, où est... le duc Skule?

HAAKON

Il s'est dirigé vers les Hautes Terres.

MARGRETE

Alors il est au moins vivant !... Mon mari, m'est-il permis de remercier Dieu de ce qu'il est vivant?

HAAKON, *avec une douloureuse lutte intérieure.*

Écoute-moi, Margrete ; tu as été pour moi une épouse fidèle, tu m'as suivi dans l'heur et le malheur, tu m'as témoigné un merveilleux amour ;... il faut à présent que je te cause un grand chagrin ; je ne l'aurais pas voulu ; mais je suis roi, aussi suis-je obligé...

MARGRETE, *anxieuse.*

Il s'agit... du duc?

HAAKON

Oui. Aucun sort ne pourrait m'éprouver plus douloureusement que de devoir vivre ma vie loin de toi ; mais si tu trouves qu'il en doit être ainsi après ce que j'ai à te dire,... s'il te semble que tu n'oserais plus être assise auprès de moi, ni me regarder sans pâlir... Alors, il faut nous séparer,... vivre chacun de son côté,... et je ne t'en voudrai pas.

MARGRETE

Me séparer de toi ! Comment as-tu pu concevoir une pareille idée ! Donne-moi ta main !

HAAKON

Ne la touche pas !... Elle vient de se lever pour un serment...

MARGRETE

Un serment?

HAAKON

Un serment qui scellait irréparablement une condamnation à mort.

MARGRETE, *avec un cri.*

Mon père ! Oh, mon père !

(Elle chancelle; deux des femmes se précipitent pour la soutenir.)

HAAKON

Oui, Margrete,... comme roi j'ai condamné ton père à mort.

MARGRETE

Alors, sûrement, il a commis une pire offense que lorsqu'il a pris le titre de roi.

HAAKON

C'est ce qu'il a fait ;... et si tu trouves, maintenant, que nous devons nous séparer, qu'il en soit ainsi.

MARGRETE, *plus près et avec force.*

Nous ne pouvons pas nous séparer ! Je suis ta femme, rien autre chose au monde que ta femme !

HAAKON

Es-tu assez forte? As-tu entendu et compris tout? J'ai condamné ton père.

MARGRETE

J'ai entendu et compris tout. Tu as condamné mon père.

HAAKON

Tt tu ne demandes pas à savoir quel était son crime?

MARGRETE

Il suffit que toi, tu le connaisses.

HAAKON

Et c'est à mort que je l'ai condamné !

MARGRETE, *s'agenouille devant le roi et lui baise la main.*

Mon mari et haut seigneur, ta justice est équitable.

(Le rideau tombe.)

ACTE V

(Une salle du château royal de Nidaros. La porte d'entrée est à droite ; en avant, du même côté, une fenêtre. A gauche, une porte plus petite. C'est le crépuscule ; Paal Flida, Baard Bratte, et plusieurs des hommes du roi Skule les plus importants sont debout à la fenêtre et regardent en l'air.)

UN HOMME DE LA TRUSTE

Quelle éclat rouge elle a !

UN AUTRE

Elle s'étend sur la moitié du ciel comme une épée flamboyante.

BAARD BRATTE

O saint roi Olaf, que présage un si effroyable signe?

UN VIEUX VAARBELGIEN

Il présage sûrement la mort d'un grand chef.

PAAL FLIDA

La mort de Haakon, bons Vaarbelgiens. Il est dans le fjord avec sa flotte ; nous pouvons le voir arriver en ville ce soir ;... cette fois, c'est à notre tour de vaincre !

BAARD BRATTE

N'y compte pas ; il n'y a pas grand courage dans l'armée à présent.

LE VIEUX VAARBELGIEN

C'est naturel ; depuis la fuite d'Oslo, le roi Skule s'est enfermé, et ne veut ni voir ses hommes ni leur parler.

LE PREMIER HOMME DE LA TRUSTE

Il y a des gens dans la ville qui ne savent s'ils doivent le croire vivant ou mort.

PAAL FLIDA

Il faut que le roi sorte, si malade qu'il soit. Parle-lui, Baard Bratte,... il s'agit du salut de tous.

BAARD BRATTE

Inutile ; je lui ai déjà parlé.

PAAL FLIDA

Alors, j'essaierai moi-même.

(Il va à la porte de gauche et frappe.)

Seigneur roi, il faut que vous preniez en mains le commandement ; ça ne peut plus marcher comme ça.

LE ROI SKULE, *de l'intérieur.*

Je suis malade, Paal Flida.

PAAL FLIDA

Peut-il en être autrement? Vous n'avez rien mangé depuis deux jours ; il faut prendre des forces et vous soigner...

LE ROI SKULE

Je suis malade.

PAAL FLIDA

Par le Tout-Puissant, ça ne fait rien. Le roi Haakon est dans le fjord, et l'on peut s'attendre à le voir ici, à Nidaros, d'un moment à l'autre.

LE ROI SKULE

Battez-le pour moi. Tuez-le, lui et l'enfant royal.

PAAL FLIDA

Il faut que vous y preniez part, seigneur !

LE ROI SKULE

Non, non, non,... le plus sûr pour que vous ayez chance et victoire est que je n'en sois pas.

PETER, *entre par la droite; il est armé en guerre.*

Les gens de la ville s'agitent ; ils s'assemblent en grandes masses devant le château.

BAARD BRATTE

Si le roi ne leur parle pas, ils vont le lâcher au moment décisif.

PETER

Alors il faut qu'il leur parle.

(A la porte de gauche.)

Père, les Trondes, tes hommes les plus fidèles, vont te faire défection, si tu ne relèves leur courage !

LE ROI SKULE

Qu'a dit le skalde?

PETER

Le skalde?

LE ROI SKULE

Le skalde, qui est mort pour ma cause à Oslo. On ne peut donner ce qu'on ne possède pas soi-même, a-t-il dit.

PETER

Alors tu ne peux renoncer au royaume ; car il est à moi après toi.

LE ROI SKULE

Bien, je vais venir !

PAAL FLIDA

Dieu soit loué !

LE ROI SKULE, *paraît à la porte; il est pâle et défait, ses cheveux ont beaucoup grisonné.*

Ne me regardez pas ! Je n'aime pas que vous me regardiez, maintenant que je suis malade !

(Il va vers Peter.)

T'enlever le royaume, dis-tu? Grand Dieu du ciel, qu'est-ce que j'étais en train de faire.

PETER

Pardonne-moi ;... je sais bien que ce que tu fais est ce qu'il y a de mieux à faire.

LE ROI SKULE

Non, non, pas jusqu'ici ;... mais je veux être fort et dispos maintenant,... je veux agir.

GRANDS CRIS, *au dehors à droite.*

Roi Skule ! Roi Skule !

LE ROI SKULE

Qu'y a-t-il?

BAARD BRATTE, *à la fenêtre.*

Les gens de la ville s'ameutent ; toute la cour du palais est pleine de monde ;... il faut que vous leur parliez.

LE ROI SKULE

Est-ce que j'ai l'air d'un roi ; est-ce que je peux parler maintenant !

PETER

Il le faut, mon noble père !

LE ROI SKULE

Eh bien, soit !

(Il va à la fenêtre et écarte le rideau mais le lâche aussitôt et recule épouvanté.)

Voilà l'épée flamboyante qui est encore sur moi !

PETER

Elle présage que l'épée de la victoire est tirée pour toi.

LE ROI SKULE

Oui, si ce n'était que cela.

(Il va à la fenêtre et parle au dehors.)

Trondes, que voulez-vous ;... voici votre roi.

UN HOMME DE LA VILLE, *dehors.*

Sortez de la ville ! Les Birkébéniens vont massacrer et tout brûler, s'ils vous trouvent ici.

LE ROI SKULE

Nous devons tenir tous ensemble. J'ai été pour vous un roi bienveillant ; je ne vous ai demandé que de faibles contributions de guerre.

UNE VOIX D'HOMME, *en bas, parmi la foule.*

Comment appelles-tu, alors, tout le sang qui a coulé à Laaka et à Oslo?

UNE FEMME

Rends-moi mon fiancé !

UN GARÇON

Rends-moi mon père et mon frère !

UNE AUTRE FEMME

Rends-moi mes trois fils, roi Skule !

UN HOMME

Il n'est pas roi ; car il n'a pas prêté serment sur la châsse de saint Olaf !

VOIX NOMBREUSES

Non, non ;... il n'a pas prêté serment sur la châsse. Il n'est pas roi !

LE ROI SKULE, *recule derrière le rideau.*

Pas prêté serment... ! Pas roi !

PAAL FLIDA

C'est fâcheux que la châsse du saint n'ait pas été portée dehors, quand vous avez été élu.

BAARD BRATTE

Si les gens de la ville font défection, nous ne pouvons pas tenir dans Nidaros à la venue des Birkébéniens.

LE ROI SKULE

Et ils feront défection tant que je n'aurai pas prêté serment sur la châsse du saint.

PETER

Eh bien, fais porter la châsse dehors et prête serment maintenant?

PAAL FLIDA, *branlant la tête.*

Comment serait-ce faisable?

PETER

Y a-t-il rien d'impossible quand il s'agit de lui? Fais sonner pour le Thing et fais porter la châsse !

PLUSIEURS DES HOMMES, *reculant.*

Sacrilège !

PETER

Pas sacrilège ;...viens, viens ! Les frères de la croix sont bien disposés pour le roi Skule ; ils consentiront...

PAAL FLIDA

Ils ne consentiront pas ; ils n'oseront pas à cause de l'archevêque.

PETER

Êtes-vous hommes du roi, vous qui ne voulez pas aider, en un cas de si grande importance ! Soit, il en est d'autres en bas, qui auront meilleure volonté. Mon père et roi, les frères de la croix consentiront ; je prierai, je supplierai ; fais sonner pour le Thing ; tu porteras ton titre de roi à bon droit.

(Il sort à droite en courant.)

LE ROI SKULE, *rayonnant de joie.*

L'avez-vous vu ! Avez-vous vu mon superbe fils ! Comme ses yeux brillaient ! Oui, tous, nous combattrons et nous vaincrons. Les forces des Birkébéniens sont-elles grandes?

PAAL FLIDA

Pas plus qu'il ne faut pour en venir à bout, si seulement les gens de la ville tiennent pour nous.

LE ROI SKULE

Ils tiendront avec nous. Il faut maintenant nous unir tous et en finir avec cette guerre effroyable. Ne voyez-vous pas que le ciel même nous ordonne d'en finir? Le ciel est irrité contre toute la Norvège à cause de la besogne qu'on y fait depuis si longtemps. Une épée flamboyante se dresse là-haut, et brille chaque nuit ; des femmes tombent par terre et enfantent dans les églises ; un désespoir se répand

parmi prêtres et moines, qui parcourent les rues en criant que le dernier jour est arrivé. Oui, par le Tout-Puissant, il faut que cela finisse d'un seul coup !

PAAL FLIDA

Qu'ordonnez-vous de faire?

LE ROI SKULE

Tous les ponts doivent être coupés.

PAAL FLIDA

Va, et fais couper tous les ponts.

(Un des hommes de la suite sort à droite.)

LE ROI SKULE

Que tous les hommes s'assemblent à l'embouchure du fleuve ; pas un Birkébénien ne doit entrer à Nidaros.

PAAL FLIDA

Bien parlé, roi.

LE ROI SKULE

Quand la châsse du saint sera portée dehors, on sonnera pour le Thing. Armée et gens de la ville seront convoqués ensemble.

PAAL FLIDA, *à l'un des hommes.*

Sors, et fais sonner le héraut par les rues.

(L'homme sort.)

LE ROI SKULE, *parle à la foule par la fenêtre.*

Attachez-vous à moi, vous qui souffrez et gémissez. Paix et félicité vont revenir dans le pays, comme aux premiers beaux jours de Haakon, où le blé donnait deux récoltes chaque année. Attachez-vous à moi, ayez confiance en moi et croyez en moi ; j'en ai un extrême besoin ; je

verserai mon sang, je tomberai pour vous, s'il le faut ; mais ne m'abandonnez pas et ne doutez pas... !

(On entend parmi la foule de grands cris, comme d'épouvante.)

Qu'est-ce qu'il y a?

UNE VOIX FURIEUSE

Faites pénitence, faites pénitence !

BAARD BRATTE, *regarde dehors.*

Un prêtre possédé du diable !

PAAL FLIDA

Il déchire sa robe en lambeaux et se frappe à coups de fouet.

LA VOIX

Faites pénitence, faites pénitence ; le dernier jour est arrivé !

VOIX NOMBREUSES

Fuyons, fuyons ! Malheur à Nidaros ! Quel acte inexpiable !

LE ROI SKULE

Qu'est-il arrivé?

BAARD BRATTE

Tous s'enfuient, tous reculent, comme si une bête sauvage était venue parmi eux.

LE ROI SKULE

Oui, tous s'enfuient...

(Avec un cri de joie.)

Ha, peu importe ;... nous sommes sauvés ;... voyez, voyez,... la châsse du roi Olaf est au milieu de la cour du palais !

PAAL FLIDA

La châsse du roi Olaf !

BAARD BRATTE

Oui, par le ciel,... la voilà !

LE ROI SKULE

Les frères de la croix me sont fidèles ; jamais ils n'ont accompli jusqu'ici aussi bonne action !

PAAL FLIDA

Écoutez ; la trompe appelle au Thing.

LE ROI SKULE

Maintenant je vais prêter serment selon les formes.

PETER, *entrant par la droite.*

Mets le manteau royal ; la châsse du saint est sortie maintenant.

LE ROI SKULE

Tu as sauvé le royaume pour toi et moi ; et nous remercierons dix fois les pieux frères de la croix d'avoir consenti.

PETER

Les frères de la croix, mon père ;... tu n'as à les remercier de rien.

LE ROI SKULE

Ce n'est pas eux qui t'ont aidé?

PETER

Ils ont prononcé l'interdit sur quiconque oserait toucher la sainte relique.

LE ROI SKULE

Alors, l'archevêque ! Il a donc enfin consenti.

PETER

L'archevêque a prononcé une pire excommunication que les frères de la croix.

LE ROI SKULE

Oh ! je vois alors que j'ai encore des fidèles. Vous étiez ici craintifs, et vous reculiez, vous qui devriez m'être le plus dévoués,... et c'est en bas, dans la foule, que j'ai ceux qui ont osé se charger d'un tel crime en ma faveur.

PETER

Tu n'as pas un seul fidèle qui ait osé se charger du crime.

LE ROI SKULE

Dieu tout-puissant, est-ce un miracle, alors ;... qui a sorti la relique?

PETER

Moi, mon père !

LE ROI SKULE, *avec un cri.*

Toi !

LES HOMMES, *reculent.*

Sacrilège !

(Paal Flida, Baard Bratte et deux autres sortent.)

PETER

Il fallait que ce fût fait. On ne peut compter sur la fidélité d'aucun homme avant que tu sois proclamé dans les formes. J'ai prié, j'ai supplié les frères de la croix, vainement. Alors j'ai forcé la porte de l'église ; personne n'a osé me suivre. J'ai sauté sur le grand autel, j'ai saisi la poignée, et j'ai buté mes genoux ; une force mystérieuse semblait me donner des forces plus qu'humaines. La châsse bougea, je la tirai à moi jusqu'au plancher de l'église, pendant que

l'excommunication grondait comme un orage en haut sous les voûtes ; je sortis la châsse de l'église, tout le monde fuyait et s'écartait de moi ; lorsque je fus arrivé dans la cour du palais, la poignée s'est brisée ; la voilà !

(Il la tient en l'air.)

LE ROI SKULE. *à voix basse, épouvanté.*

Sacrilège !

PETER

Pour toi ; pour ta grande pensée royale ! Mais tu effaceras le crime ; tout ce qui est mauvais, tu l'effaceras. Paix et félicité viendront avec toi ; un jour resplendissant se lèvera sur le pays ;... qu'importe, alors, qu'une nuit d'orage l'ait précédé ?

LE ROI SKULE

Tu portais comme une auréole sur ta tête, lorsque ta mère est venue avec toi ;... et maintenant il me semble y voir fulminer l'excommunication.

PETER

Père, père, ne pense pas à moi ; ne crains rien à mon sujet. C'est ta volonté que j'ai accomplie,... comment cela peut-il m'être compté à charge !

LE ROI SKULE

Je voulais avoir ta foi en moi, et ta foi est devenue un péché.

PETER, *hagard.*

Pour toi, pour toi ! C'est pourquoi Dieu ne peut que l'absoudre !

LE ROI SKULE

Pur et innocent, je l'ai promis à Ingebjörg,... et il brave le ciel !

PAAL FLIDA, *entrant.*

C'est un tumulte général ! L'acte épouvantable a frappé tes gens de terreur ; ils s'enfuient dans les églises.

LE ROI SKULE

Qu'ils en sortent, il le faut !

BAARD BRATTE, *entrant.*

Les gens de la ville se sont soulevés contre vous ; ils tuent les Vaarbelgiens partout dans les rues et dans les maisons, n'importe où ils les trouvent !

UN HOMME

Les Birkébéniens arrivent maintenant dans le fleuve !

LE ROI SKULE

Sonnez le rassemblement. Nul ne doit me trahir en ce moment.

PAAL FLIDA

Impossible ; l'effroi les a paralysés.

LE ROI SKULE, *désespéré.*

Mais je ne peux pas périr maintenant. Il ne faut pas que mon fils meure en état de péché mortel !

PETER

Ne pense pas à moi ; c'est de toi seul qu'il s'agit. Allons gagner le nord ; dans l'Indherred, tout le monde est fidèle !

LE ROI SKULE

Oui, fuyons ! Me suive qui veut sauver sa vie !

BAARD BRATTE

Par où?

LE ROI SKULE

Par le pont !

PAAL FLIDA

Tous les ponts sont coupés, seigneur.

LE ROI SKULE

Coupés !... Tous les ponts coupés, dis-tu?

PAAL FLIDA

Vous auriez dû les couper à Oslo, alors vous auriez pu les laisser ouverts à Nidaros.

LE ROI SKULE

Passons le fleuve quand même ;... Il y va de vie et de salut ! Fuyons ! Fuyons !

(Lui et Peter sortent à gauche en courant.)

BAARD BRATTE

Oui, plutôt cela qu'être tué par les gens de la ville et les Birkébéniens.

PAAL FLIDA

Eh bien, fuyons, au nom de Dieu.

(Tous sortent et suivent Skule.)

(La salle reste vide un court moment; on entend un bruit lointain et confus qui monte des rues; puis un groupe de gens de la ville armés se précipitent par la porte de droite.)

UN HOMME DE LA VILLE

Ici ! C'est ici qu'il doit être.

UN AUTRE

Tue-le !

PLUSIEURS

Tuez le sacrilège aussi !

L'UN D'EUX

Avancez avec précaution ; ils mordent.

LE PREMIER

Pas de danger ; les Birkébéniens montent déjà la rue.

UN HOMME DE LA VILLE, *entrant.*

Trop tard ;... le roi Skule s'est enfui.

PLUSIEURS

Où?

CELUI QUI VIENT D'ENTRER

Dans l'une des églises, je pense ; elles sont pleines de Vaarbelgiens.

LE PREMIER

Eh bien, cherchons-le ; le roi Haakon donnera forte récompense à qui tuera Skule.

UN AUTRE

Voilà les Birkébéniens.

UN TROISIÈME

Le roi Haakon lui-même,

BEAUCOUP D'HOMMES DU GROUPE, *criant.*

Vive le roi Haakon Haakonssön !

HAAKON, *entre par la droite, suivi de Gregorius Jonssön, Dagfinn Bonde et une foule d'autres.*

Oui, vous voilà tout soumis, Trandes ! Assez longtemps vous m'avez résisté.

LE PREMIER HOMME DE LA VILLE, *à genoux.*

Grâce, seigneur ; Skule Baardssön était si dur pour nous.

UN AUTRE, *également à genoux.*

Il nous a contraints, sans quoi nous ne l'aurions jamais suivi.

LE PREMIER

Il prenait nos biens, et nous obligeait à nous battre pour sa cause indigne.

LE SECOND

Hélas, noble seigneur, il a été un fléau pour ses amis comme pour ses ennemis.

VOIX NOMBREUSES

Oui, oui,... Skule Baardssön a été un fléau pour tout le pays.

DAGFINN BONDE

Voilà le mot qui pourrait bien être le vrai.

HAAKON

Bien ; à vous, gens de la ville, je parlerai plus tard ; mon intention est de punir sévèrement les abus commis. Mais j'ai ici d'abord un autre souci. Quelqu'un sait-il où est Skule Baardssön ?

PLUSIEURS

Dans l'une des églises, seigneur.

HAAKON

En êtes-vous bien sûrs?

LES GENS DE LA VILLE

Oui, tous les Vaarbelgiens y sont.

HAAKON, *bas à Dagfinn Bonde.*

Il faut qu'on le trouve ; fais garder toutes les églises de la ville.

DAGFINN BONDE

Et si on le trouve, il faudra le tuer sans désemparer.

HAAKON, *à voix basse.*

Le tuer? Dagfinn, Dagfinn, combien cela me paraît pénible.

DAGFINN BONDE

Seigneur, vous l'avez juré solennellement à Oslo.

HAAKON

Et dans le pays, tout le monde exigera sa mort.

(Il se tourne vers Gregorius Jonssön sans que les autres puissent l'entendre.)

Va ; tu as été son ami ; cherche-le, et fais-lui quitter le pays.

GREGORIUS JONSSÖN, *enchanté.*

Vous le voulez, seigneur?

HAAKON

Pour ma douce et charmante femme.

GREGORIUS JONSSÖN

Mais s'il ne se sauve pas ; s'il ne veut ou ne peut pas?

HAAKON

Alors, au nom de Dieu, je ne peux pas non plus le sauver ; alors, ma parole royale doit rester en vigueur. Va !

GREGORIUS JONSSÖN

J'irai, et ferai de mon mieux. Le ciel veuille que cela réussisse.

(Il sort à droite.)

HAAKON

Toi, Dagfinn Bonde, descends avec des hommes sûrs

au vaisseau royal; vous conduirez la reine et l'enfant au couvent d'Elgesæter.

DAGFINN BONDE

Seigneur, vous croyez qu'elle y sera en sécurité?

HAAKON

Nulle part elle ne sera mieux à l'abri. Les Vaarbelgiens se sont enfermés dans les églises, et elle a tant demandé d'aller à Elgesæter ; sa mère y est.

DAGFINN BONDE

Oui, je sais bien.

HAAKON

Présente à la reine mon salut affectueux, et salue aussi Mme Ragnhild. Tu peux leur dire qu'aussitôt que les Vaarbelgiens seront tombés à genoux et auront obtenu leur grâce, toutes les cloches de Nidaros sonneront, pour proclamer que le pays a recouvré la paix... Vous, bourgeois, vous comparaîtrez devant moi demain, et serez punis, chacun selon ses actes.

(Il sort avec ses hommes.)

PREMIER BOURGEOIS

Gare à nous, demain !

SECOND BOURGEOIS

Nous aurons un grand règlement de comptes.

LE PREMIER

Nous qui avons été si longtemps contre Haakon,... qui avons pris part à l'acclamation de Skule, quand il s'est fait roi.

LE SECOND

Qui avons donné à Skule navires et contributions de

guerre,... qui avons acheté tous les biens dont il a spolié les prévôts de Haakon.

LE PREMIER

Oui, gare à nous, demain !

UN BOURGEOIS, *accourant par la gauche.*

Où est Haakon? Où est le roi?

LE PREMIER BOURGEOIS

Que lui veux-tu?

LE NOUVEL ARRIVANT

Lui apporter une grande, une importante nouvelle.

PLUSIEURS

Laquelle?

LE NOUVEL ARRIVANT

Je ne la dirai pas à d'autre qu'au roi.

PLUSIEURS

Si, dis-la, dis-la !

LE NOUVEL ARRIVANT

Skule Baardssön est en fuite vers le couvent d'Elgesæter.

LE PREMIER BOURGEOIS

Impossible ! Il est dans une des églises.

LE NOUVEL ARRIVANT

Non, non ; lui et le fils ont passé le fleuve dans une barque.

LE PREMIER BOURGEOIS

Ha, alors nous pouvons échapper à la colère de Haakon.

LE SECOND

Oui, allons tout de suite lui dire où est Skule.

LE PREMIER

Non, mieux que ça, nous ne disons rien, mais nous montons nous-mêmes à Elgesæter et nous tuons Skule.

LE SECOND

Oui, oui,... faisons cela !

UN TROISIÈME

Mais n'était-il pas accompagné de nombreux Vaarbelgiens, quand il a passé le fleuve?

LE NOUVEL ARRIVANT

Non, il n'y avait que peu d'hommes dans la barque.

LE PREMIER BOURGEOIS

Nous nous armons le mieux que nous pouvons. Oh, les bourgeois sont sauvés maintenant ! Ne dites à personne ce que nous allons faire ; nous sommes assez nombreux,... et en route pour Elgesæter.

TOUS, *baissant la voix.*

Oui, en route pour Elgesæter !

(Ils sortent rapidement, mais sans bruit, par la gauche.)

(Forêt de sapins sur les hauteurs près de Nidaros. Clair de lune ; mais la nuit est brumeuse, en sorte que le fond est assez indistinct, et par moments, presque pas visible. Çà et là des troncs d'arbres et de grosses pierres. Le roi Skule, Paal Flida, Baard Bratte et plusieurs Vaarbelgiens entrent par la forêt à gauche.)

PETER

Viens ici te reposer, mon père !

LE ROI SKULE

Oui, du repos, du repos.

(Il s'affaisse sur une pierre.)

PETER

Comment te sens-tu?

LE ROI SKULE

J'ai faim ! Je suis malade, malade ! Je vois les ombres d'hommes morts !

PETER, *bondit.*

Aidez-moi,... du pain pour le roi.

BAARD BRATTE

Ici, tout le monde est roi ; car la vie est en jeu. Lève-toi, Skule Baardssön, si tu es roi, ne reste pas là et gouverne le pays.

PETER

Si tu te moques de mon père, je te tue !

BAARD BRATTE

Je serai tué quand même ; le roi Haakon ne me fera jamais grâce ; car j'étais un de ses prévôts et je l'ai trahi pour Skule. Trouve quelque chose qui puisse nous sauver ! Il n'y a pas d'action si désespérée que je n'ose l'entreprendre à présent.

UN VAARBÆLGIEN

Si seulement nous pouvions parvenir au couvent de Halm.

PAAL FLIDA

Elgesæter vaut mieux.

BAARD BRATTE, *s'écrie soudain :*

Le mieux, c'est de descendre au vaisseau de Haakon et d'enlever l'enfant royal.

PAAL FLIDA

Es-tu fou !

BAARD BRATTE

Non, non, c'est le seul moyen de nous sauver, et c'est facile à faire. Les Birkébéniens visitent toutes les maisons et montent la garde devant les églises ; ils ne croient pas qu'aucun de nous ait pu s'enfuir, puisque tous les ponts étaient coupés. Il est impossible qu'il y ait grand équipage à bord des vaisseaux ; si nous avons l'héritier présomptif en notre pouvoir, Haakon sera obligé de pactiser avec nous, sinon, son fils mourra avec nous. Qui veut en être et sauver sa vie?

PAAL FLIDA

Pas moi, s'il faut la sauver de la sorte.

PLUSIEURS

Pas moi ! Pas moi !

PETER

Ha, mais si c'était le salut pour mon père... !

BAARD BRATTE

Si tu veux en être, viens. Je descends à Hlade ; c'est là qu'est la troupe que nous avons rencontrée au pied de la colline ; ce sont les plus fougueux casse-cou de tous les Vaarbelgiens ; ils avaient traversé le fleuve à la nage, car ils savaient qu'ils n'auraient pas obtenu merci dans les églises. Ces gaillards-là oseront bien aborder le vaisseau royal, eux ! Qui de vous veut en être?

QUELQUES-UNS

Moi, moi !

PETER

Moi peut-être aussi ; mais il faut que je sache d'abord mon père à l'abri.

BAARD BRATTE

Avant le point du jour, nous remontons le fleuve. Venez, il y a ici un raccourci qui descend à Hlade.

(Lui et quelques autres sortent à droite.)

PETER, *à Paal Flida*

Ne dis rien de ceci à mon père ; il a, cette nuit, l'âme malade, il faut que nous agissions pour lui. L'entreprise de Baard Bratte renferme le salut ; avant l'aube, l'enfant royal sera entre nos mains.

PAAL FLIDA

Pour être tué, à ce que je pense. Ne voyez-vous pas que c'est un péché...

PETER

Ça ne peut pas être un péché ; car mon père l'a condamné à mort à Oslo. Il faut le mettre hors de cause, en tout cas ; il gêne mon père ;... mon père a une grande pensée royale à réaliser ; peu importe qui ou combien de gens périront pour elle.

PAAL FLIDA

Néfaste a été le jour où vous avez appris que vous étiez le fils du roi Skule.

(Il écoute.)

Chut ;... jetez-vous par terre, à plat ; des gens viennent.

(Tous se jettent par terre derrière des pierres et des troncs d'arbres; un cortège de gens partie à cheval, partie à pied est aperçu vaguement à travers la brume entre les arbres; il vient de gauche et sort à droite.)

PETER

C'est la reine.

PAAL FLIDA

Oui, oui ; elle cause avec Dagfinn Bonde. Chut !

PETER

Ils vont à Elgesæter. L'enfant royal est avec eux !

PAAL FLIDA

Et les dames de la reine.

PETER

Mais quatre hommes seulement ! Debout, debout, roi Skule,... ton royaume est sauvé maintenant !

LE ROI SKULE

Mon royaume? Il est sombre,... comme celui de l'ange qui s'est révolté contre Dieu.

(Un groupe de frères de la Croix entre par la droite.)

UN FRÈRE DE LA CROIX

Qui parle là? Des hommes du roi Skule?

PAAL FLIDA

Le roi Skule lui-même.

LE FRÈRE *à Skule.*

Dieu soit loué de ce que nous vous avons trouvé, cher seigneur ! Nous avons appris par des bourgeois de la ville que vous aviez pris le chemin de ces collines, et nous sommes aussi peu en sécurité à Nidaros que vous-même...

PETER

Vous auriez mérité la mort, vous qui avez refusé la châsse de saint Olaf.

LE FRÈRE

L'archevêque l'a défendu ; mais nous servirons volon-

tiers quand même le roi Skule ; nous avons toujours tenu pour lui. Nous avons apporté ici des robes de moines pour vous et les hommes ! Mettez-les, vous pourrez ainsi aisément vous introduire dans un des couvents, et vous pourrez essayer d'obtenir grâce de Haakon.

LE ROI SKULE

Oui, donnez-moi une robe de moine ; moi et mon fils, il faut que nous soyons sur terre consacrée. Je veux me rendre à Elgesæter.

PETER, *bas à Paal Flida.*

Veille à ce que mon père y arrive en sécurité...

PAAL FLIDA

Ne vous rappelez-vous pas qu'il y a des Birkébéniens à Elgesæter?

PETER

Quatre hommes seulement ; vous en aurez facilement raison, et dans les murs du couvent, ils ne se risqueront pas à vous toucher. Je vais chercher Baard Bratte.

PAAL FLIDA

Renoncez à cette idée !

PETER

Ce n'est pas sur le vaisseau royal, mais à Elgesæter, que les hors la loi sauveront le royaume pour mon père !

(Il sort rapidement à droite.)

UN VAARBELGIEN, *chuchotant à un autre.*

Vas-tu à Elgesæter avec Skule?

L'AUTRE

Chut ; non ; il y a des Birkébéniens.

LE PREMIER

Je n'y vais pas non plus ; mais ne dis rien aux autres.

LE FRÈRE

Et maintenant partons, deux par deux,... un homme de guerre et un frère de la Croix...

UN AUTRE FRÈRE, *assis sur un tronc d'arbre derrière les autres.*

Je prends le roi Skule.

LE ROI SKULE

Tu connais le chemin?

LE FRÈRE

La grande voie.

LE PREMIER FRÈRE

Dépêchez-vous ; dispersons-nous par divers sentiers, pour nous retrouver à la porte du couvent.

(Ils sortent à droite entre les arbres; le brouillard se dissipe et la comète se montre rouge et brillante dans l'air nébuleux.)

LE ROI SKULE

Peter, mon fils... !

(Il recule.)

Ha, voilà l'épée flamboyante au ciel !

LE FRÈRE, *assis derrière lui sur le tronc d'arbre.*

Et moi, je suis ici !

LE ROI SKULE

Qui es-tu?

LE FRÈRE

Une vieille connaissance.

LE ROI SKULE

Je n'ai jamais vu homme plus pâle.

LE FRÈRE

Mais tu ne me connais pas.

LE ROI SKULE

C'est toi qui me conduiras à Elgesæter.

LE FRÈRE

C'est moi qui te conduirai au trône royal.

LE ROI SKULE

Tu le peux?

LE FRÈRE

Je le peux, si toi-même le veux.

LE ROI SKULE

Et par quel moyen?

LE FRÈRE

Par le moyen que j'ai déjà employé;... je te mènerai sur une haute montagne et te montrerai toute la splendeur de la terre.

LE ROI SKULE

J'ai déjà vu toute la splendeur de la terre dans des rêves tentateurs.

LE FRÈRE

C'est moi qui t'ai donné ces rêves-là.

LE ROI SKULE

Qui es-tu?

LE FRÈRE

L'envoyé du plus ancien prétendant à la couronne du monde.

LE ROI SKULE

Du plus ancien prétendant à la couronne du monde?

LE FRÈRE

Du premier jarl qui s'est dressé contre le plus grand royaume, et qui a lui-même fondé un royaume qui durera au delà du jugement dernier !

LE ROI SKULE, *criant.*

L'évêque Nikolas !

LE FRÈRE, *se lève.*

Ah, tu me reconnais? On s'est connus déjà ;...
c'est à cause de toi que je suis revenu.
Sur le même vaisseau, poussés par mêmes vents,
nous avons navigué des jours et des années.
Quand nous nous sommes séparés, j'avais grand'peur ;
c'était par une nuit d'orage menaçant ;
un autour enfonçait dans mon âme ses serres ;
j'ai demandé des sons de cloches et des messes,
j'ai acheté des chants et prières de moines,
quand je payais pour sept ils en disaient quatorze,
et pourtant je n'ai pu me glisser dans la porte.

LE ROI SKULE

Et maintenant, c'est d'en bas que tu viens...?

LE FRÈRE

Oui, me voici venu du royaume d'en bas,
du royaume qu'on peint de couleurs si affreuses.
On n'y est pas tellement mal, tu peux m'en croire ;
la terrible chaleur est fort bien supportable.

LE ROI SKULE

Et tu as appris l'art des vers, à ce que j'entends, vieux chef des Bagles !

LE FRÈRE

L'art des vers? Oui, et du latin, en quantité !
Tu t'en souviens, je n'étais pas bon latiniste ;
je doute, maintenant, qu'on en trouve un plus fort.
Là, en bas, pour atteindre un poste convenable,
et presque pour pouvoir seulement y entrer,
apprendre le latin est quasi nécessaire.
Et l'on doit faire des progrès, quand tous les jours,
à table, on est assis avec de tels savants,
cinquante, qui, sur terre, étaient appelés papes,
et cinq cents cardinaux et six mille poètes.

LE ROI SKULE

Salue ton maître et remercie-le pour sa bonne amitié. Tu peux lui dire qu'il est le seul roi qui donne son appui à Skule premier de Norvège !

LE FRÈRE

Roi Skule, écoute bien pourquoi je suis ici.
Il a beaucoup de serviteurs, le chef d'en bas,
chacun doit s'occuper d'une région du monde ;
mon rôle est en Norvège, où je connais les aîtres.
Or, Haakon Haakonssön n'est pas du tout notre homme,
et nous ne l'aimons pas, il nous est tout contraire ;
il faut donc qu'il périsse, et toi, que tu gouvernes
et portes seul, enfin, la précieuse couronne.

LE ROI SKULE

Oui, donne-moi la couronne ! Une fois que je l'aurai, je saurai bien m'arranger pour racheter mon indépendance.

LE FRÈRE

Oui, nous pourrons toujours en parler par la suite.
Cette nuit, il s'agit d'utiliser le temps.
L'enfant du roi Haakon dort à Elgesæter ;...
tu n'as donc qu'à le prendre aux filets de la mort,
tout obstacle n'est plus qu'un flocon qui s'envole,
tu deviens alors roi, tu as enfin vaincu !

LE ROI SKULE

Es-tu tellement sûr qu'alors j'aurai vaincu !

LE FRÈRE

En Norvège, chacun soupire après la paix ;
il faut un héritier présomptif près d'un roi,
un fils, un successeur au royaume du père ;
car le peuple est très las de ces cent ans de guerres.
Roi Skule, lève-toi, la nuit est décisive ;
maintenant ou jamais, tu abats l'ennemi !
Tiens, vois comme le ciel s'éclaire vers le nord,
vois comme le brouillard se dissipe là-bas,...
silencieusement les vaisseaux se rassemblent,...
et entends le bruit sourd des pas frappant la terre !
Tu auras tout, tu n'as qu'à dire un mot qui lie,
des milliers de guerriers prêts à l'assaut, sur terre,
des milliers de vaisseaux éclatants dans le fjord !

LE ROI SKULE

Eh bien, dis le mot !

LE FRÈRE

Pour te placer en haut de l'échelle du monde,
tu n'auras qu'à céder à ton propre désir ;
tu auras le royaume avec châteaux et villes,
si ton fils après toi devient roi de Norvège !

LE ROI SKULE, *lève la main, comme pour prêter serment.*

Mon fils sera...

(Il s'arrête soudain et s'écrie, épouvanté.)

Le sacrilège ! A lui tout le pouvoir ! Ha, je te comprends maintenant ;... tu veux la perte de son âme ! Arrière ! Va-t'en !

(Il tend les bras vers le ciel.)

Et aie pitié de moi, toi vers qui je crie au secours dans ma suprême détresse !

(Il tombe à terre.)

LE FRÈRE

Malédiction ! quand tout allait pourtant si bien... ;
et quand je me croyais si sûr de le tenir ;
mais le ciel m'a joué ici un joli tour
que je ne savais pas,... et c'est partie perdue.
Enfin, soit ; je n'ai pas besoin de me presser ;
il est en marche, le *perpetuum mobile;*
j'ai pouvoir reconnu pour des générations ;
un pouvoir sur tous ceux qui renient la lumière ;
en Norvège, c'est moi qui les dirigerai,
même si mon pouvoir est pour eux une énigme !

(Il s'éloigne un peu.)

Si les Norvégiens s'en vont à leur besogne
hésitants, indécis, sans savoir où ils vont,
les cœurs ratatinés, les esprits rétrécis,
pas plus fermes qu'osiers balancés par le vent,...
s'ils peuvent s'accorder seulement sur ceci,
qu'il faut détruire et lapider toute grandeur,...
hisser comme drapeau des chiffons de bassesse,
s'ils mettent leur honneur dans la fuite et la chute,...

c'est que l'évêque Nikolas s'est mis à l'œuvre, l'évêque baglérien qui remplit sa mission !

(Il disparait dans le brouillard entre les arbres.)

LE ROI SKULE, *au bout d'un moment, se relève à demi, et regarde autour de lui.*

Où est-il, l'être noir?

(Il se lève d'un bond.)

Guide, guide, où es-tu? Disparu !... Peu importe ; maintenant je connais mon chemin moi-même, vers Elgesæter et aussi au delà.

(Il sort à droite.)

La cour du couvent d'Elgesæter.

(A gauche, la chapelle, dont l'entrée donne sur la cour ; les fenêtres en sont éclairées. Le long du côté opposé de la cour du couvent, quelques bâtiments bas ; au fond, le mur du couvent avec une porte solide qui est verrouillée. Nuit de clair de lune. Trois chefs birkébéniens se tiennent près de la porte ; Margrete, Mme Ragnhild et Dagfinn Bonde sortent de la chapelle.)

MADAME RAGNHILD, *à demi hors d'elle.*

Le roi Skule a dû s'enfuir dans l'église, dis-tu ! Lui, lui, en fuite, implorant la paix devant l'autel, suppliant pour sa vie peut-être... oh non, non, il n'a pas fait cela ; mais Dieu vous punira, vous qui avez osé laisser les choses en venir là.

MARGRETE

Ma bonne mère chérie, modère-toi ; tu ne sais pas ce que tu dis ; c'est ton chagrin qui parle.

MADAME RAGNHILD

Écoutez, Birkébéniens ! C'est Haakon Haakonssön qui

devrait être au pied de l'autel et implorer du roi Skule vie et paix !

UN BIRKÉBÉNIEN

Il ne convient pas à des hommes fidèles d'écouter de telles paroles.

MARGRETE

Respectez la douleur d'une épouse !

MADAME RAGNHILD

Le roi Skule condamné ! Méfiez-vous, méfiez-vous tous, quand il aura de nouveau le pouvoir.

DAGFINN BONDE

Il ne l'aura plus jamais, madame Ragnhild.

MARGRETE

Taisez-vous, taisez-vous !

MADAME RAGNHILD

Crois-tu que Haakon Haakonssön ose faire exécuter la sentence, s'il fait le roi prisonnier.

DAGFINN BONDE

Le roi Haakon sait lui-même le mieux si un serment royal peut être violé.

MADAME RAGNHILD, *à Margrete.*

Et tu as donné foi et amour à un pareil bourreau ! Es-tu la fille de ton père ! Puisse le châtiment te... ! Va-t'en, va-t'en !

MARGRETE

Bénie soit ta bouche, bien que tu me maudisses.

MADAME RAGNHILD

Il faut que je descende à Nidaros, que j'entre dans

l'église et trouve le roi Skule. Il m'a renvoyée lorsqu'il était dans la prospérité ; d'ailleurs, il n'avait alors pas besoin de moi ;... maintenant il ne se fâchera pas si je viens. Ouvrez-moi la porte, laissez-moi aller à Nidaros !

MARGRETE

Ma mère, au nom du Dieu de miséricorde...

(On frappe fort à la porte du couvent.)

DAGFINN BONDE

Qui frappe?

LE ROI SKULE, *dehors.*

Un roi.

DAGFINN BONDE

Skule Baardssön !

MADAME RAGNHILD

Le roi Skule !

MARGRETE

Mon père !

LE ROI SKULE

Ouvrez, ouvrez !

DAGFINN BONDE

Ici l'on n'ouvre pas aux gens hors la loi.

LE ROI SKULE

C'est un roi qui frappe, dis-je ; un roi qui n'a pas de toit pour sa tête ; un roi qui a besoin d'un sol consacré pour être en sûreté.

MARGRETE

Dagfinn, Dagfinn, c'est mon père !

DAGFINN BONDE, *va à la porte et ouvre un petit judas.*

Venez-vous au couvent avec beaucoup de monde?

LE ROI SKULE

Avec tous les hommes qui m'ont été fidèles dans le malheur.

DAGFINN BONDE

Et combien cela fait-il?

LE ROI SKULE

Pas même un.

MARGRETE

Il est seul, Dagfinn !

MADAME RAGNHILD

Que la colère du ciel te frappe, si tu lui refuses la terre consacrée !

DAGFINN BONDE

Eh bien, au nom de Dieu !

(Il ouvre; les Birkébéniens se découvrent respectueusement; le roi Skule entre dans la cour du couvent.)

MARGRETE, *à son cou.*

Mon père ! Mon malheureux père béni !

MADAME RAGNHILD, *farouche, se plaçant entre lui et les Birkébéniens.*

Vous feignez le respect pour lui. Vous le trahirez, comme Judas. Ne vous risquez pas à l'approcher ! Vous ne le toucherez pas, moi vivante !

DAGFINN BONDE

Il est ici en sûreté, car il est sur un sol consacré.

MARGRETE

Et pas un de tes hommes n'a eu le courage de t'accompagner cette nuit !

LE ROI SKULE

Des frères de la Croix et des guerriers m'ont accompagné pour venir ; mais ils m'ont lâché, un par un, parce qu'ils savaient qu'il y avait des Birkébéniens à Elgesæter. Paal Flida est celui qui m'a quitté le dernier ; il est venu jusqu'à la porte du couvent ; là, il m'a donné la dernière poignée de main, et a remercié pour le temps où il y avait des Vaarbelgiens en Norvège.

DAGFINN BONDE, *aux Birkébéniens.*

Entrez, chefs, et restez à garder l'enfant royal ; moi, il faut que j'aille à Nidaros informer le roi que Skule Baardssön est à Elgesæter ; dans une question de cette importance, c'est à lui de décider.

MARGRETE

Oh, Dagfinn, Dagfinn, peux-tu vouloir cela !

DAGFINN BONDE

Agir autrement serait mal servir le roi et le pays.

(Aux hommes.)

Fermez bien la porte après moi, veillez sur l'enfant, et n'ouvrez à personne avant que le roi vienne.

(Bas à Skule.)

Adieu, Skule Baardssön,... et Dieu vous accorde une heureuse fin.

(Il sort par la porte; les Birkébéniens la ferment derrière lui et entrent dans la chapelle.)

MADAME RAGNHILD

Oui, Haakon n'a qu'à venir ; je ne te lâche pas ; je te tiens serré tendrement dans mes bras, comme jamais je ne t'ai tenu jusqu'ici.

MARGRETE

Oh comme tu es pâle... et vieilli ; tu as froid.

LE ROI SKULE

Je n'ai pas froid,... mais je suis fatigué, fatigué.

MARGRETE

Eh bien, entre et repose-toi...

LE ROI SKULE

Oui, oui ; il sera bientôt temps de me reposer.

SIGRID, *sortant de la chapelle.*

Enfin te voilà, mon frère !

LE ROI SKULE

Sigrid ! Tu es là?

SIGRID

Je t'ai promis que nous nous retrouverions lorsque tu aurais besoin de moi dans ta suprême détresse.

LE ROI SKULE

Où est ton enfant, Margrete?

MARGRETE

Il dort dans la sacristie.

LE ROI SKULE

Alors, la famille est réunie à Elgesæter, cette nuit.

SIGRID

Oui, réunie après de longues années de troubles.

LE ROI SKULE

Il ne manque plus que Haakon Haakonssön.

MARGRETE ET MADAME RAGNHILD, *s'attachant à lui avec un cri de douleur.*

Mon père !... Mon mari !

LE ROI SKULE, *les regarde avec émotion.*

Vous m'avez donc aimé tant que ça, vous deux? J'ai cherché le bonheur au dehors, sans jamais m'apercevoir que j'avais un foyer où j'aurais pu le trouver. J'ai couru après l'amour à travers crime et péché, sans jamais savoir que je le possédais selon la loi de Dieu et des hommes... Et toi, Ragnhild, ma femme, toi envers qui j'ai eu tant de torts, tu n'as que chaude et tendre étreinte pour moi au pire moment de ma détresse, tu peux trembler de crainte pour la vie de l'homme qui n'a jamais jeté un rayon de soleil sur ton chemin.

MADAME RAGNHILD

Toi, des torts ! Oh, Skule, ne dis pas cela ; crois-tu que j'oserais jamais t'adresser des reproches ! J'ai toujours été trop peu de chose pour toi, mon noble époux ; rien de ce que tu as fait ne peut comporter de blâme.

LE ROI SKULE

As-tu cru si fermement en moi, Ragnhild?

MADAME RAGNHILD

Dès le premier jour où je t'ai vu.

LE ROI SKULE, *vivement.*

Lorsque Haakon sera là, je lui demanderai grâce ! O vous, femmes douces et tendres,... oh, qu'il fait bon vivre, tout de même !

SIGRID, *avec une expression d'effroi.*

Skule, mon frère, malheur à toi si tu te trompes de chemin cette nuit !

(Bruit au dehors; aussitôt après, on frappe à la porte.)

MARGRETE

Écoutez, qui est-ce qui se rue ainsi?

MADAME RAGNHILD

Qui frappe à la porte?

DES VOIX, *dehors.*

Les bourgeois de Nidaros ! Ouvrez ! Nous savons que Skule Baardssön est là !

LE ROI SKULE

Oui, il est là ;... que lui voulez-vous?

VOIX BRUYANTES, *dehors.*

Sors, sors, tu vas mourir, homme détestable !

MARGRETE

Et c'est vous, bourgeois, qui osez le menacer?

UN DES HOMMES

Le roi Haakon l'a condamné à Oslo.

UN AUTRE

Chacun a le devoir de le tuer.

MARGRETE

Je suis la reine ; je vous ordonne de vous en aller !

UNE VOIX

C'est la fille de Skule Baardssön, et non la reine, qui parle ainsi.

UNE AUTRE

Vous n'avez pas droit de vie et de mort ; Haakon l'a condamné.

MADAME RAGNHILD

Entre dans l'église, Skule ! Au nom du Dieu de miséricorde, ne te laisse pas approcher de ces hommes sanguinaires !

LE ROI SKULE

Oui, dans l'église ; je ne veux pas périr par ces gens-là. Ma femme, ma fille ; c'est comme si j'avais trouvé paix et lumière ; oh, qu'elles ne me soient pas enlevées si vite.

(Il va rapidement pour entrer dans la chapelle.)

PETER, *dehors, à droite.*

Mon père, mon roi ! Tu vas bientôt avoir la victoire !

LE ROI SKULE, *avec un cri.*

Lui ! Lui !

(Il se laisse tomber sur les marches de l'église.)

MADAME RAGNHILD

Qui est-ce?

UN BOURGEOIS, *dehors.*

Voyez, voyez ; le sacrilège grimpe sur le toit du couvent !

D'AUTRES

Jetez-lui des pierres ! Jetez-lui des pierres !

PETER, *apparaît sur un toit à droite et saute dans la cour.*

Heureux retour, mon père !

LE ROI SKULE, *le regarde effrayé.*

Toi... je t'avais oublié... ! D'où viens-tu?

PETER, *hagard.*

Où est l'enfant royal?

MARGRETE

L'enfant royal!

LE ROI SKULE, *avec un sursaut.*

D'où viens-tu, je te demande?

PETER

De Hlade; j'ai informé Baard Bratte et les Vaarblegiens que l'enfant royal est à Elgesæter cette nuit.

MARGRETE

Dieu!

LE ROI SKULE

Tu as fait cela! Et puis?

PETER

Il assemble la troupe, et tous montent au couvent... Où est l'enfant royal, femme?

MARGRETE, *qui s'est mise devant la porte de l'église.*

Il dort dans la sacristie!

PETER

Peu importe, il aurait beau dormir sur l'autel,...! J'ai sorti la châsse d'Olaf,... je n'ai pas peur d'aller prendre l'enfant royal!

MADAME RAGNHILD, *crie à Skule.*

C'est lui que tu as tant aimé!

MARGRETE

Père, père! Comment as-tu pu nous oublier toutes à cause de lui!

LE ROI SKULE

Il était pur comme un agneau de Dieu lorsque la femme repentante me l'a donné ;... c'est la foi en moi qui l'a fait ce qu'il est maintenant.

PETER, *sans l'écouter.*

Il faut que l'enfant sorte ! Tuez-le, tuez-le dans les bras de sa mère,... le roi Skule l'a dit à Oslo.

MARGRETE

Oh, c'est criminel !

PETER

Un saint pourrait le faire sans crainte, quand mon père l'a dit ! Mon père est le roi ; car la grande pensée royale est à lui !

LES BOURGEOIS, *frappant à la porte.*

Ouvrez ! Sors, toi et le sacrilège, sinon, nous mettons le feu au couvent !

LE ROI SKULE, *comme pris d'une forte résolution.*

La grande pensée royale ! Oui, c'est elle qui a empoisonné ta jeune âme tendre ! Je devais te rendre pur et sans tache ; c'est la foi en moi qui te pousse furieusement de crime en crime, de péché mortel en péché mortel ! Oh, mais je peux te sauver encore ; je peux nous sauver tous !

(Il crie vers le fond.)

Attendez, attendez, bourgeois ! Je vais venir !

MARGRETE, *effrayée, lui prend la main.*

Mon père, que veux-tu faire?

MADAME RAGNHILD, *se cramponne à lui en criant.*

Skule !

SIGRID, *les écarte violemment de lui et s'écrie avec une joie triomphante.*

Laissez-le, laissez-le, femmes ;... sa pensée prend des ailes maintenant !

LE ROI SKULE, *fermement, à Peter.*

Tu as vu en moi l'élu du ciel,... celui qui devait accomplir la grande action royale dans le pays. Regarde-moi mieux, pauvre abusé ! Les chiffons royaux dont je me suis affublé étaient empruntés et volés,... je les dépose maintenant, un par un.

PETER, *angoissé.*

Mon noble, mon admirable père, ne dis pas cela !

LE ROI SKULE

La pensée royale est celle de Haakon, non la mienne ; lui seul a reçu du Seigneur la force qui peut en faire une vérité. Tu as cru à un mensonge ; détourne-toi de moi et sauve ton âme.

PETER, *d'une voix brisée.*

La pensée royale est celle de Haakon !

LE ROI SKULE

Je voulais être le plus grand dans le pays. Dieu, Dieu ; vois, je m'humilie devant toi, et suis le dernier de tous !

PETER

Arrache-moi de la terre, Seigneur ! Châtie-moi pour tous mes crimes ; mais arrache-moi de la terre ; car j'y suis un proscrit désormais.

(Il s'affaisse sur les marches de l'église.)

LE ROI SKULE

J'avais un ami qui est mort pour moi à Oslo. Il disait :

un homme peut périr pour l'œuvre d'un autre ; mais s'il doit continuer à vivre, il faut qu'il vive pour son œuvre à lui... Je n'ai aucune œuvre pour laquelle vivre, je ne peux pas vivre pour celle de Haakon,... mais je peux mourir pour elle.

MARGRETE

Non, non, jamais tu ne feras cela !

LE ROI SKULE, *lui prend la main et la regarde avec douceur.*

Aimes-tu ton mari, Margrete?

MARGRETE

Plus que tout au monde.

LE ROI SKULE

Tu as pu supporter qu'il prononce ma condamnation à mort ; mais pourrais-tu aussi supporter qu'il dût aussi la faire exécuter?

MARGRETE

Dieu du ciel, soutiens-moi !

LE ROI SKULE

Le pourrais-tu, Margrete?

MARGRETE, *bas et avec un frisson.*

Non, non,... il faudrait nous séparer,... je ne pourrais plus le voir !

LE ROI SKULE

Tu éteindrais le plus beau rayon qui éclaire sa vie, à lui, et la tienne ; ... sois tranquille, Margrete,... tu n'auras pas à le faire.

MADAME RAGNHILD

Quitte le pays, Skule ; j'irai avec toi aussi loin que tu voudras.

LE ROI SKULE, *branlant la tête.*

Avec une ombre ironique entre nous?... Je t'ai trouvée cette nuit pour la première fois ; il ne faut pas qu'une ombre soit entre toi et moi, ma douce femme fidèle ;... c'est pourquoi il ne peut y avoir non plus de vie commune entre nous sur la terre.

SIGRID

Mon royal frère, je vois que tu n'as pas besoin de moi ; je vois que tu sais quel chemin tu dois suivre.

LE ROI SKULE

Il est des hommes qui ont été créés pour vivre, et des hommes qui ont été créés pour mourir. Ma volonté tendait toujours vers la direction que le doigt de Dieu n'indiquait pas ; c'est pourquoi je n'ai jamais bien vu ma route avant maintenant. J'ai détruit ma paisible vie familiale, je ne peux pas la restaurer ; tout ce que j'ai commis contre Haakon, je peux le réparer en le libérant d'un devoir royal qui le séparerait de ce qu'il a de plus cher. Les bourgeois sont là, dehors ; je n'attendrai pas le roi Haakon ! Les Vaarbelgiens sont près d'ici ; tant que je serai en vie, ils n'abandonneront pas leur projet ; s'ils me trouvent ici, je ne peux pas sauver ton enfant, Margrete... Regarde, là-haut ! Vois comme elle pâlit et s'efface, l'épée flamboyante qui a été tirée au-dessus de moi ! Oui, oui,... Dieu a parlé, et je l'ai compris, et sa colère s'est calmée. Ce n'est pas dans le sanctuaire d'Elgesæter que je tomberai à genoux pour demander grâce à l'un des rois de la terre ; c'est dans la haute église à la voûte d'étoiles que j'entrerai, et ce sera au roi des rois que je demanderai grâce et salut pour toute l'œuvre de ma vie !

SIGRID

Ne lui résistez pas ! Ne résistez pas à l'appel de Dieu ! L'aube vient ; le jour point en Norvège, et il point dans son âme tourmentée. Ne sommes-nous pas, nous, femmes épouvantées, restées assez longtemps enfermées dans les chambres secrètes, frappées de terreur, cachées aux coins les plus sombres, écoutant la marche sanglante qui parcourait le pays d'un bout à l'autre? Ne sommes-nous pas restées, pâles et pétrifiées, dans les églises, sans oser regarder dehors, comme les disciples du Christ sont restés à Jérusalem, le vendredi, pendant que le cortège allait au Golgotha ! Prends ton essor, et malheur à ceux qui veulent te retenir maintenant.

MADAME RAGNHILD

Pars en paix, mon mari ! Pars là où aucune ombre ironique ne sera entre nous quand nous nous retrouverons.

(Elle entre rapidement dans la chapelle.)

MARGRETE

Mon père, adieu, adieu,... mille fois adieu !

(Elle suit Mme Ragnhild.)

SIGRID, *ouvre la porte de l'église et crie.*

Arrivez toutes, femmes ! Unissez vos prières ! Que vos chants annoncent au Seigneur que Skule Baardssön repentant va rentrer auprès de lui, après son séjour de rébellion sur la terre !

LE ROI SKULE

Sigrid, ma sœur fidèle, salue le roi Haakon de ma part ; dis-lui que même à ma dernière heure, je ne sais pas s'il

est roi par droit de naissance, mais que de ceci je suis tout à fait sûr : il est celui que Dieu a élu.

SIGRID

Je lui porterai ton salut.

LE ROI SKULE

Et tu en porteras un autre. Une femme repentante habite dans le nord, en Haalogaland ; dis-lui que son fils a pris les devants ; il m'a accompagné parce que son âme était en grand péril.

SIGRID

Je le ferai.

LE ROI SKULE

Dis-lui que ce n'est pas son cœur qui a péché ; elle le retrouvera sûrement pur et sans tache.

SIGRID

Je le ferai...

(Elle indique du doigt le fond.)

Écoute, voilà qu'ils brisent la serrure !

LE ROI SKULE, *montre la chapelle.*

Écoute, les chants s'élèvent vers Dieu pour le salut et la paix.

SIGRID

Écoute, écoute ! Toutes les cloches de Nidaros sonnent !

LE ROI SKULE, *avec un sourire triste.*

Elles sonnent le glas d'un roi.

SIGRID

Non, elles sonnent maintenant ton vrai couronnement ! Adieu ! mon frère ; que le manteau de pourpre du sang

inonde tes épaules ; tout crime peut être par lui couvert et remis ! Entre, entre dans la grande église, et prends la couronne de vie !

(Elle entre rapidement dans la chapelle.)

(Chant et sonnerie de cloches continuent pendant ce qui suit.)

DES VOIX, *de l'autre côté de la porte.*

La serrure a sauté ! Ne nous force pas à violer le droit d'asile !

LE ROI SKULE

Je viens.

LES BOURGEOIS

Et il faut que le sacrilège vienne aussi !

LE ROI SKULE

Oui, le sacrilège viendra aussi !

(Il rejoint Peter.)

Mon fils, es-tu prêt?

PETER

Oui, mon père, je suis prêt.

LE ROI SKULE, *les yeux au ciel.*

Dieu, je suis pauvre, je n'ai que ma vie à donner ; mais prends-la, et soutiens la grande pensée royale de Haakon... Allons, donne-moi la main.

PETER

Voici ma main, père.

LE ROI SKULE

Et n'aie pas peur de ce qui va arriver.

PETER

Non, père, je n'ai pas peur, quand je vais avec toi,

LE ROI SKULE

Jamais nous n'avons suivi ensemble un chemin plus sûr, nous deux.

(Il ouvre la porte; les bourgeois sont dehors en foule, armes hautes.)

Nous voici ; nous venons librement ;... mais ne le frappez pas à la tête.

(Ils sortent, la main dans la main; la porte se referme.)

UNE VOIX

Ne visez pas, allez-y !... frappez où vous pourrez !

LA VOIX DE SKULE

C'est indigne de traiter ainsi des chefs !

(Court tumulte et bruits d'armes; puis on entend de lourdes chutes; tout se tait un instant.)

UNE VOIX

Ils sont morts tous les deux !

(La trompe royale sonne.)

UNE AUTRE VOIX

Voilà le roi Haakon qui arrive avec toute sa suite !

LA FOULE

Salut, Haakon Haakonssön ; vous n'avez plus d'ennemis !

GREGORIUS JONSSÖN, *s'arrête un instant près des morts.*

Je suis donc arrivé trop tard !

(Il entre dans la cour du couvent.)

DAGFINN BONDE

Néfaste pour la Norvège eût été votre arrivée plus tôt !

(Il appelle au dehors.)

Par ici, roi Haakon !

HAAKON, *s'arrêtant.*

Le corps me barre le chemin !

DAGFINN BONDE

Si Haakon Haakonssön veut avancer, il faut qu'il passe par-dessus le corps de Skule Baardssön !

HAAKON

Eh bien, au nom de Dieu !

(Il passe sur le corps et entre.)

DAGFINN BONDE

Enfin vous pouvez procéder à l'œuvre royale avec les mains libres. Vous avez ici tout ce que vous aimez ; dans Nidaros les cloches sonnent pour proclamer la paix dans le pays, et là, dehors, gît celui qui a été pour vous le pire de tous.

HAAKON

Tout le monde l'a mal jugé ; il y avait en lui une énigme.

DAGFINN BONDE

Une énigme?

HAAKON, *lui prend le bras et dit à voix basse.*

Skule Baardssön était l'enfant d'une providence marâtre ; c'était là son énigme.

(Le chant des femmes retentit plus fort dans la chapelle; toutes les cloches continuent à sonner dans Nidaros.

(Le rideau tombe.)

NOTES

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

P. *69* et P. *89*. — Le poème de Falk est en strophes de huit vers trochaïques stricts, à rimes alternées, féminines et masculines.

P. *93*, l. 15-17. — Le pupitre était la place des employés subalternes ; la table était réservée aux « fonctionnaires », par quoi l'on entendait seulement ceux qui sortaient de l'Université.

P. *94*, l. 16. — Intraduisible. Le mot dont s'est servi Styver pour dire ma « fiancée » est le superlatif de « chérie ».

P. *95*, l. 3. — « mené au sec », expression de pêcheur, employée couramment pour exprimer qu'un résultat est assuré.

P. *96*, l. 11. — Knud Knudsen, le membre, si sévère pour Ibsen, de la direction du « Théâtre norvégien », remplaçait systématiquement *b* et *g* par *p* et *k*.

P. *100*, l. 14. — « Courlande », pris dans le sens de « pays où l'on fait la cour », était le nom donné à la rue Carl Johan, assez récente, mais tout de suite devenue un lieu de promenade élégant.

P. *104*, l. 14-16. — Il s'agit du *Lord William Russell* d'Andreas Munch (V. la longue analyse de la représentation par Ibsen, t. V, p. 382), et le passage est un arrangement d'une anecdote racontée par un ami d'Ibsen. Au moment où une critique impitoyable d'Ernst Sars venait de provoquer une protestation de l'auteur, cet ami avait entendu dans la rue la conversation de trois jeunes filles. L'une louait la pièce, comme tout le monde ; la seconde parla de l'article paru dans *Christiania-Posten;* la troisième observa qu'il était d'un jeune étudiant qui n'avait même pas encore passé son dernier examen (Ludvig Daae dans *Vidar*, 1888, p. 342).

P. *107*, l. 15. — Le « Dramatique » était le local de l'ancien théâtre qui avait précédé le « Théâtre de Christiania », et servait encore, notamment, à des fêtes mondaines.

P. *114*, l. 24. — On se rappelle que la houldre du folk-lore norvégien est une belle jeune fille, et ne décèle sa nature que par la queue qui la dépare.

P. *118*, l. 7. — « As-tu eu la poire, Zakharias? » était une forme courante pour demander : « As-tu réussi? » Le nom était plus souvent orthographié Zakhariis (dans *Irreparabile Tempus* de Wergeland) ou Zachariis (dans le septième chant de *Adam Homo*, de Paludan-Müller).

P. *118*, l. 26. — A la suite des massacres de chrétiens qui avaient eu lieu en Syrie en 1860, une campagne avait été menée et une souscription ouverte par le journal *Norsk Kirketidende.*

P. 148, l. 6. — Fr. Ording (*Henrik Ibsen*, *Kjærlighedens Komedie*, p. 49-50) cite la traduction, parue dans un journal danois en 1862, d'un poème chinois sur le cerf-volant, qui, « fixé à terre par un fil, ne peut rien par lui-même ».

P. *149*, l. 20. — Les vers chantés en chœur sont du type trochéo-dactylique très libre. Les deux premiers sont tétramètres masculins et riment ensemble. De même le quatrième et le cinquième vers. Le troisième et le sixième sont trimètres féminins et riment ensemble.

P. *152*. — Les vers chantés sont dactyliques tétramètres assez libres, sauf le dernier vers de chaque strophe, qui est trimètre. Dans chaque strophe, le premier, le troisième et le quatrième vers sont masculins et riment ensemble; le second et le cinquième vers sont féminins et riment ensemble.

P. *154*, l. 2. — Magasins de Kristiania (quincaillerie et faïencerie).

P. *155*, l. 9. — Une affaire de coup mal donné pour tuer une vache avait occupé la presse de Kristiania en mars 1862. Le tueur maladroit ne fut d'ailleurs pas condamné « au pain et à l'eau », mais à une amende, en septembre, et fut acquitté en appel, mais l'année suivante (Fr. Ording, *Henrik Ibsen*, *Kjærlighedens Komedie*, p. 22).

P. *160*, l. 14. — L'offrande dont parle Straamand est le don que les ouailles remettaient au pasteur à certaines fêtes, et qui constituait une partie de son traitement. Mais le mot norvégien, *offer*, signifie aussi sacrifice, et Falk l'entend comme le dévouement de Lind à sa vocation.

P. *170*, l. 8. — Le bafouillage de Straamand provient d'un titre de Kierkegaard (V. notice, p. 52).

P. *176*, l. 5. — Réminiscence de Wergeland (V. notice, p. 54).

P. 176, l. 16. — « cueilli par beau temps » est une recommandation professionnelle dont s'est souvenu le commis pharmacien Ibsen.

P. *179*, l. 5. — « au nord de Brevig », c'est-à-dire en Norvège, Brevig étant le port de Skien, dans le sud du pays.

P. *183*, l. 29. — « forliebt », en allemand et entre guillemets, est dans le texte.

P. *184*, l. 1-8. — Ibsen a exprimé ici en termes plus généraux ce qui, dans sa première édition (V. p. 296), était une évidente allusion aux exercices militaires qui ont eu lieu en présence du roi à Gardermoen du 23 août au 9 septembre 1862. (Fr. Ording, *op. cit.*, p. 40).

P. *191*, l. 5-12. — Ces cinq vers sont, dans le texte norvégien, des hexamètres ïambiques. Il y en a déjà quelques-uns à la page précédente.

P. *192*, l. 19. — La grande colère de Styver provient de la rigueur avec laquelle était observée la règle du silence au sujet de tout ce qui se faisait dans les bureaux des ministères. Ibsen avait été au courant d'applications récentes et sévères de cette règle.

P. *195*. — Asynie est le nom général des déesses de la mythologie scandinave.

P. *198*, l. 7. — Le mot norvégien pour « domestique » *(oppasser)* n'est pas le mot courant. Il désigne ici spécialement les hommes qui tenaient, au temps de la jeunesse d'Ibsen, le ménage de jeunes gens, surtout étudiants, qui louaient une chambre.

P. *207*, l. 17. — Sur la pétition au ministère, voir la notice, p. 46.

P. *209*, l. 7. — Le grand journal est *Morgenbladet*, alors devenu tout à fait gouvernemental.

P. *217*, l. 20 et suiv. — Ce que dit Ibsen du Code norvégien de Christian V (1687) et du Code pénal de 1842, où il n'est plus question des fiançailles, est rigoureusement exact.

P. *218*, l. 20. — « le Paysan » *(Dölen)*, désignation très claire de Vinje, qui avait donné ce nom à son journal, et que l'on appelait couramment ainsi.

P. *231*, l. 18. — Allusion au héros de la pièce de Ludvig Holberg, *Jacob von Tyboe*, bravache qui se vante de ses exploits accomplis dans le

Brabant, où il était avec le corps auxiliaire danois au service de la Hollande dans la guerre de la succession d'Espagne.

P. *242*, l. 19. — Le paysan, instruit et pédant, *Erasmus Montanus*, dans la comédie de Holberg, a fait scandale en affirmant que la terre est ronde. Il finit par être contraint de proclamer qu'elle est « plate comme une galette ».

P. *242*, l. 24. — « Recevoir une corbeille » est une expression courante pour dire qu'on s'est vu refuser une demande en mariage.

P. *255*, l. 1. — Falk raille le mot *kjæreste* (fiancé), qui est formé comme le superlatif de *kjær* (cher).

P. *256*, l. 21. — Le skaal est l'acte de boire ensemble.

P. *265*, l. 16. — Audun, une des formes du nom d'Odin, dont les corbeaux préságeaient l'avenir.

P. *329*, l. 13. — Inexact. Gregorius Jonsson était à Nidaros lorsque l'épreuve du fer eut lieu à Bergen.

P. *330*, l. 13. — « Je suis tout à fait sûr du juge à qui est remise la décision de l'affaire », affirme Haakon avant l'épreuve (P. A. Munch, p. 607).

P. *331*, l. 17. — En fait, la personne qui se soumettait à l'épreuve du fer était ensuite soignée pendant quelques jours. et le succès de l'épreuve n'était constaté que lorsqu'on retirait le pansement.

L. 21. — P. A. Munch, p. 608-609 : « même, tous ceux qui virent sa main dirent qu'elle était beaucoup plus belle que lorsqu'elle avait pris le fer. »

P. *333*, l. 5-8. — Allusion à des faits qui s'étaient passés à Nidaros en avril précédent (P. A. Munch, p. 604).

L. 15-17. — Parole prononcée en effet par Dagfinn Bonde pendant la discussion au cours de laquelle Haakon consentit à ce que sa mère se soumît à l'épreuve (P. A. Munch, p. 606).

P. *334*, l. 7 et suiv. — Ce qui concerne Sigurd Ribbung est exact, sauf en ceci, que son père, Erling Steinvæg, s'était soumis à l'épreuve du fer.

L. 21. — Guthorm, fils naturel du roi Inge, et camarade d'enfance de Haakon, n'était pas, comme il le dit, un descendant de Sverre, mais de Cecilia, sœur de Sverre. Un autre prétendant s'était contenté d'envoyer un représentant. C'était Knut, fils de Haakon Galin, frère du roi Inge

et de Skule. Ibsen a supprimé ce personnage de l'histoire, et beaucoup réduit le rôle de son fils, Knut Jarl.

P. *335*, l. 6-7. — Dans la réunion du Thing à Bergen, qu'Ibsen a combinée avec l'épreuve du fer dans son premier acte, Haakon déclare : « Le roi Inge a été seulement commis à la garde du royaume, mon héritage paternel, en mon nom. » (*Oldnordiske sagaer*, IX, 1835, p. 203). De même P. A. Munch, p. 656.

L. 12-13. — La fin de la réplique de Skule est presque littéralement prise dans P. A. Munch, p. 656.

L. 20-21. — « ...si bien que, lorsque Haakon Haakonssön devint roi, il n'avait littéralement reçu de son héritage paternel qu'une broche et une bague d'or. » (P. A. Munch, p. 585).

P. *340*, l. 8-9. — Munch et la saga disent souvent que l'entente entre Haakon et Skule était meilleure lorsqu'ils étaient ensemble. C'est pourquoi l'évêque Nikolas désire les voir séparés.

P. *342*, l. 6. — Gunnar Grjonbak, et, plus loin, Tord Skolle, sont deux des quatre légistes nommés par P. A. Munch et la saga, mais le premier est appelé Grynbag par la saga.

P. *343*, l. 17 et suiv. — Déformation d'un incident qui eut lieu dix ans plus tard, et où Skule, convoqué pour se justifier, trouva Haakon assis, et dut rester debout en attendant qu'un de ses hommes lui apportât un siège (P. A. Munch, p. 886).

P. *344*, l. 5. — Le personnage de Sigrid, sœur de Skule, est historique, mais son rôle dans le drame est une invention d'Ibsen.

P. *347*, l. 7 et suiv. — Rappel exact, dans sa brièveté, de deux faits de l'enfance de Haakon. Sur le premier, voir la notice, p. 303. Le second eut lieu en 1206 pendant la nuit qui suivit le mariage de Sigrid, et où son mari périt.

P. *348*, l. 15. — En réalité, Inga resta auprès de son fils.

P. *350*, l. 27. — En réalité, la jeune Kanga n'est devenue la maîtresse de Haakon qu'après les fiançailles avec Margrete, et il en eut deux enfants. Ce passage est cependant, en ce qui concerne le caractère de Haakon, fidèle à la vérité historique, mais c'est au moment du mariage que le roi rompit avec Kanga. Ibsen a mis la rupture en 1223 parce qu'il a retardé jusqu'à cette date les fiançailles, qui avaient eu lieu en 1219,

lorsqu'il avait quatorze ans, et Margrete probablement une dizaine d'années.

P. *352*, l. 13 et suiv. — Vegard Væradal et Andres Skjaldarband étaient tous deux des fidèles du roi, et tous deux présents à Bergen en 1223. Ils avaient alors déjà tous deux une intendance dans le nord, au Haalogaland, postes où ils avaient été nommés en 1219, aux fiançailles de Haakon et Margrete, donc à une époque où Skule gouvernait le royaume. Mais Skule avait une vengeance à exercer contre Vegard, et, on ne sait comment, sut la faire exercer par Andres Skjaldarband. Lorsque Haakon dut punir Andres pour le meurtre de Vegard (voir acte II, p. 391), et lui retira son intendance, Skule lui en donna une autre dans le tiers du pays qu'il administrait, et Andres devint ainsi l'homme de Skule. Ibsen a simplifié cette histoire en supposant qu'Andres était déjà un fidèle de Skule en 1223. — D'autre part, Ingebjörg, femme d'Andres Skjaldarband, était, ou avait été, la maîtresse de Skule, et P. A. Munch suppose que Skule a fait agir Ingebjörg sur l'esprit de son mari (*op. cit.*, p. 621). L'intervention de Nikolas est une invention d'Ibsen, mais bien dans la manière de l'évêque.

P. *353*, l. 15 et pp. 355-357. — Il est exact que les fiançailles, puis le mariage de Haakon ont été des actes purement politiques, mais qu'il a été un mari d'une fidélité inaccoutumée pour un roi norvégien. Il paraît donc probable que Margrete a fini par lui inspirer une réelle affection. Et Margrete s'est montrée une épouse entièrement dévouée. Mais l'amour de Margrete, secrètement nourri dès avant les fiançailles, tel qu'on le voit dans ce passage, et déjà pp. 341 et 342, est une invention d'Ibsen.

P. *354*, l. 18. — Qui avait le sceau, la saga ni Munch ne le précisent. Mais ce détail donne assez bien l'idée de la situation politique, et prépare le retrait du sceau, p. 387.

P. *357*, l. 18. — L'archevêque s'était montré hostile à Haakon, comme on l'a vu, mais avait pris attitude plus favorable dès l'épreuve du fer, en 1218, et avait parlé en faveur de Haakon à l'assemblée de Bergen, en 1223.

P. *358*, l. 14. — La scène se passe le 30 mai 1225, cinquième et dernier jour des noces de Haakon, célébrées avec grande pompe, mais aux frais du roi, et non de Skule, comme le dit Ibsen.

P. *359*, l. 2. — C'est-à-dire que le Jarl administrait un tiers du pays. Ce compromis par lequel avait été achetée, en 1223, la fidélité de Skule, a été plusieurs fois renouvelé, avec modifications dans les proportions et dans la forme du partage.

L. 16. — Cette question du serment, qui joue un grand rôle dans le second acte, n'est intervenue qu'en 1233. Il semble qu'elle ne se posait pas tout à fait comme la pose Ibsen, et que les hommes du roi, aussi bien que ceux du jarl, étaient encore liés par serment à tous deux, comme lorsque celui-ci gouvernait le pays au nom du roi mineur. Il s'agissait donc de délier les hommes du roi de leur serment au jarl, tout en conservant le double serment pour les hommes de Skule. Telle est, du moins, l'interprétation de P. A. Munch, *op. cit.*, p. 887.

P. *360*, l. 11-12. — Le mariage avait été fixé vers Noël 1224, et Haakon, jugeant nécessaire une expédition en Vermeland, avait écrit à Skule pour s'excuser du retard. Ensuite il avait été retenu dans le Viken par les Ribbungiens, et le jarl lui avait écrit pour le sommer de ne plus tarder.

L. 20. — Après l'assemblée de Bergen en 1223, Sigurd Ribbung était parti avec Skule, qui avait promis de bien le surveiller. Mais Sigurd s'était enfui en juillet 1224, appelé par les gens du Vermeland, et Skule, craignant d'être soupçonné de connivence avec Sigurd, fit pendre l'Islandais Andres Torsteinssön, parce que cet ami de Sigurd ne voulait ou ne pouvait pas dire comment la fuite avait eu lieu.

P. *361*, l. 13-15. — Un pion, aux échecs, s'appelle en norvégien *bonde* (cultivateur-propriétaire).

P. *362*, l. 6 et suiv. — L'Histoire de la lettre de Skule au jarl d'Orknö (Orcades) est assez exactement suivie par Ibsen, sauf quelques détails qui seront indiqués dans les notes suivantes. Mais le fait date de la première année du règne de Haakon, et l'évêque Nikolas n'y a joué aucun rôle.

L. 24-26. — Il avait fallu envoyer des troupes contre les Ribbungiens pour être sûr de n'être pas dérangé pendant les fêtes du mariage (P. A. Munch, p. 699).

P. *368*, l. 11. — Guthorm Sigurdssön, petit-fils de Sverre, fut roi de 1202 à 1204. Mais Skule, à sa mort, n'avait que quinze ans.

L. 19. — Erling Stejnvæg, prétendu fils du roi Magnus Erlingssön, fut jusqu'à sa mort, en 1207, un prétendant dont les partisans, à ses divers soulèvements, ont été désignés par différents noms.

P. *371*, l. 28 et suiv. — C'est ce que dit la saga, citée par Munch, p. 591, mais il n'y est question que de la première année de Haakon.

P. *374*, l. 8. — S'il a pensé à l'amour de Skule pour la femme d'Andres Skjaldarband, Ibsen a perdu de vue les dates. La femme de Skule était probablement de l'une des plus grandes familles de Norvège, et sœur de Paal Flida. Skule appartenait lui-même à cette famille (P. A. Munch, p. 980). Mais son mariage est certainement antérieur à ses relations avec la femme d'Andres Skjaldarband.

P. *378*, l. 10. — L'histoire de la confession de Trond, de son pèlerinage à la tombe de Thomas Becket et de la disparition des fils de Trond est inventée par Ibsen. Sur la naissance de Haakon, voir la notice, pp. 303 et 309-310.

P. *386*, l. 16. — En réalité, Skule a réussi (en 1218) à reprendre la lettre qu'il avait scellée du sceau royal et envoyée au jarl d'Orknö, après quoi il a lui-même provoqué la scène qui suit, pour y jouer le rôle de l'homme injustement soupçonné, et attaquer Ivar Bodde. Ibsen, en modifiant la date de cet incident, a transformé l'allure de la scène ici, et après le départ d'Ivar Bodde. Haakon y devient le roi qui exige des comptes, et elle devient ainsi une scène historique, mais qui a eu lieu en 1233, à propos d'autres incidents. C'est bien l'assemblée de 1233 dont Ibsen a besoin pour son drame en ce second acte, mais il a sans doute trouvé commode d'y substituer l'affaire de la lettre au Jarl d'Orkno à des affaires plus compliquées et d'avance connues de Haakon, pour lesquelles le roi, en 1233, a convoqué Skule, ce qui ne pouvait se combiner avec les fêtes du mariage.

P. *387*, l. 18. — « peut-être a-t-il (Ivar Bodde) été réellement gardien du grand sceau. » (P. A. Munch, p. 583, note).

P. *388*, l. 6. — Chez P. A. Munch (p. 582), c'est Gregorius Jonssön, ami du Jarl, qui dit les mots « entre nous autres Birkébéniens. » Il est singulier qu'Ibsen fasse dire à Skule qu'il est de la race de Sverre. Cela pouvait être dit de son frère le roi Inge, fils d'une sœur de Sverre et de Baard de Rein. Mais Skule était né d'un second mariage de Baard.

L. 27 et suiv. — Les paroles d'Ivar Bodde sont un résumé du discours qu'il tient dans la saga et chez P. A. Munch.

P. *390-391*. — Le meurtre de Vegard Væradal est de 1221. Ce qui est dit par le messager au sujet d'un conseiller qu'il ne nomme pas (l'évêque Nikolas) est de l'invention d'Ibsen. Sur Andres Skjaldarband, voir la note pour la p. 352. D'après P. A. Munch (p. 633-634), Skule, loin d'intervenir en faveur d'Andres Skjaldarband, aurait désiré sa mort, en même temps que celle de Vegard, mais c'est là une interprétation, car l'auteur de la saga, en ce passage, a soigneusement évité d'être trop clair. Il n'a indiqué assez nettement que l'instigation de Skule dans le meurtre de Vegard Væradal, et aussi l'origine de la haine vouée à celui-ci par Skule (P. A. Munch, p. 615.) D'autre part, il est exact qu'Andres Skjaldarband est parti pour la croisade, mais seulement en 1229, huit ans après le meurtre.

P. *391*, l. 4-5. — Les deux délégués du pouvoir royal en Haalogaland étaient chargés de lever le tribut que devaient payer les Finnois vivant au nord de cette région.

P. *394*, l. 13-14. — Skule avait promis en 1226 de fonder un couvent de religieuses dans sa propriété de Rein, et la première abbesse fut Sigrid, sœur de Skule. L'effet produit sur elle par la « nuit sanglante » de Nidaros a d'ailleurs été à retardement, car le fait datait de 1206 et Sigrid s'était remariée dans l'intervalle.

P. *395*, l. 25. — Telle fut, en effet, la conclusion de l'assemblée de 1233, avec la modification indiquée dans la seconde note pour la p. 359.

P. *399*, l. 14. — Le roi a assisté aux derniers moments de l'évêque, et, après lui avoir reproché ses machinations, les lui a pardonnées ; mais Skule n'était pas là.

P. *400*, l. 2. — Skule avait à son service un homme du Brabant, habile et instruit, qui s'appelait Sigar (P. A. Munch, p. 608). C'est lui, évidemment, qu'Ibsen a transformé en médecin de l'évêque Nikolas.

L. 12. — Le titre de duc *(hertug)* a été conféré à Skule en 1237 ou 1238, à l'occasion d'un dernier essai de conciliation. — La mort de Nikolas a eu lieu en novembre 1225. L'évêque avait alors près de quatre-vingts ans, mais continuait son perpétuel jeu d'intrigues.

P. *408*, l. 7. — Gunnulf était en effet un frère d'Inga, mais son retour d'Angleterre avec la lettre de Trond est une invention d'Ibsen.

P. *421*, l. 5-6. — La saga et P. A. Munch disent toujours le contraire, celui-ci, par exemple, p. 904.

P. *422*, l. 13. — Nikolas était de bonne famille par son père, Arne de Stodreim, et sa mère Ingerid, fille d'un roi de Suède, avait épousé d'abord un prince danois, puis un roi de Norvège, en sorte qu'il était apparenté aux trois familles royales.

L. 21. — Ilevold (1180), première grande victoire de Sverre contre le roi Magnus Erlingssön. Nikolas, à la tête d'un corps nombreux qui devait prendre Sverre à revers, fut mis hors de cause dès le début de la bataille. — Saltösund et Jonsvoldene, désignés plus loin dans la même réplique, batailles navales (1181). — Après ces batailles, Nikolas se fit prêtre et il devint évêque en 1190.

P. *430*. — Quatrains de vers ïambiques stricts trimètres, alternativement féminins, puis masculins. Les vers masculins riment ensemble.

P. *434*, l. 3. — « Il y a trois ans de cela. » Près de trois ans se sont écoulés, en effet, non pas entre le mariage de Haakon et la mort de Nikolas, mais entre l'assemblée de Bergen (premier acte) et cette mort. Entre les deux a eu lieu le mariage. Et Skule, dans le drame, se révolte aussitôt après que l'évêque a disparu. Cela précise que, dans la pensée d'Ibsen, la durée du drame s'est réduite à quatre années environ.

P. *436*, l. 9. — Le Jarl d'Orknö fut tué en 1231.

L. 22. — Les discussions sur ce partage du royaume n'ont pas cessé entre Skule et Haakon.

L. 25. — J'ai traduit par district un mot qui désigne toute fraction de territoire assujettie, en cas de guerre, a fournir un vaisseau.

P. *441*, l. 3. — C'est-à-dire de l'époque qui précède immédiatement Sverre, Erling Skakke a été tué en 1179 dans un des premiers engagements de Sverre.

P. *443*, l. 17. — Ibsen en arrive ici au moment où Skule va se faire proclamer roi, ce qui eut lieu en 1239. Dagfinn Bonde était mort en 1237. La décision de Skule fut prise non après une entrevue avec Haakon à Oslo, mais à la suite d'une convocation par Haakon à Bergen où il ne se rendit pas.

P. *444*, l. 17. — Gregorius Jonssön se sépara, en effet, de Skule, lorsque celui-ci se fit proclamer roi.

P. *445-447*. — La scène entre Margrete et Haakon est dans la saga (p. 323) et dans P. A. Munch (p. 943). On y voit la chemise de soie et le manteau rouge, et la pudeur de la reine, elle demande les nouvelles, Haakon lui apprend qu' « il y a maintenant deux rois en Norvège », et la rassure pour ce qui la concerne : elle n'y est pour rien. Tout le reste de la conversation est d'Ibsen.

P. *447*. — Inga était morte en 1235.

P. *450*. — Le quatrième acte se passe le 21 avril 1240 à Oslo, après la victoire remportée par Skule à Laaka (6 mars) sur le lieutenant de Haakon, Knut Jarl. Mais Paal Flida ne comptait plus dans la truste de Skule. L'Islandais Jatgejr, skalde, en était un membre important. Baard Bratte en faisait aussi partie, mais ne semble pas avoir été un transfuge du parti de Haakon. Ibsen a évidemment voulu l'opposer, comme transfuge par ambition et cupidité, à Gregorius Jonssön, qui a quitté Skule.

Le chant de Jatgejr est en quatrains de vers très libres, alternativement tétramètres et trimètres, ceux-ci étant seuls rimés.

P. *453*. — Après avoir passé l'hiver à Bergen, où il semblait très inactif, Haakon était venu, en effet, à Nidaros, où il avait fait proclamer roi son fils Haakon. Son inaction était due à ce que son trésor était vide, à tel point qu'il fut obligé à Noël de briser sa vaisselle d'argent pour payer les hommes de sa truste (P. A. Munch, p. 946).

P. *454*, l. 18-21. — Faits exacts. Arnbjörn Jonssön, vieux chef birkébénien.

P. *455*, l. 6-9. — Terme de mépris qui signifie peaux de printemps (c'est-à-dire de peu de valeur). Sous la forme *vargbælger*, signifie peaux de loups.

L. 23. — Ibsen désigne par l'expression « frères de la Croix », *(Korsbrödre)* les membres du chapitre de l'archevêché, bien que le terme employé par la saga et par P. A. Munch soit « frères du Chœur. » En cas d'absence de l'archevêque, ils administraient le siège primatial selon ses instructions. La plupart d'entre eux étaient favorables à Skule. — La châsse de saint Olaf devait être portée à l'assemblée qui

proclamait un roi à Nidaros, parce que les serments devaient être prononcés sur elle. Ibsen suppose ici que la châsse n'a pas paru sur « le tertre du Thing », parce qu'il a réservé pour le cinquième acte les faits qui avaient eu lieu à cette occasion.

P. *456*, l. 2. — *Drapa :* poème en l'honneur d'un mort. Le poème d'Örnulf (tome IV, p. 516) est une drapa.

L. 9. — *Haakon-Sövn*, déformation du nom Haakon *Haakonssön* (fils de Haakon), à cause de l'apparente inertie du roi pendant l'hiver, à Bergen. *Sövn* signifie sommeil.

L. 24. — Cette réplique de Skule, et particulièrement cette phrase, est empruntée au discours que tint Sverre à ses troupes en 1179 avant l'une de ses premières batailles (P. A. Munch, *ibid.*, p. 100). Elle est d'ailleurs bien dans la manière de Skule, tandis qu'elle ne conviendrait pas du tout à Haakon.

P. *457*, l. 1. — *Lendermand* et *sysselmand*, que j'ai traduits par bailli et prévôt, étaient des chefs administratifs et militaires. Ils avaient à peu près mêmes fonctions et mêmes pouvoirs. Mais le titre de *sysselmand* avait été créé par Sverre lorsqu'il avait fait appel à des hommes nouveaux.

L. 14-16. — Détail de la bataille de Laaka (P. A. Munch, p. 954).

P. *459*, l. 3-6. — Fin de la bataille (*ibid.*, p. 955).

P. *466*, l. 27. — Il est possible qu'Ibsen ait emprunté cette expression à Vinje, qui l'avait employée dans *Ardhrimmer*, mais elle se rencontre aussi chez Wergeland et chez Welhaven,... et dans la correspondance de Flaubert.

P. *473*, l. 16-17. — Skule avait pensé, en 1232, à faire ce pèlerinage (P. A. Munch, p. 882).

L. 23. — En fait, beaucoup de Vaarbelgiens se sont finalement réfugiés dans les églises.

P. *474*, l. 19. — En fait, l'ordre fut donné de rompre les ponts, mais trop tard. Haakon put passer sur le pont de Gejte ou de la Chèvre (P. A. Munch, p. 966).

P. *476*. — Ingebjörg, femme d'Andres Skjaldarband, déclara que Skule était le père de son fils Peter aussitôt après le départ de son

mari en Terre Sainte, en 1229, et Skule montra dès lors pour Peter « un amour paternel qui négligea complètement sa fille aînée, légitime, si bien que son ferme propos fut de lui assurer par n'importe quels moyens la succession au trône » (P. A. Munch, p. 881). L'explication que donne Ingebjörg du meurtre de Vegard Væradal dans la suite de la scène est de l'invention d'Ibsen, mais ne contredit en rien ce que dit la saga.

P. *481*, l. 22. — Peter tenait plus de sa mère que de son père (P. A. Munch, p. 976).

P. *482*, l. 9. — En fait, la saga ne montre Peter que comme laïque. Mais Ibsen a suivi une suggestion de P. A. Munch : « Il avait probablement reçu une éducation ecclésiastique » (p. 977).

P. *484*, l. 6. — Ekeberg est une colline à l'est d'Oslo. C'est par là, en effet, que Haakon a fait irruption dans la ville. Mais Skule, ne pouvant croire que le roi avait pu arriver aussi vite de Nidaros, pensa d'abord que c'était seulement une attaque de Knut Jarl.

P. *485*, l. 6. — L'attaque a lieu au point du jour et se concentre devant le cimetière de Saint-Hallvard. Dans les deux pages suivantes, Ibsen a multiplié les noms que l'on trouve dans le récit de la bataille : le Lo, le pont de la Chèvre, Martestokke, etc.

P. *488*, l. 5. — L'avertissement du vieux Guthorm Erlendssön est historique, et Munch (p. 967) a la phrase : « il me viendra bientôt des gens de tous les côtés. »

L. 15. — « Skule montait un cheval blanc qui s'appelait Fod », dit la saga (*op. cit.*, p. 364). Comme P. A. Munch ne mentionne pas ce détail, on y peut voir la preuve qu'Ibsen s'est aussi servi de la saga.

L. 21-22. — La phrase est presque textuellement prise dans P. A. Munch, p. 967.

L. 25 et suiv. — Incident qui est l'expression concrète de cette phrase de P. A. Munch (p. 970) : « L'exaspération était si grande dans les deux camps, que les Birkébéniens, bien qu'ils reconnussent beaucoup d'amis et de parents parmi les Vaarbelgiens, refusaient de faire grâce à beaucoup de Vaarbelgiens qui le demandaient, et beaucoup de Vaarbelgiens ne voulaient pas accepter la grâce offerte. » W. H. Vogt a d'ailleurs indiqué un passage d'une autre saga, où un frère, s'étant

aperçu après coup que c'est son frère qu'il vient de tuer, se lamente (*Edda*, XXII, p. 322).

P. *490*, l. 10-13. — Peter n'était pas à Oslo à ce moment. Les armoiries étaient encore peu en usage, et la saga n'en parle pas. Il semble pourtant que Skule en avait (Munch, p. 572).

L. 20. — La rencontre entre Haakon et Skule eut bien lieu devant la porte du cimetière de Saint-Hallvard, mais il ne semble pas qu'ils aient pu se parler. La condamnation de Skule, prononcée par Haakon à la suite de cette scène, est une invention d'Ibsen.

P. *496*, l. 8. — Ce n'est pas en mai 1240, mais en janvier de la même année, qu'une comète fut interprétée comme présage de la chute d'un grand chef.

L. 17-18. — Haakon s'est bien gardé d'aller lui-même attaquer Skule à Nidaros. Il y envoya une troupe commandée par un homme qui le détestait. Et il agit très vite, en sorte qu'à Nidaros, comme à Oslo, l'attaque fut une surprise.

P. *497*, l. 2-3. — La saga (*op. cit.*, p. 365) et P. A. Munch (p. 974) montrent Skule, à ce moment, aussi déprimé que le fait Ibsen.

P. *503*, l. 7. — P. A. Munch (p. 976) dit : « *le* pont sur le fleuve était rompu «, et c'est déjà trop : il paraît que le Nid n'en avait pas.

P. *504-506*. — Le sacrilège de Peter avait été commis l'année précédente, lorsque Skule s'était fait proclamer roi. Les membres du chapitre étaient bien disposés pour Skule, mais, en l'absence de l'archevêque, n'osèrent pas autoriser la sortie de la châsse, demandée par Skule. C'est alors que Peter, malgré l'excommunication prononcée par le chef du chapitre, s'en empara, et Skule prononça le serment traditionnel. — En 1240, au moment où Ibsen place cet événement, l'archevêque était à Nidaros.

P. *508*, l. 22. — Indherred est le district situé entre le fjord de Trondheim et la mer, et dont faisait partie Rein, propriété de Skule.

P. *515*. — L'idée du bourgeois qui veut assassiner Skule est une invention d'Ibsen.

P. *516*, l. 4. — Quand il parvint à Elgesæter, Skule n'avait bu ni mangé depuis deux jours, dit P. A .Munch, p. 977.

L. 27. — L'idée d'enlever l'enfant royal est une invention d'Ibsen.

P. *517*, l. 17. — Hlade, ancien domaine du fameux Haakon Jarl, est au bord du fjord, à deux kilomètres au nord de la ville. Elgesæter est sur les collines boisées qui montent à l'est de Hlade.

P. *519*, l. 13. — Le moyen par lequel on a fait entrer à Elgesæter Skule et ses derniers compagnons est ici indiqué, mais, d'après la saga, les frères ont prévenu Skule et ont déposé les robes de moines dans une grotte de la forêt, puis ont profité de la procession qu'ils faisaient toujours le jeudi saint pour venir le chercher et l'amener au couvent sans que sa présence et celle de ses hommes parmi eux pût être soupçonnée. Ibsen a modifié cela, et a supprimé la procession afin de disperser les frères deux par deux, ce qui permet la scène entre Skule et le spectre de Nikolas. Et il fait d'Elgesæter un couvent de religieuses, sans le préciser autrement que par l'appel de Sigrid : « Arrivez toutes, femmes! Unissez vos prières ! » (p. 542. l. 22). Ceci, afin de justifier la présence de Sigrid, et, par suite, de Mme Ragnhild et de Margrete. Et Sigrid, sans que ce soit spécifié, se comporte comme si elle était abbesse d'Elgesæter, tandis qu'elle était abbesse de Rein, à trois heures de bateau de là. De tout cela il résulte que la procession ne pouvait avoir lieu. C'est un bon exemple de la manière dont Ibsen conserve le plus de détails historiques qu'il peut, tout en les modifiant pour les adapter à ses fins. Mais il remplace un peu bizarrement les moines par des « frères de la Croix », c'est-à-dire par des membres du chapitre de la cathédrale de Nidaros, car tel est le nom qu'il leur a déjà donné p. 456 et p. 505.

L. 25 et suiv. — La saga dit : « Les gens qui l'avaient suivi jusqu'alors commencèrent à se défiler... » (p. 367).

P. *523-527*. — Le fantôme de Nikolas parle en vers très libres à quatre syllabes accentuées et rimés.

P. *527*. — La réunion à Elgesæter de toute la famille de Skule est une invention d'Ibsen.

P. *530*, l. 7. — Skule était accompagné de huit personnes.

P. *535*, l. 13. — Peter a été tué à peu près en même temps que Skule, mais dans un autre endroit.

P. *538*, l. 28. — En réalité, Jatgejr n'avait pas été tué dans la bataille

de rues à Oslo, il n'était pas à Nidaros au moment de la fin de Skule.

P. *544*. — Les Birkébéniens qui étaient à la porte du couvent commencèrent à mettre le feu. « Lorsque le duc s'en aperçut, il ordonna à ses hommes de sortir. Lui-même, semble-t-il, marcha le premier, résolu à son sort. Il tint un écu devant sa figure, et dit seulement : Ne me frappez pas au visage, cela ne se fait pas, d'habitude, avec des chefs » (P. A. Munch, p. 978).

P. *565*. — Cet incident à propos d'une querelle entre gens du roi et gens de Skule, est exactement rapporté par Ibsen, y compris la date (1218). Le Jarl fut condamné à payer une amende, et ce fut l'origine de sa haine pour Vegard Væradal. Gunnulf, l'oncle maternel du roi, qui avait soulevé la querelle, fut, par le roi lui-même, condamné à une amende (P. A. Munch, 615). — Sira est un titre qu'on donnait aux prêtres.

ERRATUM

Page 364, *après :*

LE JARL SKULE

Vegard aussi, oui.
insérer ce qui suit :

HAAKON, *railleur.*

Et j'espère que vous auriez mieux accueilli mon vieil ami qu'il y a sept ans, sur le quai d'Oslo, quand vous lui avez si bien piqué la joue que l'épée l'a traversée.

LE JARL SKULE, *avec un rire contraint.*

Oui, le jour où Gunnulf, le frère de votre mère, a tranché la main droite de Sira Eiliv, mon meilleur ami et conseiller.

L'ÉVÊQUE NIKOLAS, *gaiement.*

Et où Dagfinn Bonde et les hommes de la truste ont installé un fort poste de nuit sur le vaisseau du roi, disant que le roi n'était pas en sûreté sous la garde du jarl !

HAAKON, *gravement.*

Ces jours-là sont anciens et oubliés.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1934. 45126.

ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

PARIS (FRANCE). — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1934. 45126.

ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

[illegible] (France). — Typographie Plon, 8, rue Garancière. — [illegible]

